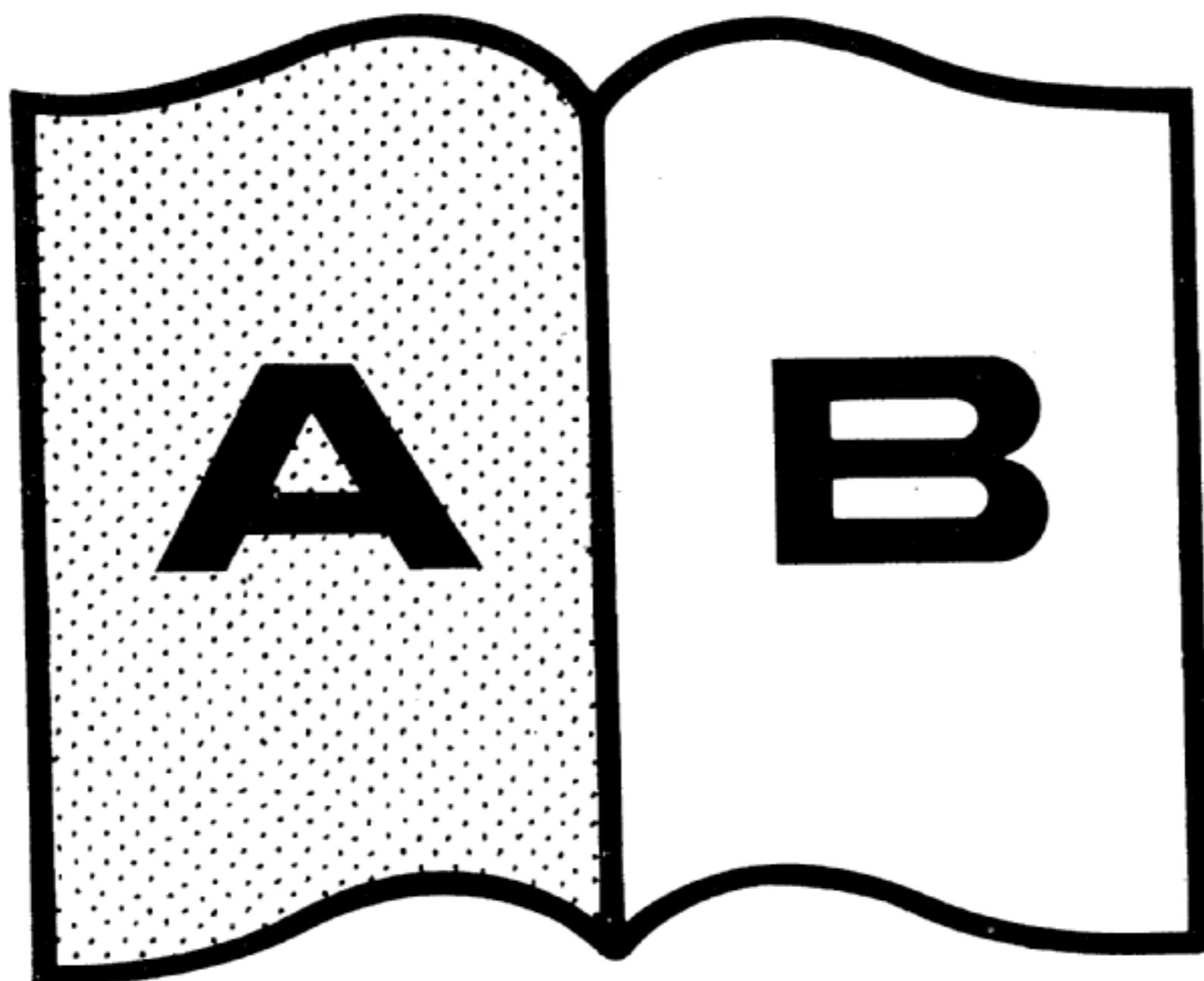


Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

HISTOIRE MERVEILLEUSE

DE

PIERRE SCHLÉMIHL

OU

L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE

4^o I
1562

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

3	exemplaires sur Chine, n° 1 à 3, au prix de.....	60 fr.
8	— sur Japon, n° 1 à 8, au prix de.....	50 fr.
10	— sur Hollande Van Gelder, n° 1 à 10, au prix de.	30 fr.

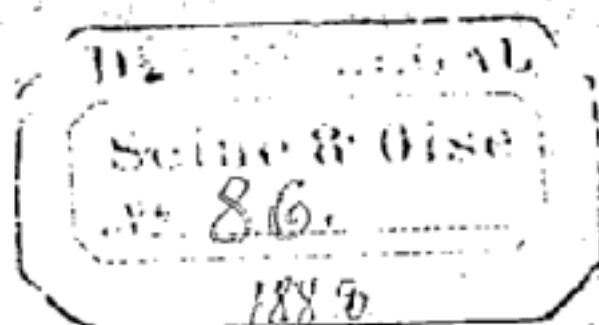
PARU DANS LA MÊME COLLECTION

La Femme en Allemagne, par John GRAND-CARTERET. Prix.. 15 fr.



AD. DE CHAMISSO à l'âge de 24 ans,
d'après le portrait au crayon de Théodore-Amédée Hoffmann.





A DELBERT DE CHAMISSO

HISTOIRE MERVEILLEUSE

DE

PIERRE SCHLÉMIHL

OU

L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE

TRADUCTION NOUVELLE

SUIVIE D'UN CHOIX DE POÉSIES ET PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE

PAR

AUGUSTE DIETRICH

Avec 106 dessins de Henri PILLE

ET DEUX PORTRAITS

PARIS

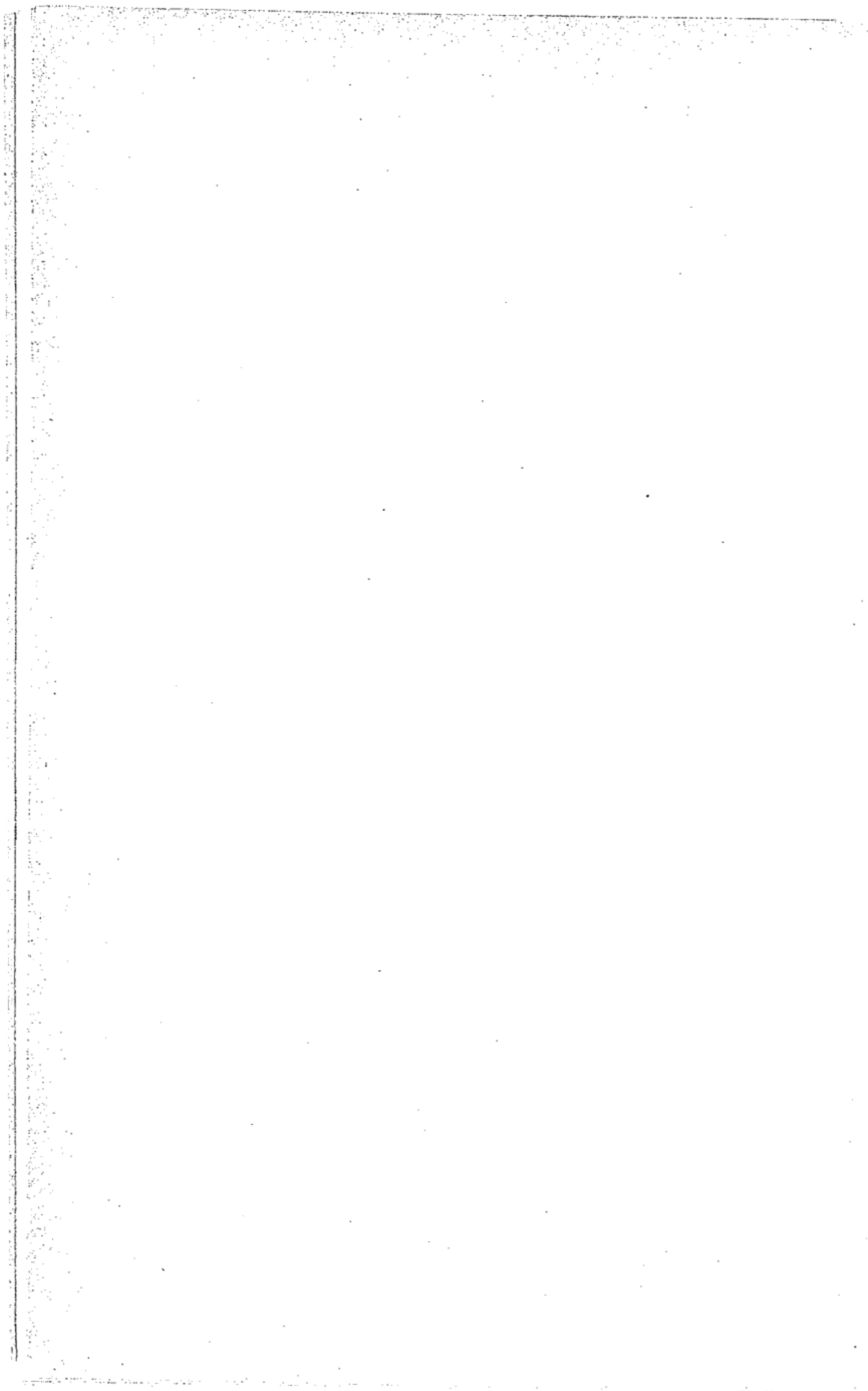
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR

10, RUE DE L'ABBAYE, 10

1888

Tous droits réservés.





A

MON AMI

CHARLES BEAUMONT

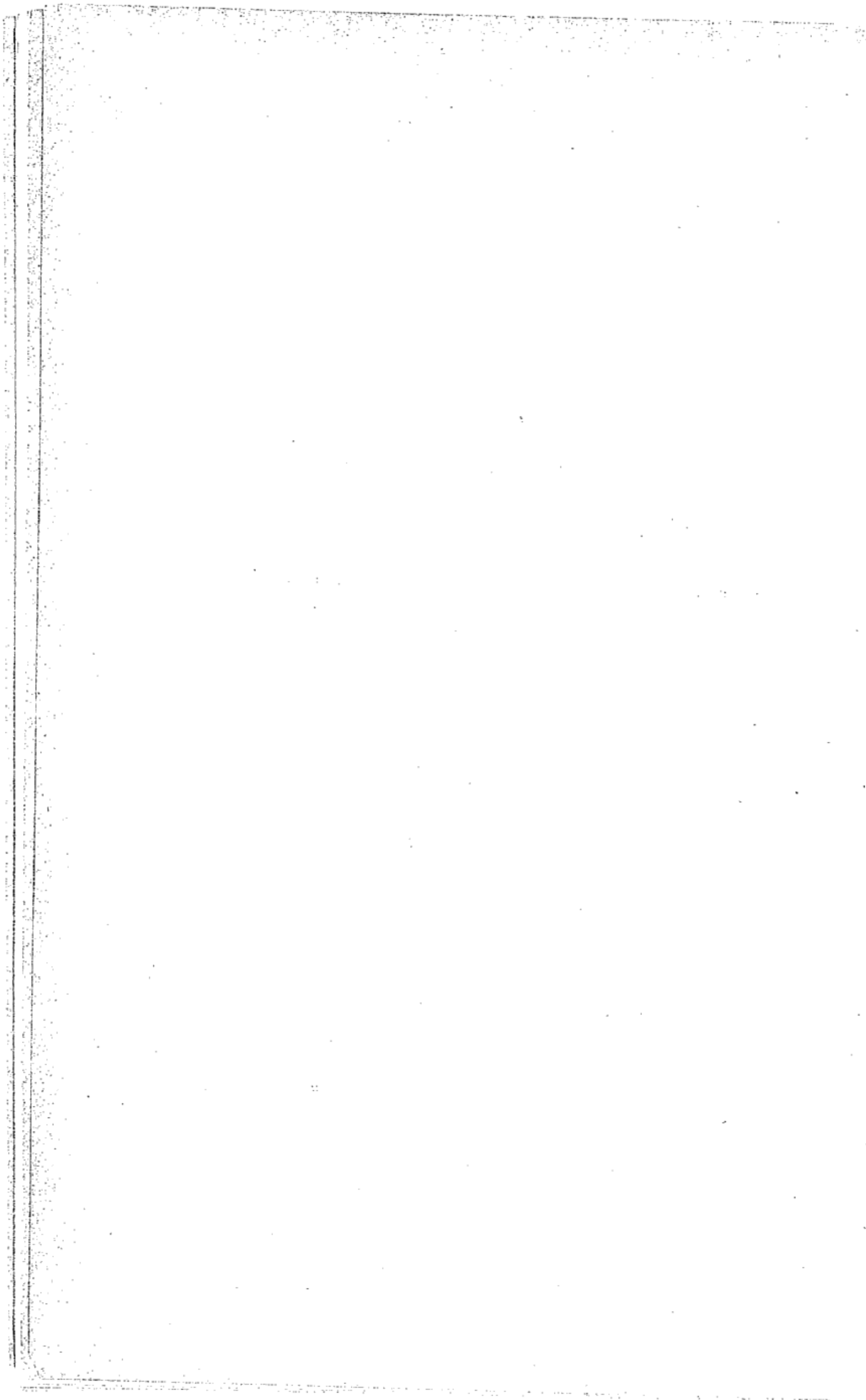
SOUS-CHEF DE BUREAU A LA PRÉFECTURE DE LA SEINE.

HOMME DE LETTRES

Cordial souvenir.

A. D.

a



ADELBERT DE CHAMISSO

SA VIE ET SES OEUVRES

S'il est, dans la littérature allemande, une figure attrayante et sympathique entre toutes, c'est sans conteste celle de l'auteur de *Pierre Schlemihl*. Mais cette figure est particulièrement faite pour piquer notre curiosité, à nous autres Français, qui devons saluer en Chamisso un compatriote. Les Allemands, qui ont adopté cet émigré, le considèrent comme un véritable « phénomène », tel que, probablement, on n'en verra plus apparaître dans l'histoire d'une littérature. Il occupe, en effet, une place importante sur le Parnasse allemand. Or, quiconque a étudié la langue et la versification des peuples germaniques sait quel abîme sépare l'une de l'autre, sous le rapport des idées, des sentiments, du génie de l'expression, les deux nations qui, chacune pour sa part, ont contribué à former l'âme de notre poète. Ce qui rend si intéressante pour nous la physionomie de Chamisso et fait qu'elle reste nôtre jusqu'à un certain point, c'est que, tout en exerçant son activité littéraire dans une langue étrangère si différente du français, il est demeuré par maint côté fidèle à la nature d'esprit de sa patrie d'origine. En outre, sa vie romanesque, ballottée si longtemps sur le flot troublé des événements, est comme une petite pièce épisodique qui viendrait se greffer sur le grand drame de la Révolution. Il y a donc, dans ce talent comme dans

cette destinée, une part d'originalité et d'imprévu plus que suffisante pour captiver fortement l'attention.

En dépit, toutefois, de ce relief si nettement accusé, Chamisso est connu en France tout au plus de nom, et sa vie y est tout autant ignorée que son œuvre. Le récit de l'une et la lecture de l'autre, telles qu'on les trouvera dans le présent volume, prouveront, nous osons l'espérer, que toutes deux sont intéressantes au plus haut degré et constituent un très curieux chapitre d'histoire littéraire.

I

Les Chamisso, originaires de la Lorraine, existaient déjà au commencement du quatorzième siècle ¹; à partir de cette époque la famille gagna rapidement en éclat et posséda de vastes domaines. En 1707, le maréchal de Villars fit présent de sa propre épée au grand-père du poète, à peine âgé de quinze ans, pour le récompenser du courage avec lequel il avait, la veille de la bataille de Stolhoffen, rempli une mission difficile. A la fin du dernier siècle nous trouvons cette famille transplantée en Champagne, à Boncourt, non loin de Sainte-Menchould, dans un château placé pittoresquement sur la lisière d'une forêt. C'est là que naquit, le 30 janvier 1781, ² Louis-Charles-Adélaïde de Chamisso, qui substitua à ces trois prénoms celui d'Adelbert. Son père, Louis-Marie, comte de Chamisso, vicomte d'Ormond, capitaine au régiment royal étranger de cavalerie, fut, en 1792, lieutenant-colonel aide de camp du maréchal de Broglie. Des quatre frères du futur poète, deux, Hippolyte et Charles, devinrent pages de Louis XVI et se trouvaient, le 10 août, à ses côtés ;

¹ Chamisso est le nom d'une châtellenie possédée jadis par cette famille et située près de Châtillon-sur-Seine. Ils s'étaient dénommés successivement Chamessou, Chemizzot, Chamizzot, jusqu'à l'adoption de la forme qui a définitivement prévalu.

² Tous les biographes ont donné jusqu'ici la date du 27 janvier. Mais on lit dans une lettre de Chamisso, publiée récemment : « 30 janvier 1821 : J'ai aujourd'hui quarante ans ; comme le temps passe ! » C'est la date du 30, d'ailleurs, qui est gravée sur sa tombe.

Charles, blessé en le défendant, fut arraché à la mort par un homme du peuple. Quelques jours après, le roi lui envoya une épée qui lui avait appartenu, en joignant au cadeau ce billet : « Je recommande à mon frère M. de Chamisso, un de mes fidèles serviteurs ; il a plusieurs fois exposé sa vie pour moi. Louis. »

Un autre frère, Prudent, né en 1771, qui s'était tout d'abord destiné à l'état ecclésiastique, se noya accidentellement dans la Sprée, à Charlottenbourg, au mois d'août 1796, avec un jeune homme dont il était précepteur. Le plus jeune, Eugène, né en 1782, mourut élève de l'école des ingénieurs de Potsdam, en 1802. Enfin Chamisso avait une sœur, plus âgée que lui d'un an, qui a disparu de ce monde en 1846.

La destinée des deux derniers frères du poète, comme la sienne à lui-même, laisse prévoir que des événements fâcheux avaient troublé la paix de la noble famille ; et, en effet, la tempête révolutionnaire ne lui fut pas plus douce qu'à la plupart des autres familles de sa caste. Dès 1790, son existence avait été tellement menacée, que son chef résolut de gagner l'étranger. Il partit avec sa femme, sa fille et ses deux plus jeunes fils. Adelbert — nous ne le désignerons plus qu'ainsi — était par conséquent du nombre. L'enfant quitta pour toujours, à neuf ans, le château de ses pères. A peine abandonné par ses hôtes, le manoir, qui avait été restauré de fond en comble peu d'années auparavant, fut livré au pillage, puis tomba bientôt sous le pic des démolisseurs. Sur cette place où tant de générations avaient mené une vie ou glorieuse ou paisible, allait passer désormais le soc de la charrue.

Longtemps la malheureuse famille fut ballottée de ville en ville, de pays en pays, demandant l'hospitalité tour à tour à la Belgique, à la Hollande, à l'Allemagne du Sud, sans trouver nulle part d'asile assuré. Chassée des Pays-Bas par l'approche de l'armée de Pichegru, elle se réfugia à Würtzbourg. Hippolyte, Charles et Adelbert y apprirent la miniature, art dans lequel ils ne tardèrent pas à exceller ; les deux premiers vinrent par ces moyens en aide à leur famille, et l'autre en tira grand profit pour ses travaux scientifiques ultérieurs. En 1796, enfin, M. de Chamisso se fixe avec les siens à Berlin, et Adelbert ne tarde pas à entrer comme page au service de la reine de Prusse, épouse de

Frédéric-Guillaume II, et future grand'mère de l'empereur Guillaume. Mais ces fonctions n'étaient guère de son goût. La première raison, c'est que les pages de la cour de Prusse, à cette époque, devaient accompagner les voitures, debout sur le marche-pied. De plus, notre adolescent était soumis à des obligations mondaines qui lui répugnèrent dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il nous expose dans une lettre publiée depuis peu : « Récemment, à un bal de la cour, la reine-mère me reconnut. — Vous ne dansez pas ? me dit-elle ! Oh ! il faut que vous dansiez ! — Je n'ai eu d'autre désir, répondis-je, que de présenter mes hommages à Votre Majesté, car je ne danse pas et n'ai nulle envie de le faire ; il ne faut forcer en rien son talent. — Cette réponse n'a pas plu du tout. On veut que je danse, qu'à chaque bal, à chaque réception, à chaque moment, à chaque endroit, le monarque rencontre ma figure qui sourie. On veut, en un mot, que je me montre, que je joue l'homme aimable et de bonne compagnie. Vouloir faire de moi un homme aimable, de moi ! Je m'efforcerai par tous les moyens de contenter la reine ; mais je renonce en soupirant au rôle modeste de chevalier. »

Deux ans plus tard, on le nomma enseigne dans un régiment d'infanterie qui tenait garnison à Berlin, et trois ans après, lieutenant. En 1801, ses parents mirent à profit l'amnistie accordée aux émigrés par le premier consul et retournèrent en France. Le jeune officier, lui, resta sur le sol allemand. Il craignait très vraisemblablement de ne pas retrouver dans son pays natal une position équivalente à celle qu'il aurait dû abandonner en Prusse et d'ajouter ainsi aux embarras de sa famille, alors à peu près dénuée de ressources.

Les vicissitudes de son existence n'avaient guère permis au jeune homme, on le comprend, de se livrer à des études régulières ; il n'avait jamais, à vrai dire, fréquenté sérieusement une école. C'est tout au plus si, comme page, il avait pu compléter quelque peu son instruction, grâce à des leçons particulières. Utilisant alors les trop rares loisirs que lui laissait son service d'officier — car en ce temps-là Napoléon apprêtait de la besogne au petit royaume prussien, — il s'adonna avec ardeur à l'étude de la poésie, de la philosophie et de l'histoire naturelle, de cette dernière surtout, vers laquelle il s'était senti de bonne heure irré-

sistiblement attiré; en même temps il apprenait, dans l'ordre qu'on ne suit pas habituellement, mais qui est l'ordre vraiment logique, le grec, le latin, les langues vivantes, consacrant à chacune, quand il le pouvait, jusqu'à dix heures par jour.

De plus, comme il était condamné, hélas ! à renoncer au français, il se mit à apprendre l'allemand : « Après tout, il faudra bien que je la sache, cette coquine de langue ! » écrivait-il à son frère. Malheureusement pour son zèle de néophyte, il trouva tout d'abord sous sa main, par hasard sans doute, la *Messiede* et les *Odes* de Klopstock, « chefs-d'œuvre d'obscurité qui font pâlir un Allemand même », et peu s'en fallut qu'il ne se décourageât dès la première tentative. Il s'adressa, toutefois, à des auteurs plus abordables, et la chose peu à peu marcha. Vers l'âge de vingt ans il se sentit assez fort pour écrire dans sa langue nouvelle, et il se mit à traduire du français un drame en vers, *Le comte de Comminges*, la moins mauvaise des rapsodies larmoyantes de ce lamentable Arnaud-Baculard que Voltaire prit un temps pour cible de ses plus mordants sarcasmes.

Se complaire dès sa tendre jeunesse à la lecture des poètes, c'est signe que l'on a au cœur une étincelle au moins du feu sacré qui les anime et qui leur vaut notre sympathie et nos hommages; de là à vouloir les imiter et à balbutier sur leurs traces, il n'y a qu'un pas aisé à franchir. Ce n'est pas d'autre façon que débutent dans la carrière ceux qui doivent la remplir le plus glorieusement. Vers ce temps-là régnait en Allemagne — comme d'ailleurs en France — la mode des *Almanachs des Muses*, petits recueils périodiques, autant que possible, formés de pièces dues à la collaboration d'un groupe d'auteurs, le plus souvent jeunes. Notre émigré, la mémoire pleine des vers de Goethe et de Schiller, voulut payer son tribut aux habitudes en vogue. Avec l'aide de Varnhagen von Ense, un jeune homme de dix-neuf ans destiné à se faire un nom célèbre dans les fastes littéraires de son pays, il publia donc à la fin de 1803, pour l'année suivante, un de ces *Almanachs*. Il dut l'éditer à ses frais, aucun libraire n'ayant eu suffisamment foi en l'avenir poétique allemand de ce bel officier d'origine française, qui parlait encore fort mal la langue dans laquelle il se mêlait de versifier. Quoi qu'il en soit, le poète naissant n'eut qu'à se louer de sa détermination. Ses essais

et ceux de ses amis, malgré leur peu de valeur, obtinrent un certain succès de société; quelques journaux même en firent l'éloge, tandis que, chose dont il n'y avait pas moins lieu de s'applaudir, des critiques peu endurants ne dédaignèrent pas de les écraser sous leurs plaisanteries. Enfin, résultat le plus appréciable, Chamisso entra en rapports par sa publication avec des jeunes gens dont aucun n'était dépourvu de valeur, et dont plusieurs même venaient de conquérir là leur première couronne. Unis bientôt tous entre eux par les liens de la plus étroite amitié, ils constituèrent une sorte de petit cénacle, baptisé par Chamisso d'une dénomination grecque : Τὸ τοῦ πόλου ἄστρον, c'est-à-dire l'*Étoile du Nord*, où l'on agitait les questions littéraires à l'ordre du jour. Parmi ces jeunes gens on comptait, sans parler de Varnhagen déjà nommé, le beau-frère de celui-ci, Louis-Robert, Theremin, Guillaume Neumann, le médecin Koreff¹, et enfin les deux amis les plus fidèles de notre poète, Louis de La Foye, un émigré français comme lui.

¹ Koreff, né à Breslau en 1783, habita longtemps la France et a laissé dans notre histoire littéraire une trace de son passage chez nous. M^{me} de Staël, qui lui a consacré quelques lignes, ne l'a jugé que comme savant (*De l'Allemagne*, III, 10) : « Un jeune médecin d'un grand talent, Koreff, attire déjà l'attention de ceux qui l'ont entendu, par des considérations toutes nouvelles sur le principe de la vie, sur l'action de la mort, sur les causes de la folie ; tout ce mouvement dans les esprits annonce une révolution quelconque même dans la manière de considérer les sciences. » Philarète Chasles, qui l'a également connu, a tracé de lui un portrait pittoresque et vivant qu'il est intéressant de reproduire (*Études sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, page 95) : « Vers le commencement du siècle, en plein voltairianisme, on vit un Allemand protégé d'Alexandre de Humboldt et de Metternich se lancer hardiment dans notre monde et braver le feu des salons parisiens. Il était jeune, haut en couleur ; son œil flamboyait, sa chevelure s'agitait ; il parlait en pythouisse, soutenait les thèses les plus inouïes et produisait un grand effet. Qui de nous ne se rappelle le docteur *Kóreff*, dont le nom ne doit pas se prononcer légèrement — Koreff, — mais magistralement, puissamment : — *Kóreff*, — *Kó-reff* ! Magnétiseur, sybillin, ami de Jean-Paul, médecin d'Hoffmann, homœopathe, allopathe, spiritualiste, théurgiste, somnambule, il brillait chez la comtesse de Krüdener, chez le savant Letronne, chez la comtesse Merlin, chez la princesse Belgiojoso, chez M^{me} Récamier. La société française, étonnée et amusée, le fêta pendant plus de quinze ans comme un mage, l'encouragea, l'applaudit, puis le repoussa. Ce fut lui qui, pendant sa période de gloire (toujours chèrement achetée en France), prêcha et soutint le somnambulisme littéraire, nous révéla Jean-Paul, mit à la mode l'*hoffmannisme*... Il prépara l'avènement de ce romantisme du Nord qui nous a captivés. » Koreff a laissé entre autres productions des poésies lyriques et des livrets d'opéra qui débordent par endroits de tempérament, comme on dit aujourd'hui, mais qui sont cependant à peu près totalement oubliés.

devenu également officier prussien, qui finit par occuper une chaire à la Faculté des sciences de Caen, où il est mort en 1853, et Jules-Édouard Hitzig, jurisconsulte et littérateur, le biographe de Zacharias Werner, du conteur fantastique Hoffmann et de Chamisso lui-même, qui lui avait légué par testament le soin de sa mémoire littéraire, et dont Hitzig publia les œuvres presque aussitôt après la mort.¹

Ce qui ressort avec évidence de la lecture des premières pièces de Chamisso, c'est qu'il n'était pas encore écrivain, mais était déjà poète; ses vers, très imparfaits de forme, sont déjà riches de pensée et de couleur. Plus encore que la fréquentation assidue des grandes œuvres, ne serait-ce pas un sentiment qu'il avait ignoré jusque-là qui aurait développé chez lui le goût de la poésie? On ne peut le dire avec certitude, mais ce qui est sûr, c'est qu'ici se place un épisode piquant de son existence.

Il avait rencontré à diverses reprises, chez le riche banquier berlinois Éphraïm, une jeune veuve de vingt-quatre ans, Française comme lui, nommée Cérés Duvernay. La destinée de cette jeune femme était enveloppée d'un mystère qu'on n'est jamais parvenu à percer; tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle aussi était une émigrée. En tout cas, elle était charmante, si l'on s'en rapporte au témoignage de Varnhagen: « Elle unissait, dit-il, à une beauté parfaite une instruction rare; elle parlait à merveille anglais et italien, et lisait aussi bien Shakspeare et le Tasse que Racine. » Mais, ainsi douée, Cérés ne pouvait manquer, en vraie fille d'Ève, d'être coquette et désireuse de plaire. Chamisso n'en conçut pas moins bientôt pour elle une passion profonde. Impossible d'imaginer un contraste plus tranché qu'entre cette jeune femme au sourire irrésistible, aux manières pleines de distinction, à la conversation pétillante d'esprit, à la toilette savamment combinée en vue de l'effet à produire, et ce jeune homme timide et presque farouche, aux habits négligés, qui se tenait le plus souvent dans un angle du salon, l'air sombre et indifférent, comme

¹ Hitzig, mort en 1849, a survécu onze ans à Chamisso. L'édition qu'il a donnée des œuvres de celui-ci, en 1838, est la plus complète; elle forme six volumes, dont les deux derniers renferment la biographie du poète et sa correspondance. En 1852 parut une troisième édition revue et un peu augmentée, qui a servi de modèle à toutes celles publiées depuis lors. C'est le texte de cette édition que nous avons constamment suivi dans notre travail.

replié sur lui-même, répondant d'un ton froid et sec à ceux qui lui adressaient la parole ! Quoi qu'il en soit, comme pour constater une fois de plus la vérité de l'adage en vertu duquel les extrêmes se touchent, Cérés ne parut pas insensible aux marques de tendresse non équivoques de son compatriote : « Sache que si quelque chose me relève dans ma petitesse et soutient mon orgueil, c'est d'avoir pu mériter ton amour, d'être aimé par toi », lui écrivait celui-ci. En même temps il lui adressait plusieurs pièces de vers en français, auxquelles la jeune femme répondit dans le même style. De là à demander sa main, il n'y avait qu'un pas, et Chamisso le fit sans hésiter. Cérés, moins éprise, ou peut-être simplement plus sensée, crut devoir répondre par un refus à ce jeune officier qui se suffisait à peine à lui-même ; elle lui offrit, toujours en vers, un redoublement d'amitié, mais l'engagea formellement à fuir « l'amour et son ivresse ». La jeune femme retourna en France en 1804, et Chamisso continua plusieurs années à recevoir des lettres d'elle. En 1809, il apprit son mariage avec M. de Montcairel, qui occupait un emploi dans l'armée française opérant en Espagne. A partir de ce moment il perdit pour toujours la trace de l'aimable apparition qu'il avait entrevue comme en un rêve.

Les études et les amours de notre poète n'avaient pas tardé à être troublées par le bruit du canon français, dont l'écho retentissait plus lugubrement à ses oreilles qu'à celles de tout autre. Napoléon avait de nouveau déclaré la guerre à la Prusse, et le jeune lieutenant, qui sentait plus que jamais toute la douloureuse fausseté de sa situation et avait une fois déjà sollicité son congé, qu'on lui avait refusé net, dut entrer en campagne avec son régiment. Celui-ci avait ordre de rejoindre l'armée de l'électeur de Hesse, et bientôt on le préposa à la défense de la ville de Hameln, en Hanovre. Ainsi donc, la fatalité des temps condamnait un esprit généreux comme celui de Chamisso à porter les armes contre son ancienne patrie ! A cette angoisse morale venait s'ajouter, par surcroît, la préoccupation de tomber entre les mains des Français, cas auquel il n'avait d'autre perspective que d'être fusillé dans les vingt-quatre heures, conformément à un décret de Napoléon daté de Bamberg, 7 octobre 1806. Le sort des armes, heureusement, lui fit obtenir ce que le roi de Prusse avait refusé de lui accorder : l'armée française

inonda la Prusse avant que celle-ci pût même songer à la résistance. La place de Hameln capitula, le 21 novembre, et Chamisso, prisonnier sur parole comme tous les autres officiers, obtint un passe-port pour la France, en attendant qu'il lui fût permis de quitter définitivement le service.

Les dernières années écoulées n'étaient pas faites, on le comprendra sans peine, pour rasséréner l'âme du jeune émigré, naturellement porté à la mélancolie et qui, dès l'âge de neuf ans — ainsi qu'il le dit lui-même dans des notes intimes — se sentait malheureux. Quelle situation plus effroyable, en effet, que celle de ce Français de vingt à vingt-cinq ans déchiré entre sa patrie d'origine et sa patrie d'adoption, qui possédaient l'une et l'autre une part égale de son cœur, et qu'il redoute chaque jour de voir venir aux prises ! Ajoutez à cela que ses camarades de régiment témoignaient — et on ne peut leur en faire un crime — assez peu d'égards pour « l'étranger. » Celui-ci, de son côté, ne les aimait que médiocrement. Dans des lettres écrites en ces années, il a tracé de l'armée prussienne un tableau peu flatteur : absence d'esprit guerrier, incapacité chez les vieux officiers, légèreté et outrecuidance chez les jeunes¹. Plus tard il se plaint de « l'ai-

¹ Le récit de son voyage autour du monde, dont il sera question plus tard, contient une page anecdotique curieuse qui complète ce tableau général et achève de donner une singulière idée du militarisme prussien en ce temps-là. Chamisso raconte que, pendant la traversée, quand, à partir de dix heures du soir, toute lumière étant éteinte, il devait rester immobile à son poste, il se sentait fréquemment envahi par une sorte de demi-sommeil au cours duquel se présentaient à lui, vivantes comme dans la réalité, les images déjà lointaines du passé. « Je rêvais entre autres choses », dit-il, « du régiment auquel j'avais appartenu, des tracasseries du service. Le tambour battait, j'accourais à toutes jambes, et entre moi et ma compagnie se plaçait mon vieux colonel, qui criait : Mais, lieutenant ! de par tous les diables ! — Oh, ce colonel ! Il m'a, à l'instar d'un affreux croquemitaine, poursuivi sans relâche sur les mers des cinq parties du monde, comme si j'étais encore à l'époque où il m'arrivait de ne pouvoir trouver ma compagnie, d'aller à la revue sans mon épée, que sais-je encore ! Toujours son cri retentissait à mes oreilles : Mais, lieutenant ! mais, lieutenant ! — Ce colonel était au fond un brave soldat et un bon homme ; il n'avait qu'un tort, celui de s'imaginer, comme tous les militaires de son âge, que la grossièreté faisait nécessairement partie du métier. Mon voyage terminé, je voulus revoir l'homme qui avait troublé si longtemps le repos de mes nuits. Je lui rendis visite. Je trouvai un octogénaire complètement aveugle, d'une taille presque gigantesque, infiniment plus grand qu'il ne m'apparaissait dans mon imagination. Il habitait chez un ancien sous-officier de sa compagnie une chambrette sur la cour et vivait de

mable désordre » de son régiment, du manque de pain pour les hommes, de foin pour les bêtes, et inculpe le caractère peu noble de ses collègues. « En somme », conclut-il, « j'estime bien plus nos agiles et joyeux Français. » Militaire d'une espèce assez rare, les loisirs qu'en temps de paix lui laisse la manœuvre, il les emploie à de savants entretiens avec des hommes tels que Fichte, Schleiermacher et Jean de Müller; pendant les marches, à travers les mauvais chemins et les villages boueux, il relit Homère, auquel il ajoute Eschyle, l'Évangile — tout cela dans le texte grec — et il s'attache avec une attention nouvelle à l'œuvre de Goethe, qu'il ne paraît pas avoir connu personnellement, mais pour lequel il a partagé en tout temps l'admiration de ses contemporains. Ses lettres, à partir de ce moment, sont émaillées de citations grecques, et il se passe même un jour la fantaisie (fin de 1804) d'écrire dans la langue de Démosthène tout un billet à de La Foye. C'est à peu près de la sorte que, précisément à la même époque, un capitaine d'artillerie français, un certain Paul-Louis Courier, s'oubliait à traduire à Rome le traité de Xénophon sur la cavalerie, tandis que ses chefs l'attendaient à Vérone depuis près de six mois. Chamisso a du moins, sous ce rapport, une supériorité morale incontestable sur Courier : s'il n'aimait pas son régiment, il ne le désertait pas.

II

Maître de sa personne jusqu'à nouvel ordre, grâce aux récents événements militaires, notre officier malgré lui se disposa, sur les instances réitérées de sa famille, à rentrer en France. Il avait

quelques petits secours, ayant perdu dans la malheureuse guerre, bien plus par incapacité que par torts réels, tout droit à une pension. Tout étonné de recevoir la visite d'un officier de son régiment, où il n'était pas aimé, il dépassa alors comme toujours la mesure et fut à mon égard d'une politesse outrée qui me fit vraiment mal. En me tendant la main, il tâta avec deux doigts le drap de mon habit. Que voulait dire cet attouchement ? je l'ignore, mais toujours je m'en souviendrai. Je lui envoyai, à titre amical, quelques bouteilles de vin. L'année suivante, je crois, il mourut ; il avait pris la précaution de me faire inviter à son enterrement. J'y assistai en compagnie d'un vieux major de son régiment et de son sous-officier ; nous n'étions que nous trois. Et, maintenant, paix à sa cendre ! »

déjà revu sa patrie une première fois, en 1802, dans de douloureuses circonstances — la maladie de son frère Eugène, qu'il avait ramené à ses parents, en Champagne, près de Planey, et qui mourut bientôt après. A peine fut-il quelque temps dans le pays natal, qu'il se sentit pris de la nostalgie du pays d'adoption : « Où la chèvre est attachée », disait-il, « il faut qu'elle broute. » Cette fois, ses parents songeaient sérieusement à le retenir dans sa patrie, grâce à un mariage qu'ils avaient à peu près arrêté à son insu. Adelbert arriva à Paris en décembre 1806. Il y apprit presque aussitôt la mort quasi simultanée de ses parents : sa mère avait succombé le 24 octobre, son père le 3 novembre. Cette nouvelle lui porta un coup terrible. « Me voici à Paris », écrit-il le 9 décembre à de La Foye ; « je ne sais à quoi me résoudre. Mon père est mort, ma mère est morte... Il faut que je me rende maintenant en Champagne, pour règlement d'affaires, auprès de mes frères et de ma sœur. Ensuite? ensuite?... Les membres de ma famille ont pour moi une affection inexprimable, mais je ne puis être qu'un étranger dans leur maison — je n'ai plus de maison que je puisse habiter!... » D'autre part, la vie tumultueuse de Paris lui donne le vertige, et, dans cette foule indifférente, qui court à son travail ou à ses plaisirs, il se sent tout à fait isolé : « Paris », écrit-il à Varnhagen, « peut être une école, mais la France m'est odieuse et l'Allemagne n'existe plus. » Malgré la mauvaise humeur dont témoigne la dernière assertion, on conçoit que, à partir de ce moment, toute pensée de séjour définitif en France dut disparaître de l'esprit de Chamisso.

Ses affaires expédiées ou plutôt confiées aux soins de ses frères, il s'absorbe dans deux occupations que nous laissons au lecteur à deviner entre mille. La première est de se défendre de toutes ses forces contre une union avec une « charmante jeune fille qui a beaucoup de biens, infiniment de biens au soleil ; » la deuxième, de se faire affilier à la franc-maçonnerie. Il manifeste du moins nettement cette dernière résolution : nous ignorons s'il y a donné suite. Par dessus tout, il rêve au bonheur de revoir ses amis de Berlin ; il en pousse par avance des cris d'allégresse. En même temps il songe à se faire une position honorable et suffisamment rémunératrice. « Vous tous », écrit-il à Varnhagen, « me poussez à la vanité. Vous vous faites de moi une idée

que je n'ai pas moi-même. Je demande qu'on m'aime, mais qu'on ne se fasse point d'illusion folle à mon égard. Je suis un brave garçon qui ne courra bien loin ni ne montera bien haut; je veux tout simplement me construire une petite cabane paisible à l'ombre d'un bois de palmiers. » Après diverses excursions à Paris, à Saint-Germain-en-Laye, à Troyes, à Vertus, à Sainte-Menehould, il annonce, le 6 septembre 1807, à son ami La Motte-Fouqué¹, son retour en Allemagne : « Tous les liens sont dénoués, brisés, le passé n'existe plus, une nouvelle vie doit commencer. » Dans les premiers jours du mois suivant, Chamisso remettait le pied sur le sol prussien.

Le 11 janvier 1808, il reçut enfin son congé de libération; celui-ci était conçu en termes honorables pour lui. En annonçant cette nouvelle à l'ami que nous venons de nommer, il ajoute plaisamment : « Je ne puis pourtant me dissimuler que mes services effectifs envers la couronne de Prusse se sont simplement bornés à ne pas désertier. » Il croyait donc avoir atteint le but de ses désirs et pouvoir se livrer en liberté à ses chères études. Mais il ne tarda pas à faire la triste expérience du contraire. Dépourvu à peu près de toutes ressources, il lui est impossible d'envisager l'avenir sans inquiétude. D'autre part, le despotisme intolérable de Napoléon irrite de plus en plus les esprits, et la qualité de Français de Chamisso ne laisse pas que de le rendre suspect à quelques patriotes plus convaincus qu'intelligents. Pour comble de malheur, tous ses amis successivement quittent Berlin, sauf Hitzig, le plus dévoué de tous, il est vrai. Notre ex-officier cherche à oublier ses tribulations en se remettant à l'étude du latin, de l'italien et de l'espagnol, et à grossir un peu sa maigre bourse au moyen de traductions

¹ Frédéric Pélégriin, baron de La Motte-Fouqué, né à Brandebourg en 1777, et mort à Berlin en 1843, descendait d'une famille française réfugiée en Prusse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Officier jusqu'en 1813 et parvenu au grade de major, il se consacra, à partir de sa sortie du service, exclusivement à la littérature. Romantique convaincu, il a publié un grand nombre d'œuvres, poésies lyriques, drames, et surtout romans. Une seule a survécu, la nouvelle fantastique d'*Ondine*, aujourd'hui encore aussi populaire en Allemagne qu'à l'heure même de son apparition, et que la critique n'a cessé de considérer comme une véritable perle littéraire. Ce conte délicieusement poétique mérite de prendre place, en son genre, à côté du *Pierre Schlemihl* de Chamisso.

d'ouvrages allemands en français et de leçons particulières.

C'est dans ces pénibles conjonctures qu'il accéda enfin aux sollicitations pressantes de ses frères et de sa sœur, et consentit à accepter, au lycée de Napoléonville¹, une chaire que celle-ci avait fait demander pour lui à M. de Fontanes, le grand maître de l'Université. Il arriva à Paris le 8 février 1810, muni d'une chaude lettre de recommandation du sénateur Lanjuinais. Mais une erreur commise dans les bureaux, et qui avait presque l'air d'une mystification, le dispensa d'aller jusqu'à Napoléonville; la chaire de langue grecque dont il comptait prendre possession avait été supprimée, et il devait attendre qu'elle redevint vacante! Ce contre-temps ne parait pas, du reste, l'avoir beaucoup contristé. L'idée seule d'occuper sa chaire lui donnait, comme il dit, la fièvre de Saint-Vallier — la fièvre que ressent le soldat sur le champ de bataille au premier coup de canon — et on le voit le plus souvent, à cette époque, courber le front sous le joug de la nécessité avec une résignation qui rappelle la passivité des adeptes du bouddhisme. Ce troisième séjour en France devait, toutefois, avoir de l'importance et de la durée; il se prolongea de février 1810 à septembre 1812, et il est marqué par la liaison de Chamisso avec M^{me} de Staël.

Chamisso avait retrouvé à Paris plusieurs de ses amis d'Allemagne: Varnhagen, Koreff, Alexandre de Humboldt. Par eux il fut mis en relations avec deux autres Allemands illustres, le poète Louis Uhland et Auguste-Guillaume Schlegel, un des importateurs du romantisme outre Rhin. Il vivait donc pour ainsi dire en pleine atmosphère germanique, peu dérangé par les bruits du dehors, dans cette « singulière ville où », comme il l'écrit à Fouqué en un français qui a tout l'air d'une citation empruntée à quelque ouvrage du dix-huitième siècle, « tandis que l'un écrit le *Système de la Nature* ou le *Bon sens*, l'autre fait imprimer un mandement qui vous permet gravement de manger des œufs: sottise extrême des deux parts. Ville unique! où un

¹ Cette ville du Morbihan, située à 55 kilomètres de Vannes, se nommait Pontivy, quand Napoléon, par décret daté de Milan, en 1805, lui imposa le nom de Napoléonville. A la chute du second empire, elle a repris sa première dénomination. Disons en passant que la plupart des biographes de Chamisso la confondent à tort avec Napoléon-Vendée.

simple mur mitoyen voit, d'un côté, un chœur pieux de dévotes et austères carmélites, et de l'autre les scènes plaisantes et libérales d'un joyeux sérail ; où, dans la même maison, l'un rêve à placer un million, et l'autre à emprunter un écu ». Il logeait rue de l'Oratoire, n° 8, « un peu plus haut que le toit de l'église située en face. »

Pour répondre au désir exprimé par son nouvel ami Schlegel, il s'engagea à entreprendre, de concert avec une femme de mérite, Helmine de Chézy¹, une traduction française des leçons de celui-ci sur l'art dramatique et la littérature. Schlegel, pour lui témoigner par anticipation sa reconnaissance, et peut-être avant tout pour lui permettre de terminer plus vite son travail, le mena chez l'auteur de *Corinne*, des enfants de laquelle il était précepteur, et qui habitait alors le château de Chaumont, entre Blois et Amboise, à quarante lieues de Paris, distance déterminée par l'empereur pour le rayon du bannissement de l'illustre femme-auteur. Ce séjour de début auprès d'elle dura quelques semaines.

Les premiers détails un peu étendus sur M^{me} de Staël et son entourage se lisent dans une lettre du 1^{er} août 1810, adressée par Chamisso à son ami Neumann : « Ce vieux château abrite donc

¹ Helmine de Chézy, de Berlin, était la petite-fille de la célèbre poétesse Karschin. Mariée au baron Hastfer, elle se sépara de lui et épousa en secondes noces l'orientaliste français de Chézy, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, le premier traducteur en notre langue du délicieux drame hindou de *Sacountala*. Elle a publié, en allemand, des romans, des poésies lyriques, des livrets d'opéras — entre autres celui d'*Euryante*, mis en musique par Weber — tous ouvrages marqués au coin du talent. Née en 1783, elle est morte en 1856. Chamisso a porté sur elle un jugement intéressant, émané de ce séjour même à Paris : « Son existence entière, plus gouvernée par l'enthousiasme que par la prudence », écrit-il à une amie, « est un long enchaînement de malheurs, qu'elle a supportés néanmoins avec courage. Elle est bonne, pure, tout amour, incompréhensible comme chaque femme. Elle a deux enfants et n'a, en quelque sorte, plus de mari. Ces deux gamins sont de vrais anges de Raphaël, aux cheveux blonds bouclés et aux yeux bleus ; elle en vient difficilement à bout, elle a pour eux un amour sans limite ; elle ne survivra pas, affirme-t-elle, à l'un d'eux, dont elle s'imagine que l'existence est atteinte à sa source... Quoique absolument ignorante, elle produit des œuvres très érudites ; elle serait capable, par exemple, d'apprendre le persan, et voilà beau temps qu'elle en sait déjà beaucoup. Elle a en horreur Paris et la France et retournera sans doute en Allemagne. Elle songe à Vienne, et moi je lui conseille l'Allemagne du Nord, puisqu'elle appartient à celle-ci par son caractère comme par sa religion. »

actuellement des esprits distingués : le malin et coquet, mais froid et lourd Schlegel ; la grosse et ardente Staël, aux allures vives, gaies, gracieuses ; le doux et pieux Mathieu de Montmorency ; la belle et agréable Récamier ; le vilain petit de Sabran, qui observe tout sans mot dire et pétille d'esprit ; le beau et délicat Bölek, un véritable homme du Nord ; une dure et froide Anglaise ronde comme une boule ; un bon diable d'artiste italien, naïf, joyeux, timide et bavard ; — et moi, à la façon d'un magicien, j'encense à cœur joie cette troupe de beaux esprits, ce qui leur fait faire la plus étrange figure... On travaille tout le temps et l'on ne se voit, en règle générale, que trois fois par jour, à l'heure des repas. La Staël, en réalité, me plaît plus que l'Allemand (c'est-à-dire Schlegel) ; elle a plus que lui le sentiment de la vie, bien qu'elle s'entende moins peut-être à la disséquer ; elle a aussi plus d'animation, plus de bonté d'âme. Elle a les qualités des Français : légèreté de formes, grâce et science de la vie. Du reste, je ne suis pas fait pour ce monde là, je n'ai rien de commun avec lui ; et bien que je ne subisse aucune contrainte, je suis privé pourtant de toute liberté. D'abord, je n'aime personne ici, et personne ne m'aime ; je me trouvais mieux à Berlin, et même à Paris ; bref, je languis auprès de cette fontaine de Castalie. Je ne puis pas même fumer à l'aise, car mon ennemie britannique, qui ressemble à un hérisson, habite une chambre près de la mienne, et de là elle a fait taire le feu de mes batteries. »

Sur ces entrefaites, M^{me} de Staël dut évacuer l'agréable château de Chaumont, le « bourgeois de la case », comme s'exprime Chamisso en français, autrement dit le propriétaire, étant « arrivé d'Amérique septentrionale, où nous le croyions prenant un bain de pied dans le Mississipi. » La noble dame et ses hôtes allèrent s'installer dans un autre château assez peu distant du premier, à Fossé. Notre Allemand-Français poursuit de là ses confidences. « La Staël », écrit-il à Varnhagen, « n'est pas une femme ordinaire. Elle a de la droiture et de l'enthousiasme ; elle saisit toutes les idées avec le cœur, elle est passionnée et emportée. La société est son élément, elle ne se sent bien qu'au milieu d'elle ; et, bannie de Paris, elle est bannie de la société. Elle vit avant tout pour la politique. Même tout ce qui me

sépare d'elle en fait pour moi un phénomène remarquable. » Et dans la lettre qui suit celle-ci, à La Motte-Fouqué : « La Staël est un être très curieux et très rare : elle réunit en elle le sérieux des Allemands, le feu des méridionaux et les manières des Français. Elle est loyale, ouverte, passionnée, jalouse, tout enthousiasme... Elle n'entend rien à la peinture, la musique est tout pour elle... La géométrie de la vie lui répugne, elle est également éprise de la liberté et de la chevalerie. C'est une grande dame, et même, en ce qui la concerne, une aristocrate enragée ; elle le sait, et tout ce qu'elle sait, elle le dit à ses amis. C'est un personnage de tragédie qui doit ou recevoir des couronnes ou en distribuer, ou aussi les refuser ; à ce prix seul elle peut aimer et vivre. Elle vivait dans la région où se forment les orages politiques, qui décident des destinées du monde. Il lui faut au moins entendre le bruit des carrosses de la capitale ; elle dépérit dans le bannissement. »

Ce séjour de quelques semaines à la « cour » de l'illustre femme, suivant le mot de Chamisso, ne fut pas sans exercer d'ores et déjà sur lui, de son propre aveu, une influence assez notable et qui était loin d'être inutile. « J'ai appris auprès de la Staël les bonnes manières », écrit-il en effet à Hitzig ; « je sais maintenant qu'on ne doit pas jurer devant les dames, et quoique je continue à le faire, j'ai du moins conscience que cela est mal ; je sais qu'on doit déjeuner en redingote, et, à sept heures, dîner en habit ; je sais qu'il y a certaines choses horribles qu'on ne doit pas nommer, une foule d'expressions qu'il faut absolument éviter. Ainsi, par exemple, on peut à la rigueur encore dire « s'enivrer », mais jamais « se griser »..... Il ne faut jamais nommer les plats, parler même à table de boire ou de manger... En dépit de toutes ces sujétions, on n'en a pas moins une âme dans le corps ; on ne le croirait pas, mais cela est ainsi. »

M^{me} de Staël, qui travaillait tout ce temps-là avec ardeur, sous l'inspiration de Schlegel, à son fameux livre *De l'Allemagne*, ne tarda pas à le faire imprimer à Paris ; on sait que les dix mille exemplaires tirés furent saisis avant de paraître, mis sous le pilon, et qu'une sentence d'exil frappa l'auteur. Ce fut pour Chamisso le signal du départ. Il se rendit enfin à Napoléonville, non en qualité de professeur — emploi auquel il tenait de moins en moins et

qu'il n'acceptera même pas quand un peu plus tard on le lui offrira de nouveau et sérieusement — mais auprès de M. de Barante, préfet de la Vendée, qui lui avait offert l'hospitalité. M. Prosper de Barante; l'historien des ducs de Bourgogne, un des chefs du parti doctrinaire, mort académicien en 1866, s'intéressait à l'Allemagne — il a donné en 1821 une traduction assez estimée du théâtre de Schiller — et désirait s'initier de plus en plus à la langue et à la littérature de ce pays. Chamisso était à même de lui rendre quelques services sous ce rapport. « Prosper », écrit-il à La Motte-Fouqué, « est un aimable jeune homme, facile à vivre, d'un caractère doux, intelligent, instruit, impartial, d'un jugement net; il connaît dans ses détails l'histoire de ces derniers temps et les personnages qui s'y sont fait un nom; il a, du reste, comme beaucoup, une secrète amertume au cœur... Nous passons ensemble quelques heures de la journée; mes voyages consistent à me rendre dans sa chambre, et mes promenades s'étendent de mon lit au coin de ma cheminée. » Entre temps, Chamisso se délasse — ou plutôt se délecte — à lire, dans les vieilles éditions de Troyes, les romans du moyen âge : *Valentin et Orson*, les *Quatre fils Aymon*, *Mélusine*, *Huon de Bordeaux*, *Maugis d'Aigremont*, puis les fabliaux et contes publiés par Barbazan, et enfin, tout particulièrement, l'auteur de *Pantagruel* : « Ce coquin de Rabelais rit constamment sur ma table, et je ris souvent avec lui. » Il goûtait à ces lectures un bien autre charme qu'à la traduction des leçons de Schlegel, qu'il s'était proposé pourtant de terminer à Napoléonville; aussi, de lent qu'était d'abord ce travail, devient-il bientôt complètement stationnaire. La vue d'un volume entier à traduire avait d'ailleurs de tout temps terrifié Chamisso. Il était donc en proie à une véritable angoisse, lorsque la faillite du libraire qui s'était chargé de la publication vint le dégager de sa parole et lui permit de respirer plus librement. Quant à la veine poétique, elle paraît, pendant toute cette période, absolument tarie en lui. Il s'intéresse toujours à l'*Almanach des Muses*, continué par ses amis, mais il ne fait plus de vers. « Il faut », dit-il à ce propos, « que la vie me suggère un sujet à chanter, sans quoi le mot ne vient pas. »

Quoiqu'il vécût avec M. de Barante sur un pied d'égalité parfaite

et même dans une complète intimité, Chamisso ne se trouvait guère plus à l'aise à la préfecture de Napoléonville que quelques mois auparavant à Chaumont et à Fossé. Il se sentait repris par ses idées mélancoliques. Étranger en tout lieu, il l'était plus encore en ce coin de terre vendéen tout surchargé d'une lourde atmosphère de réaction politique et d'hypocrisie religieuse, qu'il apprécie à l'occasion très finement. Aussi ses plaintes n'ont-elles pas de fin : « Le monde revêt pour moi une couleur si grisâtre, mon cœur est si froid ! Un chien même ne voudrait pas vivre plus longtemps ainsi. Pour se plaire à la vie, il faut être empereur, artiste, amoureux ou imbécile ; et encore, pour être heureux en ces cas-là, il faut avoir de la chance. » Enfin, il n'y tient plus, et, en avril 1811, il va rejoindre à Coppet M^{me} de Staël, qui, écrit-il, « aspire à me voir, et que moi j'aspire fort à voir. »

Il n'y retrouva pas Guillaume Schlegel, auquel Napoléon avait fait intimider un peu auparavant l'ordre de quitter non seulement Genève, mais même Coppet¹.

Ce nouveau séjour auprès de l'auteur de *Corinne*, qui devait être le dernier, ne fut pas exempt de troubles et d'orages. Une lettre de Chamisso à Hitzig, du mois de septembre 1811, nous édifie suffisamment à ce sujet, quoiqu'avec une certaine réserve. Le jeune homme ne retrouvait plus l'illustre femme telle qu'il l'avait laissée. « Encore un mot de mes rapports avec mon hôtesse », écrit-il. « L'abandonner maintenant, ne pas patienter jusqu'à ce que sa destinée se décide, cela m'est vraiment difficile. Elle est très malheureuse ; la malédiction pèse sur celui qu'elle aime. Toutes ses relations se sont dispersées, et quiconque a partagé un temps son bonheur ne peut guère la quitter au moment où

¹ M^{me} de Staël nous donne à ce sujet, dans *Dix années d'exil*, les détails qui suivent : « Je voulus savoir pourquoi l'on m'ôtait la société de M. Schlegel, mon ami et celui de mes enfants. Le préfet, qui avait l'habitude, comme la plupart des agents de l'empereur, de joindre des phrases doucereuses à des actes très durs, me dit que c'était par intérêt pour moi que le gouvernement éloignait de ma maison M. Schlegel, qui me rendait anti-française. Vraiment touchée de ce soin paternel du gouvernement, je demandai ce qu'avait fait M. Schlegel contre la France ; le préfet m'objecta ses opinions littéraires, et entre autres une brochure de lui, dans laquelle, en comparant la Phèdre d'Euripide à celle de Racine, il avait donné la préférence à la première. C'était bien délicat pour un monarque corse de prendre ainsi fait et cause pour les moindres nuances de la littérature française. »

elle a besoin d'une société amie et cultivée, le seul milieu où elle puisse vivre. Elle honore et estime mon caractère; durant mon premier séjour auprès d'elle, elle se sentit certainement très attirée vers moi. Cette fois, je l'ai trouvée engagée dans des relations qui m'ont rendu tout à fait étranger à elle¹; alors je me suis retiré d'un air fier et indifférent. Notre attitude réciproque a donc été très froide. Elle m'accuse d'orgueil, et moi, à dire vrai, je me pose en face d'elle sur le pied de défense — ce que d'ailleurs elle estime de ma part. Un jour que je devais partir, nous nous sommes serré de nouveau amicalement la main, et je lui adressai les vers suivants :

J'ai vu la Grèce, et retourne en Scythie.
 Dans mes forêts je retourne cacher
 Mes fiers dédains et ma mélancolie.
 Rien désormais ne m'en peut arracher.
 Adieu, Corinne, adieu, c'est pour la vie!
 J'ai vu.

Là, j'expierai l'erreur qui m'est ravie.
 Ta douce voix a trop su m'allécher.
 Corinne, adieu ! Tu n'es point mon amie.
 J'ai vu.

Désabusé, je connais ma folie.
 Je vois les fleurs tomber et se sécher,
 Je vois déjà ma jeunesse flétrie
 Vers son déclin dans l'ombre se pencher;
 Et sans jouir, pour tout prix, de la vie,
 J'ai vu.

« En dépit de toute amitié », continue Chamisso, « le cœur comme la raison me confirment que nous ne pouvons nous tendre la main que par dessus une frontière. » Aussi, la réconciliation intervenue, ne tarde-t-il pas à songer de nouveau au départ; mais M^{me} de Staël fait alors tous ses efforts pour le retenir, et ce retour d'affection ou tout au moins de vif intérêt ne laisse pas que de toucher l'impressionnable et par moments assez naïf jeune homme. « Je me réjouissais », écrit-il le 19 mai 1812 à Rosa-Maria, sœur de Varnhagen, « de saluer une fois encore mon orgueilleuse amie ;

¹ Allusion évidente au mariage de M^{me} de Staël avec M. Rocca, moins âgé qu'elle de vingt et un ans et qui mourut six mois après elle, le jour où il entra dans sa trente et unième année.

je voulais passer quelques semaines auprès de cette femme qu'anime un si bel enthousiasme, afin de réchauffer ma propre ardeur à moi-même; ensuite j'aurais parcouru les montagnes, pour repaire mon âme du spectacle grandiose qu'offre, en Europe, la nature; puis, réconforté, j'aurais continué ma course vers les pays du Nord... Il en est advenu autrement. J'ai trouvé ici une pauvre femme malade et très malheureuse, dont le chagrin devient chaque jour plus accablant et les chaînes plus lourdes. Chaque jour la voit plus abandonnée, séparée violemment de tous ses amis ou lâchement délaissée par eux. Elle, qui est accoutumée à manier le sceptre, elle supporte son malheur comme un roi détrôné, c'est-à-dire sans pouvoir s'y habituer... Et ainsi j'ai toujours voulu partir, et je suis toujours resté. »

Sous le nom de *petite poste*, M^{me} de Staël avait imaginé, pendant son séjour à Fossé, un singulier mode de conversation entre les membres de son cercle. La parole en était bannie, et tandis que l'artiste italien dont Chamisso nous a tracé le portrait faisait de la musique, les amis assis autour de la table ronde où se trouvaient de l'encre, des plumes et du papier, correspondaient par écrit avec qui bon leur semblait. Quelques-uns des billets de Chamisso et de M^{me} de Staël, tous en français, sauf çà et là quelques phrases allemandes, nous ont été conservés dans les œuvres du premier. Nous y renvoyons le lecteur curieux de renseignements un peu plus détaillés sur la nature des relations des deux amis comme sur leur caractère et sur leur conception de la vie.

Malgré la tension et la gêne qui avaient trop souvent marqué la dernière période de son séjour auprès de l'illustre Corinne, les jours que Chamisso avait, à diverses reprises, passés dans son intimité, demeurèrent pour lui un temps mémorable, fécond en souvenirs de tout genre. Aussi, vingt ans plus tard, en 1831, revoyant à Berlin la fille de son amie — la duchesse de Broglie, la mère de l'homme politique actuellement vivant — qu'il avait connue enfant, fut-il saisi d'une vive émotion, qu'il traduisit aussitôt en vers touchants et vraiment jaillis du cœur. « Mon esprit », lui disait-il, « se reporte en arrière vers un monde auquel j'ai appartenu. — La mort a passé par là : des tombeaux ! rien que des tombeaux ! — Une seule personne existe : toi ! Mais comment

l'approcher et de quel nom le nommer? — Souveraine? noble dame? — Je vois toujours devant moi l'enfant que j'ai connue. Si tu allais, Albertine, me regarder et dire : Quel est ce vieillard qui m'examine ainsi fixement en secouant les boucles de sa chevelure grise et qui semble dévorer secrètement ses larmes? Je ne le connais pas! »

M^{me} de Staël ne nomme point Chamisso dans son livre *De l'Allemagne*. Il n'avait pas assez d'importance littéraire encore pour prendre place dans sa galerie de portraits. Cependant, avec un peu plus de pénétration ou simplement d'attention, comme cela était digne d'elle, elle aurait pu pressentir du moins les facultés poétiques latentes de son jeune ami. C'est au génie qu'il appartient de percer de son œil d'aigle les vapeurs qui voilent le talent et l'empêchent jusqu'à nouvel ordre de se dégager. Une phrase du livre *De l'Allemagne*, toutefois, paraît se rapporter assez bien à notre futur poète (1^{re} partie, chap. xi : *De l'esprit de conversation*). Après avoir parlé d'un homme que « les louanges agitaient au point que, quand on lui en donnait, il exagérait ce qu'il venait de dire et s'efforçait tellement d'ajouter à son succès qu'il finissait toujours par le perdre » — et cet homme ne peut guère être que Guillaume Schlegel ¹, — l'auteur continue ainsi : « Un autre craignait tellement de désirer de faire effet, qu'il laissait tomber ses paroles négligemment et dédaigneusement. » Tout ce que nous savons relativement à la manière d'être de Chamisso dans le monde et à ses habitudes de conversation permet de lui appliquer assez vraisemblablement ce passage.

Pour lui, voici le jugement qu'il portait un peu plus tard sur cette période de son existence et comme la conclusion qu'il en tirait : « J'ai passé auprès de cette femme extraordinaire des jours inoubliables ; j'ai fait la connaissance de bon nombre des hommes les plus considérables de l'époque et assisté à un chapitre vivant

¹ La vanité de Guillaume Schlegel n'avait pas de bornes et revêtait en bien des cas un caractère des plus comiques. C'est ainsi qu'il venait faire ses leçons, quand la saison le permettait, en voiture découverte, d'où deux laquais en élégante livrée et en gants blancs l'aidaient à descendre. Mais la plus grande joie qu'il pût goûter, c'était de s'asseoir dans sa chaire la poitrine couverte de ses vingt et quelques décorations, dont les reflets, qu'il s'entendait à provoquer et à varier par d'habiles jeux du torse, venaient éblouir à tour de rôle, comme un prisme flamboyant, les yeux de chacun de ses auditeurs.

de l'histoire de Napoléon — à l'hostilité de celui-ci à l'égard d'une force qui échappait à sa domination. Car à côté de lui comme au dessous de lui rien d'indépendant ne pouvait subsister. » Ces années de vie en apparence oisive et quelque peu livrée au hasard n'avaient pas été stériles pour l'éducation morale de notre futur écrivain, et elles exercèrent une influence très sérieuse sur la direction ultérieure de son esprit ¹.

III

L'empereur avait fait défense à M^{me} de Staël de s'éloigner de Coppel à une distance de plus de deux lieues. Mais celle-ci, désireuse d'échapper enfin à la surveillance intolérable de l'impérial geôlier, quitta furtivement son château, après avoir confié son projet à Chamisso, qui l'aïda dans son évasion. C'était le 23 mai 1812; il y avait donc plus d'un an que celui-ci séjournait auprès d'elle. La fugitive gagna rapidement Vienne, en attendant ses étapes successives à Moscou, Saint-Petersbourg, Stockholm et Londres. Pour son jeune ami, il resta quelques mois encore à Coppel ou dans les environs; il voulait profiter du voisinage des montagnes pour se livrer à l'étude de la botanique, envers laquelle il se sentait repris d'une forte ardeur. Au mois d'août, il se remit en route pour l'Allemagne, et, le 18, il franchit la frontière. La lettre dans laquelle il informe Hitzig de son prochain retour débute par un *Te Deum laudamus!*

Arrivé à Berlin le mois suivant, il se fit inscrire, malgré ses trente-deux ans, comme étudiant en médecine à l'Université, et s'appliqua aux sciences naturelles avec un zèle tout juvénile.

¹ Il est présumable qu'on trouvera des détails plus étendus encore sur les relations de Chamisso avec M^{me} de Staël dans l'ouvrage considérable, écrit en allemand, que lady Blennerhassett (comtesse Leyden) consacre en ce moment même à *M^{me} de Staël et son temps*, et dont nous allons entreprendre la traduction, qui paraîtra en trois volumes in-8° chez l'éditeur L. Westhäusser. Le premier volume, le seul actuellement publié, témoigne de recherches énormes, mises en œuvre avec une délicatesse et une finesse toutes féminines, et indique surabondamment que cette publication comblera une lacune importante dans l'histoire littéraire et politique de la France durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle et la première moitié de celui-ci.

C'était là un de ses goûts prononcés dès l'enfance. De très bonne heure, il regrette de n'avoir pas été dirigé dans cette voie. « Je serais peut-être devenu un nouveau Buffon », ajoute-t-il. Tout au moins devait-il, disons-le dès à présent, devenir un naturaliste distingué et trouver dans cette carrière nouvelle le repos de sa vie.

En attendant qu'il parvint à ce résultat, il ne reculait devant aucun labour pour y atteindre. Il projetait dès lors un grand voyage autour du monde; mais les événements militaires de 1813 vinrent rouvrir dans son âme une nouvelle source de douleurs. A la fois fils de la France et fils de l'Allemagne, il ne pouvait rester indifférent aux succès et aux revers de ses deux patries, et pourtant il lui fallait garder une entière neutralité. Aujourd'hui il était décidé à défendre, en cas d'invasion, son pays adoptif; demain, il se sentait Français pour souffrir des désastres de Russie. « Je n'avais alors plus de patrie », disait-il un jour par allusion à ces événements, « ou bien je n'avais pas encore de patrie. » Et il écrivait avec une tristesse pleine d'éloquence à un de ses amis, au plus fort de la lutte à laquelle la fatalité du sort le condamnait à assister en témoin à la fois anxieux et passif : « Ce siècle n'a pas pour moi d'épée; c'est à une plume que je dois demander mon salut — en supposant que je sache la manier. Mon sang bout trop chaud dans ma poitrine, et je ne puis tout déverser à la fois sur le papier. J'ai trop de dignité pour être un valet à gages et un esclave à la chaîne : je dois être libre. Ces gens-là, d'ailleurs, n'accomplissent rien, et je suis opprimé sous eux. J'honore mon peuple sur le champ de bataille, mais de qui est-il serviteur et complice? quelle cause sert-il!... De la musique, de la musique! pourrais-je m'écrier avec l'insensé du conte enfermé dans son tonneau et livré aux vagues de la mer; de la musique, pour chasser de ma tête ce bourdonnement tumultueux qui l'emplit! »

Dans cet état d'esprit véritablement tragique, il eut recours au plus sûr des consolateurs dans l'affliction, au remède qui de tous trompe le moins rarement : le travail.

Retiré à la campagne, à Kunersdorf (endroit célèbre par une défaite de Frédéric II pendant la guerre de Sept Ans), auprès de la

famille Itzenplitz, il passa là l'été de 1813. C'est alors qu'il écrivit, pour amuser les enfants de son ami Hitzig, son fameux conte de *Pierre Schlemihl*, devenu presque aussitôt populaire dans le monde entier, et sur lequel nous reviendrons quand nous aurons achevé la biographie de son auteur.

Chamisso rentra à Berlin à la fin de l'automne et se remit à ses études. Une note d'un de ses cahiers nous livre le secret de l'ardeur avec laquelle il s'y livrait. Désespéré d'avoir perdu sa patrie et de n'avoir pas de famille, il cherche l'apaisement de l'esprit au sein de la nature et de ses merveilles. Il classe ses herbiers et catalogue ses plantes : « Je n'ai pas d'autre patrie et je ne puis en avoir d'autre », écrit-il à de La Foye, « que la république des sciences, et je songe à m'y faire naturaliser modestement et paisiblement, pour y jouir de ma petite liberté. Je n'y prétends pas à de grands honneurs, je veux n'en être qu'un simple citoyen, connu seulement de quelques personnes, mais en même temps aimé d'elles. »

Cependant, sous la résignation apparente de notre étudiant hors d'âge couvait un chagrin profond. La tournure prise par les événements politiques, le retour de l'île d'Elbe, le danger qui menaçait sa famille, de tout temps dévouée aux Bourbons — son frère Charles avait été nommé, à la Restauration, sous-préfet de Sainte-Menehould, — l'impossibilité pour lui-même de se tirer définitivement d'affaire, toutes ces raisons le déterminèrent à essayer de réaliser enfin le grand projet de voyage qu'il avait conçu depuis déjà longtemps. Le prince Max de Wied Neuwied — un grand-oncle de la reine actuelle de Roumanie, la poétesse Carmen Sylva — allait partir pour le Brésil (mars 1815). Chamisso se proposa pour l'accompagner ; mais l'équipage était dès lors au complet, et comme il lui aurait fallu en tout cas subvenir lui-même à ses dépenses durant le trajet, il dut tourner ailleurs ses recherches. L'espoir de réussir commençait à l'abandonner. Un jour, chez Hitzig, il lut par hasard dans un journal l'annonce d'un voyage de découvertes qui devait être entrepris sous les auspices du gouvernement russe. Il s'écria en frappant du pied : « Je voudrais aller avec ces Russes au pôle Nord ! » — « Parles-tu sérieusement ? » lui demanda son ami. — « Oui ! » Tous deux alors firent d'actives démarches à ce sujet. Le commandant de l'équi-

page était le fils de Kotzebue, le célèbre auteur dramatique, conseiller aulique de Russie, qui, après avoir pris connaissance des certificats de notre étudiant, intervint utilement en sa faveur. Le 15 juillet 1813, Chamisso quittait Berlin et ne tardait pas à s'embarquer sur le vaisseau *Le Rurik* en qualité de naturaliste attaché à l'expédition.

Sa joie était immense. On en jugera par l'exultation lyrique avec laquelle, un certain nombre d'années plus tard, il décrivait le ravissement qu'il avait éprouvé à cette heure qui sonnait la réalisation de ses plus chères espérances; c'est là un morceau qui aide à faire mieux connaître un caractère et à pénétrer plus intimement dans une âme.

« Enfin prenaient corps pour moi les rêves ensoleillés auxquels, dans mon enfance, j'osais à peine me laisser aller; que j'avais caressés alors que j'écrivais *Schlémihl*, que, devenu homme, j'hésitais à envisager avec un regard d'espoir. J'étais comme la fiancée qui, la couronne de myrte sur la tête, s'avance au devant du bien-aimé. Ce temps est celui du vrai bonheur; la vie ne paie que moyennant une retenue la lettre de change tirée sur elle, et il faut compter parmi les favorisés d'ici-bas l'être qui quitte ce monde avant que celui-ci traduise la poésie exubérante de son avenir dans la vile prose du présent.

« Je contemplais, le cœur joyeux et résolu, l'univers qui s'ouvrait devant moi; j'aspirais à entrer en lutte avec la nature amie, à lui arracher ses secrets. Comme à moi-même, dans les quelques jours qui précédèrent mon embarquement, les pays, les villes, les hommes que je voyais m'apparaissaient sous l'aspect le plus favorable, que reflétait la joie qui gonflait ma poitrine, ainsi je dois avoir laissé de mon côté une excellente impression chez ceux qui me virent alors; car la vue d'un être heureux rend heureux les autres. »

L'expédition dura trois ans et quatre mois. Elle avait pour objectif l'exploration du passage du détroit de Behring à la Mer Blanche. On comptait, en s'avançant vers le pôle, rencontrer le point où la formation des glaces cesserait d'être favorisée par les côtes, pour redescendre ensuite à temps à Arkhangel; mais on n'alla pas aussi loin, et le but visé ne fut pas atteint. *Le Rurik*, en effet, avait déjà pénétré jusqu'à l'île Saint-Laurent, quand le

capitaine de Kotzebue informa son équipage qu'il lui était impossible de poursuivre sa route, par suite de sa santé de plus en plus mauvaise; et bientôt le vaisseau dut rebrousser chemin. En attendant cette déconvenue finale, dont Chamisso ne fut pas des derniers à s'affliger, il lui fallut, à peine embarqué, rabattre quelque chose de son enthousiasme de la première heure. M. de Kotzebue, pour des raisons qu'il ne put démêler, le traita presque aussitôt avec une froideur voisine de la malveillance et dont il ne se départit jamais à son égard. Plus tard même, dans l'ouvrage consacré par ses soins au récit de l'expédition, il présenta les travaux de notre naturaliste d'une manière incomplète et incorrecte qui fit perdre à celui-ci à peu près tout le mérite des services que, dans cette conjoncture, il avait rendus à la science. Chamisso avait pourtant recueilli plus de deux mille cinq cents espèces animales et végétales, dont les deux tiers étaient nouvelles, et fait de précieuses remarques sur la géographie et l'ethnographie; aussi une île reçut-elle son nom, ainsi qu'une plante de la famille des amarantacées. C'est en grande partie, cela est presumable, pour protester contre l'injustice qui lui était faite, qu'en 1835 il publia sa propre narration.

Celle-ci est encore intéressante aujourd'hui, non seulement pour le grand public, mais pour les hommes du métier; elle abonde en récits vifs et colorés, en observations neuves et précises, et, ce qui en est le trait bien caractéristique, sous les recherches du savant on y sent la souplesse de plume de l'écrivain et le souffle du poète. Le style est à la fois simple et attrayant. L'humeur individuelle de l'auteur y donne un tour piquant à la narration toujours un peu monotone d'un voyage autour du monde; le livre renferme des peintures animées de la vie maritime, des descriptions de zones imparfaitement connues jusque-là, et est parsemé de souvenirs et d'anecdotes. Voici quelques citations qui en indiqueront la nature.

« C'est ici le lieu de donner une idée préalable du petit monde isolé auquel j'appartenais maintenant et de la coquille de noix dans laquelle j'allais être pendant trois ans ballotté sur l'Océan. Le vaisseau est la patrie du marin; dans un voyage de découvertes comme celui-là il plane plus des deux tiers du temps, dans un isolement absolu, entre l'azur de la mer et l'azur du ciel; il n'en

reste pas un tiers à l'ancre en vue de la terre ferme. Le résultat de ce long voyage devrait être la connaissance des pays étrangers; mais cela est difficile, beaucoup plus difficile qu'on ne se l'imagine. Partout l'habitant du vaisseau retrouve en celui-ci sa vieille Europe, et c'est en vain qu'il tente de s'en détacher. Les gens qu'on a coutume de voir parlent la langue accoutumée, on sert le thé et le café à la façon habituelle et aux heures fixées. Aussi longtemps que du sol étranger on voit flotter encore la banderole de son vaisseau, on s'attache par le rayon visuel à la vieille motte de terre. Et pourtant on l'aime, ce vaisseau! — comme l'habitant des Alpes aime la hutte où il reste une partie de l'année volontairement enseveli sous la neige. » Et plus loin : « La vie sur un vaisseau est d'un genre tout à fait à part. Avez-vous lu, dans Jean-Paul, la biographie des deux frères jumeaux liés l'un à l'autre par le dos? C'est quelque chose d'analogue, mais non semblable. La vie extérieure est uniforme et vide comme le miroir de l'eau et le bleu du ciel, qui surplombe celui-ci. Rien à raconter, aucun événement, point de journal. Le repas lui-même, qui, sans varier jamais, revient deux fois partager la journée, apporte plus d'ennui que de plaisir. Il n'y a aucun moyen de s'isoler, de s'éviter, d'expliquer un malentendu. Chacun à son tour se livre à la mélancolie. Les rapports avec le capitaine ont aussi un caractère tout particulier, dont rien sur terre ne peut donner l'idée. Le proverbe russe dit : « Dieu est haut et l'empereur est loin. » Plus absolu que l'empereur règne à son bord le capitaine; toujours présent, on lui est en quelque sorte lié aussi par le dos; impossible de l'esquiver, de l'éviter. M. de Kotzebue était un homme aimable et digne d'affection..... mais il avait ses humeurs, il souffrait en outre de douleurs d'entrailles, et nous remarquions aussitôt comment il avait digéré. »

Au Kamtschatka, un gracieux souvenir de la France attendait notre navigateur. « Je vis pour la première fois chez M. Clark un portrait que j'ai souvent revu depuis sur des vaisseaux américains et que leur commerce a répandu dans les îles et sur les côtes du grand Océan : le portrait de madame Récamier, cette aimable amie de M^{me} de Staël, avec laquelle j'ai vécu longtemps sur un pied d'agréable intimité. Il était habilement peint sur verre par une main chinoise. En examinant ce portrait, tout

notre voyage ne m'apparaissait plus que comme une plaisante anecdote, racontée parfois, il est vrai, d'une manière un peu ennuyeuse, et rien de plus. »

Un voyage narré d'après un plan aussi original et en un style aussi ingénieux témoigne surabondamment de la hauteur de vues, de l'amour de la science et du talent littéraire de celui à qui on le doit. Le livre de Chamisso, qui forme à peu près la moitié de son œuvre, ne fait pas moins honneur à l'homme qu'à l'écrivain. C'est d'une façon assez semblable que, quarante-quatre années auparavant, l'illustre et malheureux Georges Forster, en donnant au public le récit du voyage autour du monde qu'il avait entrepris avec Cook, lors de la seconde expédition du grand capitaine anglais, faisait à la fois œuvre de savant et d'artiste, en même temps que de philosophe humanitaire tout plein du pressentiment de l'ère nouvelle qui allait bientôt s'ouvrir et à l'avènement de laquelle il devait contribuer par le sacrifice de sa propre vie.

La muse ne s'endormit pas en Chamisso sur les mers. Bien au contraire, son genre de vie nouveau réveilla presque immédiatement chez lui la fibre poétique, depuis longtemps assoupie. C'est que nulle existence, en effet, ne prête autant à la poésie que celle du navigateur. Les grandes visions de la nature qui défilent comme en un kaléidoscope devant son œil ébloui, l'isolement qui le contraint, bon gré mal gré, à se replier sur lui-même, cet abri fragile de planches même auquel il confie sa vie et sa fortune et qui à chaque minute peut l'entraîner avec lui au fond de l'insondable abîme, tout cela est bien propre à faire naître sur des lèvres mélodieuses des chants d'un caractère jusque-là inconnu.

Sur le détroit de Behring, Chamisso adressait à Hitzig des strophes pleines de mélancolie, dont la cadence semble se balancer au rythme monotone et triste des vagues : « La vie, la mort m'ont dépouillé ; mes amis se détachent de moi, disparaissent ; ma tête s'incline de plus en plus lourde. Je pose en rêvant mon bâton toujours plus loin, et, plus las que beaucoup ne le croient, je m'avance en chancelant vers mon but : le tombeau..... — Voilà, frère, à quels pensers je me livre, quand les brouillards sombres couvrent la mer troublée. J'invoque avec amour des rochers de glace, masses froides qui ne me renvoient qu'un écho vide. Je suis dans mon langage, comme dans ma vie, l'homme

qui toujours pèse chaque syllabe péniblement et à faux. Je reviens chez moi tel que j'en suis parti : un enfant dont la tête déjà grisonne. »

Il rentra à Berlin le 31 octobre 1818. Son premier soin, après avoir embrassé ses amis, fut de mettre en ordre les notes et les collections qu'il rapportait de son voyage; il offrit ces dernières, en majeure partie, au Musée royal de sa ville d'adoption. En retour de ce don, l'Université lui décerna le diplôme de docteur honoraire. La société des naturalistes l'admit parmi ses membres, et il fut un peu plus tard nommé directeur-adjoint au Jardin botanique. Lui dont l'existence avait été si longtemps livrée sans boussole à tous les hasards de la tourmente, il jetait enfin l'ancre et trouvait son point fixe. Mais il voulait prendre pied le plus solidement possible, et pour cela il avait besoin de se constituer une famille. « Je vois bien », écrit-il plaisamment à de La Foye, « qu'au printemps prochain je me marierai, aussi sûrement qu'en automne je m'enrhumerai. » Bientôt, en effet, il se fiança avec une jeune fille de dix-huit ans, Antonie Piaste, qui avait été élevée avec les filles de Hitzig, bien qu'elle eût encore sa mère. Déjà âgé de vingt ans au moment où elle venait au monde, il l'avait bercée dans ses bras, fait sauter sur ses genoux, lui avait conté plus d'un conte où fées, enchanteurs et ogres tiennent la première place, ainsi que les grands enfants aiment tant à en amuser les petits, et plus tard, quand elle eut dix ans, il la nommait souvent en plaisantant sa « petite femme. » Il était loin alors de soupçonner que cette enfant vers laquelle il se sentait attiré par une sympathie irrésistible deviendrait effectivement la compagne de la période déjà descendante, mais plus heureuse que jamais, de sa vie.

Cet amour latent qui faisait soudain explosion fut pour Chamisso comme l'entrée dans une vie nouvelle. Il rappelle, toute proportion gardée, le coup de foudre en retour de Dante pour Béatrice. Après les fiançailles, notre grand enfant de quarante ans ne se sent plus de joie. Il exprime son bonheur en prose et en vers — regrettant que les facultés humaines ne lui fournissent pas un troisième mode au moins d'expression.

« Tu connais ma fiancée », écrit-il à Varnhagen; « c'est la plus belle et la plus aimable de ces jeunes filles qui, à en croire Hoff-

mann, entourent Hitzig pour lui baiser la main et lui dire : papa ! c'est celle que mon ami Löst m'avait promise dès 1807, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Aujourd'hui je vais l'épouser. Mon choix, déterminé par la raison, a été confirmé par le cœur ; je serais en droit de dire que je suis devenu amoureux conformément à un plan. Antonie est jeune, florissante, robuste, belle et honnête, pure et naïve, gaie, calme, raisonnable, et avec tout cela si aimante ! »

En vers, son enthousiasme n'est pas moins débordant. Il commence par tracer de nouveau, cette fois pour La Motte-Fouqué, le portrait de celle qu'il aime ; puis il s'adresse à plusieurs reprises à elle-même : « Je me trouvais si chétif, je me roulais tellement dans la poussière, j'étais si faible, si petit, si aveugle, si sourd, j'étais si nu, j'avais si froid, j'étais si pauvre, j'étais si vieux — et voilà que je suis délivré de tout mal, et que je sens la force revenir dans mes os ! Me voilà riche, grand, jeune, vigoureux. Toi, qui me donnes tout, tout, ton amour m'apporte le bonheur ! Je te presse contre ma poitrine, tu es mon orgueil et ma joie, mon asile et mon bien, mon cœur et mon sang, mon étoile et ma couronne, ma vertu et ma récompense. Oh ! douce et gracieuse enfant, mon bon ange, tu m'as sauvé ! Oh ! laisse-moi m'agenouiller à tes pieds dans mon humilité, laisse-moi prier et fondre en larmes ! » Ne sont-ce pas là, avant ceux de Ruy Blas, les accents d'un ver de terre amoureux d'une étoile !

Cette union si disproportionnée au point de vue de l'âge n'en fut pas moins absolument heureuse, et Chamisso goûta sans mélange, non jusqu'au dernier moment de sa vie, hélas ! la félicité domestique pour laquelle, en dépit d'une certaine inconsistance de caractère, il était vraiment né.

Il demeurait dans une petite maison du Jardin botanique ; ses honoraires de 600 thalers, pour être modestes, lui suffisaient. Il s'occupait de ses fleurs et de ses plantes et poursuivait activement ses travaux scientifiques. D'autre part, la poésie ne chômait pas. Seulement, il ne se croyait pas encore le droit de s'avouer poète, et il gardait en portefeuille presque toutes les charmantes pièces de vers qu'il adressait à sa femme et au fils qui lui venait de naître, et qui comptent aujourd'hui parmi ses meilleures productions. Sa mélancolie habituelle s'évanouissait au contact de son bonheur

comme les nuages sous l'éclat progressif du soleil; il se sentait décidément heureux, et, chaque fois que se présentait à sa pensée l'image des êtres chéris qui s'agitaient autour de lui, chaque fois que son regard s'arrêtait sur le bien-être qui l'entourait, il s'appliquait volontiers ce vers de Gœthe, dont il faisait comme l'épigraphe de sa vie actuelle :

Nul homme, de quelque façon qu'il s'y prenne, ne peut aller au delà.

Il adorait les enfants, et il lui en naissait un à peu près chaque année. « Les enfants, disait-il, sont nos colonnes milliaires; sans eux nous ne remarquerions pas la route déjà parcourue. » Dans ses lettres à sa famille et à ses amis il ne tarit pas en détails sur les siens; on voit que leur pensée l'occupe incessamment et le remplit par moments tout entier. « Mon Ernest — écrit-il à son frère Hippolyte, le 4 juin 1821 — a deux dents et crie de façon qu'on l'entend de loin; mais il rit plus souvent encore. Heureux celui qui trouve du plaisir à coucher sur le papier ses pensées auprès du berceau de son fils! Tu vois que je suis satisfait de mon sort. Si je pouvais déterminer la destinée de mon fils, je voudrais qu'elle fût à peu près celle de son père, mais qu'il se mit plus tôt en route et ne fût pas ballotté si longtemps par les flots avant de quitter le port. Qu'il fasse ce qu'il veut, pourvu qu'il le fasse bien! Qu'il devienne ce qu'il veut, pourvu qu'il le devienne complètement, et non pas seulement de nom! » Deux ans plus tard, il donne à son frère de nouveaux détails sur ce fils : « Ernest est fort et vigoureux, parle déjà beaucoup, tantôt d'une façon très nette, tantôt d'une manière encore incompréhensible; il est presque déjà mon camarade et me rend divers services : il me cherche mes pantoufles, m'appelle pour dîner, m'apporte ma pipe, la bourre insuffisamment, etc.... Quand il revient de la promenade, il me présente des plantes. J'espère qu'il sera un intelligent gail-lard et je lui souhaite de voir le monde comme je l'ai vu et d'y trouver sa joie. »

Ces quelques lignes empruntées à une de ses lettres indiquent quels principes le guidaient dans l'éducation de ces petits êtres chéris : « Je crois peu à l'éducation proprement dite, c'est-à-dire à celle qui, donnée par un maître conformément à un plan mé-

thodique, prétend façonner arbitrairement l'élève dans tel ou telsens. Les jeunes garçons se forment les uns les autres à l'école, comme les hommes dans le monde. L'oiseau dans les airs, le poisson dans l'étang font plus d'impression sur une jeune âme que tous nos discours étudiés. Qui peut commander au hasard et déterminer son cours? Il est une chose, je crois, qu'on est à même d'obtenir, et par elle beaucoup d'autres choses : c'est l'amour des enfants. Or, pour ma part, je possède l'amour des miens. De cette manière ils se forment, comme nous nous sommes formés nous-mêmes, sur un modèle de leur choix. Que voudrait-on de plus »?

Quand il est loin de ses enfants, ce tendre père leur écrit des lettres affectueuses et charmantes, qu'on ne peut lire sans émotion. Voici un passage, par exemple, de celle qu'il adressait un jour à son petit Adolphe, qui n'avait pas encore six ans : « Dans le bois, près de notre jardin, il y a, dans un large espace clos, de charmants petits cerfs qu'on nomme des daims. Le père a sur la tête de belles cornes, ou ramures, dont il se sert pour châtier ceux de ses enfants qui ne lui obéissent pas immédiatement. La mère est une bête très douce. Nous allons nous promener là chaque jour, elle nous connaît bien et attend notre venue. Nous lui donnons des feuilles à manger et la grattons derrière les oreilles, ce qui semble lui être agréable. Alors elle nous suit tant qu'elle peut et mange les feuilles dans nos mains. Elle aime particulièrement la mère et me laisse en plan pour courir après elle. Mais quand le père arrive, elle recule en arrière et lui cède la première place. J'ai voulu raconter cela à mon Adolphe pour lui dire que, quel que soit mon amour pour les animaux, je l'aime infiniment plus encore et que j'aurais grand plaisir à le voir. » N'est-ce pas là un petit tableau délicieux qui fait songer à certaines descriptions analogues de *Daphnis et Chloé*? Seulement, ce qui dans le roman grec n'est que gentillesse voulue et cherchée en vue de l'effet à produire est ici sentiment sincère qui revêt sans même y songer une expression à la fois poétique et morale.

En même temps, comme le monde va de préférence aux heureux, le cercle des amis de Chamisso s'était encore élargi, et peu à peu la pittoresque maisonnette perdue au milieu des plantes et des fleurs devint le centre de réunion de quelques-uns des person-

nages les plus célèbres de l'Allemagne à ce moment. De tout côté l'ancien naturaliste du *Rurik* recevait l'accueil le plus flatteur et le plus empressé. Aussi avait-il fini par oublier tous ses anciens déboires et ne se souvenait-il plus guère même peut-être de sa qualité d'émigré français. La loi d'indemnité vint la lui rappeler assez agréablement. Ses frères n'avaient pas négligé les intérêts de l'absent et avaient réussi à le faire inscrire pour une somme de cent mille francs sur le milliard de répartition attribué par le gouvernement de Charles X aux victimes plus ou moins sérieuses de la Révolution. Au commencement de l'automne de 1825, notre savant se rendit une fois encore à Paris.

Il s'arrêta en passant à Francfort, où il fut invité à dîner chez M. de Rothschild. Il s'était excusé sur le négligé de son costume de voyage, qui lui donnait un air vague de ressemblance avec feu Robinson. « Des hommes comme vous n'ont pas besoin de faire de toilette », lui répondit spirituellement l'illustre banquier. Il arriva à Paris le 14 octobre, et fut chaleureusement fêté par le monde savant. L'amiral Dumont d'Urville, qui, après plusieurs expéditions glorieuses autour du monde, devait périr si tristement, avec sa femme et son fils, dans la funeste catastrophe du chemin de fer de Meudon, lui fit un accueil tout particulièrement aimable. Il en fut de même du colonel Bory de Saint-Vincent, naturaliste et géographe distingué, qui lui aurait probablement fait meilleur accueil encore — s'il n'eût reçu sa visite à la prison de Clichy, où il était détenu pour dettes. Mettant de son mieux le temps à profit, notre Français d'outre-Rhin fréquente la Comédie-Française, où il éprouve le plus vif plaisir à voir représenter la *Marie Stuart* de Schiller, traduite par Lebrun, l'*Hamlet* de Ducis, joué par Talma, et l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne, avec M^{lle} Mars comme principal rôle. Il se délecte en véritable enfant au spectacle du mime Mazurier qui, dans le personnage de Jocko, « pourrait rendre des points aux singes eux-mêmes. » Sous ce rapport Chamisso était digne de sympathiser avec Charles Nodier, qui, comme Bayle avant lui, s'arrêtait des heures entières à écouter, devant les baraques en plein vent, les lazzis des pitres ou à s'affliger en toute sincérité des mésaventures de Polichinelle. Il assiste aux séances de l'Institut et à un dîner de savants, aux obsèques du général Foy, qu'il accompagne jusqu'au Père-Lachaise, et rencontre chez

Auguste de Staël, le fils de l'auteur de *Corinne*, qui de tout temps était resté son ami, le général Lafayette, avec qui il converse plusieurs heures. Dans l'intervalle, il pousse une pointe vers Caen, où il revoit avec bonheur son vieil ami de La Foye, mis désormais, lui aussi, après tant de vicissitudes, à l'abri des coups de la fortune. Chamisso trouva dans le chef-lieu du Calvados une vie intellectuelle plus animée qu'il ne l'aurait attendue d'une ville de province française. Les deux camarades s'assirent l'un auprès de l'autre comme au temps passé, allumèrent leur pipe et s'entretenaient des jours d'autrefois.

Les spectacles variés et les distractions de toute sorte que lui offrait Paris ne lui faisaient pas oublier, du reste, son *home* de Berlin. Il songe à tout ce qu'il a laissé là, aux responsabilités officielles et privées qui lui incombent, et il descend dans ses prescriptions aux détails les plus minutieux. « N'oublie pas d'arroser les rosiers », écrit-il à sa femme; « n'oublie pas d'apprendre leurs lettres aux enfants; n'oublie pas de répandre sur ma fenêtre la pâture pour les moineaux; n'oublie pas de soigner les fleurs que j'ai plantées. Je te reviendrai tel que je t'ai quittée; laisse-moi aussi retrouver chaque chose en l'état où elle était à mon départ. » Tout cela n'est-il pas touchant, vraiment empreint de poésie, et ces quelques lignes n'achèvent-elles pas de faire apparaître sous un jour plein de charme la figure de ce Français naturalisé Allemand?

Le commencement de 1826 revit Chamisso parmi les siens. A partir de cette époque, encouragé par les témoignages de sympathie littéraire qui lui venaient de toutes parts, il se mit enfin à faire de la poésie sa principale occupation. « Je crois presque que je suis un poète de l'Allemagne », écrivait-il un peu plus tard à de La Foye.

Les événements de 1830 en France le frappèrent vivement. Depuis longtemps il avait prévu le sort de la monarchie légitime. « Il y a plus de sécurité contre les révolutions dans les États-Unis d'Amérique que dans notre vieille Europe », disait-il en 1824. Lorsque, le 3 août, un supplément du *Moniteur officiel* de Berlin publia les nouvelles de Paris, à peine eut-il jeté les yeux sur la feuille, que, sans songer même à s'habiller, en pantoufles, sans chapeau, bref, dans le plus complet négligé, il courut dans la rue

encombrée de monde — c'était le jour anniversaire de la naissance du roi de Prusse — s'élança chez Hitzig, et, lui mettant le journal sous les yeux, s'écria d'un ton de triomphe : « Vois ! je l'avais bien dit ! » L'avènement de Louis-Philippe lui parut le triomphe de la liberté, et peu de temps après, se rendant à Helgoland avec le congrès des naturalistes qui s'était réuni à Hambourg, il poussa soudain des cris de joie en apercevant sur un brick français le drapeau tricolore. Ses illusions, comme on peut le prévoir, ne furent pas de longue durée.

Au retour, il se rencontra en route avec Henri Heine, et voici les renseignements qu'il nous donne sur l'auteur de *l'Intermezzo* : « Nous avons passé quelques heures ensemble à la taverne, et il m'a beaucoup plu. Bien qu'il soit devenu une puissance dans notre littérature allemande, il est abordable, et j'ai pu causer avec lui. Son venin n'est que pour ses ennemis. Avec nous il est bon diable, et dans la conversation il est également juste envers adversaires et amis. Enfin, il est accommodant. » Il est vrai que, à l'occasion, il émet envers lui, en tant que poète, une appréciation moins bienveillante ; il l'appelle « notre petit Byron » ; « Byron », ajoute-t-il, « avait dans le corps Satan lui-même ; l'étudiant de Gœttingue, comme le nomme Goethe, n'a dans le corps qu'un diabolin. » Nous citerons un peu plus tard le jugement de tout point favorable que, de son côté, Heine a porté sur l'œuvre poétique de son nouvel ami.

En 1834, le choléra fit sa première apparition à Berlin ; la belle-mère de Chamisso, à laquelle celui-ci était très attaché, fut victime de l'horrible fléau. Par un hasard singulier, disons-le en passant, elle fut enterrée dans la fosse préparée pour le philosophe Hegel. On comprendra aisément que cette année funeste ait été stérile pour la poésie ; l'année qui suivit n'en fut que plus féconde. « Le peuple chante mes pièces », écrit le poète à de La Foye, « et les salons aussi ; les compositeurs se les disputent ; les écoliers les déclament ; mon portrait paraît à la suite de ceux de Goethe, de Tieck et de Schlegel, et de belles jeunes dames me serrent avec émotion la main ou me coupent des boucles de cheveux ; ils sont maintenant, hélas ! tout blancs, mais je suis encore vigoureux et assez jeune pour mes cinquante et un ans. Qui se serait jamais attendu à pareille destinée quand nous étions

jeunes ? » Un habitant de Hambourg lui écrit : « Je voudrais pouvoir vous envoyer tous les saluts de toutes les aimables dames qui voient en vous le *poète des femmes*; je voudrais vous parler des larmes qu'arrache à leurs beaux yeux la lecture de vos vers. Oh ! cher monsieur de Chamisso, la belle chose que d'être un poète aimé des Allemands et des femmes ! » Le prince royal, le futur roi Frédéric-Guillaume, lui adresse, en remerciement de l'envoi de ses œuvres, dont le recueil complet vient de paraître, une longue lettre autographe où, après l'avoir invité à dîner quand il voudra, il lui dit ces choses flatteuses : « La bonne humeur associée à tant de sérieux qui respire dans le récit de votre voyage m'a donné l'idée de le recommander au roi comme lecture du soir. Sa Majesté y goûte un vif plaisir et trouve maintenant aussi agréable qu'instructif le temps qui sépare le souper du coucher... Je connaissais déjà une bonne partie de vos poésies, qui sont vraiment des *poésies* et non des choses versifiées... Où avez-vous pris cet allemand digne de Goethe ? Bien des Français éprouvent de la sympathie pour l'Allemagne et sa langue, mais nul d'entre eux ne s'est jamais, comme vous, rendu à un tel point maître de cette langue. » L'année précédente, le poète-naturaliste avait été nommé presque à l'unanimité, sur la proposition de son ami Alexandre de Humboldt, membre de l'Académie des sciences de Berlin. Vers ce temps-là, il faisait partie de douze sociétés savantes.

En cette année 1832 même, le libraire qui publiait l'*Almanach des Muses* lui en confia la direction. Il la conserva jusqu'à sa mort, et entra par là en relations avec tous les jeunes poètes de l'époque. Il apporta à ses fonctions la conscience et le zèle qu'il mettait en tout. Cet office lui procura de réelles satisfactions, mais plus d'un ennui aussi ; il avait, comme bien on pense trop souvent, affaire à des amours-propres irritables et difficiles à contenter. Il déchire lui-même le voile dans une lettre au poète Gustave Schwab, du 18 juillet 1837 : « Oui, cher ami, la rédaction de l'*Almanach des Muses* est une besogne désagréable et pleine d'épines. Je m'efforce de m'en acquitter au mieux des intérêts de tous, sachant bien que personne ne m'en sera reconnaissant. Mais la chose est bonne, et je veux y persister aussi longtemps que cela sera possible. Il est tel écrivain, jouant à l'homme célèbre,

qui trouve *curieux* qu'on rejette la moindre rognure de lui, alors qu'elle est peut-être détestable. Les gentilshommes de la plume, ou ceux qui s'imaginent l'être, veulent exclure les hommes *nouveaux*; celui qui croit avoir un nom s'offusque de le voir mêlé à tant de noms inconnus. Un autre est d'avis qu'il faudrait être comte ou baron pour être admis dans ce noble cénacle. Les Allemands du Nord se retirent à cause de la partialité choquante qui y règne pour les Allemands du Sud, et les Allemands du Sud sont sans aucun doute également indignés de la faveur accordée aux Allemands du Nord. Cela me fâche toujours de rencontrer cette opposition : ne sommes-nous pas tous des Allemands ? »

Ainsi donc, sauf ces légères contrariétés littéraires, accessoire obligé du métier, Chamisso vivait calme et heureux, père de sept beaux enfants, — cinq garçons et deux filles — mari d'une femme aimable, intelligente et dévouée. Il trouvait à la fin de sa carrière, comme poète et comme savant, la récompense légitime, mais inespérée, de son talent et de ses travaux : « Je laisserai à mes enfants un nom respecté », disait-il à de La Foye, « et c'est là le plus sûr des héritages. Sur quelle possession, sur quel bien peut-on compter ? Sur des papiers, qui sont destinés plus ou moins tard à redevenir du papier ? sur des biens-fonds, qui présentement ne sont qu'un genre de papiers plus incommodes que les autres et qui pourraient bien être dépréciés même avant ceux-là ? Nous avons dû faire notre chemin à travers le monde : nos enfants feront de même, chacun pour sa part — et le monde de leur temps, en progrès sur le nôtre, sillonné de bateaux à vapeur, de chemins de fer et de lignes télégraphiques, ne sera guère différent de notre monde à nous. »

Mais — refrain éternel et toujours nouveau ! — il n'y a rien de stable et même d'un peu durable ici-bas. Quand, à force de travail, d'énergie, d'effort constant et inquiet vers le but, on est parvenu, au prix de quelles fatigues ! à se construire sa petite maison au soleil, le vent, qui soudainement vient à souffler on ne sait d'où, la renverse, et l'endroit qu'un instant auparavant éclairait une douce lumière n'est plus qu'un lieu sinistre où s'amoncellent les décombres et les ruines ; quand enfin on se flatte d'être arrivé au port, qu'on se prépare à savourer délicieusement le bonheur lentement venu — alors il faut mourir ! L'année 1833 commence

les épreuves et les deuils de Chamisso. Une épidémie de grippe, qui s'était abattue sur Berlin quelque temps avant l'apparition du choléra, l'avait terriblement secoué, et d'une façon irrémédiable. A partir de ce moment, sa santé jusque-là si solide fut perdue; sa poitrine était atteinte, et en peu de temps, pour ainsi dire sans transition, il passa de la vigueur de l'âge mûr à la débilité précaire de la vieillesse. Sa toux fréquente faisait mal à entendre. Comme tous les malades, il avait presque simultanément des alternatives d'espoir et de découragement. Quelques semaines avant sa mort, il écrivait à son fidèle de La Foye: « Je croyais que cela ne pouvait durer avec moi; mais comme je suis en cet état depuis quatre ans déjà, il peut durer quatre ans encore, et plusieurs autres années par dessus le marché. » D'autre part, et à peu près en même temps, il se rendait parfaitement compte de sa situation: « Le vieil arbre », disait-il, « ne pourra plus supporter de coups bien violents; cependant il demeure résigné et reconnaissant à la Providence de tout le bonheur dont il a joui. »

Quoique plus jeune que lui de vingt ans, nous l'avons dit, sa femme se trouvait de son côté dans un état de santé encore plus menaçant que celui de son mari. Elle avait été saisie, elle aussi, d'un mal soudain dont il était à peu près impossible de déterminer le vrai caractère. Tout se réunissait donc contre Chamisso pour l'accabler et le faire doublement souffrir. Au milieu de ces tortures physiques et morales, il appela à son aide, comme toujours, en vue de les atténuer quelque peu, la grande consolatrice — l'étude; il se livra à la composition d'une grammaire et d'un vocabulaire des idiomes océaniques, en particulier de la langue hawaï, parlée dans quelques îles de la mer du Sud. M^{me} de Chamisso mourut subitement d'une hémorragie, le 21 mai 1837, au retour d'une excursion aux bains de Charlottenbrunn, en Silésie; elle avait à peine trente-six ans. Une sœur de la défunte se chargea, à sa place, des soins du ménage, et servit de mère à sept enfants qui bientôt allaient être tout à fait orphelins. Car Chamisso, lui aussi, était frappé à mort, et il ne l'ignorait pas. « Je la rejoindrai prochainement! » disait-il à un ami en lui indiquant du doigt la tombe de sa femme, et il sonnait en outre son propre glas funèbre dans une pièce de vers datée du 6 août 1838, les derniers probablement qu'il ait écrits: « Le corbeau vole

vers le corbeau ; il lui croasse à l'oreille : Corbeau, mon ami, où trouverons-nous aujourd'hui notre repas ? qui a pris soin de nous l'apprêter ? » La pâture offerte à partir de ces jours-là à l'avidité des corbeaux, c'est Chamisso !

L'année précédente, se sentant décidément incapable de remplir plus longtemps ses fonctions de directeur-adjoint au Jardin botanique, il s'était résigné, non sans tristesse, à donner sa démission ; elle fut acceptée, mais l'administration lui maintint sous une forme déguisée la totalité de son traitement¹. En dépit de la maladie, Chamisso conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la chaleur d'âme et d'enthousiasme qu'il avait reçue de la nature. Peu de temps avant sa mort il fit le voyage de Leipzig, pour parcourir en chemin de fer la voie de Dresde, qu'on inaugurait. Hitzig décrit

¹ Comme nous n'aurons plus occasion de revenir sur Chamisso naturaliste, disons un mot, au moment de terminer sa biographie, de son activité sur ce terrain. Nous nous appuyons, bien entendu, sur le témoignage de juges autorisés. Un botaniste célèbre, Schlechtendal, que nous aurons à citer un peu plus loin, a apprécié les travaux scientifiques de Chamisso dans un numéro de la *Linnæa*, année 1839, pages 93 à 112. Le 28 janvier 1881, dans une séance de la Société botanique de la province de Brandebourg, un autre savant éminent, le professeur Ascherson, a lu sur le même sujet un mémoire dont voici la conclusion : « Les rapports entre le poète et le naturaliste ne furent pas les mêmes chez Chamisso que chez son grand contemporain Goethe ; dans les travaux scientifiques de ce dernier on sent partout l'intuition, mais aussi la fantaisie du poète ; c'est là leur force en même temps que leur faiblesse. Chamisso, dans sa vie habituelle, ne tint pas le savant à une assez sévère distance du poète... mais en matière scientifique il sut résister à toutes les tentations de la fantaisie. A une époque où la spéculation philosophique avait plus d'adeptes que l'observation exacte, le poète Chamisso donna le plus louable exemple de recherches nettes et consciencieuses. Sans doute, il n'a pas produit d'œuvres qui font faire à la science un pas décisif ; ses nombreux travaux phytographiques (relatifs aux plantes) n'en sont pas moins d'excellents modèles qui conservent aujourd'hui encore toute leur valeur pour l'édifice auquel chaque génération ajoute quelques pierres. Ses descriptions se distinguent par une netteté frappante, qui a pour base le soin avec lequel il étudie son sujet, non moins que par le bon goût de la rédaction. On peut dire avec justice... (et ici nous reconnaitrons que le savant s'est bien trouvé d'être un grand artiste), que Chamisso nous décrit les plantes en traits vivants et plastiques comme bien peu de naturalistes ont su le faire. Aussi, le jugement émis sur son compte par Schlechtendal reste-t-il, au bout de près d'un demi siècle, aussi vrai aujourd'hui qu'en ce temps-là : comme botaniste également, dirons-nous avec lui, le souvenir de Chamisso sera durable ». Enfin, et ce dernier jugement vaut à lui seul tous les autres, Alexandre de Humboldt a souvent répété que Goethe et Chamisso compteraient au nombre des plus illustres naturalistes, s'ils avaient concentré leurs forces uniquement sur le terrain des recherches scientifiques.

d'une façon vivante l'admiration dont son ami fut alors transporté. Il appelait la machine à vapeur les « ailes du temps » ou encore « un animal à sang chaud dépourvu d'yeux », et, plus perspicace en cela qu'un célèbre homme d'État français son contemporain, qui du reste a su retrouver depuis toutes ses ressources intellectuelles, et cela à une des heures les plus périlleuses qu'ait jamais traversées la France, il affirmait avec une pleine conviction que l'invention nouvelle allait ouvrir à l'humanité des perspectives à peine soupçonnées jusque-là.

Le 16 août, il dut se mettre au lit, et presque aussitôt il tomba dans un engourdissement parfois troublé par un délire durant lequel il parlait diverses langues, et particulièrement la langue howaï. La nuit qui précéda sa mort, il s'exprima constamment en français, bien que depuis longtemps il ne se servit plus de la langue de ses pères, même dans ses relations de famille ou d'amitié.

Le jeudi 17, dans l'après-midi, il recouvra une demi-heure sa connaissance, et Hitzig, appelé en toute hâte, le trouva occupé à corriger les épreuves d'un *Almanach des Muses*. Il retomba bientôt dans sa torpeur, cette fois pour n'en plus sortir, et expira le 21 août, à cinq heures du matin.

Il avait recommandé dans son testament qu'on l'enterrât auprès de sa femme, sans pompe aucune et en silence; c'est au plus s'il permettait à quelques amis d'accompagner ses restes. Ses funérailles eurent lieu le surlendemain de très bonne heure. Au moment où on allait le déposer dans la fosse, un groupe de jeunes gens, qui s'étaient réunis spontanément, entonnèrent un hymne funèbre. Il repose au cimetière de Halle, à la porte sud de Berlin, non loin de son ami Hoffmann et de l'acteur-auteur Iffland. Une modeste pierre où on ne lit, suivant sa volonté expresse, que son nom avec la date de sa naissance et celle de sa mort, marque la place où le poète dort son éternel sommeil.

Conformément à une pieuse coutume qui n'existe plus guère, nous le croyons, que dans les pays allemands, un certain nombre de poètes composèrent son éloge funèbre et lui élevèrent un monument en vers, un « Tombeau », comme on disait en France au seizième siècle, où régnait alors cet usage. Nous relevons, parmi les noms les plus connus, ceux de Dingelstedt, Stäge-

mann, Gaudy, et tout particulièrement celui du Danois Andersen, qui devait à l'amitié active de l'illustre défunt une bonne part de sa popularité naissante en Allemagne.

IV

Il nous reste à présent à étudier le poète avec l'attention qu'il mérite, et à émettre une appréciation d'ensemble sur l'*Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*. Notre travail biographique, toutefois, serait incomplet, si nous ne rassemblions les traits plus ou moins disséminés jusqu'ici en un portrait général qui, tant au moral qu'au physique, peut seul donner la physionomie exacte de notre écrivain. Pour cela, il nous faut rapporter quelques-uns des témoignages que ses amis et ses contemporains nous fournissent au sujet de son caractère, de ses idées, de ses habitudes et de son extérieur.

Chamisso, cela ressort de tout ce qui a été dit, était un noble cœur et une âme élevée; jusqu'au dernier moment de sa vie il eut la grâce et la candeur d'un enfant unies à toute la finesse de l'homme. Bon et sensible, serviable, croyant au bien, à l'amitié, au désintéressement, encourageant de toute son influence les jeunes talents, dépourvu de fiel et d'envie, il était une nature sympathique dans toute l'étendue du mot. N'eût-il ni fait un vers ni écrit une ligne, qu'il eût mérité le plus vif intérêt. Cependant il eut à lutter une partie de sa vie contre des ennemis qui prenaient un malin plaisir à le tourmenter; il faut dire, pour être équitable, que la franchise parfois un peu rude de son langage et sa légère tendance à l'esprit de contradiction n'avaient sans doute pas été étrangères à ces inimitiés. Un de ses amis en particulier se retourna de bonne heure contre lui avec un acharnement sourd dont le pauvre poète ne put jamais discerner nettement le mobile, mais qui le fit souffrir cruellement. Cette persécution a laissé dans ses ouvrages quelques traces qui se traduisent çà et là en notes attristées et légèrement misanthropiques. Cet ami, disons-le bien vite, n'était autre que le célèbre théologien Schleiermacher, le traducteur de Platon. Chamisso

fait allusion à lui, sans le nommer, au début du récit de son voyage: « Un homme a exercé sur moi la plus douloureuse influence; c'est un des premiers esprits du temps, pour lequel je professais un respect plein de piété. Au lieu de me relever — et il lui eût suffi pour cela d'un mot, d'un geste — il prit à tâche de me fouler aux pieds, ce dont aujourd'hui encore je ne puis m'expliquer la raison. » Le dévouement à toute épreuve du plus grand nombre de ses amis simplement hommes le dédommagea heureusement de la haine inexplicable de ce prédicateur, très éloquent du reste, qui, tout en cherchant à emprunter au ciel ses secrets, ne lui avait pas à coup sûr dérobé la bonté ni même l'indulgence.

Une courte nouvelle allégorique, la *Fable d'Adelbert*, composée par Chamisso en 1806, et qui est comme le prélude de *Pierre Schlemihl*, nous renseigne d'une façon intéressante sur sa conception de la vie. Cet homme qui git glacé dans la neige et se sent incapable de tout libre mouvement, c'est bien Chamisso tel qu'il était à cette époque et qu'on le retrouve souvent depuis. C'est dans l'étude que le héros du récit prétend chercher la solution du problème de l'existence et trouver enfin la clef de sa destinée. Devant lui se présentent deux femmes qui travaillent en sens contraire et essayent de l'attirer chacune à son parti: l'une est la domination de soi-même, l'autre la sombre résistance des forces extérieures. En d'autres termes, nous avons là sous un voile emblématique la peinture des luttes de la volonté contre la nature, du libre arbitre contre la puissance des événements et des choses. Chamisso inclinait à penser que la vie de tout homme peut être assimilée à une tragédie, puisque le tragique consiste dans le conflit du caractère avec les influences extérieures déterminantes. Ce conflit est dénoué par l'intervention de cette puissance mystérieuse que les anciens grecs appelaient ἀνάγκη ou Destin, dans laquelle viennent se fondre et s'harmoniser en un accord parfait les tons les plus divers, les couleurs les plus brillantes. En un mot, la soumission à l'ordre général apparaît au jeune penseur comme la seule voie conciliatrice.

De très bonne heure, Chamisso manifesta une sympathie beaucoup plus vive pour la solution des problèmes philosophiques que pour les affirmations sur parole des confessions religieuses,

édictées à peu près dans les mêmes termes aujourd'hui encore qu'il y a des milliers d'années. Élevé dans le catholicisme, mais dans le catholicisme de la seconde moitié du dix-huitième siècle, sur lequel déteignaient fortement, quoi qu'on fit pour y remédier, les pamphlets des philosophes et les articles de l'*Encyclopédie*, il finit par ressentir quelque sympathie pour le protestantisme. Sa femme était luthérienne, et ses enfants suivirent cette secte ; mais lui-même n'y entra pas. Il aboutit même finalement à une assez complète indifférence à l'égard des diverses formes religieuses, chrétiennes et autres ; si, dans les marches militaires, il lisait l'Évangile, comme nous l'avons vu, c'était bien plutôt, on ne peut en douter, par goût de la philologie que par ferveur de croyant. Et puis, à ce moment, il était tout jeune. Pendant son séjour auprès de M. de Barante, sa désolation intérieure, accrue par sa solitude et son manque d'activité sérieuse, lui avait arraché cet aveu : « Maintenant je comprends la place qu'occupe la religion dans la vie ; c'est elle qui nous détache du limon dégoûtant d'ici-bas pour nous élever dans un autre monde ; mais en réalité je suis moral plutôt que religieux : aussi je tiens toujours à la terre par les pieds. » Plus tard, quand son esprit fut complètement mûr et arrivé à son développement définitif, il mit surtout son recours dans le Dieu des bonnes gens, tel que l'a chanté ce Béranger qu'il devait interpréter en vers allemands ; cela ne l'empêcha pas de manifester par instants une religiosité vague, même un peu mystique, assez favorable à certains genres de poésie. En tout cas, il ne fut ni un frondeur ni un railleur des croyances qu'il ne partageait pas, chose qui, en thèse générale, n'est pas le signe d'un caractère bien élevé. Ce n'est qu'au fort d'une crise sans pitié, quand deux mondes entrent en lutte et se heurtent violemment, l'un s'acharnant à détruire l'autre, que l'on s'explique et que l'on doit trouver bienfaisantes les attaques à tout prix d'un Voltaire. Du reste, si notre poète respectait non seulement le sentiment religieux, mais les religions établies, tout en se refusant à courber la tête sous leur joug, il se rattrapait amplement sur le dos des jésuites, qu'il ne pouvait souffrir et qu'il ne manque pas de fustiger chaque fois que l'occasion s'en offre.

Émancipé en religion, il était libéral en politique. Sans partager toutes les idées de la jeunesse allemande de son temps et sans

faire partie des corporations d'étudiants, dont le patriotisme révélait une forme en général bien fiévreuse et théâtrale, il s'intéressait vivement à la liberté des peuples; il s'élève fréquemment, avec une indignation éloquente, contre les tentatives d'escamotage dont elle est l'objet de la part des souverains victorieux, qui voudraient rétablir à leur profit l'état de choses antérieur à la Révolution française. Loin même de prendre peur à l'idée d'une république, il témoigne à son égard d'une sympathie réelle, pour ne pas dire d'un véritable enthousiasme. A la suite d'un voyage à Hambourg, l'une des trois villes libres hanséatiques, il écrivait à Varnhagen, en 1813: « Une république, ne fût-ce qu'une république marchande, engendre pourtant une grandeur qu'on ne peut méconnaître. » Plus d'une de ses poésies est comme soulevée par un souffle prophétique qui annonce les tempêtes à venir; il prédit en plus d'un endroit que l'esprit du temps brisera tous les obstacles et s'ouvrira un chemin par la force. Enfin il ne se cantonne pas dans la politique proprement dite, il la dépasse, et à certains moments on entend gronder dans ses vers un accent de révolte. La triste condition du pauvre vis à vis du riche, l'oppression accablante de l'ouvrier sous la puissance du capital, le malaise social et le mécontentement gros de conséquences formidables qui résultent de cet état de choses si douloureux et peut-être cependant fatal, cette « question de l'estomac », enfin, pour la nommer par son nom, qui ne cesse de se dresser comme un spectre terrifiant en face de l'Humanité depuis le jour où l'homme a fait en rampant son apparition sur la terre, tous ces problèmes qu'essayera de résoudre le prochain avenir préoccupent sérieusement notre écrivain.

Mais il ne faudrait pas, pour cela, aller faire de Chamisso un adepte du socialisme; il était avant tout poète, et il ne convient pas de chercher chez lui, pas plus que chez ses pareils, une conséquence d'idées bien rigoureuse. Il était surtout, au point de vue politique et religieux, l'homme que nous venons de dire, mais il était souvent un autre homme encore. Voici comment il se juge lui-même dans un de ses entretiens par « petite poste » avec M^{me}. de Staël: « Je suis Français en Allemagne et Allemand en France; catholique chez les protestants, protestant chez les catholiques; philosophe chez les gens religieux et cagot chez les

gens sans préjugés; homme du monde chez les savants et pédant dans le monde; jacobin chez les aristocrates, et chez les démocrates un noble, un homme de l'ancien régime. Je ne suis nulle part de mise, je suis partout étranger; je voudrais trop êtreindre, tout m'échappe. » Il est nécessaire, si l'on veut comprendre et amnistier ces contradictions d'idées et de conduite qu'il met avec tant d'humour en relief, de faire la part du tempérament de l'homme, mais aussi, et avant tout, celle des événements. C'est dans la tournure prise de si bonne heure par ceux-ci que git le secret de sa vie incertaine, errante, pleine d'hésitations, si longtemps tiraillée en tant de sens divers.

Maints passages de ses lettres, que nous avons cités, auront suffi à faire entrevoir sa manière d'être, ses habitudes et ses goûts. Ce n'était que dans le cercle de ses amis intimes qu'il déployait ses qualités aimables; dans la société il se livrait difficilement, se refusait à pratiquer les soi-disant belles façons qui ont cours dans les salons et à se soumettre aux petits sacrifices, souvent assez pénibles du reste, qu'exigent les relations des hommes entre eux. Il se laissait même aller, dans ses actes comme dans son costume, à un sans-gêne qu'il fallait bien lui pardonner, mais qu'il poussait vraiment parfois un peu loin. Sous le gentilhomme français, qui se révélait au premier regard, il resta toujours en même temps beaucoup des traits caractéristiques de l'étudiant allemand. En tout, il fut moins un homme de la société que de la nature.

Voici, à cet égard, une amusante anecdote qui nous est contée par Hitzig. Pendant l'été de 1823, le naturaliste-poète se rendit à Poggendorf, près de Greifswald, pour faire des observations barométriques. Un jour qu'il était en excursion dans ce dernier endroit, une de ses amies qui habitait près de là, M^{me} Henriette Herz, femme célèbre par sa beauté non moins que par son esprit, vit soudain entrer dans sa chambre, tout effaré, un de ses domestiques, qui lui présenta un bout de papier sur lequel elle lut ces mots : « Un sauvage des îles Sandwich. » — Un sauvage? fit-elle avec étonnement. — Oui, il a bien l'air d'en être un, répondit le domestique. M^{me} Herz, fort intriguée, se rendit dans l'antichambre. Elle aperçut un homme à longue chevelure flottante, non rasé, vêtu d'une redingote de drap vert, une boîte botanique

sur une épaule, sur l'autre une caisse contenant un baromètre : c'était Chamisso.

Ses amis des deux sexes nous ont tracé à diverses reprises son portrait à la plume, nous fournissant ainsi le commentaire de celui que nous devons aux peintres et aux graveurs.

Le voici, d'abord, tel que nous le représente, à l'âge de vingt-six ans, la sœur de Varnhagen, Rosa-Maria : « Chamisso portait une élégante *kurtka* polonaise garnie de brandebourgs ; ses cheveux noirs flottaient naturellement sous une toque légère qui lui seyait très bien ; une petite moustache faisait ressortir son visage spirituel, à la fois sérieux et bon ; ses beaux yeux reflétaient l'intelligence et l'honnêteté ; bref, il produisait une impression profonde... En même temps il était plein de cette politesse et de cette galanterie chevaleresque qu'il avait héritée de son origine française, mais qui, parfois, avait quelque raideur, parce qu'elle sentait son vieux temps. Cela même, pourtant, ne déplaisait pas en lui. On croyait voir en Chamisso un troubadour du moyen âge... Gai comme un enfant, on le surprenait parfois livré aux plus joyeuses plaisanteries. Il parlait l'allemand avec un peu d'incorrection, mais sa conversation était toujours agréable et intéressante. Toutes ces qualités aimables, sa sensibilité loyale, son intelligence et sa bonté avaient bientôt gagné la confiance. »

Tel était Chamisso jeune, vu par une femme qui, évidemment, était loin d'être insensible à la saveur un peu âpre qui se dégageait de toute la personne du sympathique émigré français. Voici, d'autre part, une esquisse non moins curieuse, quoique frappée à une autre marque, due à un associé des travaux botaniques de Chamisso, le célèbre naturaliste Schlechtendal :

« Je me rappelle avoir entrepris avec lui et d'autres amis mainte excursion longue et pénible ; tantôt la pluie nous mouillait jusqu'aux os, tantôt la chaleur nous accablait, tantôt enfin il fallait traverser des marais ou des lacs pour aller cueillir des plantes ; il nous arriva même de passer la nuit en plein air pour gagner du temps, car nous n'avions guère de livres que le dimanche et l'après-dinée du samedi. Chamisso était partout en avant, toujours le premier, le plus ardent, le plus infatigable. Il portait une vieille *kurtka* noire sous son vêtement d'été non moins vieux, passablement usé et non exempt de taches, qui se composait d'une

jaquette ronde et d'un long pantalon, le tout vert olive. Plus tard il adopta le costume d'un chef des îles océaniques. Sur sa chevelure bouclée, un bonnet de soie noire ou de drap; sur l'épaule une grande boîte verte retenue par une courroie de cuir; une courte pipe à la bouche¹, une bourse à tabac très simple, quelques provisions dans ses poches : tel était l'accoutrement dans lequel il se mettait en campagne, et c'est dans ce même accoutrement, que la sueur et la poussière n'avaient pas embelli, qu'il faisait le soir sa rentrée dans les rues de Berlin, au milieu de la population endimanchée, tenant à la main un mouchoir de poche rempli de plantes, bravant sans la moindre gêne les regards moqueurs. »

Un de ses amis, d'autre part, parle ainsi de lui dans un article

¹ Il ne se séparait jamais de sa pipe, et c'était là l'unique chose dont il lui eût été impossible de se passer. Varnhagen, parlant de l'époque où il occupait la même chambre avec lui à Berlin, nous raconte à ce sujet : « Il me fallait, à mon grand déplaisir, supporter son éternelle fumée de tabac, et je devais de plus attendre chaque soir qu'il fût endormi, crainte d'incendie, car il se couchait la pipe à la bouche. Il affirmait en souriant que le feu ne pouvait prendre, mais il constata une fois, à sa grande surprise, que rien cependant n'était plus facile : son mouchoir brûlait à terre, au pied de son lit, et aurait pu très aisément communiquer le feu à celui-ci. » On se rappelle combien il se plaint, pendant son premier séjour auprès de M^{me} de Staël, de ne pouvoir fumer à l'aise. Enfin, le récit de son voyage contient sur le tabac cette page intéressante et caractéristique : « L'étrange habitude de fumer du tabac, dont l'origine reste douteuse, nous est venue de l'Amérique; il n'y a guère plus de cent cinquante ans qu'elle s'est propagée. Répandue par nous, elle a pris aussitôt une extension générale. Pour deux hommes qui se nourrissent de pain, il y en a cinq qui doivent à cette fumée magique la consolation et la joie de leur vie. Tous les peuples de l'univers ont immédiatement rivalisé d'ardeur à adopter cet usage : les gracieux et charmants lolophages de la mer du Sud aussi bien que les dégoûtants ichthyophages de la mer glaciale. Que celui qui n'en soupçonne pas l'attrait merveilleux voie l'Esquimau bourrer sa petite pipe en pierre avec l'herbe précieuse qu'il a, par économie, mélangée à moitié de minces morceaux de bois; qu'il le voie l'allumer avec précaution, aspirer ensuite à longs traits, les yeux fermés et avidement, la fumée dans ses poumons, puis la renvoyer vers le ciel, tandis que tous ont le regard fixé sur lui et que son plus proche voisin étend déjà la main pour avoir, lui aussi, sa part de cette jouissance. Chez nous principalement, mais aussi dans maints pays de l'Europe, le tabac est la consolation du peuple. J'ai toujours vu avec tristesse que la petite quantité de bonheur dont la classe pauvre peut jouir est diminuée par l'impôt précisément le plus lourd, et je me révolte à l'idée que, comme cela a lieu en France, par exemple, on lui livre en échange de son argent durement gagné une marchandise détestable. » C'est en 1835 que Chamisso portait ce jugement sur le tabac français; les fumeurs peuvent seuls dire si cette appréciation ne serait plus juste aujourd'hui.

intitulé : « Ma dernière visite à Chamisso. » Ces quelques lignes ont toute la valeur d'une épreuve photographique de premier ordre.

« L'ensemble de la personnalité de Chamisso, dit l'ami en question, était extrêmement délicat; son sourire tenait de celui d'une jeune fille, et je me rappelle tout particulièrement la fine expression de sa bouche, qu'aucun de ses portraits ne réussit à faire accorder avec la fermeté de son regard, la résolution de son front et la hardiesse de son nez. Les peintres ne sont jamais parvenus qu'à exprimer le sérieux profond de ce noble visage; ils n'ont jamais pu rendre l'amabilité indescriptible qui se répandait sur sa physionomie dans un moment de joie, par exemple en revoyant un ami : c'était comme un rayon de soleil illuminant tout à coup les nuages. »

Le dernier témoignage que nous allons apporter ici ne sera pas le moins intéressant; il n'émane de nul autre, en effet, que de haut et puissant seigneur de lettres François de Chateaubriand. René, toujours mélancolique et ennuyé, venait d'être nommé ambassadeur de France à Berlin. C'était en 1824. Voici la rapide esquisse que, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il daigne tracer de ses rapports avec notre écrivain :

« Adalbert de Chamisso demeurait au Jardin des plantes, à quelque distance de Berlin. Je le visitai dans cette solitude où les plantes gelaient en serre. Il était grand, d'une figure assez agréable. Je me sentais un attrait pour cet exilé, voyageur comme moi; il avait vu ces mers du pôle où je m'étais flatté de pénétrer... Il avait été nommé par M. de Fontanes professeur à Napoléonville, puis professeur de grec à Strasbourg; il repoussa l'offre par ces nobles paroles : « La première condition pour travailler à l'instruction de la jeunesse est l'indépendance; bien que j'admire le génie de Bonaparte, il ne peut me convenir. » Il refusa de même les avantages que lui offrait la Restauration : « Je n'ai rien fait pour les Bourbons, disait-il, et je ne puis recevoir le prix des services et du sang de mes pères. Dans ce siècle, chaque homme doit pourvoir à son existence »... « Je me souviens de Chamisso comme du souffle insensible qui faisait légèrement fléchir la tige des brandes que je traversai en retournant à Berlin. » Et, toujours préoccupé de son absorbante personnalité, l'illustre écrivain ne

peut s'empêcher, en terminant son esquisse, de faire un retour sur lui-même : « Le héros d'Adalbert, Péter Schlémihl, dit-il, avait vendu son ombre au diable; j'aurais mieux aimé lui vendre mon corps ¹. »

A ceux qui, finalement, désireraient pénétrer davantage encore dans l'intimité de Chamisso, connaître plus à fond ses idées sur la vie, sur l'art, ses appréciations des hommes et des choses, le surprendre en quelque sorte en pleine activité d'esprit et comme au milieu de son laboratoire intellectuel, nous signalerons une dernière source, la moins exacte, sans aucune doute, si on la prend au pied de la lettre, mais la plus vraie idéalement. C'est l'ouvrage intitulé : *Les Frères Sérapion*, réunion des récits les plus achevés et les plus poétiques dus à la verve intarissable et désordonnée du fantastique conteur Hoffmann. *Les Frères Sérapion*, ainsi nommés d'une manière de personnage excentrique, à la fois saint et fou, dont Hoffmann s'était épris et dans lequel il incar-

¹ Si Chateaubriand n'a esquissé qu'un léger croquis de Chamisso, celui-ci nous a tracé, au contraire, un portrait sérieux de son illustre compatriote, portrait tout rempli de la finesse psychologique qu'on a pu constater quand il nous a parlé, par exemple, de Mme de Staël; il se trouve dans une lettre à sa sœur, de mars 1821, publiée dans ces dernières années seulement :

« Comme tu me l'as recommandé, j'ai vu Chateaubriand. Je l'ai vu chez lui et chez moi, — car il m'a rendu ma visite, — mais non où l'on devrait le voir, dans un salon parisien, terrain qui ici lui manque totalement.

« Entre nous, ma chère, il a mal réussi, et il ne s'arrange pas de façon à réussir.

« Il est maladroit, il ne cherche ni ne trouve son aplomb nulle part. Il ne sait ni où il est ni ce qu'il est. Il répète continuellement qu'il vient pour la première fois ici, qu'il arrive dans le Nord, et établit des parallèles entre le Nord et la France, c'est-à-dire Paris. C'est absolument comme si on allait dire à une femme qu'elle est vieille! Nous sommes tous, pour l'âge, au moment critique, et entre le Nord et le Midi. Personne n'est vieux et personne n'est du Nord. Le Nord! fi donc! Un ambassadeur qui veut produire une bonne impression sur les gens ne doit pas leur dire qu'ils sont du Nord. Me faire à moi une visite de cérémonie, c'est aussi une maladresse. Trop de bonté, en vérité! Son Excellence le ministre d'État de Humboldt vient chez moi pour travailler; cela est dans l'ordre, mais Chateaubriand n'avait rien de pareil à faire. Je ne l'ai pas entendu parler comme il écrit. Le général de Mülling m'a dit qu'il l'avait entendu et y avait goûté grand plaisir. J'aurais bien voulu l'entendre avec lui.

« Mme de Staël était bien autrement remarquable, bien autrement grande que Chateaubriand : elle dominait. On ne pouvait plus mal répondre aux espérances qu'on était en droit de se faire de la tête d'un parti, du chef d'une faction, surtout à une époque comme celle où nous vivons et dans un pays tel que la France, où le cri d'un chat qu'on fouette retentit aux quatre coins du monde. »

nait son idéal poétique, étaient une association de poètes, de peintres, de musiciens, de savants, qui s'assemblaient une fois par semaine chez l'auteur du *Chant d'Antonia*, et passaient leurs soirées à deviser des choses de l'art. Les contes, comme dans le *Phantasmus* de Tieck, sont intercalés entre des conversations remplies de traits spirituels et d'aperçus ingénieux, vraiment belles, en plus d'un endroit, de passion et d'éloquence, où, sous des pseudonymes transparents et dont on a d'ailleurs la clef, le capricieux écrivain met en scène et présente au lecteur, en même temps que lui-même, quelques-uns de ses amis, entre autres Koreff, Hitzig et Chamisso, qu'il appelle Vincent, Lothaire et Ottmar. Ce serait un travail intéressant que d'aller rechercher, à travers les méandres de ces longues dissertations et les zigzags imprévus du récit, les traits relatifs à Chamisso et de les réunir en faisceau; la physionomie de celui-ci, déjà si attrayante de bonté, d'intelligence, d'originalité, s'illuminerait certainement d'un rayon de plus.

La belle tête expressive de notre poète, que rendait si remarquable l'ondoyante chevelure qui flottait en longs anneaux sur ses épaules et qu'il secouait souvent comme une crinière, était faite pour tenter le pinceau des peintres et le crayon des dessinateurs; aussi ceux-ci ne lui ont-ils pas manqué. La figure de Chamisso reste une des plus populaires de l'Allemagne, et sa photographie est de celles que l'on voit partout. Parmi ses portraits, les plus connus sont ceux que l'on doit à son ami Hoffmann, qui n'avait pas moins de talent comme dessinateur — pour ne rien dire du musicien — que comme écrivain, aux peintres Kugler et Weiss, et au charmant poète populaire Robert Reinick, qui a excellé dans les deux arts. Hoffmann nous représente Chamisso à vingt-quatre ans, la tête couverte d'une vaste toque plate d'étudiant, l'œil largement ouvert, l'air à la fois doux et résolu. Kugler nous le montre, vingt-trois ans plus tard, dans toute l'expression de sa beauté virile, mais pensif, triste, déjà enveloppé des ombres de la vieillesse qui approche. La plus curieuse de ces images est celle de Weiss, qui assista comme un fils dévoué le poète à ses derniers moments. Il le dépeint assis sous les grands arbres de son jardin, en face d'une table, dans une sorte de fauteuil mexicain dont sa femme lui avait fait présent. Ses cheveux tom-

bent en longues mèches égales de chaque côté de ses épaules; devant lui est un livre ouvert, et il tient dans la main gauche une longue pipe en porcelaine à la façon allemande. De tous ces portraits, toutefois, le plus frappant par le relief artistique comme par la vérité de l'expression, qui résulte du soin avec lequel sont traités les détails, c'est celui que nous devons à Reinick. On le trouvera reproduit dans ce volume. Enfin, David (d'Angers) a modelé le médaillon en bronze du poète, comme il a fait pour divers hommes illustres de l'étranger; il l'a profilé à droite, faisant saillir d'un pouce énergique toute la vigueur des lignes du visage et la fermeté du regard. Mais ce qu'il n'a pu rendre, c'est le rayon plein de douceur et d'un charme irrésistible qui venait par moments se jouer dans cet œil; peut-être aussi a-t-il laissé errer un peu trop fortement sur la lèvre un trait d'amertume qui la gonflait bien parfois, mais n'était pas son expression habituelle ¹.

V

Pour apprécier comme il convient Chamisso poète, il est nécessaire de jeter au préalable un rapide coup d'œil sur l'histoire de la littérature allemande au début de ce siècle. Tout, dans l'ordre intellectuel, s'enchaîne par une filiation rigoureuse, et la nature de l'activité des ouvriers de la première heure peut seule donner la clef du genre de travail de ceux qui à leur suite entrent en scène.

C'est à l'école romantique que se rattache le nom de notre poète. Mais le romantisme, en Allemagne, n'a pas exactement la même signification qu'on lui a attribuée en France un peu plus tard. En outre, l'Allemagne a vu éclore dans son sein deux écoles romantiques assez distinctes : c'est à la seconde qu'appartient Chamisso.

La première, qui prit naissance à Iéna l'année même qui vit expirer le dix-huitième siècle, se forma sous l'influence d'un

¹ Notre poète produisait partout l'impression d'un homme superbe et intéressant. Un jour qu'il se trouvait à Anvers dans la boutique d'un barbier pour se faire raser, un client qui entra s'écria à sa vue : « En voilà un Rubens ! »

mouvement d'idées fort intéressant à étudier. Ses principaux fondateurs, les deux Schlegel, Novalis, Wackenroder, Tieck, Brentano, Achim d'Arnim, pourraient se définir des « chasseurs d'idéal ». Ils s'élancèrent dans la lice en véritables paladins du temps du roi Arthur, revêtus d'une armure plus brillante que solide, mais prêts à toutes les aventures et aux plus hardies équipées. Le rationalisme du dix-huitième siècle et le coup de tonnerre de la Révolution française, qui en était la conséquence logique, en ébranlant partout le trône et l'autel, avaient voilé l'horizon de ces amants du passé et attristé profondément leur cœur. Il s'agissait donc pour eux de se créer à nouveau un milieu respirable en conciliant la poésie avec la vie, l'idéal avec la réalité. Goethe, le grand païen, et Schiller, le disciple de Kant, c'est-à-dire du philosophe qui avait négligé le monde extérieur pour n'admettre que l'idée de l'être, avaient cherché leur idéal dans le monde antique et adapté l'art grec au sentiment allemand. Mais aux romantiques, qui agissaient sous l'influence d'idées religieuses glissant chaque jour davantage sur la pente du mysticisme, et dont le dieu était Jacques Boehm, le puissant cordonnier visionnaire de Görlitz, et les inspireurs Fichte et Schelling, les philosophes de l'âme et de la nature, il fallait un idéal tout différent, moins beau, à coup sûr, mais aussi moins froid que les blanches statues en marbre de Paros. Ils le trouvèrent dans le premier moyen âge, époque où un dogme inexorable, comprimant la pensée de l'homme comme sous une de ces chapes de plomb dont Dante a revêtu dans son *Enfer* les pharisiens, courbait dans la cendre les fronts des plus orgueilleux, où savants et ignorants, esprits d'élite et multitudes obscures, tous également enténébrés, n'avaient qu'une langue, qu'une croyance, qu'un amour. Ces siècles écoulés dont ils s'obstinaient, dans leur entêtement étroit de sectaires, à ne voir que la surface mensongèrement brillante, ils en entreprirent la résurrection avec une ardeur un peu puérile : comme s'il était possible, en effet, de ranimer artificiellement et par le seul effort de la volonté une époque à jamais disparue ! Imaginations enthousiastes bien plutôt qu'âmes profondes, les romantiques allemands méritent par plus d'un côté le nom de Don Quichottes littéraires. Plus théoriciens que créateurs, ils ont suivi avant tout le mouvement d'idées

inauguré par Herder et obtenu les résultats ambitionnés par lui. C'est en étudiant avec passion le vieux moyen âge allemand, depuis ses grands poèmes chevaleresques jusqu'à ses chants populaires et ses contes d'enfants, c'est en traduisant les chefs-d'œuvre de la littérature romane et en ouvrant d'autre part une échappée déjà passablement large sur le monde de l'Inde et sa poésie gigantesque et touffue comme les fleurs mêmes qui croissent sur les rives du Gange, que les romantiques fondèrent, sur les traces de l'auteur des *Voix des peuples*, l'histoire littéraire, absolument ignorée jusque-là. Grâce à cette conquête, on envisage désormais la littérature d'un pays non plus en elle-même et isolément, comme une manifestation indépendante de la race et des milieux, mais au contraire comme un phénomène lié inséparablement à la vie sociale, religieuse et politique des nations. Tous les temps, tous les groupes humains excitaient l'intérêt de ces porteurs de la parole nouvelle; ils rêvaient une littérature universelle, s'étendant jusqu'aux productions du caractère le plus primitif, tandis que Goethe, dont l'intelligence était pourtant très compréhensive et le goût même suffisamment éclectique, n'admettait aux honneurs littéraires que les œuvres des peuples civilisés. Les deux Schlegel sont ceux qui ont le plus fait dans cette voie évidemment très féconde; l'un d'eux même, Frédéric, a également appliqué cette esthétique nouvelle aux arts plastiques, et en travaillant à affranchir ceux-ci de l'imitation servile de l'antiquité, vers laquelle tendaient plus que jamais à les pousser les théories excessives du savant Winckelmann, il leur donna une impulsion incontestablement salutaire.

Mais l'intérêt qui s'attache aux tendances et aux efforts des coryphées de l'école romantique ne peut que bien difficilement aujourd'hui s'appliquer à leurs œuvres. En vers aussi bien qu'en prose, elles sont en général vagues et confuses, sans plan arrêté ni ossature, dépourvues non seulement de vérité, mais encore de vraisemblance. Leurs personnages, qui posent rarement le pied sur le sol ferme de la réalité, s'agitent trop souvent entre ciel et terre avec des gestes et des attitudes de marionnettes. Fidèles au principe édicté par Schelling, ils firent de l'imagination le fond et le but de la nature: limiter cette faculté, affirmaient-ils, c'est limiter et rabaisser l'humanité elle-même et faire

déchoir l'infini. Le mot d'ordre de l'école entière se trouve en quelque sorte dans cette strophe souvent citée de Tieck : « Nuit féerique éclairée par la lune, qui tiens les sens captivés, monde fabuleux plein de merveilles, ressuscitez dans votre ancienne splendeur ! » De là tous ces êtres mystérieux dont les romantiques allemands peuplent l'habitable humain : génies, fées, ondins, elfes, gnomes, kobolds, nains et géants, etc. Mais ce monde enfantin qu'ils prétendaient produire ainsi de toutes pièces et évoquer en quelque sorte du bout de leur baguette ne pouvait éveiller un intérêt bien vif et en tout cas bien persistant chez les hommes d'au lendemain de la Révolution, avant tout avides de réalité palpable et assez peu sensibles aux chimères puériles dont avait pu s'amuser l'ancien monde ; aussi leurs héros, dans les veines desquels ne coulait pas le sang de la vie, ne tardèrent-ils pas, au contact de créations littéraires où l'on voyait la chair et où l'on sentait les os, à s'écrouler en poussière ou à se dissiper en fumée, de même que des ombres qui s'évanouissent au premier coup de clairon du coq saluant le soleil.

Ainsi donc, aux yeux des premiers romantiques, la vie ordinaire était trop basse et trop vile pour fournir matière à leur inspiration. Or, tandis qu'ils restaient stationnaires et comme emprisonnés dans leur évangile esthétique, on sentait déjà, parmi les jeunes gens qui s'étaient peu à peu groupés autour d'eux, le besoin et le désir d'arriver à des formes plus déterminées, à des conceptions plus vivantes. Ceux-ci reconnaissaient combien était juste le conseil que Goethe leur adressait dans son prologue de *Faust* : « Plongez en plein dans la vie humaine. Chacun en vit, mais peu la connaissent, et par quelque côté que vous la saisissez, vous serez intéressant. » C'est conformément à cette exhortation émancipatrice pour l'art que se forma la seconde école romantique, ou, si l'on aime mieux, que se détacha de la première le rameau à la fois moins exubérant et plus verdoyant dont Chamisso est un des plus riches bourgeons.

La correspondance de notre auteur, publiée par Hitzig, nous initie à la naissance du nouveau mouvement et nous introduit avec intérêt dans le cercle littéraire au milieu duquel il se développa. Le centre en fut la boutique du libraire Sander, avec lequel on parlait affaires, c'est-à-dire des livres à publier, tandis

qu'avec M^{me} Sander, femme aussi remarquable par son esprit que par sa beauté, l'entretien roulait sur les problèmes ardues et subtils de l'esthétique. Fichte, un des pères de la première école romantique, ne refusa pas son patronage à la seconde. Le temps, comme cela arrive nécessairement, avait modifié quelques-unes de ses idées et de ses vues. Autour de lui se rangèrent des hommes que nous connaissons déjà presque tous : La Motte-Fouqué, Varnhagen von Ense et sa femme, la spirituelle juive Rahel Lewin, Frédéric Schleiermacher, Zacharias Werner, Henri de Kleist, Wilhelm Neumann, Gustave de Brinckmann, Theremin, Neander, Koreff, et enfin Chamisso. Tout en subissant à un assez haut degré l'influence des romantiques de la première heure et en refusant de s'associer, aussi bien que ceux-ci, à l'admiration absolue de Goethe et de Schiller pour l'antiquité classique, ils répudièrent néanmoins, à mesure qu'ils avancèrent dans leur œuvre, plus d'un article du catéchisme esthétique introduit par ces deux grands hommes. Les principaux traits qui distinguent les romantiques de la seconde période de ceux de la première, c'est l'amour mieux entendu de la réalité, l'abandon progressif des héros empruntés au monde de la féerie, le relief plus accusé du fond et de la forme, la simplicité relative de l'expression et la clarté plus limpide du style ; enfin un courant de patriotisme à peu près inconnu de leurs devanciers et qui, chez quelques-uns, tels, par exemple, que Henri de Kleist, le vigoureux dramaturge à qui l'on doit la *Bataille d'Hermann*, revêt une expression ardente qui éclate souvent en notes emportées et farouches comme le cri de deux armées barbares prêtes à en venir aux mains.

Ce n'est pas du premier coup, avons-nous dit, que la nouvelle école se dégagea des obscurités et même du mysticisme de la précédente. Chamisso nous en fournit lui-même la preuve. On a de lui, sous le titre de *Faust*, un essai publié en 1803 — alors qu'il n'avait que vingt-deux ans — et qui est très caractéristique à cet égard. Il est déjà curieux de voir un tel sujet poétique, celui de tous qui répond le mieux à la tournure d'esprit des Allemands, choisi de propos délibéré par un Français de cet âge. Mais la manière dont il a rempli ce cadre, où l'on peut si commodément faire entrer tout ce que l'on veut, n'est pas moins intéressante que le choix même qu'il en a fait.

C'est le *Faust* de Goethe, paru par fragments en 1790, qui a évidemment inspiré le sien au jeune émigré ; mais il y a dans l'idée générale une différence considérable entre les deux productions. Le héros de Goethe, mal satisfait de l'étude et de la science, veut s'arracher à la solitude du cabinet de travail pour s'élancer dans la vie libre de la nature. La philosophie ayant été impuissante à lui révéler le mot des énigmes de l'existence, il y renonce, et son seul désir désormais est d'apprendre à connaître la vie dans toute sa plénitude. Le personnage de Chamisso, au contraire, est encore plongé dans la philosophie, c'est-à-dire dans le système de Fichte, alors prédominant au nord de l'Allemagne. Pour lui, tout dans le monde n'est qu'apparence et illusion : « La lumière intérieure, dit-il, projette au dehors ses images sur la nuit profonde, images qui ne sont qu'un vain reflet du moi, et c'est ainsi qu'existe le monde que je reconnais. » Le désir de savoir, de posséder la vérité, torture son âme ; il accuse le Créateur qui a versé dans sa poitrine une telle aspiration sans lui fournir en même temps les moyens de la satisfaire. Alors il invoque l'esprit du mal ; celui-ci exige, en échange du service sollicité, qu'il lui abandonne son âme. A ce prix le démon lui ouvrira les trésors de la vérité, le mettra en possession de tout ce que l'homme peut connaître. Faust finit par accepter, en dépit des objurgations de l'esprit du bien, cette redoutable proposition ; puis il réclame la récompense de son sacrifice. Aussitôt le démon l'accable de ses plus sanglantes ironies : « Je ris de toi, imprudent jouet des désirs avides de ton cœur orgueilleux ; je ris de toi, fou que je méprise, et je te paye le prix convenu ! — Le doute est la limite du savoir humain ; la foi aveugle peut seule la dépasser. Je te condamne à errer sans ancre ni voile sur la mer sombre et hostile dépourvue de fond et de rive, et où tu laisseras tout espoir ; je te condamne à ce tourment, jusqu'à ce que devant toi s'ouvrent les portes terribles de la mort et que tu deviennes la proie de nouvelles épouvantes, car tu m'appartiens pour l'éternité. Je te paye le prix convenu. La foi de ton enfance, tu l'as orgueilleusement foulée aux pieds, et tu réclames la vérité ! Eh bien ! je te la crie aux oreilles, cette vérité terrible ! Les contradictions de tes philosophes auraient dû te la révéler plus claire que le jour. Le doute est la limite du savoir humain. L'être enveloppé de pous-

sière ne peut rien discerner ; l'aveugle de naissance est incapable d'apercevoir la lumière.... Donc, désespère, ver de terre infime, que je renfonce avec mépris plus profondément dans sa fange ! Impossible à toi de soulever jamais le voile sombre. Le temps, pour toi, n'aura plus de fleurs. Tu m'appartiens pour l'éternité. C'est ainsi que ma vengeance t'ouvre les trésors de la vérité, c'est ainsi que je te paye le prix convenu ! » Sous cet anathème inexorable du maudit, Faust courbe la tête avec désespoir. De quelque côté qu'il jette les yeux, il n'aperçoit que figures menaçantes, damnation, éternité. Et pourtant, jusqu'au sein des enfers et peut-être du néant, il prétend poursuivre la vérité qui le fuit. Il s'élançe à la suite de l'esprit des ténèbres en implorant de lui la mort, quand il sent soudainement dans sa main un poignard dont il se saisit et avec lequel il se perce le cœur. Le mot de l'énigme tant cherché, il le possède enfin : « Peut-être a-t-il nom anéantissement, peut-être connaissance ; mais certainement il a nom certitude. »

Que Chamisso ait conservé dans le recueil de ses poésies cet essai de jeunesse à l'exclusion d'un grand nombre d'autres productions de la même période, cela s'explique moins par le mérite même de ces pages, qui, après tout, est médiocre — et lui-même les traite de presque enfantines — que par leur intérêt en quelque sorte documentaire. Il nous a livré là jusqu'à un certain point sa confession à la fois philosophique et littéraire du moment, qui ne différerait guère de celle de ses jeunes amis. Mais peu à peu, nous l'avons dit, le bouillonnement intérieur s'apaisa, les esprits reprirent leur équilibre, et, pour ne parler que de Chamisso, le poète que nous avons vu à l'instant même exprimer en métaphores audacieuses et passablement déclamatoires les doutes qui dévoraient son âme, devint un écrivain remarquable entre tous par la beauté et l'enchaînement harmonique des pensées, la couleur heureusement fondue de l'expression, et avant tout par la simplicité et la clarté du style, qualités trop rares, même de nos jours encore, chez les Allemands.

Quoique bornée à deux volumes, l'œuvre poétique de Chamisso est fort variée de ton et d'inspiration. On peut envisager en lui successivement le lyrique, le conteur et le satirique.

Le fond ordinaire de ses *Lieder*, c'est la vie de tous les jours,

telle que la mène chacun de nous, avec ses joies et ses souffrances, ses espoirs et ses déceptions, les enivrements d'un instant que donne l'amour, et la longue amertume que trop souvent il laisse; c'est là un clavier qui n'est pas bien neuf, mais comme celui qui le manie est un artiste véritable, il sait faire vibrer sous ses doigts des notes harmonieuses et bien frappées. On ne sent rien, dans sa manière, d'apprêté ni de factice; il a des sentiments du cœur une conception noble et élevée et tombe rarement dans la sensiblerie, défaut trop commun aux poètes allemands. Le lyrisme de Chamisso, mis en jeu le plus souvent par un fait sans importance, un incident fugitif de la vie de l'auteur, un récit qui l'a frappé, une scène dont il a été témoin, est plus varié, plus pittoresque, moins exclusif que le lyrisme habituel, que nous appellerions volontiers le lyrisme « collet monté », pour lequel demeurent inaccessibles une multitude d'effets qu'excelle à produire le lyrisme sans prétention. En s'attachant à cette manière, Chamisso n'a pas seulement fait œuvre de poète exquis, il a en même temps rendu un service appréciable à la poésie de son temps, qu'il contribua à arracher aux abstractions orientales et à l'amoncellement gigantesque de fleurs asiatiques sous lesquelles Rückert, Léopold Schefer et Frédéric Daumer — pour ne nommer que les trois principaux représentants du genre — menaçaient d'étouffer la nature véritable de l'inspiration germanique.

Un procédé qu'affectionne notre poète, c'est d'unir l'une à l'autre, par un fil léger, une série de petites pièces dont l'ensemble constitue un tableau dramatique. C'est ainsi qu'il nous a donné *l'Amour et la vie des Femmes*, suite de courts poèmes qui résument avec beaucoup de grâce et de naïveté l'existence entière de la femme, depuis l'éveil de la première passion chez la jeune fille jusqu'à la douleur de la veuve et l'affection de l'aïeule pour ses petits-enfants; jamais la carrière de dévouement et de sacrifice ininterrompus de la femme digne de ce nom n'a été célébrée en notes à la fois plus touchantes et plus doucement mélancoliques. Il est évident que, tandis que l'auteur écrivait ce poème, l'image de sa femme planait devant lui. Le cycle intitulé *Chants et tableaux de la vie*, plus étendu que le précédent, offre un intérêt analogue. Nous voyons le garçon et la fillette, qui ont grandi

l'un à côté de l'autre, oublier quelque peu, une fois parvenus en âge, leurs serments enfantins d'amour éternel; celui-là aspire à l'action et veut devenir un héros, celle-ci se retire en elle-même. Mais bientôt ils comprennent que leur vie n'atteindra son but que s'ils mettent en commun leurs joies et leurs souffrances, que si leurs deux âmes n'en font qu'une, et ils conforment leur conduite à leur manière de voir. Les fiançailles, le mariage, la naissance des enfants, la vie d'intérieur, tout cela fournit occasion à autant de croquis délicieux, et quand, à la fin, l'époux succombe vaillamment pour la défense de son pays, la douleur de la veuve, virile et sans éclats, n'en provoque que plus d'émotion. Dans les *Larmes*, le poète nous met en quelque sorte sous les yeux le testament douloureux et plaintif d'une jeune fille qu'un père impitoyable veut obliger à chasser de son cœur l'image de celui qu'elle adore. *L'Aveugle* forme un tableau plus poignant encore, si c'est possible; nous y trouvons décrit, avec une délicatesse infinie de touche, l'état moral d'une malheureuse privée de la lumière, qui, se souvenant tristement des jours passés, ne parvient à retrouver la paix de l'âme qu'en se recueillant en elle-même et en se soumettant sans murmures à sa destinée. Mais le lyrisme de Chamisso ne s'épanche pas seulement en ces accents pleins d'attendrissement; il éclate aussi en notes spirituelles et gaies, comme un concert d'alouettes, les matins de chaud soleil, dans les grands blés. Ici, le voisin de la meunière, qui est devenue récemment veuve, songe aux moyens de la consoler, alors que le garçon du défunt s'est déjà chargé avec succès de la chose; là, un chasseur égaré quitte furtivement, le matin, la hutte isolée sur la montagne, qu'une douce main referme avec précaution derrière lui. Il serait facile de citer, en l'un et l'autre genre, beaucoup de morceaux intéressants, car nul recueil peut-être n'en renferme un aussi grand nombre. Deux pièces, cependant, méritent dans la note grave une mention toute spéciale: l'une est *La vieille Blanchisseuse*, que le poète composa pour une vieille ouvrière aveugle, et dont la vente, organisée par les enfants de celle-ci, assura les derniers jours d'existence de la pauvre femme; l'autre est *Le château de Boncourt*, son chef-d'œuvre lyrique, consacré au souvenir du manoir natal, qu'il revoit dans un rêve attendrissant dont il sait faire pénétrer chaque sensation dans l'âme du

lecteur. J.-J. Ampère, le brillant lettré, qui avait fait en 1827, à Berlin, la connaissance de Chamisso, a dit de cette dernière poésie : « Cette pièce, d'une exécution admirable dans l'original, cette pièce restera. Il fallait, pour la faire, la destinée et l'âme de Chamisso ; il fallait l'amour ardent du bonheur des hommes de notre temps dans un cœur qui battait encore aux souvenirs d'autrefois. Les premières stances expriment avec une singulière vigueur toute la poésie féodale des vieux âges, et, dans la dernière, on entend comme un cri sublime et pénétrant d'humanité qui touche jusqu'aux larmes. » Ampère se rencontrait dans son appréciation, très probablement sans le savoir, avec le futur roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, qui, dans la lettre que nous avons déjà mentionnée, s'exprimait ainsi au sujet de la pièce en question : « Vos strophes sur le château de Boncourt, je voudrais les entendre chanter. Rien qu'à les lire, les pleurs vous mouillent la paupière, et l'on vous renvoie involontairement à vous-même la bénédiction que vous appelez sur la tête du laboureur qui promène la charrue sur l'emplacement qui vous est si cher. »

Plusieurs musiciens, Schumann entre autres, ont tenté de traduire par des sons cette tendresse profonde de sentiment et cette bonne humeur robuste qui constituent tour à tour le fond de l'inspiration lyrique de notre poète. Beaucoup de ses pièces, par leur caractère de simplicité, par leur sujet puisé aux entrailles mêmes de la vie, par ce mélange d'attendrissement et d'*humour* qui met la larme près du sourire, se prêtent à merveille à ce genre de transposition. Nous qui n'avons pas à notre disposition l'instrument de Schumann et de ses pareils, nous essayerons simplement d'interpréter en vers une de ces pièces, celle même dont nous avons parlé en dernier lieu.

LE CHATEAU DE BONCOURT

Je me revois aux jours dorés de mon enfance ;
 J'y rêve, ému, hochant ma tête à cheveux gris.
 Que me revoulez-vous, frais tableaux d'innocence
 Que je croyais depuis longtemps évanouis ?

Au milieu d'un enclos ombragé de verdure
 Se dresse vers la nue un orgueilleux manoir.
 Je reconnais les tours, le pont, la voûte obscure,
 Les créneaux, où s'allume une rougeur le soir.

Les lions de l'écu, vaillantes sentinelles,
 Me regardent d'un œil tout pénétré d'amour.
 Je salue, attendri, ces vieux amis fidèles,
 Et d'un pas empressé j'arrive dans la cour.

Là repose le sphinx au bord de la fontaine ;
 Là le figuier frileux commence à reverdir ;
 Derrière ce balcon, ma jeune âme sercine
 Pour la première fois sourit à l'avenir.

Je retrouve plus loin la chapelle gothique.
 Je le cherche — il est là, le tombeau des aïeux,
 Près du pilier où pend la panoplie antique,
 Des hauts faits de jadis symbole glorieux.

Et mes yeux, qui soudain se remplissent de larmes,
 Ne peuvent déchiffrer la vieille inscription,
 Bien que par les vitraux décorés de nos armes
 Le soleil tamisé l'éclaire d'un rayon.

Ainsi dans ma mémoire, ô château de mes pères,
 Tu demeures debout, toujours vivant pour moi ;
 Et cependant la pioche a dispersé tes pierres ;
 Le soc de la charrue, hélas ! passe sur toi.

Sois fertile du moins, ô terre bien-aimée !
 Je te bénis ici du cœur et de la voix ;
 Et celui dont le bras ainsi t'a transformée
 Par un âpre labeur, je le bénis deux fois.

Quant à moi, recueilli dans le calme du sage,
 Je veux, la lyre en main, parcourir l'univers
 Au hasard de la route et sans souci de l'âge,
 En lançant aux échos mes chansons et mes vers.

Le conteur, chez Chamisso, n'est pas moins intéressant à étudier que le poète lyrique. C'est en partie à la direction imprimée par lui au récit poétique qu'est due la large place prise depuis lors en Allemagne par ce genre, qui était depuis longtemps tombé dans la prolixité banale et la fadaise; notre poète a ainsi ouvert la voie aux productions d'Annette de Droste-Hülshoff et de Ferdinand Freiligrath, les maîtres incomparables en ce domaine. La manière de Chamisso, dans ceux de ses récits qui sont devenus classiques, est simple, précise, vraiment plastique, comme on dit de l'autre côté du Rhin; la forme y est en complet accord avec le fond. D'autre part, le choix des personnages et leur attitude, le procédé narratif, l'atmosphère bien particulière qui enveloppe

hommes et choses, tout cela donne à ces compositions une saveur nettement accusée qui les distingue entre toutes. Les critiques, en gens qui ont du temps à perdre, ont cherché à déterminer les sources et les facteurs de cette inspiration : les uns y ont découvert l'influence des auteurs grecs, les autres y ont tout simplement vu celle du romantisme. Nous ne tenterons pas, en ce qui nous concerne, d'accorder entre elles ces deux origines fort opposées, et nous dirons que le poète nous semble avoir subi surtout l'influence de sa propre vie. Son voyage autour du monde avait ouvert à ses regards des horizons nouveaux. D'une part, la comparaison des différents peuples devait l'amener à mieux comprendre l'humanité dans son ensemble et à tenir peu de compte des barrières factices élevées entre les nations par les préjugés et l'ignorance ; de l'autre, il avait fait provision de la plus riche palette de couleurs. Contrées aux mœurs et aux costumes bizarres, flores gigantesques au milieu desquelles on s'avance de surprise en surprise, vastes forêts aux sentiers inextricables où rampent les bêtes fauves et où l'on s'attend à chaque instant à se trouver face à face avec l'homme primitif, aspects tour à tour souriants et irrités des mers, Chamisso a vu tout cela, observé les choses en naturaliste et en poète, et, la vision une fois fixée dans son cerveau, il excelle à la faire passer dans ses vers avec toute son intensité. Quant aux pays qu'il n'a pas visités en personne, il les reconstruit par l'effort de l'imagination. Il nous conduit ainsi sous toutes les zones et chez tous les peuples, nous transporte dans les milieux les plus exotiques et les plus étranges. Nous nous reposons avec lui en Espagne sous les amandiers, en Turquie sous les kiosques, nous errons dans les maquis avec les bandits corses, nous traversons les steppes arides de la Russie, les déserts brûlants de l'Afrique, nous parcourons les vastes solitudes de l'Amérique, nous faisons une halte dans la hutte du sauvage. Les sujets choisis par le poète sont presque toujours très saisissants et très dramatiques ; en plus d'une occasion même, il faut le reconnaître, il a manifesté pour l'horrible une prédilection qui dépasse les limites assignées à la poésie et le fait verser dans le réalisme macabre ; en un mot, il force ici la note, et au lieu de faire naître la terreur et la pitié, comme peut-être il l'espère, il n'aboutit bien souvent, au contraire, qu'à produire une sorte de répulsion. Mais là même ce dé-

faut fondamental est pourtant mitigé par un certain goût, un certain tact de provenance française¹. Qu'il ait la main plus ou moins heureuse dans le choix de ses sujets, Chamisso les traite tous avec un égal talent. Jamais il ne se perd dans l'abstraction et dans le nébuleux, ni ne s'oublie, comme les écrivains de la première école romantique, en des descriptions, des développements et des fioritures qui constituent autant de hors-d'œuvre plus ou moins réussis; mais toujours il domine sa matière, et en tout et partout il s'efforce de garantir les droits de la réalité, qu'il exprime sans illusion, sinon sans enthousiasme. L'ancienne poésie française, qu'il avait étudiée pendant son séjour en Vendée, avec sa forme claire et nette, bien que désespérément prolix, ses arêtes solidement accusées et qui font saillir du premier coup l'objet en lui-même — ce qui rend d'autant plus inutiles les répétitions interminables dont elle est si prodigue — n'a pas laissé, d'un autre côté, que d'agir quelque peu sur le caractère extérieur de la poésie narrative de Chamisso. Seulement, tandis que les vieux trouvères et romanciers n'étaient que des hommes d'esprit assez étrangers à l'art, lequel, en littérature du moins, n'existait guère de leur temps, Chamisso, poète doublé d'un artiste, leur empruntait ce qu'ils ont de bon, et étendait sur leur nudité d'ordinaire assez désagréable à l'œil un manteau brodé de riches couleurs, qu'il savait combiner de la plus ingénieuse façon.

Le chef-d'œuvre narratif de notre écrivain est son poème de *Salas y Gomez*, composé en 1828, et dont il avait conçu l'idée au cours de son voyage. Le sujet en est aussi simple qu'émouvant. Un vaisseau a fait naufrage dans une île de l'océan Pacifique; un passager échappe seul et aborde à un rocher solitaire et désolé où il attend d'instant en instant qu'un navire vienne le recueillir. Cette situation rappelle, on le voit, celle du *Philoctète* de Sophocle et du *Robinson* de Daniel de Foë. Constamment trompé dans son attente, l'infortuné vit dans ce triste état durant une période de temps qu'il ne peut évaluer, mais qui dépasse bien plus d'un

¹ Pour bien faire comprendre au lecteur le jugement exprimé ici, nous le renvoyons avant tout au poème intitulé *Don Juanito, marquis Verdugo de los Legañez, grand d'Espagne*, histoire atroce, mais émouvante, celle-là (empruntée d'ailleurs à Honoré de Balzac), et dont les personnages, avec leur grandeur plus qu'épique, tiendraient dignement leur place dans les cercles infernaux de Dante.

demi-siècle. Enfin, un jour, un navigateur — Chamisso lui-même — parvient par hasard jusqu'à son sinistre refuge ; mais il est trop tard : le vieillard expire presque aussitôt, en livrant à la curiosité émue de son visiteur et des compagnons de celui-ci le récit de son épouvantable aventure, retracé par lui sur trois tablettes d'ardoise. La hauteur des idées, dans cette œuvre, s'élève jusqu'au sublime, et l'admirable sens psychologique avec lequel le poète décrit les espoirs, les illusions, les douleurs d'une attente sans cesse renaissante et sans cesse trompée, inspire au lecteur une pitié irrésistible pour le sort de l'homme ainsi rejeté, vivant, du nombre des hommes. Mais ce qui prouve jusqu'à quel point Chamisso se rend compte de la nature et des exigences de l'art, c'est que l'impression de son récit, d'abord si douloureuse, ne laisse pas que de s'acheminer peu à peu vers une conclusion éminemment bienfaisante : les émotions terribles, les révoltes, les sanglots qui primitivement secouent l'âme du héros, font place insensiblement au calme et à la résignation, à la soumission à la puissance inéluctable des choses. C'est par un procédé tout semblable que les anciens, encore si proches de la nature qu'ils finissent toujours par subir sans murmurer ses lois, après nous avoir montré la passion dans ses crises les plus violentes, nous en avoir étalé sous les yeux les phases les plus brutales, concluent à l'épuration et à l'idéalisme de la vie.

Salas y Gomez est écrit en tercets, genre de versification emprunté aux poètes du Midi — en particulier à Dante et à sa *Divine Comédie* — et que Chamisso importa en Allemagne. Cette mesure métrique est la seule, parmi celles calquées sur les nombreux rythmes dont disposent les littératures romanes, qui ait pu réellement s'acclimater chez nos voisins et y conquérir droit de cité. C'était là un heureux accroissement de la forme poétique en même temps qu'une utile réaction contre les madrigaux, canzoni, sonnets, etc., mis à la mode par les romantiques, et qui, favorables peut-être aux dehors et à l'enveloppe poétiques, menaçaient de substituer un cliquetis de rimes et de phrases laborieusement harmonieuses au fond même de toute poésie et à ce qui constitue son essence éternelle. Les romantiques allemands de la première heure, avec leur souci et leur curiosité inquiète de la forme, leur recherche à outrance de mètres et d'effets, font songer à nos Par-

nassiens d'il y a vingt ans, plus artistes qu'eux peut-être, mais combien graciles et dépourvus en réalité du feu sacré! Chamisso, par l'emploi fréquent du tercet, rythme à la fois majestueux et souple, qui se prête également à exprimer les idées les plus graves, avec le chantre de l'*Enfer*, et à évoquer les tableaux les plus plaisants, avec l'Arioste dans ses satires, a heureusement agrandi le domaine de la poésie allemande et l'a rendu accessible à un plus grand nombre d'esprits. Suivi dans la voie qu'il a ouverte par beaucoup d'imitateurs, il continue à rester le modèle du genre.

Notre poète, nous avons pris à tâche de l'indiquer, possède plus d'une corde à son instrument, et il s'entend à les manier également toutes en virtuose expérimenté. Mélancolique de naissance et dans le cours ordinaire de la vie, il a, comme tous les gens enclins à broyer du noir, des éclaircies soudaines de gaieté, des heures où la joie de vivre éclate chez lui en notes pétillantes et folles. A cet ordre d'inspiration se rattachent ses pièces comiques et satiriques. Manèges des jeunes filles pour trouver un époux et ruses de leurs mères pour ne pas le laisser échapper; moyens qu'emploient les vieilles, en vue du même but, pour « réparer des ans l'irréparable outrage »; serments de fidélité qu'emporte le vent; maris rentrant au logis après une longue absence, et s'étonnant d'y trouver des enfants qu'ils n'y connaissaient pas; espoirs de tous genres trahis, en abimant sous le ridicule celui qui les a caressés; philistins ridicules à placer sur la même ligne que notre M. Prudhomme, mais ayant en plus que lui, comme il sied à un bon Allemand, une forte dose de sentimentalité et un pédantisme plus robuste: voilà quelques-uns des thèmes sur lesquels s'est exercé Chamisso comme poète satirique. Il déploie dans ces sujets beaucoup de verve ainsi qu'un véritable *humour*, et y porte quelque chose de l'ironie mordante de Henri Heine, mais sans tant d'amertume et avec plus de sincérité dans l'accent.

Cette sincérité est surtout manifeste dans quelques pièces auxquelles nous avons fait allusion en racontant sa vie et qui sont pénétrées d'un courant tout socialiste: *Jeanne*, *Le mendiant et son chien*, etc. La lutte du paupérisme contre la richesse, le sort du misérable mis en regard de celui de l'homme heureux, le problème obscur des différences de destinées ici-bas, cette question

qui porte dans ses flancs une formidable tempête, trouve dans Chamisso, nous l'avons dit, un interprète éloquent. Ajoutons que plusieurs de ces petits poèmes ont été inspirés au poète par l'étude approfondie qu'il avait faite de Béranger.

Ceci nous amène à la traduction des œuvres du chansonnier due à Chamisso et à son ami François de Gaudy, l'auteur des *Chants impériaux*, consacrés — chose assez curieuse de la part d'un Prussien, et surtout du fils d'un général! — à la glorification de Napoléon I^{er}. Cette traduction parut l'année même de la mort du poète et renferme quatre-vingt-dix-huit morceaux. La préface contient sur Béranger et son œuvre des appréciations intéressantes : « La chanson, dit Chamisso, occupe de bonne heure dans l'histoire du peuple français la place qu'a prise plus tard la presse, en particulier la presse périodique, telle qu'elle existe aujourd'hui. Si elle n'est pas une puissance par elle-même, elle est tout au moins l'organe d'une puissance, l'organe de l'opinion tantôt du peuple, tantôt des partis populaires. Le peuple enfante lui-même ses chants et ses chansonniers, comme l'opinion publique produit ses journaux et ses journalistes, et la chanson ou la feuille qui ne trouvent pas d'écho sont comme non avenues. Quoiqu'on ne puisse nier qu'entre l'opinion et ses organes il existe une certaine action réciproque qui ne fait que croître, il n'en est pas moins vrai que ceux qui donnent le mot aux masses n'ont à leur disposition d'autre force que celle de ces masses mêmes, et qu'ils ne peuvent les diriger que dans la direction déjà prise. La chanson tient lieu aux Français de plusieurs autres libertés, telles que celles de la parole, de la presse, du droit de pétition, etc., qui, aux époques orageuses, comme nous l'enseigne l'exemple de l'Angleterre, forment une soupape de sûreté. Le Français chante son chagrin, sa misère, son dépit, sa haine, et la chanson elle-même dit que *tout finit par des chansons*. » Quand nous avons parlé d'une *traduction* des chansons de Béranger, c'est plutôt imitation et même germanisation qui aurait été le mot juste. Chamisso lui-même emploie ce dernier terme; seulement, il nous semble l'appliquer à faux, car nous ne pouvons lui accorder que dans beaucoup de ses peintures de mœurs l'auteur de la *Grand'mère* et de la *Femme du Braconnier* se rapproche du génie allemand plus qu'aucun de ses compatriotes. Béranger est, au contraire, avec

Rutebeuf, Villon, Régnier, La Fontaine, quoique à une assez forte distance d'eux et surtout du dernier, un de ces poètes éminemment français dont le goût de terroir s'assadit ou même se dénature quand on transvase leurs productions dans une autre langue, et tout particulièrement dans les idiomes germaniques. Les longues périodes allemandes, souvent enchevêtrées comme des lianes et hérissées de mots expl tifs comme une haie d'épines, ne sont pas précisément faites pour donner une idée juste de la phrase claire et preste, de la vivacité d'allure, de l'espièglerie gauloise du poète populaire français. Nos deux traducteurs ont conservé autant que cela a été possible la mesure des vers de l'original et l'apparence extérieure de celui-ci, mais ils ont sacrifié trop souvent le mot à la pensée, la vérité aux convenances morales, ce que d'ailleurs il leur était bien difficile d'éviter. D'autre part, les allusions mordantes et fines, mais en plus d'un endroit un peu obscures déjà pour les contemporains et compatriotes du chansonnier satirique, disparaissent sans pitié de l'interprétation allemande, et avec elles la signification propre de la chanson. Le travail de Chamisso, toutefois, est bien plus serré et bien plus consciencieux que celui de son ami; notre écrivain a choisi en général les morceaux qui convenaient le mieux à son tour d'imagination, à la nature de ses idées, et il en a rendu plus d'un avec un véritable succès.

Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne*, a porté ce jugement aimable sur Chamisso poète: « Quoique contemporain de l' cole romantique, aux mouvements de laquelle il a pris part, le cœur de cet homme s'est tellement rajeuni dans les derniers temps, qu'il a trouvé des sujets tout modernes, qu'il s'est fait valoir comme un des poètes les plus originaux de notre époque, et qu'il appartient bien plus à la nouvelle qu'à la vieille Allemagne. Mais dans les poésies de sa première manière se joue le même souffle que nous respirons dans les poésies de Uhland, le même ton, la même couleur, le même parfum, la même mélancolie, les mêmes larmes. Les larmes de Chamisso sont peut-être plus touchantes, parce qu'elles jaillissent d'un cœur plus fort, comme une source qui sort d'un rocher. »

L'originalité de Chamisso comme poète, pouvons-nous ajouter encore, consiste en ce qu'il s'approprié dans une mesure vrai-

ment étonnante le sentiment et la manière de voir allemands, sans que l'élément français primitif disparût jamais complètement en lui. D'autre part, on risquerait de porter sur son œuvre poétique un jugement faux, en voyant avant tout en lui ce qu'on appelle un *auteur*. Il écrivait à ses heures, selon l'inspiration du moment, faisant difficilement des vers faciles, suivant le mot connu, et se gardant bien de jamais s'engager vis-à-vis de ses amis ou des éditeurs.

Toutes les appréciations et tous les commentaires des critiques en diront moins, d'ailleurs, sur cette œuvre, que ce mot de Chamisso lui-même, qu'on entendait souvent sortir de sa bouche : « Il faut que dans une pièce de vers tout vienne à point », c'est-à-dire qu'une idée déterminée revête naturellement sa forme précise et convenable. C'est là le mérite de ses bonnes pièces, comme de toute poésie vraiment digne de ce nom. Si l'on rappelle qu'il s'est attaché à traiter des sujets pris aux entrailles mêmes de l'humanité, qu'il a su faire vibrer des cordes de plus d'un genre, que tout en étant populaire dans son inspiration il a toujours fait preuve de hauteur d'esprit et de respect pour l'art, on s'expliquera sans peine la faveur dont il continue à jouir dans son pays d'adoption. Ce qu'il écrivait à de La Foye il y a bien près de cinquante ans est plus vrai encore aujourd'hui : chaque année il se distribue en Allemagne, sous forme de différents cadeaux, mille exemplaires de Uhland, et cinq cents de Chamisso. Le futur époux dépose les œuvres de ce Français émigré dans la corbeille de nocces qu'il offre à sa fiancée, comme chez nous on y met les œuvres d'Alfred de Musset. C'est que, ainsi que le lui écrivait son admirateur de Hambourg, Chamisso peut être regardé à bon droit, au moins par un côté de son inspiration, comme le « poète des femmes ».

Ces poésies que nous venons d'étudier dans leur ensemble, on en trouvera un choix à la fin de ce volume. Nous ne savons que trop, hélas ! ce qui peut subsister d'une pièce de vers dans une traduction en prose : juste ce qui subsiste de l'aile d'un papillon superbe quand on en a effacé les couleurs bigarrées et brillantes qui faisaient son éclat. Nous n'avons pas à notre disposition, nous autres Français, la riche variété de mètres qui permet à nos voisins d'outre-Rhin de reproduire à peu près mot à mot dans leur langue, avec la fidélité d'un décalque, les chefs-d'œuvre des littératures anciennes et modernes. Une traduction réelle en vers

français est impossible, il ne peut y avoir qu'imitation ou adaptation. Notre seule ressource en pareil cas est donc la prose. C'est, pour rendre l'harmonie du rythme poétique, la souplesse de la cadence, le brillant coloris des vers, un instrument passablement terne, nous en convenons volontiers. Contentons-nous en néanmoins, à défaut d'autre. Si, dans ce travail de transposition, la lettre disparaît, l'esprit du moins subsiste, et quand le lecteur a affaire à un poète plein de sève et d'idées comme Chamisso, c'est encore là, somme toute, le point qui importe le plus.

VI

*L'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*¹, écrite dans l'été de 1813, parut l'année suivante à Nuremberg, par les soins de La Motte-Fouqué. Le fond du récit est des plus simples. Il faut, pour bien le saisir, commencer par admettre que c'est le héros lui-même qui raconte son histoire à Chamisso. Schlemihl est un pauvre hère qui, en échange d'une bourse inépuisable, consent à vendre son ombre à un inconnu qui est évidemment l'esprit malin ou le diable, mais que l'auteur, avec une habileté piquante, ne désigne pas expressément. Cette réticence a pour effet de laisser planer sur le récit un vague un peu mystérieux qui aiguillonne encore la curiosité. Le vendeur s'applaudit du marché, ne comprenant pas qu'il puisse y avoir au monde un être assez fou pour payer d'un tel prix une chose aussi vaine, aussi chimérique qu'une ombre. Il se croit dupe, et c'est lui pourtant qui est dupé.

¹ Dans une lettre publiée assez récemment et adressée par Chamisso à son frère Hippolyte (17 mars 1821), on lit, entre autres détails relatifs à cette œuvre : « *Schlemihl*, ou mieux *Schlemiel*, est un nom hébreu qui signifie *aimé de Dieu* (Gottlieb, Théophile). Les Juifs désignent d'ordinaire ainsi les personnes maladroites ou malheureuses à qui rien ne réussit. Un Schlemihl se casse le doigt dans la poche de son gilet, il tombe sur le dos et se brise la colonne vertébrale, il fait tout en temps inopportun. Schlemihl, dont le nom est devenu proverbial, est dans le Talmud le héros de l'histoire suivante : pris sur le fait avec la femme d'un rabbin, il est mis à mort. Les commentateurs exposent les infortunes de ce Schlemihl, qui doit expier si chèrement, pour sa part personnelle, alors que tous les autres, dans les mêmes circonstances, se tirent aisément d'affaire. »

Honni bientôt de chacun, du premier passant de la rue comme de la femme qu'il aime, — car il ne peut dissimuler même une minute sa défectuosité, — il passe ses jours et ses nuits dans la désolation, se consumant de douleur sur son monceau d'or. Tous ses efforts pour recouvrer son ombre échouent piteusement, et, quoi qu'il fasse, il doit subir jusqu'au bout les conséquences de sa première faute, — le vice d'orgueil et d'ambition. Heureusement pour lui, il trouve à ce moment des bottes de sept lieues, qu'il utilise pour parcourir l'univers. Il vit désormais loin du monde, tout occupé de recherches scientifiques, et le spectacle de la nature, la grande consolatrice, lui rend le calme de l'esprit auquel il aspirait tant.

Sur ce canevas si léger le conteur a semé les broderies les plus brillantes, les détails les plus ingénieux. Dès les premières lignes, la curiosité et l'émotion s'emparent du lecteur et tiennent jusqu'à la fin son esprit en suspens. Le surnaturel est traité ici d'après des procédés analogues à ceux de l'atrabilaire Swift dans les *Voyages de Gulliver* et de l'ingénu Cazotte dans le *Diabte amoureux* : les héros de chacune de ces histoires partent d'une supposition impossible, absurde, purement fantastique, pour arriver, à force de détails positifs et nets, de vraisemblance dans l'in-vraisemblable, à produire une illusion à peu près parfaite et à s'imposer à l'esprit et à la mémoire avec autant de force que pourraient le faire des êtres pétris de chair et de sang. Ce qui constitue l'originalité et une part du mérite de ces ouvrages, c'est qu'au lieu des horreurs à froid, des lieux communs mélodramatiques, des visions baroques que l'on trouve partout, ils nous donnent la sensation du monde mystérieux par lequel, dans certains états d'âme, l'homme se sent enveloppé; nous avons affaire ici à une sorte de merveilleux naturel qui s'exerce à l'occasion de faits placés sur les limites de l'extraordinaire et du possible, et qui par là même est de l'ordre le plus intéressant. Ce n'est pas que Chamisso, pour ne parler que de lui, ne connaisse aussi bien que Tieck, Brentano, Achim d'Arnim, les régions fantastiques où ceux-ci se sont aventurés; mais il est infiniment plus limpide, il s'entend singulièrement mieux à introduire l'impression du merveilleux au sein de la réalité quotidienne, et voilà pourquoi son court récit a tant dépassé le succès de tous les

leurs. Une autre supériorité qu'il possède sur ceux-là, c'est qu'il est semé de nombreuses observations morales aussi fines que profondes, de descriptions charmantes et prises sur nature, et que les personnages en sont tracés d'un pinceau aussi original que vivant ; en quelques traits l'auteur esquisse une physionomie désormais inoubliable. Quelle délicieuse apparition, par exemple, que celle de Mina, ce type de la vierge allemande... d'autrefois ! quelle figure sublime dans son humilité que celle de Bendel, ce serviteur qui pousse le dévouement jusqu'au plus complet héroïsme, dont l'âme naïve est en même temps si grande ! Et l'opulent Thomas John, la coquette Fanny, l'honnête inspecteur des forêts, le « pâle flagorneur », c'est-à-dire le trafiquant d'ombres, l'inexpérimenté et imprudent Pierre Schlémihl enfin, comme quelques coups de crayon les campent là vivants sous nos yeux ! Sous le laisser-aller apparent de l'écrivain il y a plus d'art réel que dans les récits composés avec l'incessante préoccupation d'un but à atteindre et d'un effet à produire.

On a remarqué que la fin de l'histoire paraît écourtée, incomplète, et que d'ailleurs il n'y est plus question de l'héroïne réelle du récit, — l'ombre. L'auteur est allé lui-même au devant de cette critique en avertissant qu'il n'avait nullement visé à faire une œuvre d'art en conformité avec les préceptes des rhéteurs ; il avait eu en vue avant tout son plaisir et celui de quelques amis. Du reste, le charme d'un pareil récit n'est-il pas principalement dans sa brièveté, voire même dans son irrégularité, dans son dénouement brusque et un peu vague, qui laisse le champ ouvert aux différentes suppositions ? C'est pour des productions de la nature de celle-ci qu'a été édicté ce précepte charmant : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! »

Le style en prose de Chamisso, généralement moins périodique et par conséquent plus vif et plus net que celui des autres écrivains allemands, a une couleur bien tranchée qu'il doit à la double nationalité de l'auteur. Il associe, comme cela est visible même dans les vers du poète, la richesse des formes germaniques à la clarté de la proposition française. Plus d'un historien littéraire, de l'autre côté du Rhin, lui a reproché des tournures opposées au génie de la langue allemande, l'abus des gallicismes, et, pour tout dire, de vraies fautes de langage ; mais chacun d'eux

s'empresse de reconnaître, ces constatations faites, que ce style bien personnel est en même temps plein de saveur et coule en somme de la bonne source.

L'aventure merveilleuse du maladroit qui s'était laissé confisquer son ombre étonna et charma aussitôt non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entière; du coup, Chamisso devint célèbre. Son petit livre fut bientôt traduit en plusieurs langues, — sauf en la nôtre, naturellement, vu notre habitude invétérée d'être les derniers à savoir ce qui se passe chez nos voisins. Si peu piqué de gloriole littéraire que fût l'auteur, il ne pouvait rester insensible à ce succès fort imprévu. « Rarement un livre a fait son chemin à ce point », écrit-il à de La Foye en 1819; « les enfants, en m'apercevant, courent après mon ombre. A Copenhague, Pétersbourg, Réval, Schlémihl est aussi bien chez lui que dans la partie allemande du Cap; dans les cabinets de lecture on le vole régulièrement... Il m'a suffisamment amusé... Je me garderai bien de lui donner un frère, qui serait bien pâle auprès de lui¹. » Le 9 août de l'année suivante, il relate au même ami ce détail non moins intéressant : « Je viens d'apprendre par hasard qu'à Königsberg on a créé un nouveau jardin, que le public fréquente beaucoup, malgré son absence complète d'ombre. Cette dernière raison l'a fait surnommer : Jardin de Schlémihl. » Deux

¹ *Pierre Schlémihl* est en effet la seule nouvelle que renferment les œuvres de Chamisso; mais il en a imaginé et même composé d'autres, bien qu'il ne les ait pas publiées lui-même et n'en ait pas revendiqué la paternité. On trouve dans les œuvres posthumes d'Hoffmann un curieux petit conte sous forme de lettres intitulé *Haimatochore*, qui, dit le célèbre romancier, « m'a été communiqué par mon ami Adelbert de Chamisso, à son retour de son remarquable voyage autour du globe ». Cette fantaisie, qui fait songer aux inventions les plus bizarres d'Edgar Poe, a été traduite par M. Champfleury dans ses *Contes posthumes* d'Hoffmann. D'autre part, Chamisso a fourni à son ami l'idée d'un autre conte également très original et piquant, *Datura fastuosa*, que celui-ci résume en ces termes dans une lettre adressée en 1818 au célèbre naturaliste Lichtenstein : « Un professeur de botanique meurt et laisse non seulement une fort riche collection de plantes, mais de plus il possède dans un petit terrain particulier des plantes et des arbres étrangers tout à fait rares. Dans le nombre se trouve un échantillon qui n'a jamais, à ce que l'on sache, prospéré dans notre hémisphère, même en serre chaude. La veuve, une toute vieille femme, ne peut rien dire elle-même à ce sujet, quoiqu'elle ait de profondes connaissances en botanique. Elle refuse même l'entrée de la serre à l'élève du défunt, un jeune botaniste enthousiaste qui brûle de savoir à quoi s'en tenir sur cette fameuse plante exotique. Alors celui-ci se décide à épouser la vieille femme. »

années après, le 3 mars 1821, on lit dans une lettre à son frère Hippolyte : « Sais-tu que notre Schlémihl occupe sa place dans les gazettes auprès des informations relatives à la Grèce et à l'Amérique? Sais-tu que de nouvelles lampes qui ne projettent pas d'ombre sont nommées lampes à la Schlémihl? Sais-tu qu'à l'occasion de la mort d'un auteur allemand (Hoffmann, qui avait écrit un conte inspiré par celui de son ami), Schlémihl est venu dans toutes les mains, a été mentionné, épluché, mais toujours placé fort au-dessus de l'imitation qu'en a faite le défunt? » Un jour que de ses longues jambes le poète arpentait une rue de Berlin, un gamin crie à son camarade, en l'apercevant : « Tiens! voilà Schlémihl! » C'était, toute proportion gardée, la popularité de Démosthène désigné au passage par la marchande d'herbes athénienne. Le duc de Cumberland, futur roi de Hanovre, ayant dit dans une séance du Parlement anglais que la popularité n'est qu'une ombre, on le qualifie immédiatement de Pierre Schlémihl et les journaux illustrés le dessinent sous les traits du héros de Chamisso. Outre l'imitation faite par Hoffmann sous le titre du *Reflet perdu* (*Das verlorene Spiegelbild*), qui, comme le rapporte ingénument Chamisso, est bien au-dessous de son modèle, — car l'idée qui en fait le fond, cette rencontre fantasmagorique entre un personnage baptisé du surnom de général Suwarow et l'auteur de *Pierre Schlémihl*, ébranle bien plus les nerfs qu'elle n'excite une émotion et un intérêt réels, — le petit roman de notre écrivain suscita toute une série de productions du même genre. Tout cela constituait le succès au sens le plus large du mot. Quelle déesse capricieuse et bizarre que la gloire! Chamisso aurait-il jamais pu prévoir, en noircissant un petit cahier de papier pour occuper un peu ses loisirs à la campagne, qu'il allait entrer par là à pleines voiles dans la célébrité? C'est ainsi que Charles Perrault eût été bien étonné d'apprendre qu'aucun de ses nombreux ouvrages en vers et en prose ne serait lu même du siècle suivant, tandis que ses récits naïfs des aventures du Petit-Poucet, de Barbe-Bleue et de Cendrillon, qu'il n'osait d'abord publier que sous le couvert de son fils enfant, non seulement protégeraient sa mémoire, mais lui assureraient un renom impérissable. Ce sont ces petits volumes sans prétention, écrits en quelques heures d'inspiration et lus en moins de temps encore, qui surnagent le

plus sûrement sur le flot formidablement accru chaque jour des productions de l'esprit. Les ouvrages ambitieux, au contraire, qui pèsent à leur apparition d'un poids matériel formidable, sont ceux qui d'ordinaire font le moins pencher le plateau de la balance où l'on évalue un siècle plus tard les produits littéraires. *Manon Lescaut*, *Candide*, *Paul et Virginie*, *René*, *Pierre Schlemihl* enfin, toutes œuvres composées par leurs auteurs comme en se jouant, pour se délasser de travaux pénibles ou s'affranchir de préoccupations momentanées, ont en eux une source de vie naturelle et robuste contre laquelle, on peut l'affirmer avec confiance, rien au cours des siècles ne prévaudra.

Comme les œuvres maîtresses de l'humanité, comme les grandes conceptions épiques, tout particulièrement, — pour ne pas parler ici des contes de fées, — *Pierre Schlemihl* a ameuté autour de lui, dès l'heure même de sa naissance, une cohue d'interprètes et de commentateurs. Les Allemands sont, on le sait, de grands abstrauteurs de quintessence, qui se plaisent à poursuivre jusqu'à sa limite extrême la « raison dernière » des choses, et quand une bonne fortune de ce genre s'offre à eux, ils n'ont garde de la laisser échapper. Un thème tel que celui de l'homme qui a vendu son ombre était un mets d'une rare saveur réservé à leur appétit critique; aussi y ont-ils mordu à belles dents. Un historien littéraire assure que les gloses provoquées par l'opuscule de Chamisso formeraient, si on les mettait bout à bout, trois volumes in-folio! Nous n'avons pas eu un seul instant la tentation, qu'on veuille bien nous en croire, de chercher à vérifier par nous-même l'exactitude de cette assertion; ce n'est là qu'une indication donnée au lecteur qui se sentirait en goût de se livrer lui-même à cette recherche.

Non que nous soyons aucunement, pour notre part personnelle, l'adversaire de la critique et de ses manifestations. La critique bien comprise est, elle aussi, une création et dans plus d'un cas une puissance qui traite d'égal à égal avec les conceptions concrètes sorties du cerveau de l'écrivain. C'est elle qui, au siècle dernier, préparait avec Lessing, Herder et les frères Schlegel l'éclosion de la littérature allemande; c'est elle qui, bien souvent, soutient l'honneur d'une époque en arrêtant les lettres sur la pente dangereuse où elles sont en train de glisser; c'est elle

enfin qui, habituellement, dégage et met en une clarté éblouissante l'idée mère des grandes œuvres, fait entrer les hauts types légendaires en possession de toute leur signification, entoure leur front de son immortel nimbe idéal. Si grands que soient Shakspeare, Molière, Goëthe, on peut affirmer que Hamlet, Alceste, Faust doivent pour une bonne part aux commentaires variés des critiques la taille gigantesque qu'ils atteignent aujourd'hui. Et si cet accroissement de l'œuvre par ses interprètes est vrai pour les productions du génie, que sera-ce quand il ne s'agit plus que de talents du second ordre ! Est-ce Tirso de Molina, par exemple, qui a créé de toutes pièces ce Don Juan désormais si mystérieux et si grandiose, qui nous a montré dans ses actions répréhensibles les illusions d'un grand cœur assoiffé de beauté et d'amour pur, qui a donné en un mot des ailes à cette âme vulgaire, ou n'est-ce pas bien plutôt à l'effort incessant de la critique que celui-ci doit son envergure ? Mais, en cette matière plus qu'en toute autre, il faut se garder de l'abus, appliquer à chaque objet le point de vue qui lui convient, et ne pas prendre un lourd filet pour aller à la chasse aux papillons. Or, c'est là ce que trop souvent les Allemands ne savent pas faire.

On se demanda donc de tous côtés, à l'apparition du petit livre, ce que pouvait signifier au juste cette ombre dont la perte est une cause de si terribles malheurs pour son ancien possesseur. Les explications les plus diverses allèrent leur train, mais aucune n'était de nature à satisfaire la curiosité du public. Chamisso, pris à partie, ne refusa pas de s'expliquer en plusieurs occasions, mais longtemps seulement après la publication de son œuvre.

Un de ses amis, le poète Trinius, devenu conseiller d'État à Saint-Petersbourg, lui avait écrit qu'il n'avait jamais complètement compris *Schlémihl*, parce qu'une idée purement fantastique chez Chamisso était dépourvue de sens pour lui ; aussi serait-il bien aise de l'entendre s'expliquer lui-même à ce sujet. L'auteur lui répondit en ces termes dans une lettre du 11 avril 1829 : « Je me propose rarement un but en composant. Lorsqu'une anecdote, un mot me démangent du côté de la patte gauche, je m'imagine qu'il en va de moi comme des autres, et alors je m'efforce d'en tirer quelque chose ; si au contraire j'ai un but en vue, cela est sec et manque de vie. Je suis donc, si vous

voulez, un rossignol ou un coucou, enfin un animal chantant, et non un homme raisonnable. Schlémihl a pris naissance aussi de cette façon. J'avais perdu dans un voyage mon chapeau, ma valise, mes gants, mon mouchoir, enfin tout mon bien meuble. Fouqué me demanda si je n'avais pas également perdu mon ombre, et nous nous mîmes à dépeindre ce malheur. Une autre fois, feuilletant un livre d'Auguste Lafontaine¹, nous lûmes l'histoire d'un homme très complaisant qui, dans une société, tirait aussitôt de sa poche les objets de toute nature qu'on lui demandait; j'exprimai la pensée qu'avec un mot de plus, cet individu en ferait bien sortir aussi chevaux et voitures. De cette façon *Pierre Schlémihl* se trouvait fait; et comme j'étais un jour de loisir à la campagne et m'ennuyais, je me mis à l'écrire. Par le fait, je n'avais pas besoin d'avoir lu le *Baron de Fœneste*² pour connaître la différence pratique de l'être et du paraître; mon but n'était pas de démontrer ce point, mais d'amuser la femme et les enfants de Hiltzig³. »

Vers le même temps, en tête de la seconde édition de la traduction française, Chamisso mit une préface où il explique ce que c'est que l'ombre. Après avoir raconté qu'il a connu personnel-

¹ Romancier allemand du genre sentimental et larmoyant, qui fit les délices de la bourgeoisie et du peuple au commencement de ce siècle, et qui est totalement oublié aujourd'hui. Né à Brunswick en 1758, il est mort en 1831.

² C'est le fameux roman satirique en dialogues d'Agrippa d'Aubigné. La préface de l'auteur donne la clef de l'allusion faite par Chamisso. « Pour ce que la plus générale différence des buts et complexions des hommes, dit d'Aubigné, est que les uns pointent leurs désirs et desseins aux apparences, et les autres aux effets, l'auteur a commencé ces dialogues par un baron de Gascogne, baron en l'air, qui a pour seigneurie *Fœneste*, signifiant en grec *paraître* : celui-là jeune éventé, demi-courtisan, demi-soldat; et d'autre part un vieil gentilhomme nommé *Enay*, qui en même langue signifie *être* homme consommé aux lettres, aux expériences de la cour et de la guerre : celui-ci, un faux Poitevin, qui prend occasion de la rencontre de Fœneste pour s'en donner du plaisir. » Voir les *Avantures du baron de Fœneste*, édition Le Duchat, Amsterdam, 1731.

³ Un ami de Chamisso, Rauschenbusch, ajoute les détails suivants à ceux donnés ici par le conteur : « Je puis dire encore qu'une promenade faite par Chamisso et Fouqué à la maison de campagne de celui-ci contribua essentiellement à la naissance de l'ouvrage. Le soleil jetait de longues ombres, de sorte que le petit Fouqué paraissait presque aussi grand à terre que le long Chamisso. — Eh, Fouqué! dit tout à coup ce dernier, si j'allais rouler ton ombre et s'il te fallait cheminer auprès de moi sans elle! — Fouqué trouva l'idée horrible, ce qui invita Chamisso à en développer le côté plaisant. »

lement son héros, il continue ainsi : « Cette histoire est tombée entre les mains de gens réfléchis, qui, accoutumés à ne lire que pour leur instruction, se sont inquiétés de savoir ce que c'était que l'ombre. Plusieurs ont fait à ce sujet des hypothèses fort curieuses ; d'autres, me faisant l'honneur de me supposer plus instruit que je ne l'étais, se sont adressés à moi pour en obtenir la solution de leurs doutes. Les questions dont j'ai été assiégé m'ont fait rougir de mon ignorance. Elles m'ont déterminé à comprendre dans le cercle de mes études un objet qui, jusque-là, leur était resté étranger, et je me suis livré à de savantes recherches dont je consignerai ici le résultat.

DE L'OMBRE.

« Un corps opaque ne peut jamais être éclairé qu'en partie
« par un corps lumineux, et l'espace privé de lumière qui est
« situé du côté de la partie non éclairée est ce qu'on appelle *ombre*.
« Ainsi, l'*ombre* proprement dite représente un solide dont la forme
« dépend à la fois de celle du corps lumineux, de celle du corps
« opaque, et de la position de celui-ci à l'égard du corps lumineux.
« L'ombre, considérée sur un plan situé derrière le corps
« opaque qui la produit, n'est autre chose que la section de ce
« plan dans le solide qui représente l'ombre. »

« HAÛY. »

(*Traité élémentaire de physique*, t. II, § 1002 et 1006.)

« C'est donc de ce solide qu'il est question dans la merveilleuse histoire de Pierre Schlémihl. La science de la finance nous instruit assez de l'importance de l'argent ; celle de l'ombre est moins généralement reconnue. Mon imprudent ami a convoité l'argent, dont il connaissait le prix, et n'a pas songé au solide. La leçon qu'il a chèrement payée, il veut qu'elle nous profite, et son expérience nous crie : « Songez au solide ! »

Il est clair que Chamisso, qui, en dépit de sa tendance à la mélancolie, ne se refusait pas à l'occasion le plaisir de rire, a voulu s'égayer ici aux dépens du lecteur trop curieux. Il ne répète d'ailleurs que ce qu'il a dit à la fin de son conte : « Quant à toi, mon ami, si tu veux vivre parmi les hommes, apprend à révéler

d'abord l'ombre, puis l'argent. » Dans le passage que nous avons cité, il nomme l'ombre : le solide. Mais qu'entend-il par ce solide ? C'est ce que nous ne savons pas mieux après qu'auparavant.

Enfin, pendant sa maladie, il s'exprima un jour en ces termes : « On m'a demandé bien des fois ce que j'entendais par l'ombre. Si l'on me demandait présentement ce qu'est mon ombre, je répondrais que c'est le manque de santé, et que ma privation d'ombre consiste dans ma maladie. »

Varnhagen von Ense, dans un passage de ses *Mémoires* (tome V, p. 341), nous ouvre un jour intéressant sur le point de départ et l'inspiration même de *Pierre Schlemihl* : « Notre ami le docteur Adelbert de Chamisso, dit-il, ne s'est pas fait faute, dans son petit livre, d'allusions de lieux et de personnes; il y a mis en œuvre la vérité. Les différents héros du récit, nous les avons connus en partie; on découvre chaque jour dans les descriptions de nouveaux traits, de nouvelles indications qui se rapportent à la vie réelle. Le voyage autour du monde, qu'il a fait lui-même ensuite, la carrière scientifique à laquelle il se consacra, tout s'y trouve indiqué et préparé; l'opuscule est sous ce rapport à la fois historique et prophétique, tourné vers le passé et vers l'avenir, et on peut, dans le cours des temps, y découvrir encore maints trésors. Nous-même y avons aperçu beaucoup de choses que nous songeons à communiquer en une autre occasion. Grâce à nos relations personnelles avec l'auteur, nous pourrions pénétrer dans beaucoup de secrets qui restent cachés aux lecteurs ordinaires. » Ce que l'on sait aujourd'hui, bien que Varnhagen ne le dise pas, c'est que Bendel est le nom du brave garçon qui servait d'« ordonnance » à Chamisso pendant la campagne franco-prussienne, et Figaro celui du barbet qui l'accompagnait lors de son départ de Berlin avec son régiment; quant à la belle Fanny, son portrait nous semble se rapporter assez exactement à celui de Cérés Duvernay. Mais pourquoi le spirituel annaliste ne nous a-t-il pas fait les révélations annoncées, au lieu de nous mettre ainsi inutilement l'eau à la bouche ? Plus loin il ajoute que l'éditeur de la traduction française, le célèbre libraire Ladvocat, a donné le vrai sens du livre et en a exposé la « moralité » dans une remarque aussi neuve que frappante. Sur quoi, nous nous référons à cet avant-propos de l'édition de 1822, et nous trouvons ceci :

« Comme toutes les fictions cachent une morale, nous ne devons pas négliger de faire observer au lecteur que de l'histoire de Pierre Schlémihl on peut conclure que la plus légère concession qui compromet la conscience peut nous conduire beaucoup plus loin que nous ne pensons. » C'est là une vérité incontestable et trop oubliée, malheureusement, qui ressort en effet assez nettement de la lecture du conte, mais qui ne résout en rien le problème même de l'ombre. Aussi nous étonnons-nous que Varnhagen ait pu trouver que cette vérité banale donnait la clef du livre.

J.-J. Ampère, dans son article sur Chamisso que nous avons déjà cité, a proposé une explication. « Y a-t-il une idée sous ce récit bizarre? — se demande-t-il. Sans faire comme Schlémihl, et courir après une ombre, il me semble qu'on peut supposer à l'auteur l'intention d'exprimer cette vérité, que, dans la société telle qu'elle est, la vertu, le mérite, la fortune même, ne sont pas tout. On a beau être riche, on a besoin encore de quelque chose pour être un personnage dans le monde; il faut un je ne sais quoi, une ombre légère désignée par ces mots vagues, mais qui ont un sens : spécialité, notabilité, position. Pour compter dans la société de nos jours, où l'on n'est plus classé par le rang, il faut porter un nom connu, ou avoir fait un livre, ou avoir un talent; il faut la mode ou une célébrité, une notoriété, et, comme on dit, une distinction quelconque. C'est là l'ombre dont on ne saurait se passer, pour laquelle le diable nous tente parfois de vendre notre âme, et sans laquelle on ne réussit à rien. L'auteur de *Pierre Schlémihl* a raison de conclure que, lorsqu'on n'a pas d'ombre, il ne faut pas aller au soleil. » Ce développement est ingénieux, mais il a une assez forte odeur de paradoxe, et ce n'est pas lui non plus qui peut nous fournir la clef du Sésame mystérieux où il s'agit de pénétrer.

Où donc trouver celle-ci? L'interprétation à laquelle la critique allemande a fini par s'arrêter d'un accord à peu près unanime, c'est que Pierre Schlémihl ne serait autre que Chamisso lui-même, et que l'ombre perdue symboliserait la patrie perdue. Cette manière de voir, il faut le dire, s'offrait assez naturellement à l'esprit, étant donné la double nationalité du poète et le tiraillement moral, accompagné de désagréments de tout genre, qui résulta pour lui une bonne partie de sa vie de cette fausse

situation. Nous ne saurions pourtant adopter aussi délibérément ces conclusions. Outre que l'auteur de *Pierre Schlemihl* était en somme trop Français pour vouloir cacher un sens si profond sous un récit aussi simple, il n'aurait guère eu la main heureuse en choisissant la chose la plus vaine de toutes — l'ombre — pour incarner en elle le bien le plus précieux aux yeux de tout homme honorable : la patrie et l'amour que l'on doit ressentir pour elle¹.

Des explications quelque peu facétieuses de Chamisso comme des commentaires un peu solennels de la critique il ne sort donc aucune lumière de nature à éclairer bien vivement cet obscur problème de la véritable signification de l'ombre. Voici la conjecture qu'à notre tour nous allons hasarder. Il est certain, et cela résulte d'un grand nombre de passages, que Chamisso s'est fait le propre héros de son récit; sans patrie, sans famille, dépourvu de fortune, manquant d'une situation fixe et livré à toutes les anxiétés du lendemain, il ne possédait aucune des choses qui projettent une ombre respectable sur la route de l'existence humaine; Français parmi les Allemands, catholique parmi les protestants, fugitif parmi des gens solidement installés de père en fils à leur foyer, condamné en outre à s'occuper uniquement de poésie et de recherches scientifiques spéculatives au moment même où son pays de naissance jetait le gant à son pays d'adoption, enfin, pour tout dire, malheureux jusque-là en amour, il se voyait réduit à ne pouvoir prendre racine nulle part et fatalement entravé dans le développement normal et large de son individualité. Qu'on ajoute à cela son dédain poussé souvent jusqu'au mépris le moins dissimulé pour les habitudes en usage dans la société au milieu de laquelle il était contraint de vivre, pour les formules cérémonieusement banales et plates qui aujourd'hui encore semblent si étranges aux Français voyageant en Allemagne, pour tout ce vernis extérieur — cette ombre en un mot — qui voile absurdement la vérité, et l'on comprendra la tristesse

¹ Un des historiens les plus récents de la littérature allemande, et certainement l'un des plus autorisés, le regretté Wilhelm Scherer, dit que l'ombre, dans l'intention de Chamisso, est à proprement parler « la faculté de *paraître* ou de *briller* ». Il renvoie en même temps, pour le mythe en lui-même, aux sources suivantes : Grimm, *Mythologie*, 976; Müllenhoff, *Légendes du Sleswig-Holstein*, page 554, et Rochholz, *Germanie*, p. 5, 69, 175. Il est probable que Chamisso a rencontré quelque part le noyau de l'idée qu'il a si ingénieusement développée.

qui apparaît en tant d'endroits de *Pierre Schlemihl*. Il y a donc un point de vrai dans l'interprétation de la critique allemande telle que nous l'avons signalée plus haut; mais cette interprétation est trop étroite et ne s'applique qu'à une partie de l'objet. Enfin il faut, croyons-nous, pour avoir chance de pénétrer réellement jusqu'au cœur de l'œuvre, — car Chamisso était un penseur — faire un pas de plus et s'élever du particulier au général, de ce point de vue essentiellement subjectif à une manière de voir plus large et plus haute. L'écrivain a donc voulu faire entendre par ce symbole de l'ombre, ajouterons-nous, que l'homme qui n'est pas absolument taillé sur le patron des autres hommes, qui offre une particularité physique quelconque ou manque d'une qualité extérieure apparente, quoique banale et sans importance sérieuse, est infailliblement dédaigné dans le monde, quand il n'y est pas honni, même s'il est en état de suppléer au centuple, par ses qualités morales ou intellectuelles, à la qualité superficielle qui lui fait défaut. Le plus sage parti qu'en ce cas il puisse prendre, c'est de renoncer à la société, qui n'a que de sots et ineptes dédains pour tout ce qui ne rentre pas dans le cadre qu'elle a arbitrairement tracé, qui ne s'adapte pas exactement à l'impitoyable lit de Procuste où elle prétend lui briser le corps et l'âme, et de s'élever, dans la contemplation sereine de la nature, au-dessus de la mesquine et vaine agitation des hommes. Heureux alors qui peut, comme Pierre Schlemihl, courir à grands pas « de l'ouest à l'est, de l'est à l'ouest! » Malheureusement ce moyen n'est pas, il faut bien le dire, à la portée du commun des mortels. Pour se dérober, comme cet étrange personnage, au contact pénible de ce qui vous entoure, il faut une vigueur d'âme dont peu d'êtres sont capables. Il faut surtout une grâce d'état, tout le monde n'ayant pas la chance de trouver dans la première échoppe du coin, et d'occasion encore, s'il vous plaît! les mystérieuses bottes de sept lieues.

Voilà, selon nous, à peu près à quel double ordre d'idées on peut ramener l'histoire de l'homme qui a vendu son ombre — que l'auteur s'en soit rendu exactement compte ou non. Il est encore possible, si l'on y tient, de dégager du récit un enseignement moral pratique, en dehors de celui qu'en a déjà tiré le libraire Ladvocat : c'est que l'homme porte en lui-même toutes les garan-

lies de son bonheur et qu'il y a folie à lui d'aller les chercher ailleurs. Pour être claire comme le soleil et évidente comme la vérité, cette maxime ne laisse pas que d'être mise trop souvent en oubli ; il n'est donc pas inutile de l'étaler de temps en temps aux regards en caractères lumineux.

Un côté curieux du récit de Chamisso, que Varnhagen a déjà fait ressortir, ce sont les pressentiments vraiment prophétiques dont il est plein au dénouement : le voyage autour du monde qu'il effectua plusieurs années après, le don même qu'il fit à l'Université de Berlin de ses collections scientifiques, tout cela est annoncé dans ce chapitre final et ne diffère guère — sauf la circonstance des bottes fantastiques — de ce qui arriva dans la réalité. Chamisso était depuis longtemps si fortement hanté par la pensée secrète de ce voyage, qu'il la portait partout avec lui et qu'en l'absence de réalisation il essayait du moins de lui donner un semblant de vie sur le papier et de se la mettre en action pour lui-même.

VII

L'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl, nos lecteurs le savent désormais, eut dès son apparition une vogue extraordinaire ; elle fut presque aussitôt traduite en anglais, hollandais, espagnol, italien, en attendant qu'elle endossât le costume de tous les idiomes à peu près connus. Les arts se mirent de la partie, et il ne tarda pas à en paraître en Allemagne des éditions illustrées dues à des dessinateurs du plus grand mérite. En 1824, le fameux caricaturiste anglais Georges Cruickshank en enrichit une de vignettes demeurées célèbres.

En France, les choses n'allèrent pas aussi vite. Il y eut bien dès le début une ou deux tentatives de traduction qui n'aboutirent pas. Enfin, en 1822, la première version française fit son apparition. Elle émanait du frère de Chamisso et avait été revue par l'auteur lui-même.

Voici d'ailleurs les détails que nous donne celui-ci à ce sujet, dans une lettre du 3 août 1822 adressée à de La Foye :

« Enfin, vous avez un *Schlemihl* français ! Je crois l'avoir dit

que mon frère m'a envoyé son manuscrit et que je l'ai remanié. Ladvocat, de son côté, a remanié d'outre en outre mon remaniement, de sorte que dans cette nouvelle opération beaucoup d'allemand a disparu, mais que beaucoup de français s'est substitué à lui, comme, par exemple, « le noble champ des disputes de mots » à la place de la *spéculation philosophique* ! Quoi qu'il en soit, je trouve que l'ouvrage se laisse encore lire, et je suis très satisfait des appréciations de vos feuilles et même de leurs critiques, pour ne parler que de ce que j'en connais. C'a été pour les journaux allemands une occasion de rappeler l'original d'une façon bienveillante et de faire des gorges chaudes de vos jugements ténébreux et de la préface de Ladvocat. »

Ce n'était pas cet illustre libraire en personne, comme bien on pense, qui avait pris la peine de revoir le modeste manuscrit. Il avait chargé de ce soin Charles Nodier, qui repassa la tâche à son ami Amédée Pichot, le directeur de la *Revue britannique*, cet excellent recueil qui compte aujourd'hui une existence de soixante-trois années.

Amédée Pichot a raconté agréablement cette petite histoire dans une note de sa revue, que nous allons reproduire *in extenso*, car il s'agit ici d'un détail intéressant et peu connu d'histoire littéraire :

« Une traduction littérale de ce petit roman, sans nom d'auteur ni de traducteur, avait été envoyée au libraire Ladvocat, qui voulut d'abord charger Charles Nodier de la mettre en meilleur français. Charles Nodier s'enthousiasma de l'idée, et proposa de la traiter à sa manière en laissant de côté l'ouvrage allemand. Il en eût fait sans doute une œuvre aussi originale que *Trilby*; mais Ladvocat, en ce moment, n'était pas en fonds, et la proposition de Charles Nodier, qui demandait mille francs d'avance, lui fit peur. Il m'apporta le manuscrit. Je le charmai en lui déclarant que, selon moi, l'*Homme sans ombre* n'avait réellement besoin, pour obtenir du succès, que d'être ramené à un style simple, et qu'il suffirait peut-être pour cela d'éplucher ses germanismes trop choquants. Dans les modifications que je lui fis subir, je respectai donc, autant que possible, la pensée de l'auteur *inconnu*, mais je fus moins scrupuleux naturellement à l'égard de son traducteur, *inconnu* aussi, et *Pierre Schlémiel* parut sans nom d'au-

teur ni de traducteur. Je me contentai, pour ma rémunération, d'une édition complète des œuvres de Jean-Jacques Rousseau, en vingt-deux volumes, tout reliés, qui attendaient en vain un acheteur depuis un an, dans la boutique de Ladvocat, alors au Palais-Royal. Un an après, je fus très surpris de la visite d'un étranger qui venait, me dit-il, réclamer son œuvre dont on l'avait dépouillé. C'était M. de Chamisso lui-même, qui s'était adressé d'abord à Charles Nodier — auquel Ladvocat, pour tout dire, laissait quelquefois attribuer *Pierre Schlemihl*. Charles Nodier m'avait renvoyé le plaignant. M. de Chamisso tira de sa poche le petit volume comme la preuve du plagiat, et je n'eus pas de peine à lui démontrer qu'il aurait dû commencer par en regarder le titre, d'où, en effet, son nom était absent, mais absents aussi le nom de Charles Nodier et le mien. M. de Chamisso n'avait à nous pardonner que notre ignorance du véritable auteur; il fut très indulgent pour ce tort, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Si j'avais attaché la moindre importance à ma collaboration, j'aurais été très flatté lorsque, depuis, M. de Chamisso ayant publié lui-même une version française de son conte fantastique, je vérifiai qu'il avait littéralement reproduit la *miemme*... Ce qui n'empêche pas que les noticiers d'Allemagne ont dit que la première version française de *Pierre Schlemihl* avait défiguré l'idée de l'auteur. »

Ces noticiers n'ont pas eu si grand tort. La traduction qui est en cause ici ne donne pas la moindre idée du style original, élégant et poétique de l'auteur, et renferme des lacunes qui n'ont pas moins, parfois, d'une demi-page, sans parler des phrases fréquemment omises; c'est le froid squelette d'un corps lui-même plein de vie et de fraîcheur. Mais la faute n'est nullement imputable, hâtons-nous de le dire, au directeur de la *Revue britannique*: travailleur consciencieux et infatigable, écrivain expérimenté, Amédée Pichot ignorait l'allemand et ne pouvait par conséquent que se borner à passer le râteau sur les excroissances de la version qui lui avait été soumise, sans prétendre à y imprimer une forme irréprochable.

A la fin de 1837, Chamisso donna une seconde édition de cette traduction française chez le libraire Bossange, qui la lui avait demandée. Auparavant il la revit et la corrigea de nouveau, nous

apprend-il, et, de fait, il y a entre cette édition et celle de 1822 d'assez notables différences de texte ; mais elle s'écarte davantage encore de l'original, et c'est en réalité une paraphrase inexacte plutôt qu'une traduction. Quoi qu'il en soit, c'est l'une ou l'autre de ces versions qui, malgré son insuffisance absolue, a été reproduite jusqu'ici par les quelques éditeurs de *Pierre Schlemihl*.

Nicolas Martin, le gracieux poète d'*Ariel* et du *Presbytère*, l'auteur d'aimables études sur la poésie allemande au dix-neuvième siècle, a publié en 1841 (librairie Desessart), une traduction de l'« Homme qui a vendu son ombre. » Il est probable qu'elle vaut mieux que celle de Chamisso et de ses réviseurs ; mais nous n'avons pu nous la procurer, et il n'en existe même pas un exemplaire à la Bibliothèque nationale.

C'est à peu près uniquement à cela que se bornent les marques d'attention accordées jusqu'ici à Adelbert de Chamisso par le pays qui lui a donné naissance. Mettons maintenant en regard de cette indifférence les honneurs rendus assez récemment à sa mémoire par son pays d'adoption.

Le 26 juin 1880, dans l'après-midi, une foule compacte se pressait devant le n° 235 de la Friedrichsstrasse, à Berlin. Elle venait célébrer le centenaire de Chamisso, mort dans cette maison, qu'il avait habitée à partir de 1829, à la suite de l'incendie de son chalet du Jardin botanique. Par une pensée délicate et vraiment touchante, on avait avancé de quelques mois, pour la faire tomber en été, la fête de celui qui avait tant aimé le soleil et les fleurs. Les organisateurs avaient tenu à ce que les épais tilleuls et les hauts châtaigniers du vaste jardin fussent garnis encore de la splendide couronne de feuillage qui si souvent avait prêté son abri aux méditations du poète et aux recherches du savant. C'est ce jardin, tel à peu près que l'avait laissé Chamisso, qui était le centre de la cérémonie. Des drapeaux, écussons et emblèmes s'entrelaçaient dans les branches de deux arbres touffus, et au milieu on avait placé le buste du poète, coulé en bronze d'après le médaillon de David (d'Angers), et dont le socle était entouré de lierre cueilli le jour même sur sa tombe. Aux approches du soir, on illumina la maison. La famille de Chamisso, le gendre de son ami Hitzig, une fille de Guillaume Neumann, un grand nombre de dames et de jeunes filles occupaient le premier plan. A un signal

donné, on enleva le voile qui recouvrait le buste, et des chants accompagnés de musique retentirent; puis des orateurs redirent éloquemment les mérites variés du héros de la fête. Tandis que ceci se passait à l'intérieur de la maison, on faisait apparaître aux yeux de tous, dans la rue, une plaque scellée au-dessus de la porte, sur laquelle on lisait ces mots enfermés dans une couronne de chêne : « Ici a vécu Chamisso jusqu'à sa mort. »

Il y a, certes, quelque chose d'infiniment noble et élevé dans ce sentiment qui réunissait ainsi ces habitants de Berlin sous les arbres du jardin d'un poète d'origine française; ils témoignaient par là que leur esprit et leur cœur étaient inaccessibles à ces préjugés étroits en vertu desquels on voudrait réclamer d'un homme son certificat de nationalité avant de lui décerner un certificat de talent. Comme si les œuvres d'un écrivain en général n'appartenaient pas à tous, sans distinction de frontières, ainsi qu'une portion de ce patrimoine de gloire pacifique qui constitue, en définitive, le fonds le plus solide de l'humanité, sa couronne la plus rayonnante! Que sur le terrain littéraire la loi de la fraternité universelle devienne un vain mot, et l'Europe civilisée retombera sans tarder dans la barbarie! Adelbert de Chamisso, devenu écrivain allemand par la fatalité des événements politiques et nullement par son libre choix, a bien quelque droit aussi au souvenir de la France, à laquelle il garda toujours, en définitive, un cœur de fils tendre et respectueux. La présente traduction de *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*, enfin complète et fidèle, et enrichie comme elle l'est des ingénieux dessins, à la fois savants et naïfs, de l'éminent artiste qui a nom Henri Pille, donnera, nous l'espérons, un fort regain de nouveauté à ce chef-d'œuvre populaire de la poésie romantique allemande sorti de la plume d'un Français, et *l'Étude* sérieuse, entièrement puisée aux sources, que nous avons consacrée à l'auteur, contribuera d'autre part, nous n'y comptons pas moins, à étendre jusqu'à l'homme lui-même la sympathie éveillée par l'œuvre.

AUGUSTE DIETRICH.

Paris, août 1887.

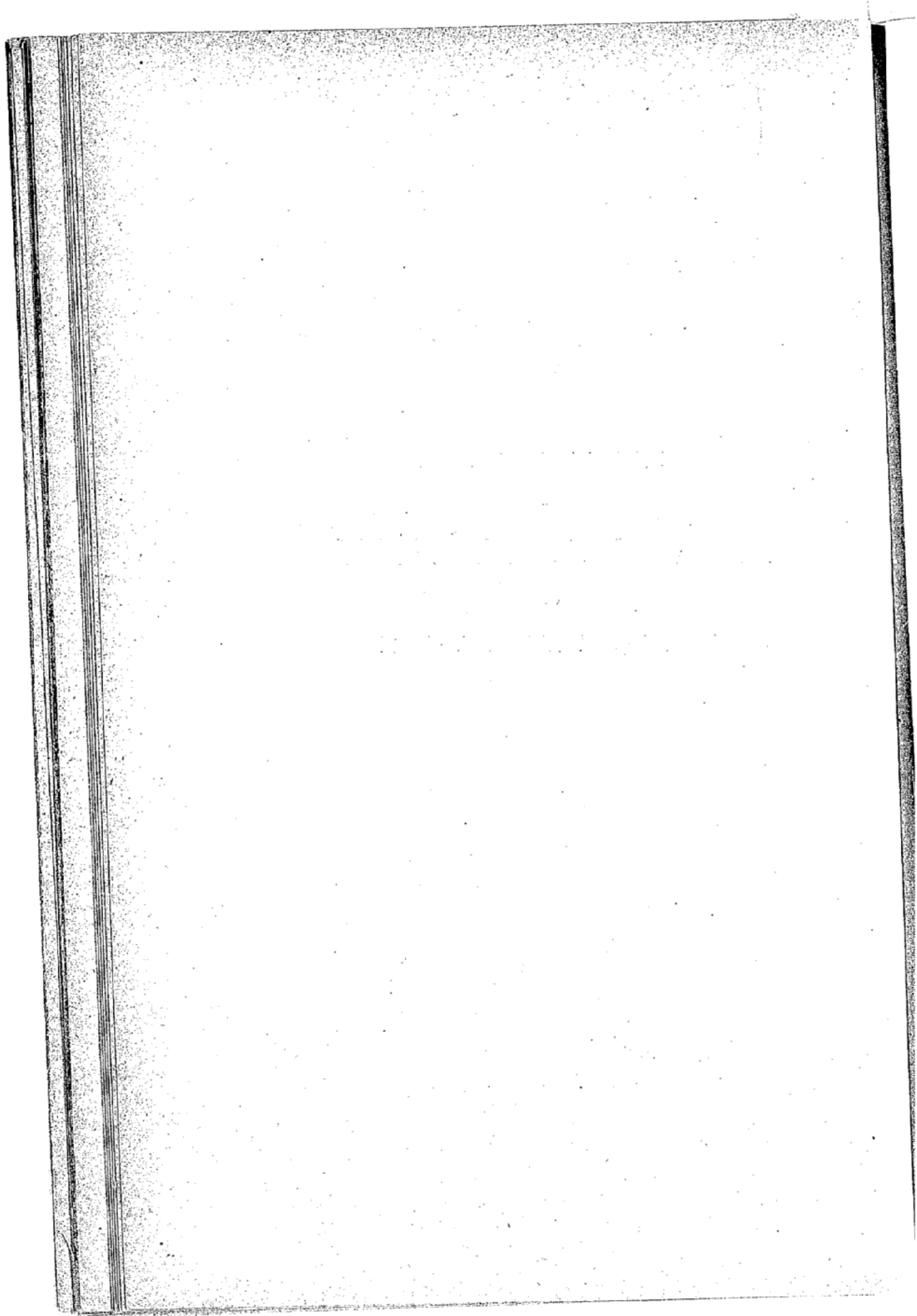
HISTOIRE MERVEILLEUSE

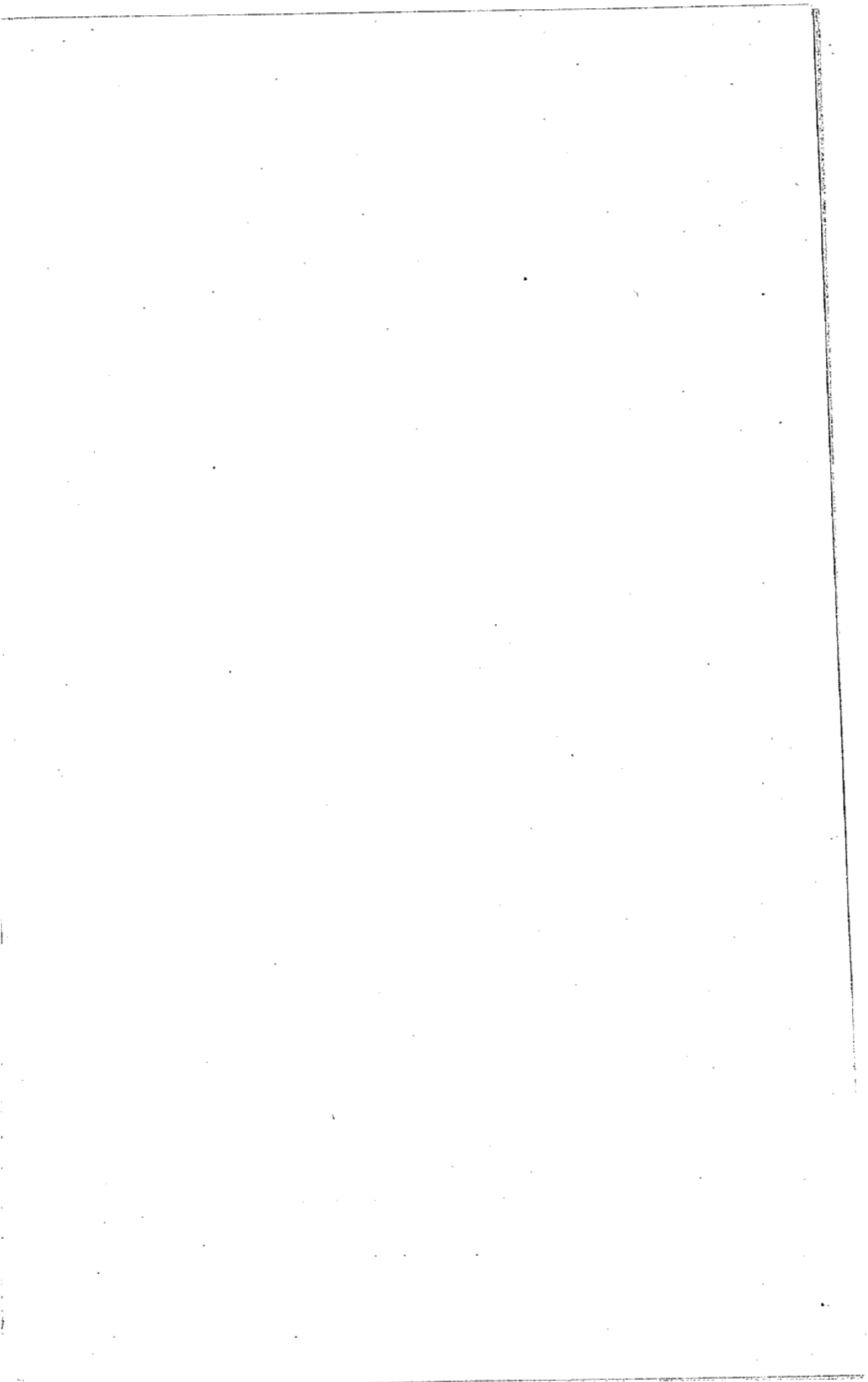
DE

PIERRE SCHLÉMIHL

OU

L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE







Portrait de Giamisso
par le peintre-poète Robert Reinick.



A

MON VIEIL AMI PIERRE SCHLÉMIHL ¹

*Bien des jours ont passé ! Voilà que ton histoire
Me tombe de nouveau, par hasard, sous la main.
Notre ancienne amitié remonte à ma mémoire,
Les échos du vieux temps s'éveillent dans mon sein.
Maintenant que je suis un homme à tête grise,
Je dépose la honte et la fausse pudeur.
Je veux, comme autrefois, me dire avec franchise
Ton ami — car les ans n'ont point changé mon cœur !*

*Mon pauvre vieux Schlémihl ! Le Malin, sans nul doute,
Ne m'a pas tant qu'à toi jeté son mauvais sort.
Force obstacles pourtant ont obstrué ma route ;
Le résultat est loin d'avoir valu l'effort.
L'Homme gris, toutefois, ne pourra, quoi qu'il fasse,
Se vanter d'avoir eu mon ombre en son pouvoir.
Je possède mon ombre à moi, qui suit ma trace,
Ne l'ai jamais perdue — et chacun peut la voir.*

*Quoique mon cœur toujours fût exempt de malice,
Les moqueurs ont usé leur verve à mon endroit.
Ils m'ont crié, feignant que j'étais ton complice :
« Qu'as-tu fait de ton ombre ? » et m'ont raillé du doigt.
Et quand je la montrais, ils éclataient de rire,
En fermant à dessein les yeux pour ne pas voir.
Mais qu'importe, après tout ! je les ai laissé dire,
Conscient que je suis d'avoir fait mon devoir.*

¹ Ce prologue en vers a été ajouté par Chamisso à une édition de *Pierre Schlémihl* donnée en 1834.

*Cette ombre, que chacun à si haut prix estime,
Que prônent les mortels d'une unanime voix,
Sur elle vous voulez mon sentiment intime?
— Qu'on me l'a demandé, Schlémihl, souvent de fois! —
Après qu'un demi-siècle a blanchi notre tête,
Nous la voyons déjà décroître, puis pâlir.
Nous qui l'avions créée et qui lui fîmes fête,
Elle nous quitte — et l'être à son tour va périr!*

*Maintenant, serrons-nous la main, brave compère,
Sans nous inquiéter du monde et de ses faits.
Laissons à leur vieux train les hommes et la terre,
Et soyons, dès ce jour, unis plus que jamais.
Oui, cheminons ainsi vers notre but suprême,
Narguant outrages, rire, et dénigrants propos;
Et quand vers nous viendra la mort à face blême,
Faisons-lui bon visage et dormons en repos.*

A JULES-ÉDOUARD HITZIG¹

Toi qui n'oublies personne, tu te souviendras encore d'un certain Pierre Schlémihl, que tu as vu quelquefois chez moi, voilà de longues années; un garçon aux longues jambes, que l'on croyait maladroit parce qu'il était gauche, et paresseux parce qu'il était nonchalant. Je l'aimais. Tu ne peux avoir oublié, Édouard, comment, dans notre jeunesse, il se déroba un jour à la lecture de nos sonnets; je l'emmenai à un de nos thés poétiques, où il s'endormit pendant qu'on écrivait, sans attendre la lecture. Je me rappelle aussi un bon mot que tu fis sur lui. Tu l'avais déjà vu, Dieu sait où et quand, dans une vieille *kurtka* noire qu'il portait toujours alors, et tu t'écrias : « Le gaillard devrait s'estimer heureux si son âme partageait à demi l'immortalité de sa casaque. » Tel était le peu de cas que vous faisiez de lui. Moi, je l'aimais. C'est de ce Schlémihl, que j'avais perdu de vue depuis de longues années, que provient la brochure dont tu vas prendre connaissance. A toi seulement, Édouard, à toi mon plus intime ami, à toi mon meilleur moi-même, pour qui je ne puis conserver de secret, à toi seul je la communique, et aussi, cela va sans dire, à notre Fouqué, qui occupe la même place dans mon âme; mais, en ce qui le concerne, c'est uniquement à l'ami, et nullement au poète que je la confie. Vous comprendrez combien il me serait désagréable de voir affichée au pilori d'une œuvre poétique la confession qu'un honnête homme m'a faite en se fiant à mon amitié, ou simplement de la voir profanée comme la première mauvaise plaisanterie venue, comme une chose qu'elle n'est pas et ne peut pas être. Sans doute, je dois avouer que, sous la plume

¹ Nous avons traduit cette correspondance que renferment toutes les éditions allemandes, d'abord parce que nous avons tenu à donner pour la première fois un *Pierre Schlémihl* complet, et ensuite parce qu'elle offre de très curieux détails sur le livre lui-même comme sur son auteur.

du brave homme, l'histoire est devenue assez niaise, et qu'il est fâcheux pour elle qu'une main étrangère plus habile ne puisse la présenter dans toute sa force comique. Quel parti Jean-Paul n'en aurait-il pas tiré! D'ailleurs, cher ami, bien des gens peuvent y être nommés, qui vivent toujours : nouveau motif de prudence!

Un mot encore sur la façon dont ces feuilles sont parvenues entre mes mains. Hier matin, à mon réveil, on me les a remises. Un homme étrange, à longue barbe grise, vêtu d'une *kurtka* noire tout usée sur laquelle pendait une boîte de botanique, et portant, par ce temps humide et pluvieux, des pantoufles par dessus ses bottes, s'était informé de moi et m'avait laissé ce paquet; il avait prétendu venir de Berlin.

ADELBERT DE CHAMISSO.

Kunersdorf, le 27 septembre 1813.

P. S. — J'ajoute ici un dessin que l'habile Léopold, qui se trouvait à sa fenêtre, a tracé de l'étonnante apparition. En voyant le cas que je faisais de cette esquisse, il m'en a volontiers fait cadeau ¹.

¹ Le dessin en question accompagnait les premières éditions de l'ouvrage.

AU MÊME

Il nous faut, cher Édouard, faire en sorte que l'histoire du pauvre Schlémihl soit mise à l'abri des yeux qui n'ont rien à y voir. Cela n'est pas facile. Il y a de ces yeux en foule, et quel mortel peut répondre du sort d'un manuscrit, chose presque plus malaisée encore à surveiller que la parole verbale ! Aussi imité-je l'homme pris de vertige, qui dans son angoisse se précipite dans l'abîme : je livre l'histoire à l'impression.

Du reste, Édouard, le parti auquel je m'arrête s'explique par des motifs meilleurs et plus sérieux. Ou je me trompe absolument, ou dans notre chère Allemagne il y a beaucoup de cœurs capables et dignes de comprendre le pauvre Schlémihl, et le mauvais tour que la vie lui joue, le tour innocent qu'il se joue à lui-même, tout cela amènera un sourire ému sur le visage de plus d'un de nos compatriotes. Et toi, mon Édouard, en voyant l'honnête petit livre et en songeant que beaucoup de cœurs inconnus l'aimeront avec nous, tu sentiras peut-être aussi tomber une goutte de baume sur la blessure brûlante que la mort t'a faite — à toi et à tous ceux qui t'aiment !

Et enfin — je m'en suis convaincu par mainte expérience — il y a pour les livres imprimés un génie qui les fait venir aux mains qu'il faut, et écarte d'eux très souvent celles qui ne leur conviennent pas. Ce génie, en tout cas, place derrière un cadenas invisible toute production qui émane véritablement de l'esprit et du cœur, et il s'entend à merveille à l'ouvrir et à le refermer.

C'est à ce génie, très cher Schlémihl, que je confie ton sourire et tes larmes. Et maintenant, à la grâce de Dieu !

FOUQUÉ.

Nemhausen, fin mai 1814.

A FOUQUÉ

Le voilà donc le résultat de la décision prise par toi de faire imprimer l'*Histoire de Pierre Schlemihl*, que nous devions garder comme un secret confié à nous seuls ! Non seulement Français et Anglais, Hollandais et Espagnols, Américains à la suite des Anglais, l'ont traduite, ainsi que je l'ai fait savoir à tous les lettrés de Berlin, mais il en paraît en Allemagne une nouvelle édition ornée des dessins composés d'après nature par le célèbre Cruikshank pour l'édition anglaise, ce qui contribuera à la répandre infiniment davantage. Si je ne te regardais comme suffisamment puni (car tu ne m'as pas dit un seul mot, en 1814, de la publication du manuscrit) par les plaintes que notre Chamisso, pendant son voyage autour du monde, aura certainement exprimées à ce sujet au Chili et au Kamtschatka ainsi qu'à son défunt ami Tameiamaia à O-Wahu, je te demanderais aujourd'hui encore publiquement raison.

Mais chose arrivée ne peut être changée, et tu as eu raison de faire aimer aussi le petit livre de beaucoup de personnes, depuis treize ans qu'il a paru. Je n'oublierai jamais l'heure où pour la première fois je le lus à Hoffmann. Il était hors de lui à force d'émotion et de plaisir ; il resta suspendu à mes lèvres jusqu'à ce que j'eusse fini ; il voulait entrer immédiatement en relations avec le poète, et lui qui répugnait à toute imitation, il ne résista point à l'envie d'opposer assez malheureusement à l'ombre perdue, dans un de ses récits des *Aventures de la nuit de la Saint-Sylvestre*, le reflet perdu d'Erasmus Spikher. Oui, notre histoire merveilleuse a su faire son chemin parmi les enfants. Par une belle soirée d'hiver, en effet, je remontais avec son auteur la rue du Château, quand il vit un gamin qui glissait sur la glace le regarder en riant ; il s'empara de lui, le mit sous le manteau de peau d'ours que tu sais, et continua sa route. Le gamin ne bougea

pas. Mais une fois délivré et à une distance respectable de nous deux, il cria tout haut à son ravisseur : « Attends, va, Pierre Schlémihl ! »

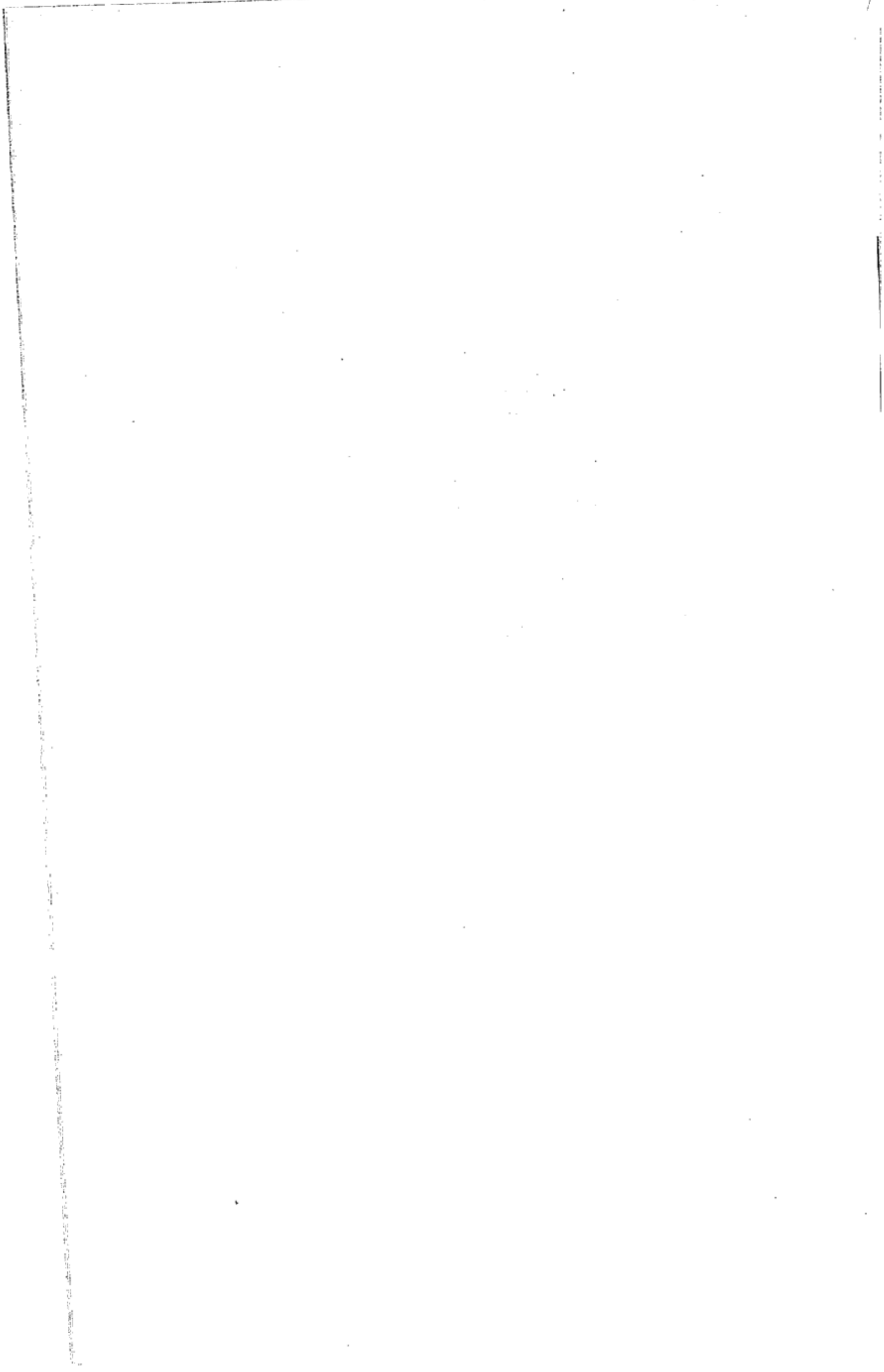
Ainsi, je le crois, le brave homme réjouira, sous son nouvel habit élégant, beaucoup de gens qui ne l'ont pas vu dans la modeste *kurtka* de 1814. Mais ce sera de plus une surprise pour les uns et les autres de découvrir dans l'ancien-officier prussien breveté, dans le botaniste et le voyageur autour du monde, historiographe en outre du célèbre Pierre Schlémihl, un poète lyrique qui, quelque corde poétique qu'il touche, sait toujours rencontrer le vrai chemin du cœur¹.

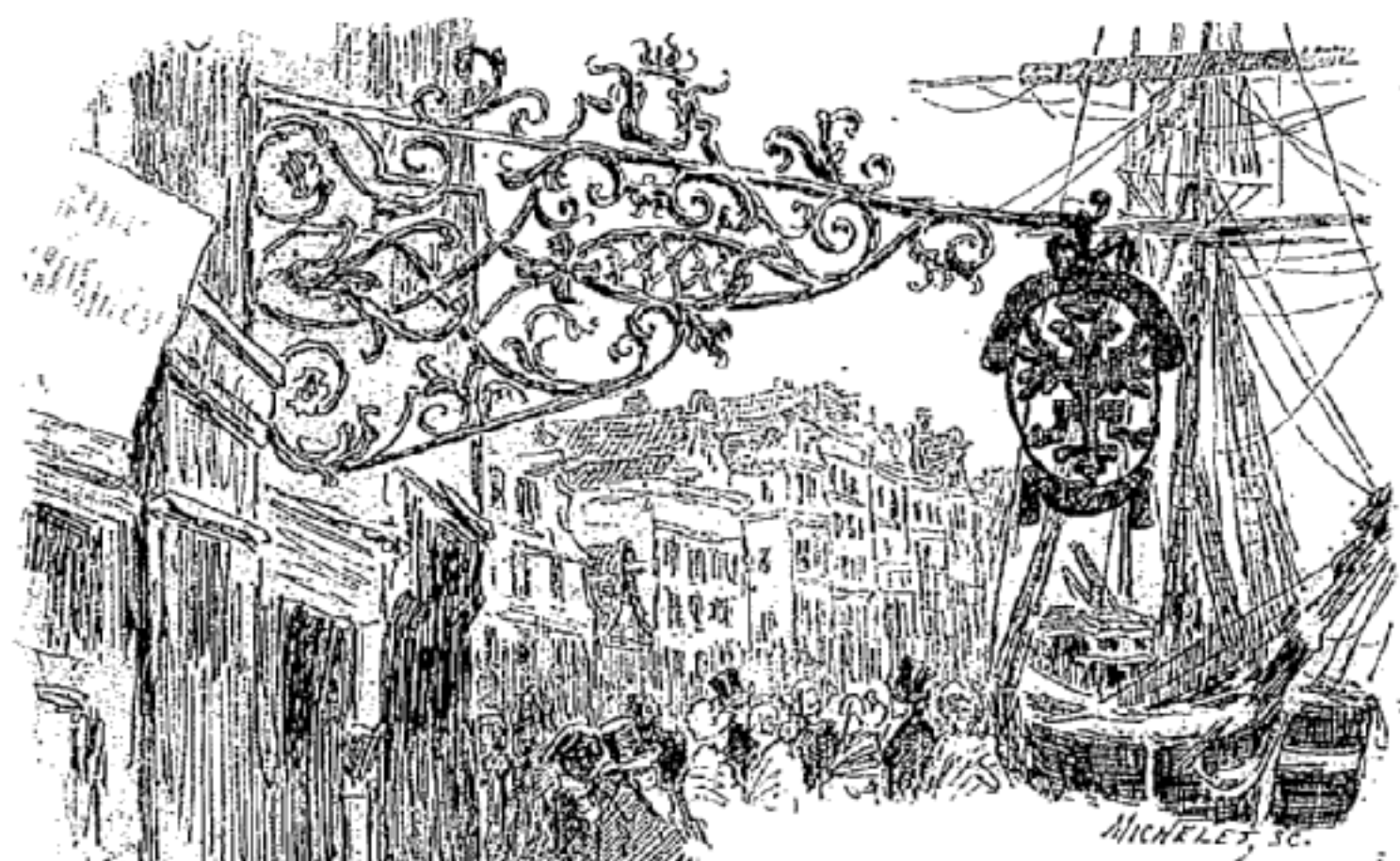
Donc, mon cher Fouqué, merci une fois encore pour avoir publié la première édition, et reçois mes vœux et ceux de nos amis pour le succès de cette édition nouvelle !

EDOUARD HITZIG.

Berlin, janvier 1827.

¹ Allusion aux *Lieder* et ballades que contenait en appendice l'édition dont il s'agit ici.





PRÈS une traversée heureuse, mais cependant fort pénible pour moi, nous entrâmes enfin dans le port. Dès que le bateau m'eut déposé à terre, je me chargeai moi-même de mon mince bagage, et, fendant les flots de la foule, je pénétrai dans la première maison de modeste apparence où je vis pendre une enseigne. Je demandai une chambre : le garçon me toisa des pieds à la tête et me conduisit dans une mansarde. Je me fis donner de l'eau fraîche et indiquer exactement l'adresse de M. Thomas John :

— En face la porte du Nord, la première villa à droite,

une grande maison neuve en marbre rouge et blanc, avec de nombreuses colonnes.

— Bien.

Il était de bonne heure. Je m'empressai d'ouvrir mon paquet, j'en tirai mon habit noir fraîchement retourné, m'habillai de mon mieux, me munis de ma lettre de recommandation, et je m'acheminai vers l'homme qui devait m'aider dans la réalisation de mes humbles espérances.

Après avoir monté la longue rue du Nord et atteint la porte, je vis bientôt les colonnes briller à travers la verdure.

— C'est donc ici, pensai-je. J'essuyai avec mon mouchoir la poussière de mes pieds, je rajustai ma cravate, et, en me recommandant à Dieu, je tirai la sonnette. La porte s'ouvrit. Dans le vestibule, j'eus à subir un interrogatoire: puis le portier me fit annoncer, et j'eus l'honneur d'être appelé dans le parc, où M. John se promenait avec quelques personnes. Je reconnus aussitôt mon homme à sa brillante santé



et à son air de satisfaction. Il me reçut très bien, — comme un riche reçoit un pauvre diable. — Il se tourna même vers moi, sans pourtant quitter le reste de la société, et prit la lettre que je lui présentais. « Ah! ah!

de mon frère ! Voilà longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Il se porte bien, j'espère ? » Puis, sans attendre ma réponse : « C'est là, » poursuivit-il en s'adressant à la compagnie et en montrant une colline avec la lettre



qu'il tenait à la main, « c'est là que je fais élever le nouveau bâtiment. »

Il brisa le cachet sans interrompre la conversation, qui se porta sur la richesse. « Celui qui ne possède pas au moins un million, dit-il, celui-là n'est qu'un gueux pardonnez-moi le mot !

— Ah ! c'est bien vrai ! m'écriai-je d'un accent plein de conviction.

Cette exclamation parut lui plaire ; il sourit en me disant : « Restez ici, mon ami ; plus tard j'aurai peut-être

le temps de vous dire ce que je pense de ceci. » Il montrait la lettre, qu'il mit dans sa poche, et se tourna vers la société. Il offrit le bras à une jeune dame ; d'autres l'imitèrent, chacun s'empressant auprès de la beauté qui l'intéressait, et l'on se dirigea vers la colline couverte de rosiers en fleurs.

Je me glissai derrière, sans importuner âme qui vive, car personne ne s'occupait de moi. La société était très animée ; on plaisantait, on s'entretenait d'un ton sérieux de choses frivoles, d'un ton frivole de choses sérieuses, et



l'épigramme s'aiguissait surtout aux dépens des amis absents et de leurs relations. J'étais trop étranger pour comprendre grand'chose à tout ce bavardage, et trop préoccupé de ma propre situation pour fixer ma pensée sur de telles énigmes.

Nous arrivâmes au bosquet. La belle Fanny, la reine de la journée, s'entêta à cueillir une branche de rosier ; une épine la piqua, et, comme des roses elles-mêmes, une goutte de pourpre coula de sa main délicate. Cet incident mit toute

la société en émoi. On demanda du taffetas d'Angleterre. Un homme d'un certain âge, maigre, grêle, long, silencieux, qui marchait près de moi et que je n'avais

pas encore remarqué, mit aussitôt la main dans la poche étroite de son antique habit en satin gris, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit, et présenta à la dame, avec une respectueuse révérence, le taffetas demandé. Elle le reçut sans remarquer ni remercier celui qui le lui donnait. La blessure fut bandée, et l'on continua à gravir la colline. De sa cime, par dessus le vert labyrinthe du parc, la vue s'étendait jusque sur l'immense Océan.

Ce spectacle était réellement magnifique. Un point lumineux apparaissait à l'horizon, entre le vert foncé des flots et l'azur du ciel. « Une lunette! » s'écria John. Et avant que les valets fussent accourus à l'appel, l'homme gris, s'inclinant avec modestie, mit de nouveau la main dans sa poche et en tira un superbe télescope de Dollond qu'il présenta à M. John.

Celui-ci, y appliquant son œil, annonça à la compagnie que le point lumineux à l'horizon était le vaisseau parti la veille et que les vents contraires retenaient en vue du port. La longue-vue passa de main en main, mais sans revenir dans celles de son propriétaire. Pour moi, je regardai avec surprise cet homme, ne pouvant comprendre comment ce gros instrument avait pu sortir de cette poche étroite. Personne cependant ne semblait y prendre garde et l'on ne s'inquiétait pas plus de l'homme gris que de moi-même.

On servit des rafraîchissements, les plus rares fruits



de toutes les zones dans
les vases les plus précieux.
M. John faisait les hon-



neurs avec une gracieuse
aisance, et pour la seconde
fois il m'adressa la parole :
« Mangez donc; vous n'avez rien
eu de pareil pendant la traver-
sée. » Je m'inclinai, mais il ne le
vit point : déjà il causait avec un
autre.

On se serait volontiers assis sur
le gazon, au penchant de la colline,
pour jouir du paysage; mais l'on
craignait l'humidité du sol. « Ce
serait délicieux », dit quelqu'un,
« d'étendre ici quelques tapis lures. »
Ce désir était à peine exprimé, que déjà
l'homme à l'habit gris avait la main
dans la poche, et que, d'un air modeste
et même humble, il en tira un riche

tapis ture broché d'or. Les serviteurs le reçurent comme si la chose était toute naturelle, et le déroulèrent à l'endroit indiqué. La société y prit place aussitôt. Moi, je regardai de nouveau l'homme, la poche, le tapis, qui mesurait plus de vingt pieds de long sur dix de large, et je me frottai les yeux sans savoir que penser, d'autant plus que personne ne voyait à tout cela quelque chose de surprenant.

J'aurais bien voulu avoir des renseignements sur ce personnage; mais je ne savais à qui m'adresser. Je me

trouvais en effet encore plus gêné devant les messieurs qui servaient que devant les messieurs qui étaient servis. Enfin, prenant quelque peu courage, je m'approchai d'un



jeune homme qui me semblait de moindre importance que les autres, car on l'avait souvent laissé seul, et je le priai tout bas de me dire quel était cet homme si complaisant, vêtu d'un habit gris.

— Celui qui ressemble à un bout de fil échappé de l'aiguille d'un tailleur?

— Oui, et qui se tient à l'écart.

— Je ne le connais pas, me répondit-il. Et pour ne pas prolonger l'entretien avec moi, il se tourna vers une autre personne, avec laquelle il parla de choses indifférentes.

Cependant le soleil devenait plus ardent et commençait

à gêner les dames. La belle Fanny, se tournant nonchalamment vers l'homme à l'habit gris, auquel personne, que je sache, n'avait encore adressé la parole, lui demanda si par hasard il n'aurait pas aussi une tente sur lui. Il lui répondit par un salut des plus profonds, comme si elle lui avait fait un honneur immérité. Et déjà il avait la main dans sa poche, d'où je vis sortir étoffes, piquets, cordes, clous, en un mot tout ce qu'il faut pour la tente la plus magnifique. Les jeunes gens aidèrent à la dresser, et elle couvrit toute l'étendue du tapis. Et personne encore ne manifesta le moindre étonnement!

Depuis longtemps déjà je ressentais un grand trouble, et même un réel effroi. Que fut-ce donc quand, sur un nouveau souhait, je vis l'homme tirer de sa poche trois chevaux de selle, oui, entends-tu? trois beaux chevaux noirs complètement harnachés! Pense un peu, au nom du ciel! trois chevaux sellés s'élançant de cette même poche d'où étaient déjà sortis un portefeuille, un télescope, un tapis brodé de vingt pieds de long sur dix de large, et une tente de la même grandeur, avec tous ses accessoires! Si je ne l'affirmais par serment que je l'ai vu de mes propres yeux, tu ne le croirais certainement pas.

Quelque embarrassé, quelque humble que parût l'homme lui-même, quelque peu d'attention que les autres lui accordassent, sa pâle figure, dont je ne pouvais détourner les yeux, m'inspirait tant de terreur, qu'il me devint impossible d'en supporter plus longtemps la présence.

Je résolus de m'échapper de la société, ce qui me semblait facile, vu le rôle insignifiant que j'y jouais. Je

voulais regagner la ville, rendre le lendemain une nouvelle visite à M. John, et, si j'en avais le courage, l'interroger au sujet de l'étrange homme gris. Que n'ai-je pu, hélas ! réussir à m'esquiver !

J'avais déjà traversé le bosquet et étais au pied de la colline, sur la pelouse, quand la crainte d'être surpris hors des allées, dans l'herbe, me fit jeter autour de moi un regard inquiet. Quelle fut ma frayeur, en voyant venir à moi, par derrière, l'homme à l'habit gris ! Il m'ôta



aussitôt son chapeau et me fit une très profonde révérence ; personne encore ne m'en avait fait une semblable. Il voulait évidemment m'aborder, et je ne pouvais l'éviter sans impolitesse. J'ôtai aussi mon chapeau, je m'inclinai à mon tour et je restai tête nue en plein soleil, comme

si j'eusse pris racine; je le regardais fixement, plein de crainte, comme un oiseau qu'un serpent tient fasciné. Lui-même paraissait très embarrassé, ne levait pas les yeux, et réitérait ses révérences. Enfin, il s'approcha et me parla d'une voix basse et mal assurée, à peu près du ton d'un mendiant :

— Que Monsieur veuille excuser mon importunité, si j'ose l'aborder sans être connu de lui; j'ai une prière à lui faire. Daignez me permettre...

— Mais au nom du ciel, Monsieur! m'écriai-je dans mon trouble, que puis-je faire pour un homme qui.....

Nous, demeurâmes court tous deux, et je crois que nous rougîmes.

Après un moment de silence il reprit la conversation :

— Pendant le temps que j'ai eu le bonheur de passer près de vous, j'ai plusieurs fois (permettez-moi de vous le dire, Monsieur) contemplé avec une indicible admiration l'ombre superbe que vous projetez au soleil avec une sorte de noble dédain et sans y faire attention; oui, cette ombre superbe que voilà à vos pieds. Pardonnez-moi une proposition téméraire sans doute : seriez-vous bien éloigné de me céder cette ombre?

Il se tut, et il me sembla qu'une roue de moulin tournait dans ma tête. Que devais-je faire de l'offre singulière de m'acheter mon ombre? Il doit être fou, pensai-je, et, prenant un autre ton, je lui répondis :

— Oh! oh! mon cher ami, n'avez-vous donc pas assez de votre propre ombre? Voilà ce que j'appelle un marché d'un genre tout particulier.

Lui, m'interrompant :

— J'ai là dans ma poche certaines choses qui pourraient avoir quelque valeur aux yeux de Monsieur ; pour cette ombre inestimable, le prix le plus élevé me semblera trop modeste.

Une sueur froide me ressaisit, car je me souvins de la poche, et je ne compris pas comment j'avais pu l'appeler « mon cher ami ». Je repris la parole, et tâchai de réparer le mal à force de politesse :

— Mais, Monsieur, pardonnez à votre humble serviteur ; je ne comprends pas bien sans doute votre intention. Comment ! mon ombre...

Il m'interrompit :

— Je ne demande à Monsieur que la permission de ramasser ici cette noble ombre et de la mettre dans ma poche ; quant à la façon de m'y prendre, c'est mon affaire. En échange, comme preuve de ma reconnaissance envers Monsieur, je lui laisse le choix entre tous les objets précieux que je porte avec moi dans ma poche : l'herbe merveilleuse de Glaucus, la mandragore, les cinq sous du Juif-Errant, l'écu volé, la nappe du page de Roland, un gnome domestique au prix qu'il vous plaira. Mais non, tout cela ne vous convient pas ; il vaut mieux vous offrir le chapeau magique de Fortunatus, retapé à neuf, ou bien encore une bourse comme la sienne...¹.

¹ Voici, sur les objets magiques énumérés ici, quelques explications sommaires qui serviront à donner une idée nette de leurs diverses propriétés. L'herbe merveilleuse de Glaucus fait sauter toutes les serrures et ouvrir toutes les portes ; l'oiseau nommé pic noir la connaît ; il fait son nid dans le creux d'un arbre, que l'on bouche en son absence ; alors il va chercher l'herbe en question pour ouvrir son nid, et on s'empare de lui pour se la procurer. La mandragore est une racine qui offre

— La bourse de Fortunatus! m'écriai-je.
Et, en dépit de ma frayeur excessive, ce seul mot



avait captivé mon esprit. Je fus pris de vertige et je crus voir des doubles ducats briller devant mes yeux.

une vague ressemblance avec une petite poupée humaine; elle croit au pied d'une potence chargée de son pendu; sa possession aide à se procurer des trésors; mais celui même qui la déracine ne tardant pas d'ordinaire à mourir, on emploie pour cet office un chien. Les cinq sous incépissables du Juif-Errant, autrement dit Isaac Laquedem, sont suffisamment connus par la chanson. L'écu volé est une pièce de monnaie qui revient chaque fois à son maître et attire à elle toutes les autres pièces qu'elle touche. La nappe du page de Roland, nommé Amarin, est une pièce de toile qui se couvre aussitôt de tous les mets que l'on demande. Un gnome domestique, ou anthropomorphon, est un petit diable en bouteille qui fait tout ce que l'on veut et rend tous les services exigés de lui; on l'achète pour de l'argent, et on peut seulement le revendre moins cher; quand son prix a tellement baissé qu'il n'offre plus de valeur appréciable, il appartient de droit à son dernier possesseur. Quant à Fortunatus, il n'est guère moins connu en France que le Juif-Errant, et ses aventures forment un des récits les plus amusants de la « Bibliothèque bleue », récit auquel nous renvoyons le lecteur désireux d'en savoir plus long sur les propriétés étonnantes de la bourse en échange de laquelle Pierre Schlémihl vendit son ombre. (Note du traducteur.)

— Que Monsieur daigne examiner cette bourse et en faire l'essai.

En même temps qu'il disait ces mots, il mit la main dans sa poche et en tira un assez grand sac en maroquin, solide-

ment cousu et pourvu de deux longs cordons en cuir. Il me le présenta et j'y plongeai les doigts. J'en tirai dix pièces d'or, puis dix autres, puis encore dix, et toujours dix.

Je lui tendis vivement la main : « Tope ! marché conclu ! Pour cette bourse je

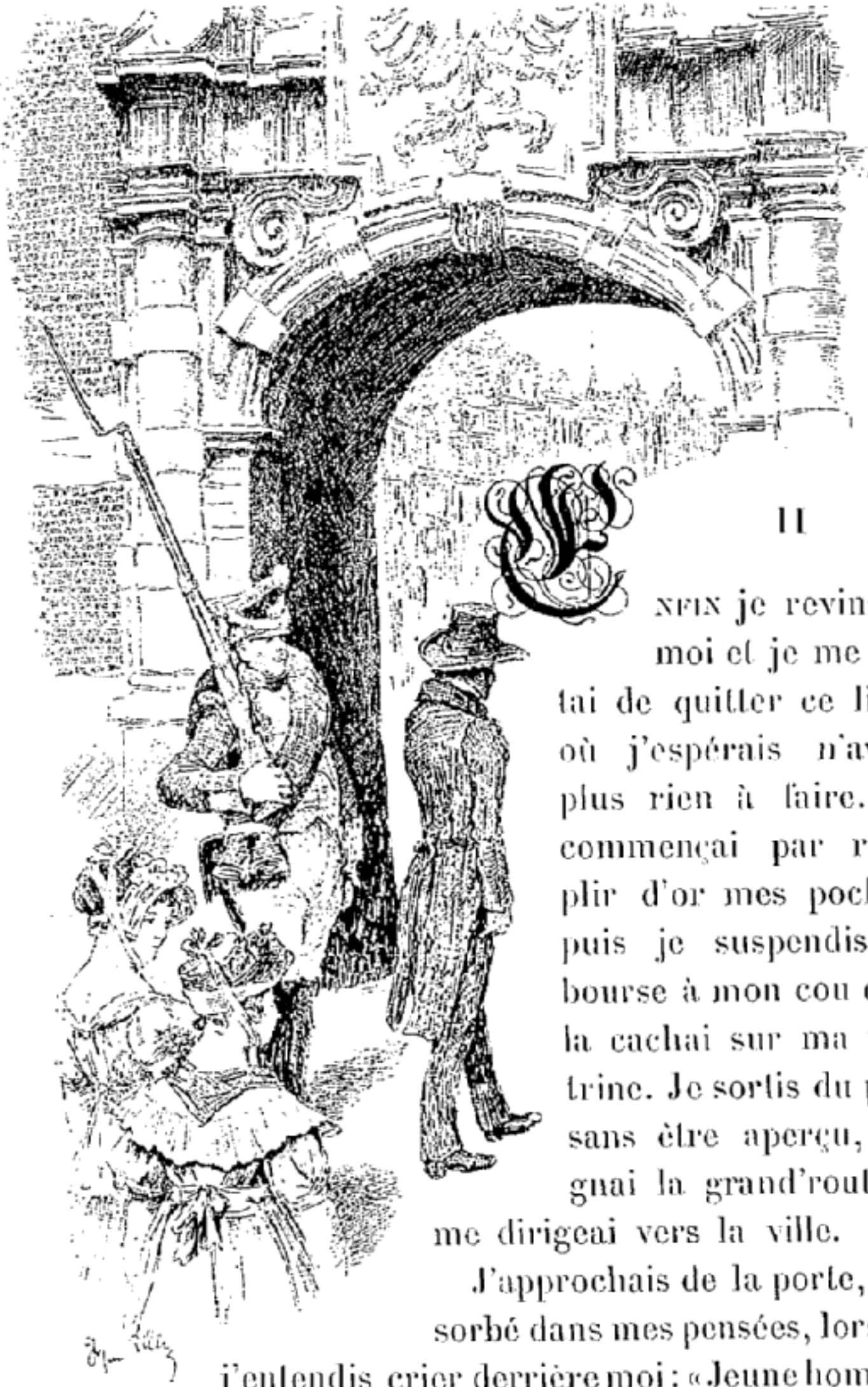


vous cède mon ombre. » Il prit ma main, et s'agenouilla aussitôt devant moi : je le vis enlever doucement du gazon, avec une étonnante dextérité, mon ombre de la

lête aux pieds, la rouler, la plier, puis la mettre dans sa poche.

Il se leva, s'inclina encore devant moi, et il retourna vers le bosquet de roses. Il me sembla l'entendre alors rire tout bas. Mais je tenais solidement la bourse par ses cordons; autour de moi la terre brillait des feux du soleil, et je n'avais pas encore recouvré mes sens.





II

SEUFIX je revins à moi et je me hâtai de quitter ce lieu, où j'espérais n'avoir plus rien à faire. Je commençai par remplir d'or mes poches, puis je suspendis la bourse à mon cou et je la cachai sur ma poitrine. Je sortis du parc sans être aperçu, gagnai la grand'route et me dirigeai vers la ville.

J'approchais de la porte, absorbé dans mes pensées, lorsque j'entendis crier derrière moi : « Jeune homme ! eh ! jeune homme ! écoutez donc ! » Je me retour-

nai. Une vieille femme me criait : « Que Monsieur prenne donc garde, il a perdu son ombre ! — Merci, petite mère ! » Je lui jetai une pièce d'or pour son bon avis, et je m'avançai sous les arbres.

A la porte je dus entendre la même observation : « Où ce monsieur a-t-il laissé son ombre ? » dit la sentinelle. — « Jésus Maria ! le pauvre homme n'a point d'ombre ! » répétèrent presque aussitôt quelques femmes. Ces propos commencèrent à m'agacer, et j'évitai très soigneusement de marcher au soleil. Mais ce n'était pas possible partout, par exemple dans la grande rue qu'il me fallut traverser, pour mon malheur, juste à l'heure où les enfants sortaient de l'école. Un maudit petit bossu, que je vois encore, remarqua aussitôt que mon ombre me manquait. Il me dénonça à grands cris à toute la bande écolière du faubourg, qui aussitôt se mit à me montrer au doigt et à me lancer de la boue. « Les honnêtes gens », s'écriaient-ils, « ont l'habitude de prendre leur ombre avec eux quand ils vont au soleil. » Pour me débarrasser d'eux, je leur jetai l'or à pleines mains, et je sautai dans une voiture de louage, que des âmes compatissantes me procurèrent.

Dès que je me trouvai seul dans la voiture, je me mis à pleurer amèrement. Déjà je pressentais que, autant l'or l'emporte ici-bas sur le mérite et la vertu, autant l'ombre l'emporte sur l'or lui-même. Moi qui avais jadis sacrifié la richesse à ma conscience, je venais de sacrifier mon ombre à la richesse. A quel sort étais-je désormais réservé ?

J'étais encore fort troublé, lorsque la voiture s'arrêta devant mon ancienne auberge. Je frémis à la seule idée

de remettre le pied dans ma triste mansarde. J'en fis descendre mon chétif bagage, que je reçus avec dédain ; je jetai quelques pièces d'or, et me fis conduire au meilleur hôtel. La maison était située au nord ; je n'avais pas à craindre le soleil. Je donnai de l'or au cocher, me fis montrer le plus bel appartement sur la rue, et je m'y enfermai le plus vite possible.

Que penses-tu que je fis alors ? O mon cher Chamisso, je rougis de l'avouer, même à toi. Je tirai de ma poitrine la malheureuse bourse, puis, avec une fureur qui, semblable à un incendie, trouvait en moi-même son propre aliment, j'y puisai de l'or, encore de l'or, toujours de l'or. Je le répandais sur le plancher, le foulais aux pieds, le faisais résonner, et, repaissant mon pauvre cœur de l'éclat et du son de cet or, j'amoncelais sans cesse le métal sur le métal, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigue, je m'affaissai sur cette riche couche et y fouillai



avec délices, m'y roulai avec transports. Ainsi se passèrent le jour et le soir. Je n'ouvris pas ma porte, la nuit me trouva gisant sur l'or, et c'est sur l'or que le sommeil me vainquit enfin.

Et je rêvai de toi. Il me sembla que j'étais derrière la porte vitrée de ta petite chambre et que je te voyais assis devant ton bureau de travail, entre un squelette et un pa-



quet d'herbes desséchées; devant toi étaient ouverts Haller, Humboldt et Linné, et sur ton canapé un volume des œuvres de Goethe et l'*Anneau magique*¹. Je l'examinai longtemps, puis chaque objet autour de toi, mais

¹ Titre d'un ouvrage de La Motte-Fouqué. (Note du traducteur.)

tu ne bougeais pas, tu ne respirais pas, tu étais mort !

Je m'éveillai. Il était encore de fort bonne heure, à ce qu'il me parut. Ma montre s'était arrêtée. J'étais comme brisé, je mourais de faim et de soif ; je n'avais rien pris depuis la veille au matin. Je repoussai loin de moi, avec indignation et dégoût, cet or dont peu d'heures auparavant j'avais follement enivré mon cœur ; maintenant il m'était odieux et je ne savais plus qu'en faire. Il ne pouvait rester ainsi sur le plancher. J'essayai si la bourse voudrait l'absorber de nouveau... Mais non ! Aucune de mes fenêtres ne s'ouvrait sur la mer. Je dus me résoudre à le traîner, avec une peine infinie et d'amères sueurs, jusqu'à une grande armoire qui se trouvait dans un cabinet ; je n'en laissai que quelques poignées à terre. Ce travail achevé, je m'allongeai, épuisé de fatigue, dans un fauteuil, et j'attendis que les gens commençassent à remuer dans la maison. Je me fis alors apporter à manger et je mandai l'hôtelier.

Je causai avec lui de l'ordonnance future de ma demeure. Il me recommanda, pour mon service personnel, un certain Bendel, dont la physionomie ouverte et intelligente me conquit aussitôt. C'est lui dont l'attachement m'a depuis servi de guide consolateur à travers les maux de la vie et m'a aidé à supporter mon sort lamentable. Je passai toute la journée chez moi avec des valets sans maîtres, des cordonniers, des tailleurs et des marchands ; je m'installai et j'achetai surtout un grand nombre d'objets précieux et de pierreries, dans le seul but de me débarrasser d'une petite partie de mon or ; mais le tas ne me parut en rien diminué.

Cependant ma situation me plongeait dans les incerti-

tudes les plus douloureuses. Je n'osais faire un pas hors de mon seuil, et le soir je faisais allumer quarante bougies dans mon salon avant de quitter ma chambre obscure. Je songeais avec effroi à ma terrible rencontre avec les éco-liers. Je résolus, par un vigoureux effort de courage, d'éprouver une fois encore l'opinion publique. Il faisait alors clair de lune. Un soir, à une heure avancée, je m'enveloppai d'un large manteau, je rabattis mon chapeau sur mes yeux, et je me glissai, tremblant comme un malfaiteur, hors de mon logis. Ce n'est qu'en un endroit éloigné que je sortis de l'ombre des maisons, qui jusque-là m'avaient protégé, et m'exposai à la lueur de la lune, résolu à apprendre mon sort de la bouche des passants.

Épargne-moi, mon ami, le douloureux récit de tout ce qu'il me fallut endurer. Les femmes manifestaient souvent la profonde compassion que je leur inspirais, et cette compassion ne me déchirait pas moins l'âme que les railleries de la jeunesse et l'orgueilleux mépris des hommes, de ceux-là surtout qui, forts et de grande taille, projetaient une large ombre autour d'eux. Une belle et charmante jeune fille accompagnant ses parents, qui regardaient avec circonspection à leurs pieds, tourna par hasard vers moi son œil brillant; elle remarqua l'absence de mon ombre, frémit d'effroi, couvrit son beau visage de son voile, et, baissant la tête, s'éloigna sans bruit.

Je n'y pus tenir plus longtemps. Des torrents de larmes jaillirent de mes yeux, et, le cœur brisé, je me replongeai en chancelant dans l'obscurité. Je dus m'appuyer contre les maisons pour assurer mon pas, et je ne regagnai ma demeure que lentement et tard.

Je ne dormis pas de la nuit. Mon premier soin, au matin, fut de faire rechercher l'homme à l'habit gris. Peut-être réussirais-je à le retrouver, et quel bonheur si lui aussi se repentait, comme moi, de ce sot marché ! J'appelai Bendel. Il paraissait intelligent, adroit. Je lui dépeignis exacte-



ment l'homme entre les mains duquel était un trésor sans lequel la vie n'était pour moi qu'un supplice. Je lui indi-

quai le temps et le lieu où je l'avais vu ; je lui décrivis tous ceux qui se trouvaient là, et j'ajoutai comme renseignement particulier qu'il eût à s'enquérir attentivement d'un télescope de Dollond, d'un tapis de Turquie broché d'or, d'un pavillon magnifique et enfin de chevaux noirs, objets dont l'histoire, sans que je lui disse comment, se rattachait à celle de l'homme énigmatique que personne n'avait semblé remarquer et dont l'apparition avait détruit le repos et le bonheur de ma vie.

Après lui avoir donné ces instructions, j'allai prendre autant d'or que j'en pus porter, j'y ajoutai des pierreries et des bijoux d'une valeur plus grande encore, et je poursuivis : « Bendel, ceci aplanit bien des chemins et rend aisées bien des choses qui ont paru impossibles. N'en sois pas plus avare que moi, mais va, et réjouis ton maître par des nouvelles sur lesquelles repose son unique espoir ! »

Il rentra tard et attristé. Aucun des gens de M. John, aucun de ses invités (il leur avait parlé à tous) n'avait le moindre souvenir de l'homme à l'habit gris. Le nouveau télescope était là, et personne ne savait d'où il était venu ; le tapis et la tente couvraient encore la colline, les valets vantaient la richesse de leur maître, et pas un ne pouvait dire comment il s'était procuré ces nouveaux objets de luxe. Lui-même y prenait plaisir, sans se soucier de savoir d'où il les tenait. Les jeunes gens qui avaient monté les chevaux les avaient encore dans leurs écuries, et ils célébraient la générosité de M. John, qui leur en avait fait présent.

Voilà tout ce que m'apprit le rapport détaillé de Bendel, dont le zèle et la prudence obtinrent mes justes éloges, en

dépit de l'insuccès de ses démarches. D'un air sombre je lui fis signe de me laisser seul.

— J'ai rendu compte à Monsieur, reprit-il, de ce qu'il lui importait le plus de savoir. Il me reste à m'acquitter d'une commission dont m'a chargé pour lui ce matin, au moment où je sortais pour l'affaire où j'ai si mal réussi, un individu que j'ai rencontré devant la porte. Voici en propres termes ce que m'a dit cet homme : Dites à M. Pierre Schlémihl qu'il ne me reverra plus ici, car je vais passer la mer, et un vent favorable m'appelle dès maintenant au port ; mais d'aujourd'hui en un an j'aurai l'honneur de lui rendre visite et de lui proposer une nouvelle affaire, qu'il trouvera peut-être alors acceptable. Faites-lui mes très humbles compliments et assurez-le de ma reconnaissance. — Je lui ai demandé qui il était, mais il m'a répondu que vous le connaissiez bien.

— Quel air avait cet homme ? m'écriai-je plein de pressentiment.

Bendel me décrivit alors trait pour trait l'homme à l'habit gris, tel qu'il venait de le dépeindre dans son récit.

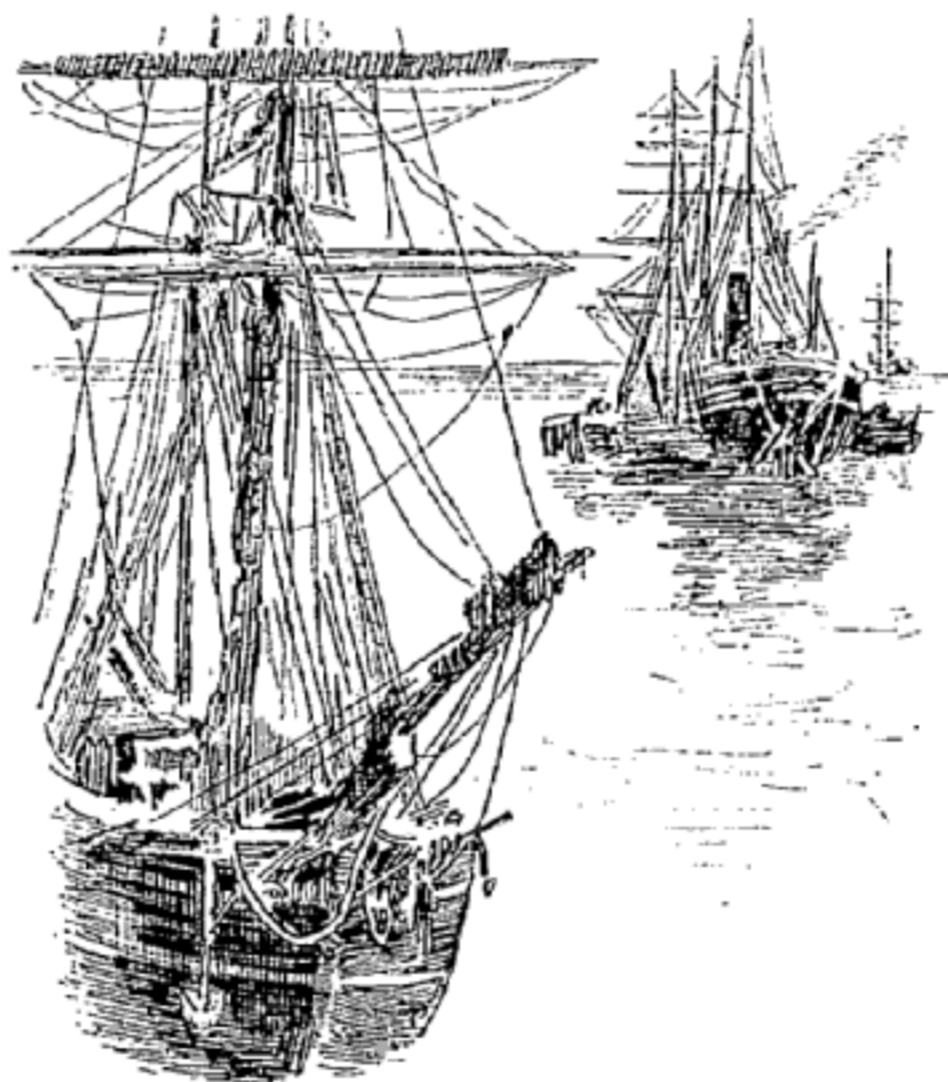
— Malheureux ! m'écriai-je en me tordant les mains, c'était lui-même !

Alors la lumière se fit dans son esprit.

— Oui, c'était lui, c'était lui-même ! s'écria-t-il avec terreur. Et moi, aveugle, insensé que j'étais, je ne l'ai pas reconnu, et j'ai trahi mon maître !

Pleurant à chaudes larmes, il éclata contre lui-même en reproches des plus amers, et son désespoir excita ma compassion. J'essayai de le consoler, je lui assurai à plusieurs reprises que je ne doutais nullement de sa fidélité,

et bientôt je l'envoyai au port en lui recommandant de suivre, si cela était possible, les traces de l'étrange individu. Mais ce jour même un grand nombre de vaisseaux, retenus jusque-là dans le port par les vents contraires, venaient de partir, tous vers d'autres contrées, tous vers d'autres côtes, et l'homme à l'habit gris avait disparu comme une ombre, sans laisser de trace!





III

Et quel secours seraient des ailes à l'homme chargé de fers? Elles ne feraient qu'augmenter son désespoir.

J'étais, comme le dragon Fafner¹ auprès de son trésor, dépourvu de toute consolation humaine et indigent au milieu de mon or; loin de l'aimer, je le maudissais comme

¹ Dragon qui gardait le trésor du roi Nibelung et qui fut tué par Siegfried, l'Achille germanique. Cette histoire est racontée dans la III^e Aventure de la vieille épopée des *Nibelungen*.

(Note du Traducteur.)

la cause de mon isolement ici-bas. Renfermant en moi-même mon triste secret, je tremblais devant le moindre de mes valets, que j'enviais en même temps, car, lui, il possédait une ombre et pouvait se montrer au soleil. Seul et mélancolique, je passais les jours et les nuits dans mes appartements, et le chagrin dévorait mon cœur.

Un être aussi se consumait de tristesse sous mes yeux ; c'était mon fidèle Bendel. Il ne cessait de s'accuser silencieusement d'avoir trahi ma confiance en ne reconnaissant pas l'homme dont je l'avais chargé de s'informer, et auquel il devait croire mon triste sort uni. Pour moi, je ne pouvais rien lui reprocher : je reconnaissais dans l'événement la nature énigmatique de l'inconnu.

Pour ne négliger aucune voie de salut, j'envoyai un jour Bendel avec une précieuse bague en diamants chez le peintre le plus célèbre de la ville, en le faisant prier de passer chez moi. Il vint. J'éloignai mes gens, je fermai la porte, m'assis près de l'artiste, et, après avoir loué son talent, j'abordai la question avec un serrement de cœur, non sans lui avoir fait promettre auparavant le secret absolu.

— Monsieur le professeur, lui dis-je, pourriez-vous peindre une ombre factice à un homme qui, d'une façon très malheureuse, a perdu la sienne ?

— Vous parlez d'une ombre projetée ?

— Oui, naturellement.

— Mais par quelle maladresse, par quelle négligence cet homme a-t-il donc pu perdre son ombre ?

— Peu importe, repartis-je, comment cela est arrivé ! Je dirai pourtant, ajoutai-je en mentant effrontément, que, voyageant l'hiver dernier en Russie, son ombre, par un

froid extraordinaire, gela si fortement sur le sol, qu'il lui fut impossible de l'en détacher.

— L'ombre postiche que je pourrais lui peindre, reprit le professeur, serait de telle sorte qu'au moindre mouvement il la perdrait, surtout si, à en croire votre récit, il tenait si peu à celle que la nature lui avait donnée. Que celui qui n'a pas d'ombre n'aille pas au soleil : c'est le plus raisonnable et le plus sûr.

Il se leva et s'éloigna, en jetant sur moi un regard perçant que je ne pus soutenir. Je retombai dans mon fauteuil et je cachai mon visage dans mes mains.

Bendel, en entrant, me trouva dans cette attitude. Il vit la douleur de son maître, et allait respectueusement se retirer. Je levai les yeux... Mon chagrin m'oppressait tellement qu'il me fallait trouver un confident.

— Bendel, lui criai-je, Bendel, toi qui seul vois mes souffrances et les respects, sans chercher à en pénétrer la cause, mais qui sembles les partager en secret, approche, et sois le confident de mon cœur. Je ne veux pas te cacher l'immensité de mon infortune. Bendel, ne m'abandonne pas. Tu me vois riche, généreux, bienveillant; tu t'imagines que le monde devrait me glorifier, et tu me vois fuir le monde et me dérober à sa vue!... Bendel, ce monde m'a jugé, il me repousse... et toi aussi peut-être tu te détourneras de moi quand tu sauras mon effroyable secret. Bendel, je suis riche, généreux, bienveillant, mais... ô Dieu!... je n'ai pas... d'ombre.

— Pas d'ombre! s'écria le brave garçon épouvanté, et des larmes coulèrent de ses yeux. Malheur à moi, qui étais destiné à servir un maître sans ombre!

Il se tut, et je cachai mon visage dans mes mains.

— Bendel, repris-je d'une voix tremblante, après un assez long silence, maintenant tu possèdes mon secret, et tu peux le trahir. Va, et dépose contre moi.

Il parut être en proie à un violent combat intérieur; enfin il se précipita à mes pieds, et, arrosant ma main de ses larmes : « Non », s'écria-t-il, « quoi que puisse en penser le monde, je ne puis et ne veux abandonner mon bon maître, parce qu'il a perdu son ombre. Plus honnête que prudent, je resterai près de vous, je vous prêterai mon ombre, je vous aiderai si je le puis, et, si cela est impossible, je pleurerai avec vous. » Je me jetai à son cou, étonné d'une telle résolution, car j'étais bien convaincu qu'il n'agissait pas ainsi par amour de l'or.

A partir de ce jour il y eut quelque changement dans ma destinée et dans mon genre de vie. Bendel s'attachait avec un soin inexprimable à dissimuler ce qui me manquait. Il était toujours avec moi, devant moi, prévoyant tout, veillant à tout, et, à la menace du moindre péril, me couvrant aussitôt de son ombre, car il était plus grand et plus corpulent que moi.

Alors j'osai me mêler de nouveau aux hommes, et je commençai à jouer un rôle dans le monde. Je devais, il est vrai, affecter bien des bizarreries, mais elles siéent si bien aux riches ! Et tant que la vérité demeura cachée, je jouis de tous les honneurs et de toute la considération que l'on devait à mon or. J'attendais avec plus de calme l'époque de la visite de l'énigmatique inconnu.

Je sentais très bien que je ne devais pas séjourner trop longtemps dans un lieu où déjà l'on m'avait vu sans om-

bre et où je pouvais être reconnu à tout moment. J'étais aussi peut-être le seul à me rappeler la façon dont je m'étais présenté chez M. John, et ce souvenir m'était pénible. Je ne voulais donc que répéter ici un rôle, pour le jouer ailleurs avec plus de facilité et d'assurance; mais je fus retenu quelque temps par ma vanité. C'est dans l'homme que l'ancre trouve le plus sûrement le fond.

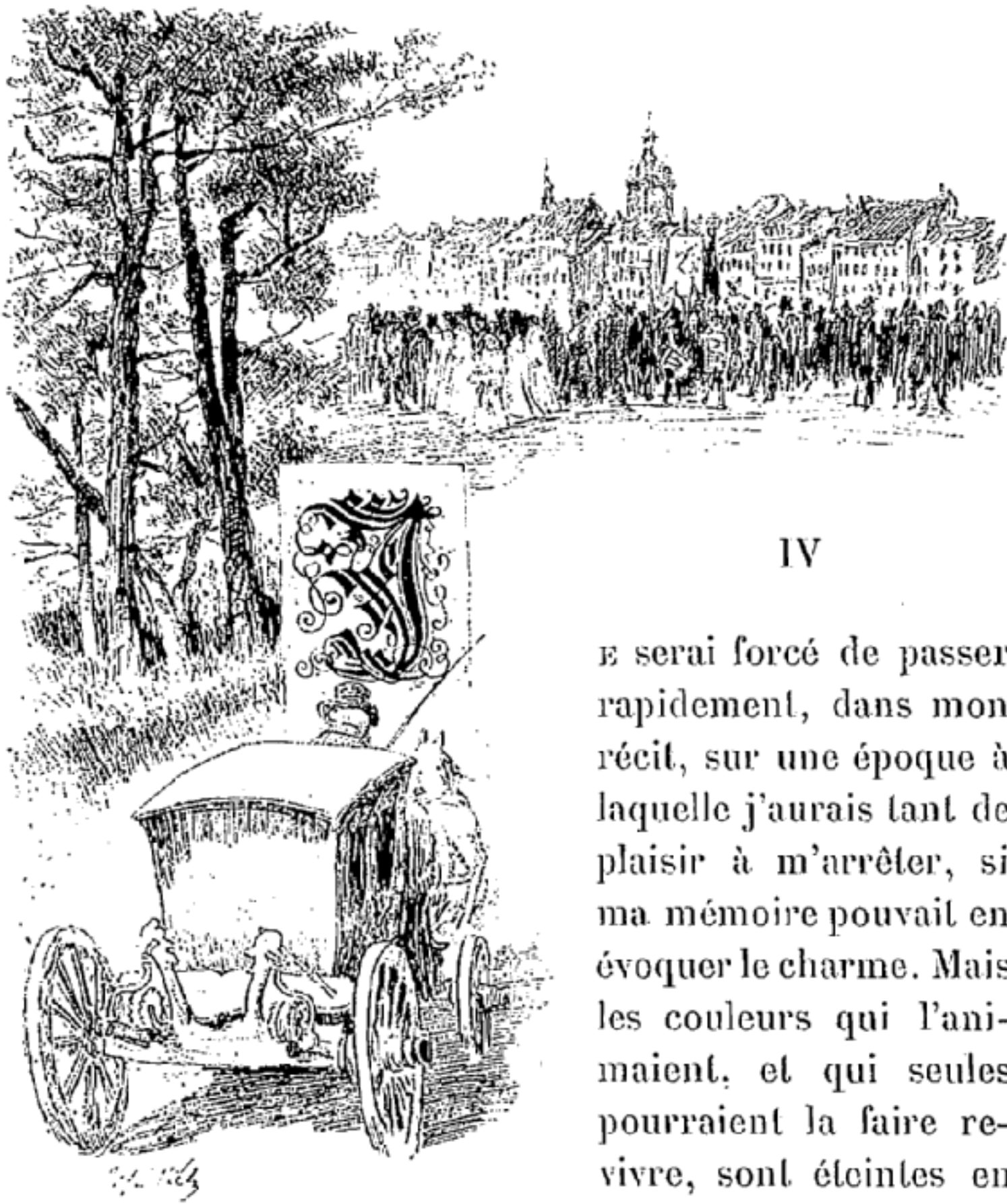
La belle Fanny, que je rencontrai pour la troisième fois, sans qu'elle se rappelât m'avoir jamais vu, m'accorda néanmoins quelque attention, car, maintenant, j'avais de l'esprit, de l'intelligence. Quand je parlais, on m'écoutait, et je ne savais pas moi-même comment j'avais acquis l'art de manier si bien la parole et de diriger la conversation. L'impression que je crus avoir faite sur la belle me tourna la tête, comme elle le désirait, et je ne cessai de la suivre, avec mille dangers, à travers l'ombre et le crépuscule. Mon orgueil se bornait simplement à la rendre orgueilleuse de moi; je ne pus parvenir, en dépit de ma bonne volonté, à faire passer mon ivresse de ma tête dans mon cœur.

Mais à quoi bon te raconter longuement et en détails une histoire si ordinaire? Toi-même tu m'en as narré souvent de semblables, arrivées également à d'honnêtes gens. Cette fois, pourtant, la pièce rebattue dans laquelle j'avais accepté naïvement un rôle vieux comme le monde, eut un dénouement nouveau et inattendu de tous.

Un beau soir que, selon ma coutume, j'avais réuni une société dans un jardin, je me promenais au bras de la belle Fanny, à quelque distance de mes invités. Son regard était modestement baissé. Tout à coup la lune surgit derrière nous du sein des nuages, et Fanny ne vit qu'une seule

ombre réfléchié devant nous — la sienne. Elle tressaillit, me regarda avec inquiétude, puis reporta ses yeux à terre, y cherchant mon ombre à moi. Ce qui se passait en elle se peignait d'une façon si singulière sur sa physionomie, que je serais parti d'un éclat de rire, si je n'avais été saisi d'un frisson glacial.

Elle lâcha mon bras, et s'évanouit. Je m'élançai comme une flèche à travers mes hôtes terrifiés, gagnai la porte, me jetai dans la première voiture qui se rencontra, et rentrai précipitamment en ville, où, pour mon malheur, j'avais laissé le prévoyant Bendel. Il frémit à mon aspect ; un mot lui apprit tout. On fit venir sur-le-champ des chevaux de poste. Je ne pris avec moi qu'un de mes gens, un rusé coquin nommé Rascal, qui avait su, par son adresse, se rendre nécessaire, et qui ne pouvait avoir la moindre idée de l'événement en question. La même nuit je franchis un espace de trente milles. Bendel resta en arrière pour régler mes affaires, distribuer de l'or et m'apporter le nécessaire. Le lendemain, lorsqu'il me rejoignit, je me jetai dans ses bras et lui promis de ne plus commettre d'imprudences et d'être à l'avenir plus circonspect. Nous continuâmes notre voyage sans interruption jusqu'à la frontière et la montagne. Ce ne fut que sur l'autre versant, quand je me trouvais séparé par ce haut rempart de cette terre maudite, que je consentis à me reposer de mes fatigues dans une station de bains située aux environs et peu fréquentée.



IV

E serai forcé de passer rapidement, dans mon récit, sur une époque à laquelle j'aurais tant de plaisir à m'arrêter, si ma mémoire pouvait en évoquer le charme. Mais les couleurs qui l'animaient, et qui seules pourraient la faire revivre, sont éteintes en moi, et quand j'essaie

de retrouver dans mon sein les sentiments qui jadis le faisaient battre si fortement, joies et douleurs, pieuses illusions, alors je frappe un rocher d'où ne peut jaillir aucune source de vie. Le dieu s'est retiré de moi, et comme il m'apparaît sous des traits différents, ce temps qui n'est plus !

Je m'étais proposé de jouer là un rôle héroïque ; mais,

inexpérimenté et novice, je sors de mon rôle et me laisse éblouir par deux yeux bleus !

Les parents, déçus par mon jeu, s'empresment d'en finir avec moi, et la farce grossière se termine par une mystification.

Et c'est là tout, c'est là tout ! Cela me semble aujourd'hui absurde et ridicule, et d'autre part il est bien triste de juger ainsi ce qui alors faisait battre si fortement mon cœur.

O Mina ! de même que je pleurai lorsque jadis je te perdis, à présent je pleure de ne pouvoir te retrouver en moi. Suis-je donc devenu si vieux ? O triste raison ! Seulement une pulsation de ce temps, une minute de cette illusion... Mais non, me voilà seul sur les vagues amères, ô raison, et depuis longtemps le dernier arôme de la liqueur enivrante s'est dissipé !

J'avais fait prendre les devants à Bendel avec quelques sacs d'or, afin qu'il me préparât un logement en rapport avec mes besoins. L'or qu'il sema à profusion et l'ambiguïté de ses paroles sur l'étranger de distinction qu'il servait (car je ne voulais pas qu'on sût mon nom) firent naître chez les braves gens de cette petite ville une singulière idée. Dès que ma maison fut prête à me recevoir, Bendel vint me retrouver, et nous nous mîmes en route.

A une lieue environ de la ville, dans un endroit exposé au soleil, une foule en habits de fête nous barra le chemin. La voiture s'arrêta. Musique, son des cloches, coups de canon retentirent à la fois, et de bruyants vivats déchirèrent les airs. Une troupe de jeunes filles vêtues de blanc parut à la portière de la voiture ; toutes étaient fort belles,

mais leur beauté disparaissait devant celle d'une de leurs

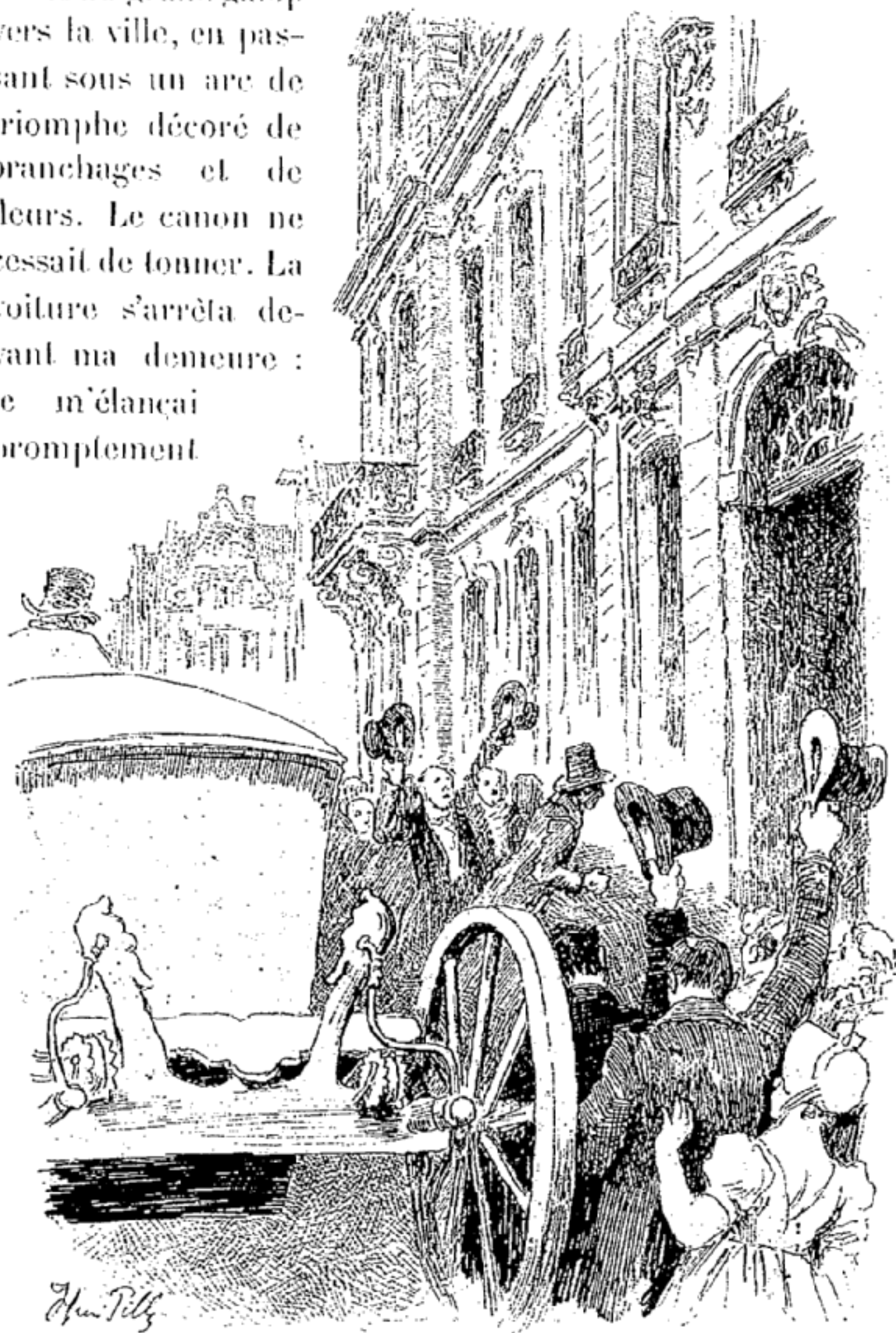


compagnes comme les étoiles de la nuit devant le soleil. Cette superbe et gracieuse créature s'avança la première,

s'agenouilla devant moi en rougissant, et me présenta, sur un coussin de soie, une couronne où s'entrelaçaient le laurier, l'olivier et les roses : en même temps elle m'adressa, en y mêlant les mots de majesté, respect, amour, un compliment que je ne compris pas, mais dont le son argentin enivra mon oreille et mon cœur. Il me semblait que cette apparition céleste avait déjà passé près de moi. Le chœur entonna ses chants. Il célébra les louanges d'un bon roi et le bonheur de son peuple.

Et cette scène, mon ami, avait lieu en plein soleil ! Elle était toujours à genoux à deux pas de moi, et moi, privé de mon ombre, je ne pouvais franchir ce petit espace, m'élançer à mon tour aux genoux de cet ange ! Oh ! que n'aurais-je pas donné en cet instant pour avoir une ombre ! Il me fallut cacher tout au fond de ma voiture ma honte, mon angoisse, mon désespoir. Bendel prit enfin un parti pour moi. Il s'élança de la voiture par l'autre portière ; je le rappelai et je tirai de ma cassette, pour la lui remettre, une riche couronne en diamants, destinée jadis à parer le front de la belle Fanny. S'avancant et parlant au nom de son maître, il dit que je ne pouvais ni ne voulais accepter de telles démonstrations et qu'évidemment on se méprenait, mais que je n'en remerciais pas moins les braves habitants pour leurs bonnes intentions. Il prit sur le coussin la couronne de fleurs qui m'était présentée et y mit à sa place le diadème ; puis il offrit respectueusement la main à la belle jeune fille pour la relever, et d'un geste congédia clergé, autorités et députations ; on ne laissa plus s'approcher personne. Il ordonna à la foule d'ouvrir le passage à la voiture, remonta dans celle-ci, et nous repar-

limes au grand galop vers la ville, en passant sous un arc de triomphe décoré de branchages et de fleurs. Le canon ne cessait de tonner. La voiture s'arrêta devant ma demeure : je m'élançai promptement



vers la porte, en fendant la foule qu'avait attirée le désir de me voir. La populace criait *vivat!* sous ma fenêtre, d'où

je fis pleuvoir les doubles ducats. Le soir, la ville fut spontanément illuminée.



Et je ne savais toujours pas ce que tout cela signifiait et pour qui l'on me prenait. J'envoyai Rascal aux informations. On lui raconta qu'on savait de source certaine que le roi de Prusse voyageait dans le pays sous le nom d'un comte ; que mon adjudant avait été reconnu et avait trahi mon incognito ; qu'on avait été bien heureux, enfin, en acquérant la certitude de me posséder dans l'endroit même. Maintenant qu'il était

évident que je voulais garder le plus strict incognito, on se repentait d'avoir si inopportunément soulevé le voile. Mon mécontentement, toutefois, avait été accompagné de tant de marques de clémence et de grâce, que je pardonnerais, espérait-on, à leurs bons cœurs.

Mon drôle trouva la chose si plaisante, que, se mettant à les réprimander, il fit tout son possible pour affermir ces bonnes gens dans leur croyance. Il me fit un rapport très comique, et voyant que ce récit m'amusait, il alla jusqu'à se vanter de la méchanceté qu'il avait commise. Dois-je l'avouer ? j'étais pourtant flatté d'être pris

pour l'illustre personnage avec lequel on me confondait.

J'ordonnai qu'on préparât pour le lendemain soir, sous les arbres qui ombrageaient le devant de ma demeure, une fête à laquelle je fis inviter toute la ville. La puissance secrète de ma bourse, les efforts de Bendel et l'activité ingénieuse de Rascal triomphèrent même du temps. Tout s'organisa en quelques heures avec une richesse et une somptuosité vraiment admirables. La magnificence égalait la profusion. L'illumination était distribuée avec tant d'art et d'adresse, que je me sentais tout à fait rassuré. Je n'avais, sous tous les rapports, que des éloges à donner à mes serviteurs.

Le soir arriva ; les invités parurent et me furent présentés. On ne parla plus de Majesté, mais, avec le plus profond respect, on me nommait : Monsieur le comte. Que pouvais-je faire ? J'acceptai ce titre, et dès ce moment je devins le comte Pierre. Au milieu du tumulte de la fête, mon âme n'aspirait qu'à une seule personne. Elle vint tard, celle qui était la couronne — et qui la portait ! Elle suivait modestement ses parents et paraissait ignorer qu'elle fût la plus belle. On me présenta M. l'inspecteur des forêts, sa femme et sa fille. Je réussis à dire aux parents mille choses aimables et obligeantes, mais je restai devant la fille comme un écolier pris en faute et ne parvins pas à trouver un mot. Enfin je la priai, en balbutiant, d'honorer cette fête en y remplissant le rôle que lui assignait la couronne dont elle était parée. Elle me demanda par un regard timide et touchant de la dispenser de ce soin ; mais plus intimidé qu'elle-même, je lui offris mon plus profond hommage comme le premier de ses

sujets, et mon attitude à son égard servit immédiatement de mot d'ordre à tous mes hôtes. Majesté, innocence et grâce unies à la beauté donnèrent lieu à une joyeuse fête.

Les heureux parents de Mina s'attribuaient les honneurs que l'on rendait à leur fille ; moi-même j'étais dans une ivresse inexprimable. Je fis mettre dans deux plats couverts tous les bijoux, perles, diamants que j'avais achetés autrefois pour me débarrasser de mon or, et je les fis distribuer à table, au nom de la reine, à toutes les dames ; en même temps, par dessus les barrières que l'on avait posées, on jetait sans interruption de l'or à la foule, qui poussait des cris d'allégresse.

Le lendemain matin, Bendel me prévint en confidence que les soupçons qu'il avait conçus depuis longtemps sur l'honnêteté de Rascal s'étaient enfin changés en certitude. « Hier, me dit-il, je l'ai vu détourner des sacs pleins d'or. — Laissons au pauvre diable, lui répondis-je, la jouissance de ce petit butin ; je donne volontiers à tous, pourquoi pas aussi à lui ? Hier il m'a servi très bien, ainsi que les gens que tu as nouvellement attachés à ma maison ; tous ont contribué à rendre la fête joyeuse. »

Il ne fut plus question de cet incident. Rascal demeura le premier de mes domestiques, mais Bendel était mon ami et mon confident. Celui-ci s'était accoutumé à regarder mes richesses comme inépuisables, sans chercher à en connaître la source. Se conformant à mes idées, il m'aidait plutôt à inventer des occasions de les mettre en évidence et de prodiguer mon or. Quant à l'inconnu, au pâle flagorneur, voici tout ce qu'il en savait : c'est que par lui seul

je pouvais être délivré de la malédiction qui pesait sur moi ; que je le craignais, lui en qui je mettais mon unique espérance, et que, convaincu de l'inutilité de toute recherche, sachant que lui, au contraire, saurait me découvrir partout, je me résignais à attendre le jour fixé.

La splendeur de ma fête et mon attitude confirmèrent d'abord les crédules habitants de la ville dans leur première opinion. Cependant, les gazettes démentirent bien vite le prétendu voyage du roi de Prusse. Mais on avait fait de moi un roi, et il fallait absolument que je le restasse, et l'un des plus riches et des plus puissants. Seulement, on ne savait pas au juste quel roi je pouvais être. Le monde n'a jamais eu de motifs pour se plaindre du manque de monarques, et de nos jours moins que jamais. Ces braves gens, qui n'en avaient encore vu aucun de leurs yeux, me prenaient avec le même bonheur tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là. Et le comte Pierre restait toujours ce qu'en réalité il était.

Un jour arriva aux bains un négociant qui avait fait banqueroute pour s'enrichir ; il jouissait de la considération générale, et jetait devant lui une ombre large, quoique un peu pâle. Il voulait dépenser ici d'une façon grandiose la fortune qu'il avait amassée, et il lui prit envie de rivaliser avec moi. Mais je ne ménageai pas ma bourse, et je ruinai le pauvre diable à tel point que, pour sauver sa considération, il dut faire banqueroute une seconde fois et repasser les monts. J'en fus ainsi débarrassé. Oh ! que de vauriens et de fainéants j'ai faits dans ce pays !

En dépit de cette magnificence et de cette profusion vraiment royales, je vivais dans ma maison très simple-

ment et très retiré. Je m'étais fait une règle de la plus grande circonspection : nul autre que Bendel n'avait le droit d'entrer, sous n'importe quel prétexte, dans mon appartement particulier. Tant que brillait le soleil, je m'y tenais renfermé avec lui, et l'on disait : Le comte travaille dans son cabinet. Les nombreux courriers que j'expédiais et recevais pour la moindre bagatelle étaient la preuve vivante de ce travail. Je ne voyais de société que le soir, dans mon jardin ou dans mon salon, richement et adroitement illuminés par les soins de Bendel. Quand je sortais, toujours surveillé par les yeux d'Argus du susdit Bendel, ce n'était que pour me rendre au jardin de l'inspecteur des forêts; mon amour pour sa fille dominait en effet ma vie entière.

O mon bon Chamisso ! je veux espérer que tu n'as pas oublié encore ce que c'est que l'amour, et je te laisse suppléer à ce qui manque ici. Mina était une enfant réellement digne d'affection, une bonne et douce enfant ; j'avais captivé toute son imagination. Elle se demandait, dans sa modestie, comment elle avait pu mériter que je jetasse les yeux sur elle, et elle rendait amour pour amour avec toute la juvénile ardeur d'un cœur innocent. Elle aimait comme une femme, se sacrifiant tout entière, s'oubliant elle-même, dévouée, ne songeant qu'à celui qui était sa vie, ne s'inquiétant pas de courir à sa propre perte... En un mot, elle aimait véritablement.

Pour moi — oh ! quelles heures affreuses — affreuses, et dignes pourtant de mes regrets — j'ai passées à pleurer dans le sein de Bendel, depuis que, revenu d'une première ivresse, je fus rentré en moi-même ! moi qui, privé

d'ombre, attirais à moi par le mensonge et la ruse, avec un égoïsme perfide, cette âme pure, cet ange ! Tantôt je voulais me dévoiler à elle ; tantôt je promettais, avec de solennels serments, de m'arracher à elle et de m'enfuir ; ou je fondais de nouveau en larmes, et je concertais avec Bendel les moyens de la revoir le soir même dans le jardin de son père.

A d'autres moments je fondais de grandes espérances sur la prochaine visite de l'inconnu à l'habit gris, mais je me remettai à pleurer, après avoir vainement essayé de me repaître de chimères. J'avais calculé le jour où je comptais le revoir, car il avait dit : D'aujourd'hui en un an ! et j'avais foi en sa parole.

Les parents de Mina étaient de bonnes vieilles gens qui adoraient leur fille unique. Notre amour les surprit avant qu'ils s'en fussent avisés, et ils ne savaient que faire. Jamais jusque-là ils n'avaient pensé que le comte Pierre pût songer à leur enfant ; et voilà qu'il l'aimait et qu'il en était aimé ! La mère était assez vaine pour se bercer de la possibilité d'une alliance et pour y travailler ; mais le bon sens du vieillard se refusait à une aussi folle ambition. Tous deux étaient convaincus de la pureté de mes sentiments ; ils ne pouvaient faire qu'une chose , prier pour leur fille.

Il me tombe sous la main une lettre de Mina, écrite à cette époque. Oui, c'est son écriture ! je veux te la transcrire :

« Je suis une pauvre fillette aux idées folles, capable de m'imaginer que mon bien-aimé, parce que je l'aime tendrement, tendrement, ne voudrait pas faire de mal à la pauvre

fillette. Ah ! tu es si bon, si incomparablement bon ! Mais entends-moi bien, tu ne dois rien me sacrifier, rien vouloir me sacrifier. O Dieu ! si tu faisais cela, je serais capable de me haïr. Non, tu m'as rendue infiniment heureuse, tu m'as appris à t'aimer. Pars ! je connais ma destinée : le comte Pierre n'appartient pas à moi, il appartient au monde. C'est avec orgueil que j'entendrai dire : C'était lui, lui encore... et il a fait cela... ici on l'a adoré, là on l'a divinisé... Vois-tu, quand je songe à cela, je me fâche contre toi de ce que tu peux oublier ta haute destinée auprès d'une pauvre enfant. Pars, ou cette pensée finira par détruire mon bonheur, à moi qui suis par toi si contente, si heureuse. N'ai-je pas aussi mêlé à ma vie un rameau d'olivier et un bouton de rose, comme à la couronne que j'osai t'offrir ? Je te possède dans mon cœur, ô mon bien-aimé ! Ne crains donc pas de me quitter ! Je mourrai si heureuse, oui, si parfaitement heureuse par toi ! »

Je te laisse à penser combien ces lignes devaient me déchirer le cœur. Je déclarai à Mina que je n'étais pas ce que l'on semblait me croire ; que j'étais un homme riche, mais infiniment misérable ; que sur ma tête pesait une malédiction dont je lui faisais mystère, parce que je ne désespérais pas encore de m'en voir délivré ; que le poison de mes jours était l'appréhension de l'entraîner avec moi dans l'abîme, elle, l'unique lumière, l'unique bonheur, l'unique bien de ma vie. Alors elle pleurait de nouveau parce que j'étais malheureux. Elle était si aimante, si bonne ! Pour racheter une seule de mes larmes, elle se fût — avec quelle joie ! — sacrifiée tout entière.

Elle était cependant bien loin d'interpréter mes paroles dans leur vrai sens; elle supposait simplement que j'étais quelque prince frappé d'un dur bannissement, quelque illustre proscrit, et son imagination ne cessait de lui peindre son bien-aimé sous des couleurs héroïques et grandioses.

Une fois, je lui dis : « Mina, le dernier jour du mois prochain peut changer mon sort et en décider; si cela n'arrive pas, il ne me restera plus qu'à mourir, car je ne veux pas te rendre malheureuse. » Elle cacha en pleurant son visage dans mon sein. « Si ton sort change, me dit-elle, laisse-moi seulement te savoir heureux, je ne prétends pas à toi; mais si tu es misérable, lie-moi à ta misère, afin que je t'aide à la porter.

— Jeune fille, jeune fille, reprends-le, ce mot trop prompt, ce mot insensé qui s'est échappé de tes lèvres! Et la connais-tu, cette misère? la connais-tu, cette malédiction? Sais-tu qui est ton bien-aimé? Sais-tu ce qu'il...? Ne vois-tu pas que je frissonne avec terreur, que je te cache un secret?

Elle tomba à mes pieds en sanglotant, et réitéra sa prière et sa promesse.

L'inspecteur des forêts entra. Je lui déclarai que mon intention était de lui demander la main de sa fille le premier jour du mois suivant. Je lui précisais ce temps, ajoutai-je, parce que d'ici là certains événements pourraient influer sur mon sort; mais en tout cas mes sentiments pour sa fille étaient inaltérables.

Le brave homme fut pris d'une véritable frayeur, en entendant de telles paroles sortir de la bouche du comte

Pierre. Il me sauta au cou, puis il resta tout confus de s'être ainsi oublié. Cependant il se mit à réfléchir; il parla de dot, de sécurité pour l'avenir de sa chère enfant. Je le remerciai de m'y avoir fait songer, et j'ajoutai que, désirant me fixer dans ce pays, où je paraissais être aimé, pour y mener une vie exempte de soucis, je le priais d'acheter, au nom de sa fille, les plus belles terres qui se trouveraient à vendre dans la contrée, et d'en assigner sur moi le paiement. En pareille circonstance, ajoutai-je, c'est un père qui peut le mieux servir un fiancé.

Cette tâche fut pénible pour lui, car partout un étranger l'avait prévenu dans ses achats; aussi ne put-il acquérir de biens que pour environ un million.

Le soin dont je le chargeais était au fond une ruse innocente pour l'éloigner; et j'avais déjà usé de quelques moyens semblables, car le brave homme ne laissait pas que d'être un peu à charge. La chère maman, par contre, avait l'ouïe dure, et n'était pas, comme son mari, jalouse de l'honneur d'entretenir M. le comte.

Cette dernière survint. Les heureuses gens me pressèrent de prolonger avec eux la soirée. Mais je n'avais pas une minute à perdre: déjà je voyais la lune s'élever à l'horizon. Mon temps était passé.

Le lendemain soir, je revins au jardin de l'inspecteur des forêts. J'avais jeté mon manteau sur mes épaules et rabattu mon chapeau sur mon front. Je m'avançai vers Mina: elle leva les yeux, m'aperçut, et fit un mouvement involontaire. Alors je crus revoir l'apparition qui s'était offerte à moi durant cette nuit affreuse où je m'étais exposé sans ombre aux rayons de la lune. C'était bien elle

que j'avais vue cette nuit-là ; m'avait-elle aussi reconnu ?

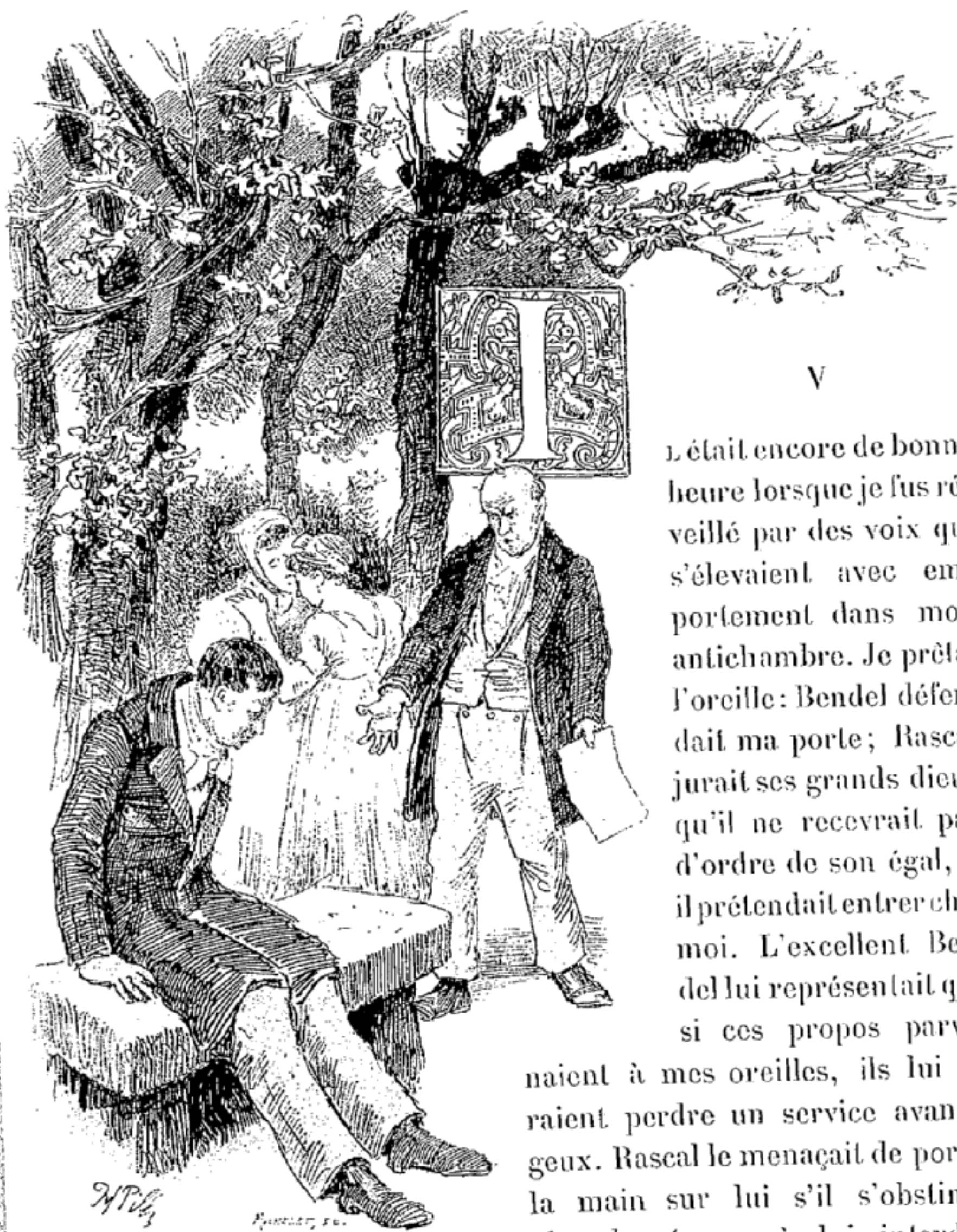
Elle restait silencieuse et pensive.... ma poitrine était oppressée. Je me levai de mon siège ; elle se jeta dans mes bras, muette et tout en pleurs. Je partis.

Depuis ce moment je la trouvais souvent en larmes. Mon âme s'assombrit de plus en plus. Les parents, seuls, nageaient dans une félicité parfaite.

Le jour fatal approchait, sinistre et menaçant comme une nuée orageuse. C'était la veille au soir. A peine pouvais-je respirer. J'avais eu la précaution d'emplier d'or quelques caisses ; je veillai en attendant la douzième heure. Elle sonna.

J'étais assis là, l'œil fixé sur les aiguilles de la pendule, comptant les minutes, les secondes, comme autant de coups de poignard. Au moindre bruit je tressaillais. Le jour commença à poindre. Les heures trop lentes se chassèrent l'une l'autre ; journée, soirée, nuit disparurent tour à tour. Les aiguilles s'avançaient, l'espoir s'éteignait. Onze heures sonnèrent : rien n'apparut. Les dernières minutes de la dernière heure s'écoulèrent : rien n'apparut ! Minuit ! premier coup... douzième coup... et, désespéré, versant un torrent de larmes, je retombai sur mon lit. Ce matin même je devais demander la main de ma bien-aimée, et j'étais privé à jamais de mon ombre ! Un sommeil plein d'angoisse me ferma les yeux vers le matin.





V

L'était encore de bonne heure lorsque je fus réveillé par des voix qui s'élevaient avec emportement dans mon antichambre. Je prêtai l'oreille: Bendel défendait ma porte; Rascal jurait ses grands dieux qu'il ne recevrait pas d'ordre de son égal, et il prétendait entrer chez moi. L'excellent Bendel lui représentait que si ces propos parvenaient à mes oreilles, ils lui feraient perdre un service avantageux. Rascal le menaçait de porter la main sur lui s'il s'obstinait plus longtemps à lui interdire l'entrée.

Je m'étais habillé à moitié; j'ouvris ma porte avec colère, et me précipitai vers Rascal : « Que veux-tu, mauvais drôle ? » Il fit deux pas en arrière et me répondit avec un très grand sang-froid : « Vous supplier très humblement, Monsieur le comte, de me faire voir enfin votre ombre ; un soleil magnifique luit justement dans la cour. »

J'étais comme frappé de la foudre. Il se passa longtemps avant que je retrouvasse la parole : « Comment un valet peut-il se permettre vis-à-vis de son maître?... » Il m'interrompit avec le plus grand calme : « Un valet peut être un très honnête homme et ne pas vouloir servir un maître qui n'a pas d'ombre ; je réclame mon congé. » Il me fallut changer d'allure : « Mais, Rascal, mon cher Rascal, qui t'a mis en tête cette malheureuse idée ? comment peux-tu croire?... » Il continua sur le même ton : « Il y a des gens qui prétendent que vous n'avez point d'ombre, et, bref, vous me montrerez votre ombre, ou vous me donnerez mon congé. »

Bendel, pâle et tremblant, mais avec plus de présence d'esprit que moi, me fit un signe, et j'eus recours à la toute-puissance de l'or ; mais l'or même avait perdu sa vertu. Rascal me le jeta aux pieds : « Je n'accepte rien d'un homme sans ombre. » Il me tourna le dos, et, son chapeau sur la tête, sortit lentement en sifflant un air. Bendel et moi restâmes là comme pétrifiés, et le suivîmes de l'œil, stupéfaits et immobiles.

Enfin, avec de gros soupirs et la mort dans le cœur, je me disposai à dégager ma parole et à paraître dans le jardin de l'inspecteur, comme un criminel devant ses juges. Je descendis sous l'épais berceau de verdure auquel on

avait donné mon nom, et où la famille devait m'attendre. La mère vint à moi, le front serein et joyeux. Mina était assise, belle et pâle comme la neige qui vient quelquefois en automne baiser les dernières fleurs, et qui bientôt après doit fondre en eau amère ! L'inspecteur, un écrit à la main, se promenait d'un pas fiévreux ; il semblait se contraindre avec effort, à en juger par la rougeur et la pâleur successives de son visage d'ordinaire impassible. Il vint à moi, et, s'interrompant à plusieurs reprises, me demanda un entretien particulier. L'allée dans laquelle il m'invitait à le suivre conduisait à une partie ouverte du jardin qu'éclairait le soleil. Je me laissai tomber, sans répondre, sur un siège, et il se fit un long silence, que la mère elle-même n'osa pas interrompre.

L'inspecteur continuait à parcourir le bosquet à pas inégaux et précipités ; tout à coup il s'arrêta devant moi, jeta un regard sur le papier qu'il avait en main, et me dit, en me lançant un coup d'œil scrutateur : « Serait-il vrai, Monsieur le comte, qu'un certain Pierre Schlémihl ne vous fût pas inconnu ? » Je gardai le silence. Il continua : « Un homme d'un caractère supérieur, de qualités remarquables. — Il attendait une réponse ». « Eh bien ! lui dis-je, si c'était moi ? » — Un homme, s'écria-t-il impétueusement, qui a perdu son ombre !

« O mon pressentiment, mon pressentiment ! s'écria Mina ; oui, je le sais depuis longtemps, il n'a point d'ombre ! » Et elle se jeta dans les bras de sa mère, qui, pleine d'effroi, la serra convulsivement contre elle, lui reprochant d'avoir tu un secret de ce genre. Elle était, comme Aréthuse, changée en une fontaine de larmes, qui coulaient

plus abondantes au son de ma voix, accompagnées de violents sanglots.

— Et vous avez eu l'audace, reprit le forestier furieux, de me tromper, moi, ainsi qu'elle; et vous prétendez l'aimer, celle que vous avez rendue si malheureuse! Voyez-la pleurer et se tordre les mains! Oh! malheur, malheur!

J'étais dans un tel état de trouble, que je répondis comme un homme en délire. Je balbutiai qu'une ombre n'était en définitive qu'une ombre, qu'on pouvait s'en passer, et que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour cela. Mais je sentais si bien le manque de fondement de ce que je disais, que je m'arrêtai de moi-même, sans qu'il eût daigné me répondre. J'ajoutai néanmoins que ce que l'on a perdu peut se retrouver un jour.

Il m'apostropha avec colère : « Avouez-le moi, Monsieur, avouez-le moi, comment avez-vous perdu votre ombre? » Je dus de nouveau mentir : « Un jour, lui dis-je, un malotru marcha dessus si lourdement, qu'il y fit un grand trou; je l'ai simplement donnée à réparer, car l'or opère des miracles. On devait déjà me la rapporter hier. »

— Bien, Monsieur, très bien! reprit l'inspecteur des forêts. Vous recherchez la main de ma fille, d'autres y aspirent comme vous; c'est à moi, en qualité de père, à prendre soin d'elle. Je vous donne trois jours pour vous procurer une ombre. Si d'ici à trois jours vous vous présentez devant moi avec une ombre qui s'ajuste bien à vous, vous serez le bienvenu; mais le quatrième jour, je vous le déclare, ma fille sera l'épouse d'un autre.

Je voulus essayer d'adresser encore un mot à Mina, mais elle se cacha en sanglotant dans le sein de sa mère, et

celle-ci me fit signe en silence de m'éloigner. Je partis en chancelant; il me sembla que le monde se fermait derrière moi.

Échappé à la vigilance dévouée de Bendel, je parcourus les bois et les plaines. Une sueur froide décollait de mon front, de sourds gémissements sortaient du fond de ma poitrine, la folie se déchaînait en moi.

J'ignore combien de temps je courais ainsi, lorsque, sur une lande éclairée par le soleil, je me sentis tirer par la manche. Je me retournai : c'était l'homme à l'habit gris.

Il paraissait m'avoir poursuivi à perte d'haleine. Il prit aussitôt la parole : « Je vous avais annoncé ma visite pour aujourd'hui; mais vous n'avez pas eu la patience d'attendre. Du reste, tout ira bien encore; suivez mon conseil, reprenez votre ombre, que je tiens à votre disposition, et retournez tout de suite sur vos pas. Vous serez le bienvenu dans le jardin de l'inspecteur, et tout n'aura été qu'une plaisanterie. Quant à Rascal, qui vous a trahi et qui brigue la main de votre fiancée, j'en fais mon affaire : le scélérat est mûr pour la potence. »

Je croyais rêver.... « Annoncé sa visite pour aujourd'hui? » Je me remis à compter. Il avait raison, je m'étais continuellement trompé d'un jour dans mon calcul. Ma main chercha la bourse sur ma poitrine; l'homme devina ma pensée et recula de deux pas :

— Non, Monsieur le comte, me dit-il, elle est en trop bonnes mains, conservez-la.

Je l'interrogeai d'un regard étonné; il poursuivit :

— Je ne demande qu'une bagatelle en guise de souvenir; veuillez simplement me signer ce billet.

Le parchemin contenait ces mots :

« Je soussigné lègue au porteur de la présente mon âme après sa séparation naturelle d'avec mon corps. »



Muet d'étonnement, je considérais tour à tour le billet et l'inconnu. Durant ce temps il avait recueilli sur ma main, avec le bec d'une plume nouvellement taillée, une goutte de sang due à la piqure d'une épine, et il me la présenta.

— Qui donc êtes-vous ? lui dis-je à la fin.

— Que vous importe ? me répondit-il ; et d'ailleurs ne le voyez-vous pas ? Je suis un pauvre diable, une espèce de savant, de physicien qui, en récompense des services qu'il rend à ses amis, ne recueille d'eux qu'ingratitude, et n'a d'autre amusement en ce monde que ses petites expériences. Mais signez donc, là à droite, au bas du papier : *Pierre Schlémihl*.

Je secouai la tête et lui dis : — Pardonnez-moi, Monsieur, je ne signerai pas. — Vous ne signerez pas, reprit-il tout surpris ; et pourquoi pas ?

— Mais c'est une chose qui mérite quelque réflexion, que de racheter mon ombre au prix de mon âme !

— Ah ! ah ! reprit-il, une chose qui demande réflexion ! Et il partit d'un grand éclat de rire à mon adresse. « Oserai-je vous demander ce que c'est que votre âme ? L'avez-vous jamais vue ? et que comptez-vous en faire après votre mort ? Soyez donc heureux de trouver un

amateur qui, de votre vivant, mette au legs de cet X algébrique, de cette force galvanique ou de polarisation, de cette sottise chose, quelle qu'elle soit, un prix très réel, le prix de votre ombre, auquel sont attachés la possession de votre bien-aimée et l'accomplissement de tous vos vœux ; ou préférez-vous la livrer vous-même, la pauvre jeune fille, au vil coquin qui a nom Rascal... Non ; et c'est ce qu'il vous faudrait voir de vos propres yeux ! Venez, je vous prêterai ce bonnet enchanté (il tira quelque chose de sa poche) et nous irons, sans être vus, faire un tour au jardin de l'inspecteur des forêts. »

Je dois l'avouer, j'avais honte d'entendre cet homme rire ainsi de moi. Je le haïssais du fond du cœur, et je crois que cette antipathie personnelle m'empêchait, plus encore que mes principes ou mes préjugés, de racheter mon ombre, quelque besoin que j'en eusse, au prix de la signature demandée. Je ne pouvais non plus me résoudre à faire dans sa compagnie la promenade qu'il me proposait ; ce laid flagorneur, ce kobold au rire moqueur, le voir entre moi et ma bien-aimée, entre nos deux cœurs déchirés et sanglants, cela décidément me révoltait. Je considérai le passé comme irrévocable, et mon malheur comme consommé. Me retournant donc vers cet homme, je lui dis :

— Monsieur, je vous ai vendu mon ombre pour cette bourse, qui d'ailleurs est précieuse, et je m'en suis assez repenté. Pouvons-nous rompre le marché, au nom du ciel ?

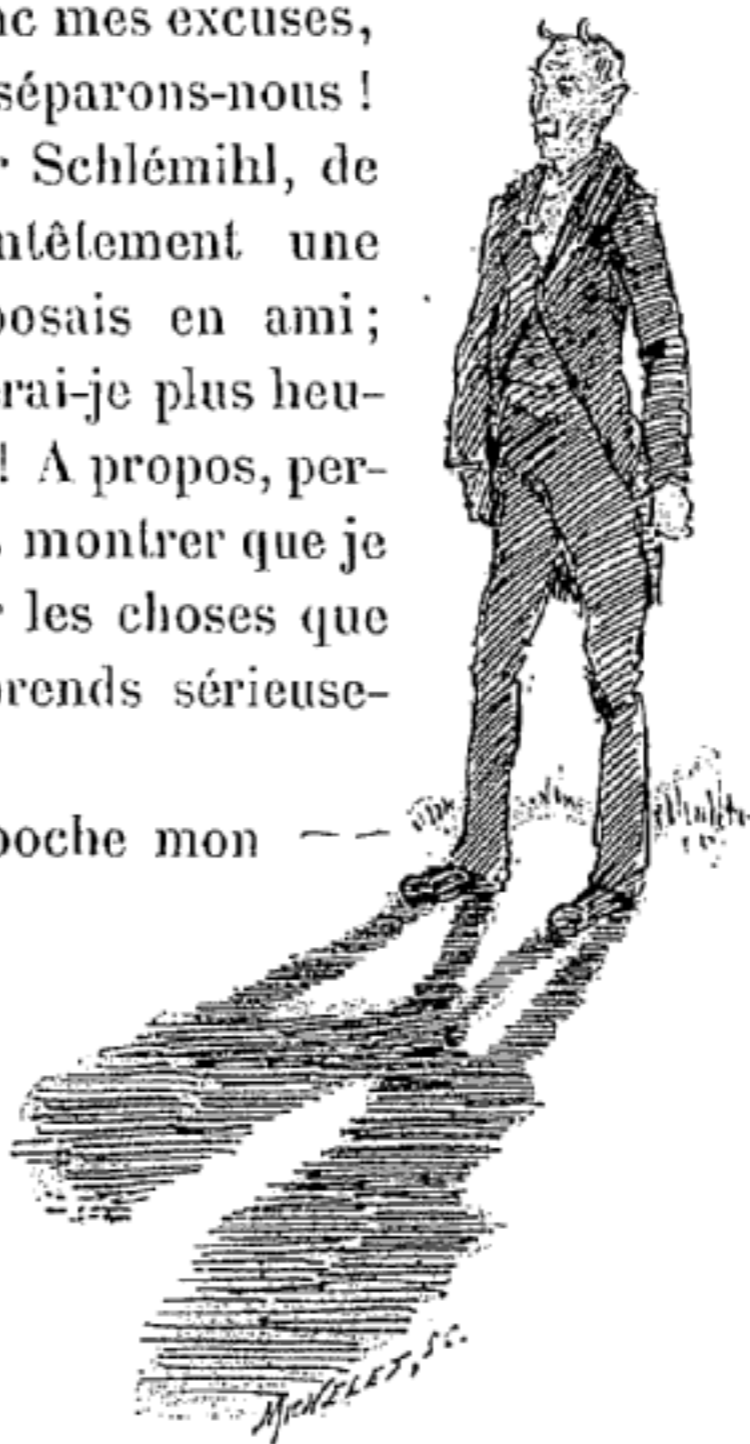
Il secoua la tête, et ses traits prirent une expression sinistre. Je poursuivis :

— Eh bien ! je ne vous vendrai plus rien qui m'appartienne, même pour ravoir mon ombre, et je ne signerai rien. Vous comprendrez aussi que le déguisement auquel vous m'invitez serait beaucoup plus divertissant pour vous que pour moi. Recevez donc mes excuses, et les choses en étant là, séparons-nous !

— Je regrette, Monsieur Schlémihl, de vous voir refuser par entêtement une affaire que je vous proposais en ami ; peut-être une autre fois serai-je plus heureux. Au revoir, à bientôt ! A propos, permettez-moi encore de vous montrer que je ne laisse pas se détériorer les choses que j'achète, mais que j'en prends sérieusement soin.

Il tira aussitôt de sa poche mon ombre, qu'il déroula d'un mouvement adroit sur la bruyère et étendit à ses pieds du côté du soleil ; puis il marcha entre les deux ombres qui le suivaient, la mienne et la sienne, car celle-ci devait également lui obéir et se prêter docilement à tous ses mouvements.

Quand, après une si longue séparation, revoyant ma pauvre ombre, je la trouvai abaissée à ce vil service, alors que son absence venait de me jeter dans une telle détresse, mon cœur se brisa, et je me mis à pleurer amèrement.



pendant, l'odieux inconnu faisait parade de sa conquête, il me renouvela impudemment son offre.

« Vous pouvez encore la reprendre. Un trait de plume, vous sauvez l'infortunée Mina des griffes du scélérat, pour la presser dans vos bras. Allons, un simple trait de plume ! » Mes larmes redoublèrent, mais je me détournai, je lui fis signe de s'éloigner.

Bendel qui, plein d'inquiétude, avait suivi mes traces jusqu'ici, arriva en cet instant. Ce brave garçon, me trouvant en larmes, et voyant mon ombre, qu'il ne pouvait méconnaître, au pouvoir du mystérieux homme gris, résolut aussitôt de me remettre en possession de mon bien, dût-il recourir à la force. Ne s'entendant pas à manier lui-même ce délicat objet, il s'adressa tout droit à l'inconnu

et lui ordonna, sans plus de discours, de me restituer sur-le-champ ce qui n'appartenait. Celui-ci, pour toute réponse, tourna le dos au pauvre garçon et s'éloigna. Mais Bendel leva son gourdin d'épine, et, le suivant de près, lui répéta expressément l'ordre



de se dessaisir de mon ombre ; en même temps il lui fit sentir toute la vigueur de son bras. L'inconnu, comme s'il eût été accoutumé à un pareil traitement, baissa la tête, courba les épaules, et, sans mot dire, continua à s'avancer d'un pas tranquille sur la lande, m'enlevant à la fois et mon ombre et mon fidèle servi-

leur. Longtemps encore j'entendis un écho sourd résonner à travers la solitude; puis cet écho finit par se perdre dans le lointain. Je me trouvais, une fois de plus, seul avec mon malheur.





VI

J'ÉTAIS là sur la lande déserte, donnant un libre cours à mes larmes; elles soulagèrent mon pauvre cœur du poids qui l'oppressait. Cependant je ne voyais à mon affreuse misère aucune limite, aucune issue, aucun but, et j'aspirais avidement, avec une sorte de fureur, le

nouveau poison que l'inconnu avait versé dans mes blessures. Lorsque mon âme évoquait l'image de Mina et que la douce figure de la bien-aimée m'apparaissait pâle et éplorée, telle que je l'avais vue pour la dernière fois dans mon ignominie, alors s'élevait effrontément entre elle et moi le fantôme moqueur de Rascal. Je cachais mon visage dans mes mains et courais à travers la solitude, mais l'effroyable vision ne me lâchait pas et me poursuivait sans relâche. Hors d'haleine, je tombais enfin sur le sol, que j'arrosais d'un nouveau torrent de larmes.

Et tout cela à cause d'une ombre! d'une ombre, qu'un

trait de plume m'aurait rendue ! Je rélléchissais à l'étrange proposition ainsi qu'à mon refus. Ma tête devenait un chaos : j'étais aussi incapable de me recueillir que de penser.

Le jour s'écoula. J'apaisai ma faim avec des fruits sauvages, ma soif au torrent de la montagne. La nuit vint : je me couchai sous un arbre. La fraîcheur du matin me réveilla d'un sommeil pénible, durant lequel je m'écoutais râler moi-même, comme dans l'agonie. Bendel devait avoir perdu ma trace, et j'étais heureux de le penser. Je ne voulais plus retourner parmi les hommes ; je m'enfuyais avec terreur devant eux, comme le gibier craintif de la montagne. Ainsi se passèrent trois jours d'angoisse.

Le matin du quatrième jour, je me trouvais dans une plaine sablonneuse éclairée par le soleil ; j'étais assis à ses rayons sur un quartier de roche, car j'aimais maintenant à jouir de son aspect, dont j'avais été privé si longtemps. Je nourrissais en silence mon cœur de son désespoir. Tout à coup un léger bruit me fit tressaillir. Prêt à m'enfuir, je jetai les yeux autour de moi. Je n'aperçus personne ; mais une ombre qui ressemblait assez à la mienne glissa devant moi sur le sable ; elle paraissait, allant ainsi seule, s'être égarée loin de son maître.

Cette vue éveilla en moi un violent désir : « Ombre, me dis-je, si tu cherches ton maître, je veux l'en servir. » Et je m'élançai pour m'emparer d'elle. Je pensais que si je réussissais à marcher dans sa trace, de façon qu'elle vînt à mes pieds, elle y resterait sans doute attachée et pourrait, avec le temps, s'accoutumer à moi.

L'ombre, au mouvement que je fis, prit la fuite, et je la

poursuivis. La chasse que je lui donnai exigeait une vitesse et des forces que je puisai dans le seul espoir de sortir de ma terrible situation. Elle dirigea sa course vers un bois qui était encore éloigné, mais dans l'épaisseur duquel j'allais nécessairement la perdre. Je vis le péril; l'effroi s'empara de mon cœur, et, en enflammant mon désir, me donna des ailes. Je gagnais visiblement du terrain, je m'approchais de plus en plus d'elle, j'allais l'atteindre. Tout à coup elle s'arrêta et se retourna vers moi. Comme le lion sur sa proie, je m'élançai sur elle pour en prendre possession et je me heurtai inopinément et lourdement contre un obstacle résistant. Je reçus dans les flancs, assénés par un bras invisible, les coups les plus terribles que jamais peut-être un homme ait sentis.

L'épouvante me fit étendre convulsivement les bras et enlacer vigoureusement l'objet inaperçu qui se trouvait devant moi. Dans la vivacité de l'action, je tombai tout de mon long sur le sol; alors un homme que je tenais embrassé, et qui était tombé sous moi à la renverse, m'apparut.

L'incident s'expliqua ainsi pour moi de la façon la plus naturelle. Cet homme avait dû laisser tomber le fameux nid d'oiseaux qui rend invisible celui qui le porte, mais non pas son ombre. Je regardai autour de moi, et j'aperçus bientôt l'ombre du nid en question; je m'élançai, et saisis la précieuse proie. Avec ce nid dans les mains, j'étais complètement invisible, puisque je n'avais pas d'ombre.

L'homme, se relevant vite, chercha aussitôt des yeux son heureux vainqueur; mais il ne le découvrit pas dans

la vaste plaine ensoleillée, ni lui ni son ombre, qui faisait surtout l'objet de sa préoccupation. Il n'avait pas, en effet, le loisir de remarquer que j'étais sans ombre, et cette idée n'avait pu lui venir. Lorsqu'il se fut assuré que toute trace du ravisseur était perdue, il se livra au plus violent désespoir et s'arracha les cheveux. Quant à moi, le trésor que je venais d'acquérir, en me donnant la possibilité de me mêler de nouveau parmi les hommes, m'en inspira aussi le désir. Je ne manquais pas de prétextes pour excuser à mes propres yeux mon vol coupable, ou plutôt je n'en voulais pas; et, pour échapper à toute pensée de ce genre, je me hâtai de m'éloigner, sans m'occuper davantage du malheureux, dont la voix lamentable me poursuivait longtemps encore. C'est ainsi du moins que m'apparurent alors toutes les circonstances de cet événement.

Je brûlais du désir de me rendre au jardin de l'inspecteur et de vérifier par moi-même les rapports de l'odieux inconnu; mais j'ignorais où j'étais. Je gravis, pour m'orienter, la colline la plus prochaine, et de son sommet je vis la petite ville et le jardin étendus à mes pieds. Mon cœur battit avec force, et des larmes bien différentes de celles que j'avais versées jusque-là inondèrent mes yeux. J'allais donc la revoir!... Je descendis par le sentier le plus direct: un désir inquiet accélérât mes pas. Je passai inaperçu auprès de quelques paysans qui venaient de la ville. Ils s'entretenaient de moi, de Rascal, du forestier. Je ne voulais pas les entendre, je marchai plus vite.

J'entrai dans le jardin, le cœur en proie à tous les frissons de l'attente. Je crus entendre un éclat de rire,

qui me fit tressaillir; je jetai un regard rapide autour de moi, je ne découvris personne. Je m'avançai davantage; il me sembla percevoir les pas d'un homme marchant à mon côté; mais je ne vis rien : mon oreille, sans doute, m'avait trompé. Il était encore de bonne heure : le jardin était vide. Personne dans le berceau du comte Pierre. Je



parcourus ces allées bien connues, je m'avançai jusqu'auprès de la maison. Le même bruit me poursuivait, en devenant plus distinct. Je m'assis, le cœur oppressé, sur un banc placé au soleil, vis-à-vis de la porte. Il me sembla que l'invisible kobold s'asseyait auprès de moi avec un rire sardonique. La clef tourna dans la serrure.

la porte s'ouvrit, et l'inspecteur sortit, des papiers à la main. Je sentis comme un brouillard me passer sur la tête, je regardai autour de moi... Horreur! l'homme à l'habit gris était à mon côté, me regardant avec un sourire satanique. Il avait étendu sur moi le bonnet enchanté qui le couvrait, et mon ombre reposait paisiblement à ses pieds à côté de la sienne. Il jouait négligemment avec le parchemin que je connaissais, et tandis que l'inspecteur, occupé avec ses papiers, se promenait en tous sens à l'ombre du berceau, il se pencha familièrement à mon oreille et me murmura ces paroles :

« Vous avez donc enfin accepté mon offre, puisque nous voilà, comme on dit, deux têtes dans le même bonnet ! C'est déjà bien, déjà bien. Mais rendez-moi mon nid d'oiseau ; vous n'en avez plus besoin, et vous êtes trop honnête homme pour vouloir vous l'approprier injustement. Laissez là les remerciements, d'ailleurs ; je vous assure que c'est de tout cœur que je vous l'ai prêté. »

Il me reprit le nid des mains sans que je m'y opposasse, le mit dans sa poche, et partit d'un nouvel éclat de rire si bruyant, que le forestier se retourna. Je restais là comme pétrifié.

« Avouez, poursuivit-il, que ce bonnet est bien plus commode encore que mon nid d'oiseau ; il couvre non seulement l'homme, mais aussi son ombre, et toutes les ombres qu'il lui prend fantaisie d'avoir. Voyez, aujourd'hui j'en amène deux nouvelles. » Il recommença à rire. « Sachez bien, Schlémihl, que l'on finit par faire malgré soi ce que d'abord on n'a pas voulu faire de bon gré. Je compte toujours que vous rachèterez cet objet-là et que

vous reprendrez votre fiancée; il en est temps encore. Quant à Rascal, nous le ferons pendre; cela nous sera facile tant qu'il restera une corde. En outre, écoutez bien, je vous donnerai mon bonnet par dessus le marché. »

La mère survint et la conversation s'engagea.

— Que fait Mina?

— Elle pleure.

— Sotte enfant! puisqu'il n'y a rien à faire!...

— Sans doute... mais la donner sitôt à un autre!...

Oh, cher mari, tu es bien cruel envers ton enfant!

— Non, mère, tu te trompes fort en cela. Quand, après avoir versé quelques larmes, qui ne sont que des larmes d'enfant, elle se trouvera la femme d'un homme très riche et considéré, elle s'éveillera consolée de sa douleur, comme d'un songe, et elle remerciera Dieu et nous autres, tu le verras.

— Je le souhaite!

— Elle possède aujourd'hui, sans doute, une très belle fortune; mais après le bruit qu'a fait la malheureuse histoire avec cet aventurier, crois-tu qu'il soit facile de trouver sitôt pour elle un parti aussi convenable que M. Rascal? Sais-tu à quel chiffre s'élève sa fortune? M. Rascal vient d'acheter comptant pour six millions de terres, libres de toute hypothèque. J'ai eu les titres entre les mains. C'est lui qui jadis m'a enlevé les meilleures terres à l'enchère. En outre, il a en portefeuille pour environ trois millions et demi de billets sur Thomas John.

— Il a donc beaucoup volé?

— Voilà une singulière façon de parler! Il a sagement économisé, tandis que d'autres dissipaient.

- Un homme qui a porté la livrée!
- Sottise! son ombre est irréprochable.
- Tu as raison, mais pourtant...

L'homme à l'habit gris me regardait en riant. La porte s'ouvrit ; Mina entra, appuyée sur le bras d'une femme de chambre ; des larmes coulaient en silence sur ses belles joues pâlies. Elle s'assit sur un siège qu'on lui avait préparé sous les tilleuls, et son père se plaça à côté d'elle. Il



lui prit tendrement la main, et tandis que les larmes de la jeune fille redoublaient, il lui dit d'une voix affectueuse :

« Tu es ma bonne, ma chère enfant ; tu seras raisonnable, tu ne voudras pas contrister ton vieux père, qui ne souhaite que ton

bonheur. Je le conçois, tout cela t'a fortement secouée ; tu as échappé comme par miracle à un malheur imminent. Avant que nous eussions découvert l'imposture de ce misérable, tu l'aimais tendrement ; je le sais, Mina, et je ne t'en fais point de reproches. Je l'ai aimé, moi aussi, chère enfant, aussi longtemps que je l'ai pris pour un grand seigneur. Mais tu vois toi-même comme tout a changé. Quoi ! le moindre barbet a son ombre, et ma chère et unique enfant aurait épousé un homme !... Non, tu ne penses plus du tout à lui ! Écoute, Mina : un homme qui ne craint pas le soleil, un honnête homme, qui, à la vérité, n'est pas un prince, mais qui a dix millions

de fortune (dix fois autant que tu en possèdes toi-même), un homme qui rendra ma chère enfant heureuse, demande ta main... Ne me réplique rien, ne résiste pas, sois ma fille bien-aimée, ma fille obéissante, laisse ton père veiller à tes intérêts, laisse-le sécher tes larmes. Promets-moi de donner ta main à M. Rascal. — Dis, veux-tu me promettre cela? »

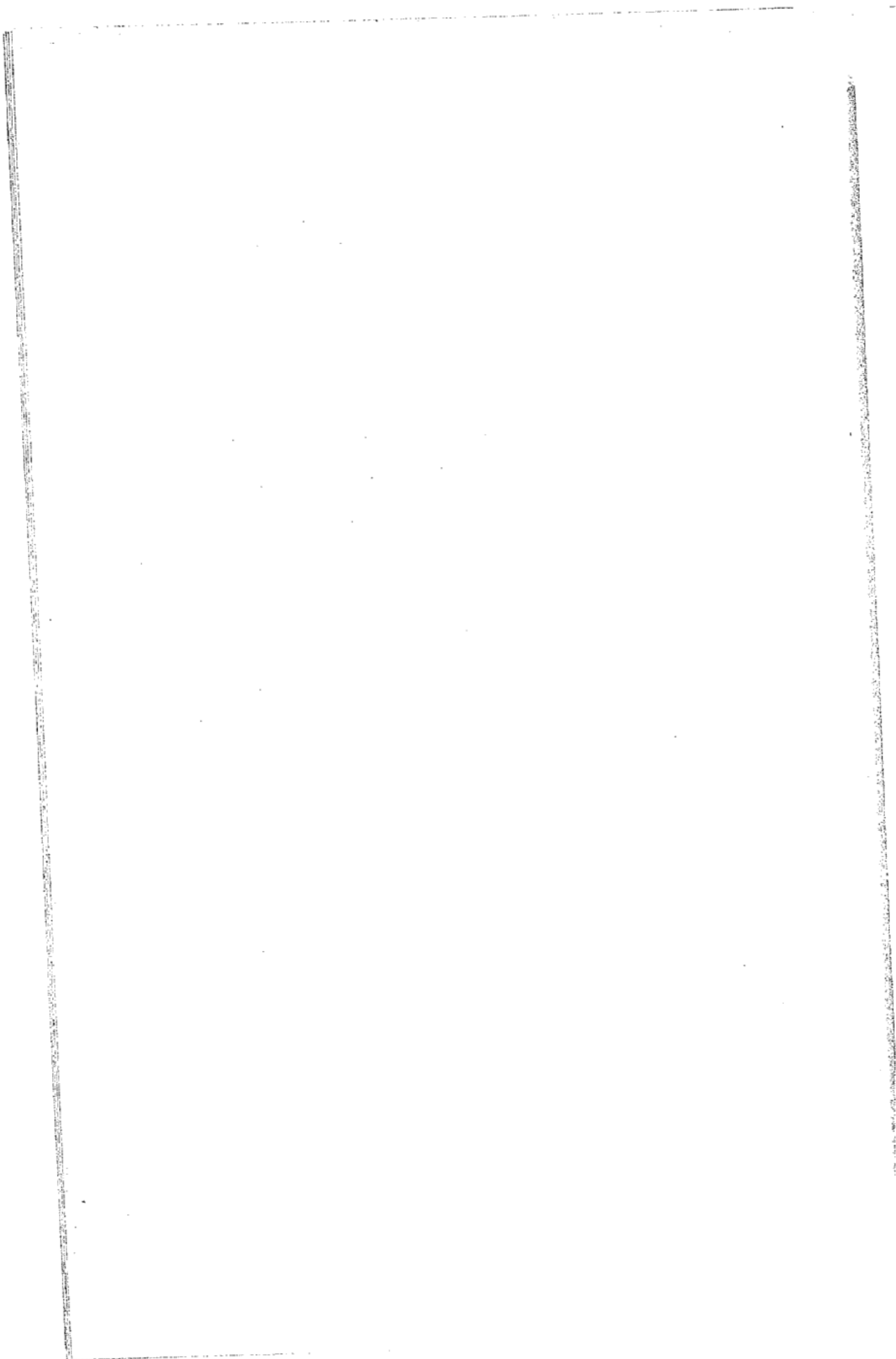
Elle répondit d'une voix éteinte : « Je n'ai plus désormais aucune volonté, aucun désir sur la terre. Que mon père décide de mon sort! »

En ce moment on annonça M. Rascal; il se présenta d'un air hardi. Mina s'évanouit. Mon odieux compagnon me lança un regard courroucé et me murmura rapidement ces mots : « Et vous pourriez souffrir cela? Qu'avez-vous donc dans les veines, en place de sang? »

D'un mouvement prompt il me fit une légère blessure à la main, et le sang coula : « En vérité, poursuivit-il, c'est du sang, du sang rouge! Alors, signez donc! »

J'avais dans les mains le parchemin et la plume.







VII

E VEUX, mon cher Chamisso, me soumettre à ton jugement, sans chercher à le séduire. Longtemps, juge sévère de moi-même, j'ai nourri le ver rongeur dans mon âme. Ce moment critique de ma vie était sans cesse présent à mes yeux,

et je ne pouvais l'envisager que d'un œil douteux, avec humilité et contrition. — Mon ami, celui qu'un premier faux pas écarte du droit chemin se trouve bientôt égaré dans d'autres sentiers dont la pente l'entraîne de plus en plus; c'est en vain, alors, qu'il voit briller au ciel l'étoile conductrice; il n'a plus le choix, il lui faut bon gré mal gré continuer à descendre et s'immoler lui-

même à Némésis. Après l'imprudence qui avait attiré sur ma tête la malédiction, coupable par amour, j'avais enveloppé dans ma destinée le sort d'un autre être. Que me restait-il à faire, alors que j'avais semé la ruine et qu'on invoquait mon aide, sinon de m'élancer en aveugle là où l'on m'appelait? Il n'y avait pas un moment à perdre. Surtout ne va pas croire que le prix le plus haut m'eût paru excessif, et que j'eusse été plus avare d'un bien quelconque que de mon or. Non, Adelbert; mais mon âme débordait d'une haine invincible contre l'énigmatique et tortueux flagorneur. Peut-être lui faisais-je tort, mais tout contact avec lui me révoltait. Il arriva encore une fois ce qui si souvent déjà m'était arrivé dans ma vie, et ce qui arrive en général dans l'histoire des hommes : un événement subi à la place d'une action faite. Plus tard je me suis réconcilié avec moi-même. J'ai d'abord appris à révéler la Nécessité, et qu'est-ce qui lui appartient plus que l'action accomplie et l'événement advenu? Ensuite j'ai appris à révéler cette même Nécessité comme une sage Providence qui dirige le vaste système dans lequel nous nous engrenons ainsi que des rouages qui reçoivent et donnent une impulsion; il faut que ce qui doit être arrive. Ce qui devait être arriva, et non sans l'intervention de cette Providence que j'ai appris, enfin, à révéler dans ma destinée comme dans celle des êtres associés à la mienne.

Je ne sais si je dois en attribuer la cause à la tension excessive de mon âme, ou à l'épuisement de mes forces physiques, que les privations de ces derniers jours avaient affaiblies, ou enfin à la colère qu'excitait dans tout mon être le voisinage du monstre à l'habit gris; mais au mo-

ment de signer, je tombai sans connaissance, et je demeurai longtemps comme dans les bras de la mort.

Quand je revins à moi, des trépignements et des imprécations furent les premiers sons qui frappèrent mon oreille. J'ouvris les yeux : il faisait obscur, mon odieux compagnon me prodiguait ses soins, tout en m'accablant de reproches.

« N'est-ce pas là se conduire comme une vieille femme ? Allons, qu'on se ranime, et qu'on exécute ses résolutions ! Ou bien a-t-on changé d'avis et préfère-t-on pleurer ? »

Je me relevai péniblement du sol où j'étais étendu, et je regardai en silence autour de moi. Il faisait tout à fait nuit. Dans la maison illuminée de l'inspecteur des forêts retentissait une musique de fête, des groupes de promeneurs parcouraient les allées du jardin. Deux d'entre eux s'approchèrent en conversant et prirent place sur le banc où je m'étais précédemment assis. Ils s'entretenaient du mariage de l'opulent M. Rascal, qui avait eu lieu le matin même, avec la fille de la maison. C'en était donc fait !

Je retirai de ma tête le bonnet enchanté de l'inconnu, qui disparut aussitôt à mes regards, et, m'enfonçant dans l'épaisseur des bosquets et en passant par le berceau du comte Pierre, je me hâtai de regagner la porte du jardin. Mais, invisible, mon bourreau s'attachait à mes pas, me poursuivant de paroles mordantes :

« Voilà donc le remerciement pour la peine qu'on a prise de soigner toute une sainte journée Monsieur, qui a les nerfs faibles ! Et l'on doit être la dupe au jeu ! Fort bien, monsieur l'entêté ; vous avez beau me fuir, nous n'en sommes pas moins inséparables. Vous avez mon or, et, moi,

j'ai votre ombre; cela nous enlève le repos à tous deux. A-t-on jamais entendu dire qu'une ombre ait quitté son maître! La vôtre m'entraînera à votre suite, jusqu'à ce que vous daigniez la recevoir en grâce et m'en débarrasser. Ce que vous avez négligé de faire de bon cœur, vous le ferez, mais trop tard, par lassitude et par ennui; on n'échappe pas à sa destinée. »

Il continua sur le même ton. Je fuyais en vain; il s'attachait à moi, me parlant, ironiquement, d'or et d'ombre! Il m'était impossible de recueillir mes propres pensées.

Je m'étais dirigé vers ma demeure, à travers des rues désertes. Arrivé en face, j'eus peine à la reconnaître; derrière les fenêtres brisées on n'apercevait aucune lumière. Les portes étaient fermées, pas un domestique ne bougeait à l'intérieur. Mon compagnon éclata de rire: « Oui, oui, c'est comme cela. Mais vous retrouverez au logis votre Bendel; on l'a prudemment, l'autre jour, renvoyé si fatigué à la maison, qu'il l'aura sans doute dû bien garder. » Il se remit à rire. « Il vous racontera des histoires! Allons, bonne nuit pour aujourd'hui, et à bientôt! »

J'avais sonné à plusieurs reprises: une lumière apparut. Bendel demanda qui était là. Quand l'excellent garçon reconnut ma voix, il eut peine à contenir ses transports joyeux. La porte s'ouvrit aussitôt, et nous tombâmes, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre. Je le trouvai fort changé, faible et malade; pour moi, mes cheveux étaient devenus tout gris.

Il me conduisit, à travers les chambres dévastées, dans une salle intérieure qu'on avait épargnée. Il alla chercher de quoi boire et manger, et, s'étant assis près de moi, il re-

commença à pleurer. Il me raconta que l'homme maigre à l'habit gris, qu'il avait rencontré avec mon ombre, l'avait entraîné à sa suite très longtemps et très loin, de sorte qu'il avait fini par perdre mes traces et par tomber de lassitude ; qu'ensuite il était retourné à la maison, où bientôt la populace, ameutée par Rascal, avait brisé mes fenêtres et assouvi sa rage de destruction. C'est ainsi qu'ils avaient traité leur bienfaiteur ! Mes gens s'étaient dispersés, la police de l'endroit m'avait banni comme suspect, en m'accordant un délai de vingt-quatre heures pour quitter le territoire.

À ce que je savais déjà de la fortune et du mariage de Rascal, il ajouta beaucoup de nouveaux détails. Ce coquin, l'auteur de tous les maux qui avaient fondu ici sur moi, devait avoir connu mon secret dès le principe et ne s'être attaché à moi que par attrait de l'or ; dès les premiers temps il s'était procuré une clef de l'armoire renfermant mes richesses, jetant ainsi les fondements d'une fortune qu'il pouvait aujourd'hui négliger d'augmenter.

Bendel me raconta tout cela en versant bien des larmes ; il en répandit de nouvelles, mais de joie, celles-ci, car il me revoyait, et, après s'être longtemps demandé à quelles extrémités avait pu me porter le malheur, il était heureux de me retrouver calme et résigné. Tel était, en effet, le caractère qu'avait pris en moi le désespoir. Ma misère se dressait devant moi gigantesque et irrévocable, je n'avais plus de larmes à lui donner, aucun cri ne pouvait plus sortir de ma poitrine ; je lui offrais ma tête avec sang-froid et indifférence.

« Bendel, lui dis-je, tu connais mon sort. Ce n'est pas sans l'avoir mérité que je suis si gravement puni. Je ne

veux pas que toi, qui es innocent, tu associes plus longtemps ta destinée à la mienne. Je vais partir dès cette nuit; selle-moi un cheval. Je partirai seul, tu resteras, je l'exige. Il doit encore y avoir ici quelques caisses remplies d'or : garde-les. Pour moi, je vais errer seul dans le monde. Mais si jamais je revois des jours plus sereins, si le bonheur me réconcilie avec l'existence, alors je me souviendrai fidèlement de toi, car, durant les heures pénibles de l'adversité, c'est sur ton sein que j'ai pleuré.»

Le cœur brisé, le brave garçon dut obéir à ce dernier ordre de son maître; je restai sourd à ses prières et à ses représentations, insensible à ses larmes. Il m'amena un cheval. Je serrai encore une fois sur ma poitrine Bendel qui pleurait, je m'élançai en selle et m'éloignai, dans les ténèbres de la nuit, du tombeau de mon bonheur. Je ne m'inquiétais pas de la route que suivrait mon cheval, car je n'avais plus sur la terre aucun but, aucun désir, aucune espérance !





VIII

BIENTÔT se joignit à moi un piéton qui, après avoir marché quelque temps à mon côté, me demanda la permission, puisque nous suivions la même route, de placer sur la croupe de mon cheval un manteau

qu'il portait. Je le laissai faire sans lui répondre. Il me remercia d'un ton aimable de ce léger service, loua ma monture, prit de là occasion de célébrer le bonheur et la puissance des riches, et s'engagea, je ne sais comment, dans une sorte de monologue où je ne jouais que le rôle d'auditeur.

Il déroula ses idées sur la vie et le monde, puis aborda la métaphysique, dont la mission, suivant lui, était de trouver le mot de toutes les énigmes. Il posa le problème avec beaucoup de clarté, et commença à y répondre.

Tu sais, mon ami, qu'après avoir passé par l'école des philosophes, j'ai clairement reconnu que je n'étais nullement apte à leurs spéculations; je me suis donc absolument interdit ce terrain. J'ai depuis laissé en repos bien des choses que j'ai renoncé à savoir et à comprendre, et, me confiant en mon bon sens, j'ai, comme tu me le conseillais toi-même, suivi autant que je l'ai pu la voix qui m'indiquait naturellement mon chemin. Cependant ce rhéteur me semblait bâtir avec un grand talent un système solide reposant sur lui-même et fondé en apparence sur sa propre nécessité. Mais je n'y trouvais pas ce que précisément j'y aurais voulu; et dès lors ce n'était plus là pour moi qu'une simple œuvre d'art dont l'ensemble élégant et la perfection servent uniquement à récréer l'œil. J'écoutais toutefois avec plaisir l'éloquent sophiste, qui m'avait fait oublier mes douleurs en captivant lui-même mon attention, et je me serais volontiers livré à lui, s'il avait su s'emparer de mon âme comme il s'était emparé de mon intelligence.

Le temps s'était écoulé, et déjà l'aurore éclairait le ciel. Je tressaillis lorsque, levant tout à coup les yeux, je vis briller à l'orient les couleurs magnifiques qui annoncent l'apparition du soleil; et à l'heure où l'ombre des corps s'épanouit dans toute son étendue, aucun abri, aucun rempart dans cette contrée découverte! — Et je n'étais pas seul! Je jetai un coup d'œil sur mon compa-

gnon, et de nouveau je tressaillis : c'était l'homme à l'habit gris !

Il sourit de ma consternation et poursuivit, sans me laisser parler : « Souffrez qu'une fois, comme c'est l'usage dans le monde, notre intérêt commun nous unisse ; nous aurons toujours le temps de nous séparer. Cette route qui longe la montagne est la seule que vous puissiez raisonnablement prendre ; vous ne pouvez descendre dans la vallée, et vous voudrez moins encore repasser par la montagne. Cette route est aussi la mienne. — Je vous voir pâlir à l'approche du soleil. Je vous prêterai votre ombre pour le temps que nous passerons ensemble, et, en échange, vous me tolérerez près de vous ; aussi bien n'avez-vous plus votre Bendel ; je vous rendrai de bons services. Vous ne m'aimez pas, je le regrette ; cela vous empêche-t-il de vous servir de moi ? Le diable n'est pas aussi noir qu'on le peint. Hier vous m'avez impatienté, cela est vrai ; aujourd'hui je ne vous en garde pas rancune, et vous m'avouerez que je vous ai déjà abrégé le chemin jusqu'ici. Allons, faites encore une fois l'essai de votre ombre. »

Le soleil était levé, des gens s'avançaient vers nous sur la route ; j'acceptai la proposition, quoique avec une secrète répugnance. Il fit, en souriant, glisser à terre mon ombre, qui alla aussitôt se poser sur celle de mon cheval et se mit à trotter gaiement à mon côté.

J'éprouvais une émotion étrange. Je passai devant une troupe de paysans, qui firent respectueusement place, en se découvrant, à un homme de mon importance. Je continuai à m'avancer, et je regardais obliquement, du haut

de mon cheval, l'œil avide et le cœur battant, cette ombre qui autrefois avait été la mienne, et que maintenant j'avais empruntée à un étranger, bien plus, à un ennemi.

Pour lui, il me suivait d'un air insouciant, en sifflant un air. Il était à pied, moi à cheval. Le vertige me prit, la



tentation était trop forte. Je tournai bride soudain, piquai des deux, et entrai au grand galop dans un chemin de traverse... Mais je n'entraînai pas mon ombre, elle avait glissé de mon cheval au moment où je lui faisais faire volte-face, et elle attendait sur la route son légitime posses-

seur. Plein de honte, je dus revenir sur mes pas. Lorsque l'homme à l'habit gris eut tranquillement achevé sa chanson, il se moqua de moi, rajusta mon ombre à sa place, et m'apprit qu'elle ne me resterait attachée que lorsqu'elle serait redevenue ma propriété. « Je vous tiens fortement par l'ombre, continua-t-il, et vous ne m'échapperez pas. Un homme riche comme vous a besoin d'une ombre, il n'y a pas à dire, et vous n'avez qu'un tort, c'est de ne l'avoir pas reconnu plus tôt. »

Je poursuivis mon voyage dans la même direction. Toutes les commodités de la vie et même la magnificence

revinrent m'entourer. Possesseur d'une ombre, quoique d'emprunt, je pouvais me mouvoir librement et sans gêne, et j'inspirais partout le respect que commande la richesse; mais j'avais la mort dans le cœur. Mon merveilleux compagnon, qui se donnait pour le serviteur indigne de l'homme du monde le plus opulent, était d'une complaisance extraordinaire, d'une adresse et d'une habileté sans bornes, le véritable idéal du valet de chambre d'un riche; mais il ne me quittait pas et ne cessait d'exercer sur moi son éloquence, me répétant sans cesse qu'il était sûr que je finirais par conclure le marché, ne fût-ce que pour me débarrasser de lui. Il m'était aussi insupportable qu'odieux, j'éprouvais en sa présence une crainte réelle. Je m'étais placé sous sa dépendance, il était maître de moi, depuis qu'il m'avait ramené sur la scène du monde que je fuyais. Il me fallait subir son éloquence épigrammatique, et je sentais qu'il avait raison. Un riche dans le monde doit avoir une ombre, et dès que je voulais maintenir la situation qu'il m'avait induit à reprendre, il n'y avait qu'une issue possible. Cependant j'étais bien résolu, maintenant que j'avais sacrifié mon amour et désenchanté ma vie, à ne pas engager mon âme à cette créature, même au prix de toutes les ombres du monde. Je ne savais pas comment cela finirait.

Un jour nous étions assis devant une grotte que les étrangers qui parcourent la montagne ont coutume de visiter. On y entend le mugissement de torrents souterrains résonner d'une profondeur insondable, et la pierre que l'on jette retentit longtemps, sans paraître atteindre de fond.

Mon compagnon me faisait, selon sa coutume, avec une

imagination prodigue et la magie des plus vives couleurs, le tableau détaillé de tout ce que je pourrais accomplir dans ce monde au moyen de ma bourse, dès que j'aurais recouvré la propriété de mon ombre.



Les coudes appuyés sur mes genoux, le visage caché dans mes deux mains, j'écoutais le perfide, et mon cœur se sentait partagé entre sa tentative de séduction et la fermeté de ma volonté. Je ne pus supporter plus longtemps cette lutte intérieure, et j'engageai le combat décisif.

— Vous paraissez oublier, Monsieur, lui dis-je, que si je vous ai permis de rester mon compagnon, ce n'a été qu'à certaines conditions, et que je me suis réservé mon entière liberté.

— Ordonnez-le moi, et je fais mon paquet, me répondit-il.

Cette menace lui était familière. Je gardai le silence ; il se mit aussitôt à enrouler mon ombre. Je pâlis, mais je le laissai faire sans dire mot. Après un long silence, il reprit le premier la parole :

— Vous ne pouvez pas me souffrir, Monsieur ; vous me haïssez, je le sais, mais pourquoi me haïssez-vous ? Serait-ce pour m'avoir attaqué en voleur de grand chemin et avoir voulu m'enlever mon nid d'oiseau ? ou est-ce pour avoir cherché à me ravir, comme un filou, ce qui m'ap-

partient, cette ombre que vous supposiez confiée à votre seule probité ? Quant à moi, je ne vous en veux pas pour cela ; je trouve tout naturel que vous cherchiez à user de tous vos avantages, ruse et violence. Que, d'ailleurs, vous pensiez avoir les principes les plus sévères et vous regardiez comme l'honnêteté même, c'est là une fantaisie contre laquelle je n'ai non plus rien à dire. Mes principes, à moi, ne sont pas aussi sévères que les vôtres, mais j'agis simplement comme, vous, vous pensez. Vous ai-je jamais pris à la gorge pour m'emparer de votre précieuse âme, dont pourtant j'ai envie ? Vous ai-je jamais fait assaillir par un de mes serviteurs pour recouvrer la bourse que je vous ai cédée ? Ai-je jamais tenté de m'enfuir avec elle ?

Je n'avais rien à répliquer ; il poursuivit :

— Très bien, Monsieur, très bien ! Vous ne pouvez pas me souffrir, je le conçois aisément, et je ne vous en fais point de reproches. Il faut nous séparer, cela est clair, et vous aussi, du reste, vous commencez à m'ennuyer beaucoup. Or donc, pour vous soustraire définitivement à mon odieuse présence, je vous le conseille encore une fois : rachetez-moi l'objet.

— A ce prix, lui dis-je en lui présentant la bourse.

— Non !

Je soupirai péniblement et repris la parole :

— Allons ! j'insiste, Monsieur ; séparons-nous, ne me barrez pas plus longtemps le chemin sur cette terre qui, je pense, est assez large pour nous deux.

Il sourit et répondit : « Je pars, Monsieur, mais auparavant je veux vous apprendre à appeler votre très humble serviteur, si jamais vous le désiriez ; vous n'avez qu'à se-

couer votre bourse et à faire tinter les éternelles pièces d'or qu'elle renferme; ce son m'amènera immédiatement. Chacun en ce monde pense à son intérêt, et vous voyez que je ne néglige pas non plus le vôtre, puisque je vous dévoile un nouveau pouvoir. Oh ! cette bourse, quand bien même les mites auraient mangé votre ombre, cette bourse serait encore entre nous un lien solide. Bref, vous me tenez par mon or ; disposez, même de loin, de votre valet; vous savez que je puis rendre plus d'un service à mes amis, et que les riches surtout sont sur un bon pied avec moi ; vous l'avez vu vous-même. Quant à votre ombre, Monsieur, tenez-vous le pour dit : vous ne la recouvrirez qu'à une seule condition. »

Des figures du passé surgirent devant moi. Je lui demandai vivement : « Aviez-vous une signature de M. John ? » Il sourit : « Avec un si bon ami je n'en ai jamais eu besoin. »

— Où est-il ? Au nom du ciel, je veux le savoir !

Il enfonça lentement la main dans sa poche, d'où il tira par les cheveux l'image pâle et défigurée de Thomas John, et les lèvres bleues du cadavre s'ouvrirent péniblement pour proférer ces mots terribles : « *Justo judicio Dei judicatus sum; justo judicio Dei condemnatus sum.* » (Par le jugement juste de Dieu j'ai été jugé, par le jugement juste de Dieu j'ai été condamné.) »

Saisi d'épouvante, je jetai précipitamment la bourse dans l'abîme, en adressant à l'homme gris ces dernières paroles : « Je t'adjure au nom de Dieu, éloigne-toi d'ici. être maudit, et ne reparais plus jamais devant mes yeux ! » Il se leva d'un air sinistre et disparut aussitôt derrière les rochers qui formaient l'enceinte de ce lieu sauvage.



IX

E me trouvais donc sans ombre et sans argent ; mais ma poitrine était soulagée d'un poids énorme : j'étais content. Si je n'avais pas perdu ma bien-aimée ou si en la perdant je m'étais senti exempt de reproches, je crois que j'aurais pu être heureux. Cependant je ne savais quel parti prendre.

Je fouillai dans mes poches et y trouvai encore quelques

pièces d'or ; je les comptai et me mis à rire. J'avais laissé mon cheval dans l'auberge au pied de la montagne ; je n'osais y retourner ; il me fallait au moins attendre le coucher du soleil, et celui-ci était encore assez haut à l'horizon. Je m'étendis à l'ombre des arbres les plus proches, et je m'endormis paisiblement.

De riantes images s'enlacèrent autour de moi en une danse joyeuse, et j'eus un rêve délicieux. Mina, couronnée de fleurs, passa devant moi en me souriant d'un air amical. L'honnête Bendel, le front également ceint de fleurs, m'envoya aussi un affectueux salut. J'en vis beaucoup d'autres encore, et toi-même, je crois, Chamisso, bien loin dans la foule. Une vive lumière brillait, mais aucun n'avait d'ombre ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cela n'avait rien de choquant. Ce n'étaient, sous les bosquets de palmiers, que fleurs et chansons, amour et joie.... Je ne pouvais ni retenir ni même distinguer ces aimables formes fugitives presque aussitôt évanouies ; mais ce rêve me rendait heureux, et je craignais de le voir finir. Déjà réveillé, en effet, je tenais encore les yeux clos, afin d'arrêter plus longtemps devant mon esprit ces apparitions rapides.

J'ouvris enfin les yeux. Le soleil brillait toujours, mais à l'orient ; j'avais dormi toute la nuit. J'en conclus que je ne devais plus retourner à mon auberge. Je fis sans regret le sacrifice de ce que j'y avais encore, et je résolus de suivre à pied un sentier qui conduisait au bas de la montagne. Je laissai à la destinée le soin d'accomplir ses desseins sur moi. Je ne reportai pas mes regards en arrière, je ne songeai même pas à recourir à Bendel, que j'avais laissé riche.

Je m'examinai en vue du nouveau rôle que j'allais avoir à jouer. Mon habillement était fort modeste ; j'étais vêtu d'un vieil habit à brandebourgs noirs que j'avais déjà porté à Berlin et qui, je ne sais comment, m'était tombé sous la main pour ce voyage. J'avais sur la tête un bonnet de route, et aux pieds une paire de vieilles bottes. Je me levai, et après avoir coupé, comme souvenir, un bâton nouveau, je me mis en marche.

Dans la forêt je rencontrai un vieux paysan qui me salua d'un air affable ; j'engageai la conversation avec lui. Je m'informai, en voyageur curieux, d'abord du chemin, puis de la contrée et de ses habitants, des productions de la montagne, etc. Il répondit intelligemment et avec détails à mes questions. Nous arrivâmes au lit d'un torrent qui avait ravagé une vaste étendue de la forêt. A la vue de cet espace éclairé par le soleil, je frissonnai intérieurement ; je laissai



le paysan passer devant moi. Mais au milieu de l'endroit dangereux il se retourna pour me raconter l'histoire de cette dévastation. Il remarqua bientôt ce qui me manquait, et s'interrompant dans sa narration : « Comment donc cela se fait-il ? Monsieur n'a point d'ombre ! — Hélas !

hélas ! répondis-je en soupirant, je l'ai perdue, ainsi que mes cheveux et mes ongles, pendant une longue et grave maladie. Voyez, père, à mon âge, les cheveux qui m'ont repoussé sont tout blancs, mes ongles très courts, et pour mon ombre, elle ne veut pas encore revenir.

— Eh ! eh ! répliqua le vieux en secouant la tête, point d'ombre, cela ne vaut rien ! c'est une bien mauvaise maladie que Monsieur a eue là ! »

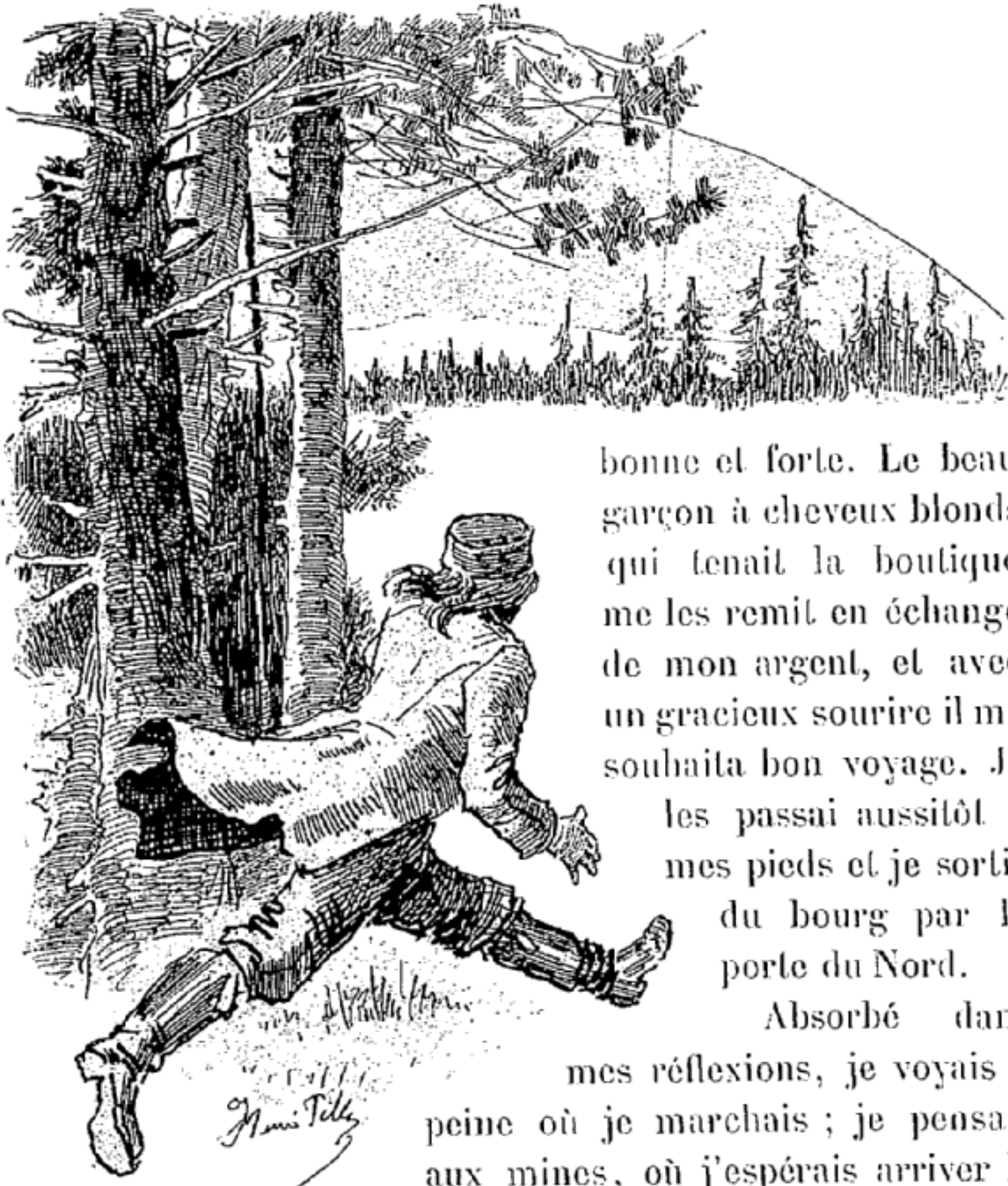
Il ne continua pas son récit et me quitta sans mot dire au premier chemin de traverse qui se présenta.

Des larmes amères ruisselèrent sur mes joues, et c'en fut fait de ma gaieté.

Je poursuivis tristement ma route et ne recherchai plus la moindre société. Je me tenais au plus épais du bois, et je devais souvent, lorsque j'avais à traverser un endroit où brillait le soleil, attendre des heures entières qu'aucun œil humain ne mît obstacle à mon passage. Je tâchais de trouver un gîte le soir dans les villages. Je me dirigeais vers des mines situées dans la montagne, où j'espérais pouvoir m'employer ; car non seulement ma situation présente me faisait une obligation de songer à ma subsistance, mais j'avais reconnu qu'un travail acharné était l'unique remède aux pensées qui me dévoraient.

Quelques journées de marche par un temps pluvieux me firent avancer rapidement, mais aux dépens de mes bottes, qui avaient été destinées au comte Pierre, et non au piéton. J'allais déjà nu-pieds ; il me fallait renouveler ma chaussure. Le lendemain matin je m'occupai sérieusement de cette affaire dans un bourg où il y avait foire ; je m'arrêtai devant une boutique où l'on vendait des bottes tant

vieilles que neuves. Je fus longtemps à choisir et à marchander. Une paire de bottes neuves m'aurait bien convenu, mais je dus y renoncer, tant le prix en était exagéré. Je me contentai donc d'une paire déjà portée, mais encore



bonne et forte. Le beau garçon à cheveux blonds qui tenait la boutique me les remit en échange de mon argent, et avec un gracieux sourire il me souhaita bon voyage. Je les passai aussitôt à mes pieds et je sortis du bourg par la porte du Nord.

Absorbé dans mes réflexions, je voyais à peine où je marchais ; je pensais aux mines, où j'espérais arriver le soir même, et à la façon de m'y présenter.

J'avais à peine fait deux cents pas, quand je m'aperçus

que j'avais perdu ma route. Je jetai les yeux autour de moi, je me trouvais dans une antique et sauvage forêt de sapins, dont la cognée semblait n'avoir jamais approché. Je pénétrai un peu plus avant; je me vis au milieu de rochers stériles couverts seulement de mousse et de saxifrages, auxquels se mêlaient des champs de neige et de glace. L'air était très froid. Je regardai derrière moi; la forêt avait disparu. Je fis encore quelques pas; le silence de la mort m'environnait. Le champ de glace s'étendait à perte de vue, un brouillard épais y planait lourdement. Le soleil apparaissait sanglant au bord de l'horizon. Le froid était intolérable. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. La gelée qui engourdissait mes membres me força à hâter

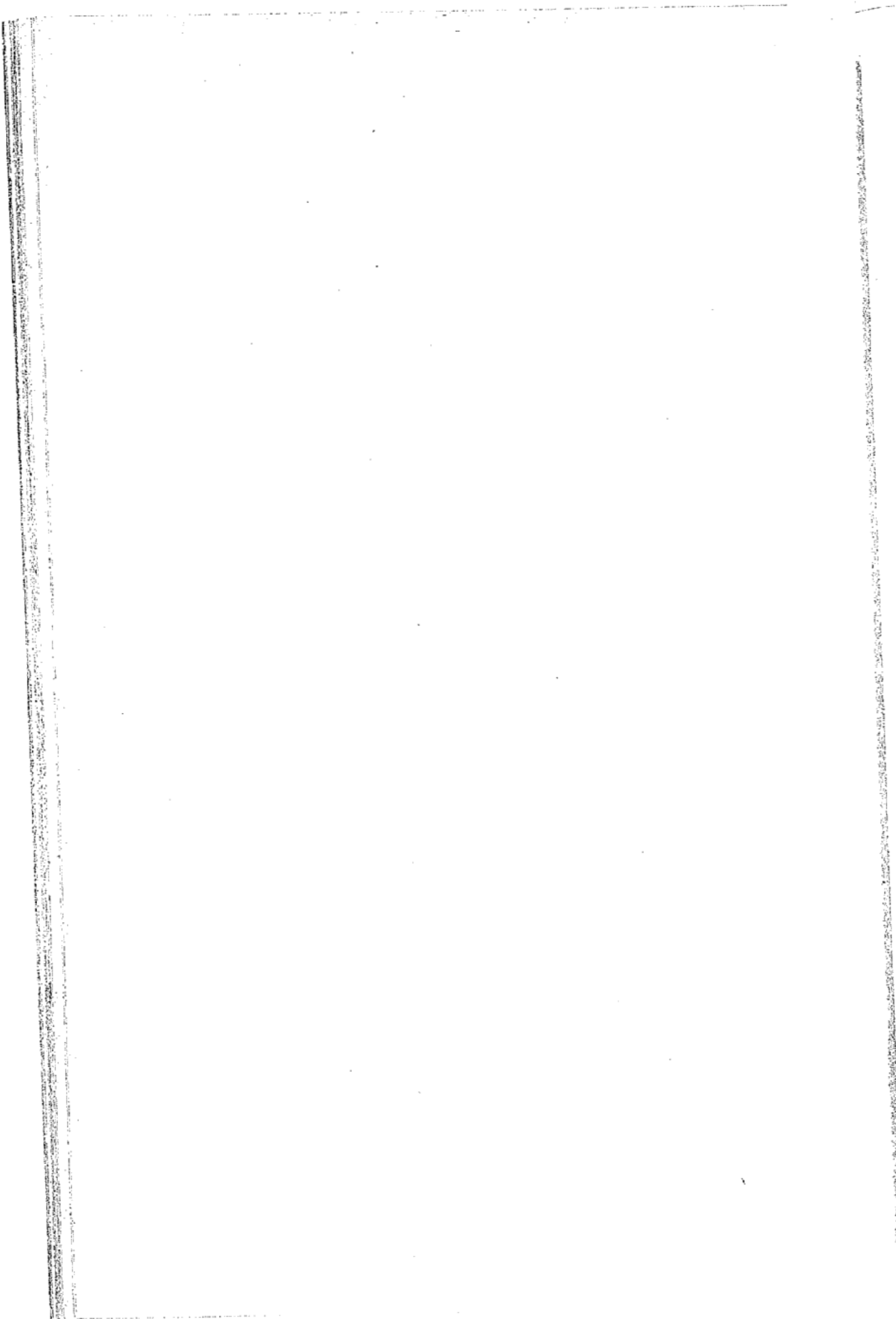


le pas. J'entendais seulement le mugissement lointain des flots. Un pas de plus, et je fus aux bords glacés d'un océan. A mon aspect, d'innombrables troupes de phoques se précipitèrent tumultueusement dans les eaux. Je suivis le rivage: je revis des rochers nus, des plaines, des forêts de bou-

leaux et de sapins. Je courus encore pendant quelques minutes droit devant moi: la chaleur était étouffante. Je regardai autour de moi: j'étais au milieu de beaux champs de riz et de mûriers. Je m'abritai sous leur ombrage et je tirai ma montre: il n'y avait pas un quart d'heure que j'avais quitté le bourg et sa foire. Je croyais rêver; pour m'éveiller, je me mordis la langue; mais

j'étais bien réellement éveillé. Je fermai les yeux afin de rassembler mes idées. D'étranges syllabes prononcées d'un ton nasillard frappèrent mon oreille. Je levai les yeux : deux Chinois, bien reconnaissables à la coupe asiatique de leur figure, si leur costume n'avait déjà suffi pour m'instruire, m'adressaient dans leur langue les salutations usitées chez eux. Je reculai de deux pas : je ne les vis plus. Le paysage était complètement changé : des arbres et des bois avaient remplacé les rizières. J'examinai ces arbres et les plantes en fleurs : j'y reconnus des productions du sud-est de l'Asie. Je voulus m'approcher d'un de ces arbres : un pas, et de nouveau tout changea. Alors je me mis à marcher comme une recrue que l'on exerce, lentement et à pas comptés. Terres, plaines, prairies, montagnes, steppes, déserts de sable se déroulaient successivement, avec une rapidité merveilleuse, à mes regards étonnés. Nul doute : j'avais aux pieds des bottes de sept lieues.







X

Un sentiment muet de piété me fit tomber à genoux, et je versai des larmes de reconnaissance. Mon avenir se révélait clairement à moi. Banni pour une première faute de la société des

hommes, j'allais, en compensation, me réfugier dans le sein de la nature que j'ai toujours aimée ; la terre s'ouvrait devant moi comme un riche jardin, l'étude allait devenir la force directrice de ma vie, et la science le but de celle-ci.

Ce n'était pas là un parti que je prenais. Je n'ai fait depuis lors que travailler avec une ardeur calme et continue à réaliser fidèlement l'idéal qui s'offrait à mon esprit, et le degré auquel je m'en suis approché a été la mesure constante de ma propre satisfaction.

Je bondis impétueusement, impatient que j'étais d'entrer en possession, par un rapide coup d'œil, du champ où désormais je voulais moissonner. J'étais debout sur les hauteurs du Thibet, et le soleil, que j'avais vu se lever peu d'heures auparavant, s'inclinait ici déjà vers son couchant. Je le rejoignis dans sa course, en traversant l'Asie d'orient en occident, et j'entrai en Afrique; à diverses reprises je la parcourus curieusement dans tous les sens. Je contemplais en Égypte les pyramides et les temples antiques, lorsque j'aperçus dans le désert, non loin de Thèbes aux cent portes, les grottes qu'habitaient autrefois les ermites chrétiens; soudain cette pensée surgit en moi : « Ici sera ma demeure ! » Je choisis pour ma future habitation l'une des cavernes les plus retirées, à la fois spacieuse, commode et inaccessible aux chacals; puis je poursuivis ma course.

J'entrai en Europe par les colonnes d'Hercule. Après avoir inspecté ses provinces du sud et du nord, je passai de l'Asie septentrionale, par les glaces polaires, dans le Groenland et en Amérique. Je parcourus les deux parties de ce continent, et l'hiver, qui déjà régnait au sud, me chassa promptement du cap Horn vers le nord.

Je m'arrêtai, attendant qu'il fit jour, dans l'Asie orientale; après m'être un peu reposé, je repris ma course. Je suivis, à travers les deux Amériques, la chaîne de montagnes la plus élevée de notre globe. Je marchais lentement et avec précaution de sommet en sommet, tantôt sur des volcans enflammés, tantôt sur des pics couverts de neige, ayant souvent peine à respirer. J'atteignis le mont Élie, et, par-dessus le détroit de Behring, je sautai

en Asie. J'en suivis les côtes orientales dans toutes leurs sinuosités, examinant avec une attention particulière celles des îles voisines qui pourraient m'être accessibles.

De la presqu'île de Malacca, mes bottes me portèrent sur Sumatra, Java, Bali et Lamboc. J'essayai, souvent non sans danger, mais toujours en vain, de me frayer, au travers des petites îles et des rochers dont cette mer est remplie, un passage au nord-ouest vers Bornéo et les autres îles de cet archipel. Il me fallut renoncer à cet espoir. Enfin je m'assis sur la pointe la plus élevée de Lamboc, et, le visage tourné vers le sud et l'est, je me mis à pleurer, comme devant la grille solidement fermée de ma prison, de ce que j'avais si tôt rencontré une limite infranchissable. La Nouvelle-Hollande, ce curieux pays si nécessaire à l'intelligence de la terre et de son vêtement tissé par le soleil, la Nouvelle-Hollande m'était fermée, ainsi que la mer du Sud avec ses îles de zoophytes, et je voyais dès l'origine toutes mes collections et mes travaux condamnés à rester de simples fragments. O mou cher Adelbert, qu'est-ce donc que les efforts des hommes!

Souvent, durant le plus rigoureux hiver de l'Amérique du Sud, je me suis élancé du cap Horn, cherchant à parcourir, par le glacier polaire, les deux cents pas peut-être qui me séparaient de la terre de Diémen et de la Nouvelle-Hollande, même sans m'inquiéter du retour, et dût cet affreux pays se refermer sur moi comme la pierre de mon tombeau; je me suis risqué dans ce but, avec une audace téméraire, sur des glaces flottantes; j'ai bravé le froid et les flots. C'a été en vain: je n'ai pas encore vu la Nouvelle-Hollande. Alors je revenais chaque fois à Lam-

boc, et, assis sur sa pointe la plus élevée, le visage tourné vers le sud et l'est, je recommençais à pleurer, comme devant la grille solidement fermée de ma prison.

Enfin je m'arrachai de ce lieu, et, le cœur plein de tristesse, je rentrai dans l'intérieur de l'Asie. J'en parcourus



les parties que je ne connaissais pas encore, en poursuivant l'aube vers l'ouest, et j'arrivai cette même nuit en Thébaidé, dans la demeure que je m'étais choisie la veille.

Dès que je me fus un peu reposé et que le jour éclaira l'Europe, mon premier soin fut de me procurer ce qui m'était nécessaire. Avant tout je songeai au moyen d'enrayer mes bottes; j'avais éprouvé, en effet, combien il était incommode de devoir les ôter chaque fois que je voulais raccourcir le pas ou examiner à loisir les objets proches. Une paire de pantoufles mises par-dessus eut

tout l'effet que je m'en étais promis. Plus tard même j'en portai toujours deux paires avec moi, parce qu'il m'arrivait assez souvent d'en jeter une de mes pieds, sans avoir le temps de la ramasser, quand des lions, des hommes ou des hyènes venaient m'effrayer au milieu de mes recherches de botanique. Ma montre était pour la courte durée de mes courses un excellent chronomètre. Il me fallait encore un sextant, quelques instruments de physique et quelques livres.

Je fis, pour me les procurer, quelques tournées anxieuses à Londres et à Paris, qu'un brouillard favorable voila heureusement. Quand le reste de mon or magique fut épuisé, j'apportai en paiement de l'ivoire d'Afrique, facile à trouver; il est vrai que je devais choisir les plus petites dents d'éléphants, celles dont le poids n'excédait pas mes forces. Je fus bientôt pourvu de tout, et je commençai, en savant amateur, mon nouveau genre de vie.

Je parcourus dans tous les sens la terre, mesurant tantôt ses hauteurs, tantôt la température de ses sources et celle de l'air; ici j'observais les animaux, là j'examinais les plantes. Je courais de l'équateur au pôle, d'un continent à l'autre, comparant les expériences aux expériences. Les œufs des autruches de l'Afrique et ceux des oiseaux des mers du Nord formaient, avec les fruits des palmiers et les bananes des tropiques, ma nourriture accoutumée.

Pour remplacer le bonheur qui me manquait, j'avais le tabac; au lieu de l'amitié des hommes, l'amour d'un fidèle barbet qui gardait ma grotte dans la Thébaïde. Lorsque j'y

revenais, chargé de nouveaux trésors, ses bonds joyeux et ses caresses me faisaient sentir que je n'étais pas seul sur la terre.

Une aventure devait encore me ramener parmi les hommes.





XI

X jour que, dans une contrée du Nord, mes bottes enrayées, je cueillais des lichens et des algues, un ours blanc, au détour d'un rocher, se présenta inopinément à moi. Je voulus jeter mes

pantoufles, gagner une île située en face, qu'un rocher nu séparait de moi. Je posai un pied ferme sur le récif — et je tombai de l'autre côté dans la mer. Je n'avais pas remarqué qu'une de mes pantoufles était restée attachée à l'autre pied.

Le grand froid me saisit ; j'eus peine à me tirer de ce danger. Dès que j'eus regagné la terre, je courus au plus vite vers les déserts de Libye, pour me sécher au soleil.

Mais ses rayons tombèrent si lourdement sur ma tête, que, tout malade, je me rejetai en chancelant vers le Nord. J'essayai, par un exercice violent, de me procurer du soulagement, et je courus, d'un pas rapide quoique incertain, de l'ouest à l'est, de l'est à l'ouest. Je me trouvais tantôt dans la clarté, tantôt dans les ténèbres ; tantôt en hiver, tantôt en été.

J'ignore combien de temps dura cette course furibonde. Une fièvre ardente embrasait mes veines. Je sentis avec angoisse que la raison m'abandonnait. Le malheur voulut encore que dans cette marche désordonnée je marchasse sur le pied de quelqu'un, à qui sans doute je fis mal. Je reçus un coup violent et tombai sur le sol.

Quand je revins à moi, j'étais couché mollement dans un bon lit, au milieu de beaucoup d'autres, dans une belle et vaste salle. Quelqu'un était à mon chevet ; des personnes allaient dans la salle d'un lit à l'autre. Elles vinrent au mien et s'entretenirent de moi. Elles me nommaient « Numéro douze », bien qu'à mes pieds, contre le mur, sur une table de marbre noir, fût écrit bien distinctement en grosses lettres d'or le nom suivant :

Pierre Schlémihl

Ce n'était pas une illusion, je lisais ce nom nettement. Au-dessus étaient encore deux lignes d'écriture ; mais, celles-ci, j'étais trop faible pour les déchiffrer. Je refermai les yeux.

J'entendis lire à haute et intelligible voix quelque chose où il était question de Pierre Schlémihl ; mais je ne pus

en saisir le sens. Je vis s'approcher de mon lit un homme à l'air affable et une très belle femme vêtue de noir. Leurs physionomies ne m'étaient pas étrangères, et cependant je ne parvenais pas à les reconnaître.



Quelque temps s'écoula ; je repris des forces. Je m'appelais « Numéro douze », et « Numéro douze » passait pour un juif, à cause de sa longue barbe ; mais il n'en était pas moins bien soigné pour cela. On ne paraissait pas avoir remarqué qu'il n'eût pas d'ombre. On m'assura que

mes bottes et tous les objets trouvés sur moi à mon entrée dans la maison avaient été mis en bonne et sûre garde, pour m'être restitués après ma guérison. Le lieu où je gisais, malade, s'appelait SCHLÉMIHLIUM. Ce que j'entendais réciter chaque jour était une exhortation à prier pour Pierre Schlémihl, fondateur et bienfaiteur de l'établissement. L'homme à l'air affable que j'avais vu près de mon lit était Bendel ; la belle femme était Mina.

Je guéris dans le SCHLÉMIHLIUM, sans être reconnu, et j'appris bien autre chose encore. J'étais dans la ville natale de Bendel. Il y avait fondé sous mon nom, avec le reste de cet or qui ne m'avait pas porté bonheur, cet hospice où des malheureux me bénissaient, et qu'il dirigeait lui-même. Mina était veuve ; un malheureux procès criminel avait coûté la vie à M. Rascal, et à elle-même la plus grande partie de sa fortune. Ses parents n'existaient plus. Elle vivait ici en veuve craignant Dieu, dans la pratique des œuvres charitables.

Elle s'entretenait un jour avec Bendel auprès du lit du « Numéro douze ». — Pourquoi donc, Madame, venez-vous si souvent vous exposer à l'air dangereux qui règne ici ? Le sort vous est-il donc si dur, que vous désiriez mourir ? — Non, cher Bendel, depuis la fin de mon long rêve, depuis que je me suis éveillée de mon sommeil intérieur, je me trouve bien, et je ne souhaite ni ne crains plus la mort ; je pense avec sérénité au passé et à l'avenir. Et vous, n'est-ce pas aussi avec une secrète satisfaction que vous témoignez semblable fidélité à votre maître et ami ? — Oui, Madame, grâce à Dieu ! Notre destinée a été vraiment bien étrange ; nous avons inconsidérément

puisé dans la coupe pleine beaucoup de joies et d'amères douleurs ; aujourd'hui la coupe est vide. On pourrait croire maintenant que tout cela n'a été qu'une répétition d'essai, et qu'après cette utile épreuve, nous n'avons plus qu'à attendre la pièce proprement dite. Mais cette pièce est bien différente, et l'on ne regrette pas l'illusion première ; on est content, en somme, d'avoir vécu comme on l'a fait. Je suis persuadé, pour ma part, que notre vieil ami aussi se trouve mieux aujourd'hui qu'autrefois.

— Je suis de votre avis, répondit la belle veuve ; et tous deux passèrent devant moi et s'éloignèrent.

Cette conversation m'avait profondément impressionné. Je me demandais si je me ferais connaître ou si je partirais sans avoir révélé mon nom. Enfin je me décidai. Me faisant donner papier et crayon, j'écrivis ces mots :

« Oui, votre vieil ami aussi se trouve mieux aujourd'hui qu'autrefois ; et s'il expie, c'est une expiation salutaire. »

Ensuite, me sentant plus fort, je demandai à m'habiller. On alla chercher la clef d'une petite armoire qui était près de mon lit. Elle renfermait tout ce qui m'appartenait. Je me revêtis de mes vêtements, suspendis au-dessus de ma *kurtka* ma boîte de botanique, où je retrouvai avec joie mes lichens du Nord. Je mis mes bottes, je déposai le billet sur mon lit, et, quand la porte s'ouvrit, j'étais déjà loin du SCHLÉMIUM..... sur la route de la Thébaïde.

Comme je suivais, le long des côtes de la Syrie, la route par laquelle je m'étais, la dernière fois, éloigné de ma demeure, je vis mon chien, mon brave Figaro, venir à ma rencontre. L'excellent barbet semblait avoir suivi la

trace de son maître, qu'il avait longtemps attendu en vain. Je m'arrêtai et l'appelai. Il bondit vers moi en aboyant et en



me donnant mille témoignages de joie. Je le pris sous mon bras, car certainement il ne pouvait me suivre, et je le reconduisis dans ma demeure.

Tout y était dans le même ordre. A mesure que je recouvrais mes forces, je revins peu à peu à mes occupations accoutumées et à mon ancien genre de vie. Seulement, j'évitai toute une année le froid polaire, que je ne pouvais absolument supporter.

Et c'est ainsi, mon cher Chamisso, que je continue à vivre. Mes bottes ne s'usent point, comme me l'avait fait craindre d'abord le très docte ouvrage du célèbre Tieckius : *De rebus gestis Pollicilli*¹. Elles ne perdent rien de leur vertu. Ma force, seule, s'en va. Mais j'ai la consolation de l'avoir employée, non sans profit, à poursuivre un but invariable. Partout où mes bottes m'ont porté, j'ai étudié, plus à fond qu'aucun homme avant moi, la terre, sa forme, ses hauteurs, sa température, les variations de son atmosphère, les phénomènes de sa force magnétique et ceux de sa vie, particulièrement dans le règne

¹ Tieckius, c'est-à-dire Louis Tieck (1773-1853), un des principaux représentants du romantisme allemand. *De rebus gestis Pollicilli* (Les exploits du petit Poucet) est la traduction latine d'un conte dramatique en trois actes et en prose, *Das Däumchen*, publié en 1844 par cet écrivain.

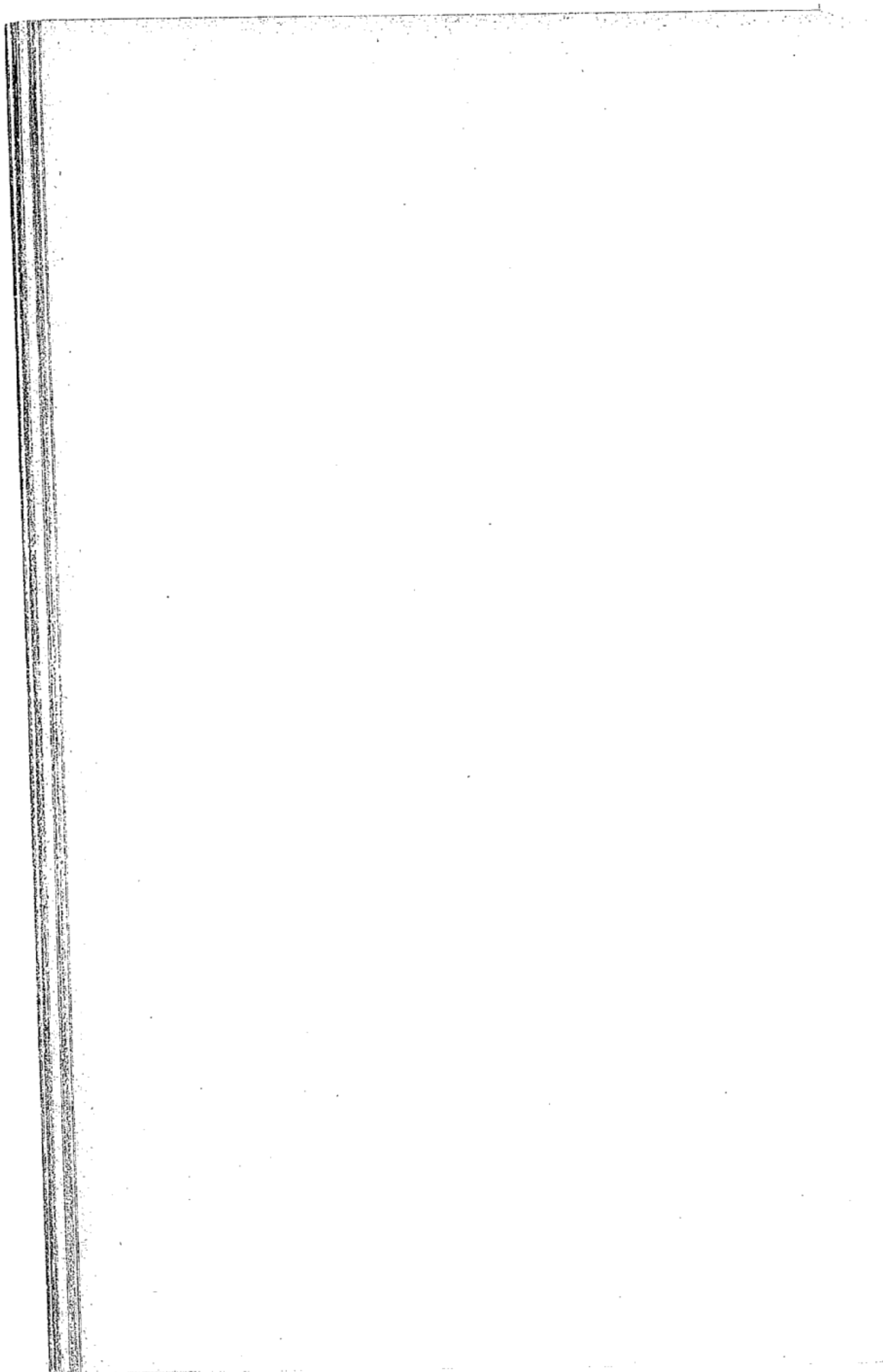
végétal. J'ai exposé dans divers ouvrages, le plus exactement possible, les faits avec ordre, et j'ai noté en passant, dans plusieurs traités, mes conjectures et mes vues. J'ai fixé la géographie de l'intérieur de l'Afrique et celle des régions du pôle nord ; celle de l'intérieur de l'Asie et de ses côtes orientales. Mon *Histoire des plantes des deux mondes* est là comme un grand fragment de la flore universelle et comme un chaînon de mon système de la nature. Je crois ainsi non seulement avoir augmenté d'un tiers au moins le nombre des espèces connues, mais encore avoir apporté ma contribution au système de la nature et à la géographie des plantes. Je travaille assidûment, à cette heure, à ma faune. Je prendrai soin qu'avant ma mort mes manuscrits soient remis à l'Université de Berlin.

Et toi, mon cher Chamisso, je t'ai choisi pour dépositaire de ma merveilleuse histoire, afin que, lorsque j'aurai disparu de la terre, elle puisse peut-être servir d'utile leçon à certains de ses habitants. Quant à toi, mon ami, veux-tu vivre parmi les hommes ? Apprends alors à révéler d'abord l'ombre, puis l'argent. — Veux-tu vivre pour toi et pour ce qu'il y a de meilleur en toi ? Oh ! alors, tu n'as pas besoin de conseil.





POÉSIES



L'AMOUR ET LA VIE DES FEMMES

I

Depuis que je l'ai vu, je crois être aveugle ; partout où je regarde, je ne vois que lui seul ; comme en un rêve lucide, son image plane devant moi ; elle surgit de l'obscurité, resplendissante de lumière.

Sans lui, tout, autour de moi, est dépourvu d'éclat et de couleur ; je ne désire plus m'associer aux jeux de mes sœurs, j'aimerais mieux pleurer en silence dans ma chambrette. Depuis que je l'ai vu, je crois être aveugle.

II

Lui, le plus superbe de tous, comme il est doux, comme il est bon ! Quelles lèvres charmantes ! quel œil limpide ! quelle intelligence et quel courage !

Ainsi que là-haut, dans la profondeur azurée, brille magnifiquement cette étoile, de même il étincelle dans mon ciel, bien loin au-dessus de moi.

Oh ! je t'en prie, poursuis ta route comme tu le dois. Je ne veux que contempler ta clarté, la contempler humblement, à la fois heureuse et triste !

N'entends pas ma silencieuse prière, consacrée seulement à ton bonheur ! Il ne faut pas que tu connaisses ton indigne servante, astre superbe et grandiose !

Seule la plus digne entre toutes satisfera ton choix ; et je veux la bénir, la bienheureuse femme, je veux la bénir mille fois.

Je veux me réjouir — puis pleurer... Ensuite je serai heureuse. — Et quand mon cœur se briserait ? Qu'importe ? Brise-toi, mon cœur !

III

Je ne puis le concevoir, je ne puis y croire : un rêve m'a abusée ! Comment m'aurait-il préférée entre toutes, pauvre fille que je suis !

Il m'a semblé qu'il a dit : Je suis à toi pour la vie ! Il m'a semblé... Je continue à rêver, cela ne peut être.

Oh ! laisse-moi mourir dans ce rêve, bercée contre ta poitrine ! Laisse-moi savourer la mort la plus délicieuse, en versant des larmes d'indicible joie !

IV

Anneau qui enserres mon doigt, petit anneau d'or, je te presse pieusement sur mes lèvres, je te presse pieusement sur mon cœur.

J'avais cessé de le rêver, le rêve paisible de l'enfance ;

je me trouvais perdue, toute seule, dans l'espace vide et sans fin.

Anneau qui enserres mon doigt, c'est toi qui, pour la première fois, as révélé à mon regard la valeur inestimable de la vie.

Je vivrai pour le servir, je lui appartiendrai entièrement, je me donnerai pleinement à lui et me trouverai transfigurée à son éclat.

Anneau qui enserres mon doigt, petit anneau d'or, je te presse pieusement sur mes lèvres, je te presse pieusement sur mon cœur.

V

Aidez-moi en ce jour, mes sœurs, à me parer ; venez en aide à l'heureuse fiancée ; entrelacez autour de mon front la couronne de myrte fleuri.

Quand, le cœur joyeux, je me précipitai dans les bras du bien-aimé, il appela impatiemment de ses vœux le jour d'aujourd'hui.



Aidez-moi, mes sœurs ; aidez-moi à bannir une angoisse folle ! Car je veux l'accueillir avec un visage riant, lui, la source de tout bonheur.

Es-tu arrivé, mon bien-aimé? soleil, répands-tu sur moi tes rayons? Laisse-moi, d'un cœur pieux et humble, m'incliner vers mon époux et maître.

O mes sœurs, semez les fleurs sur son passage; offrez-lui des roses en boutons! Pour vous, je vous salue avec mélancolie, et je m'éloigne joyeuse de votre troupe.

VI

Doux ami, tu me regardes d'un air étonné; tu ne peux t'expliquer mes larmes. Laisse, pour une fois, ces perles humides trembler joyeusement à ma paupière.

Quelle angoisse dans mon sein! en même temps quel bonheur! Si seulement je pouvais exprimer par des mots tout ce que j'éprouve! Viens cacher ton visage contre ma poitrine; je veux te confier à l'oreille toute ma joie.

J'ai questionné ma bonne mère..... elle m'a mise au fait de tout. Je sais maintenant que, selon toute apparence, il faudra bientôt nous pourvoir d'un berceau.

Connais-tu maintenant la cause de mes larmes? dois-je te les cacher, ô mon cher époux? Reste sur mon cœur et sens ses battements, de façon que je puisse t'étreindre toujours plus fortement.

Ici, près de mon lit, il y a place pour le berceau qui abritera mon charmant rêve. Le jour viendra où ce rêve se dissipera, et ton image en surgira en me souriant.

VII

Sur mon cœur, sur ma poitrine, toi, mes délices et ma joie !

Le bonheur est l'amour ; l'amour est le bonheur : je l'ai dit et ne m'en dédirai pas.

Je me suis estimée plus qu'heureuse ; je suis plus qu'heureuse à présent.

Celle-là seule aime son enfant, qui l'allaitte et le nourrit elle-même.

Une mère seule sait ce qu'on entend par aimer et être heureuse.

Oh ! comme je plains le malheureux privé de l'amour maternel !

Tu me regardes et te mets à sourire, cher petit ange !

Sur mon cœur, sur ma poitrine, toi, mes délices et ma joie !

VIII

Tu m'as causé la première douleur en ta vie, mais une douleur immense ! tu dors, homme dur et impitoyable, tu dors le sommeil de la mort !

L'abandonnée jette ses regards devant elle : le monde est vide. J'ai aimé et j'ai vécu ; maintenant je ne vis plus.

Je me retire silencieusement en moi-même; le voile tombe. Alors je te possède de nouveau, ainsi que mon bonheur passé, toi qui es mon univers!

IX

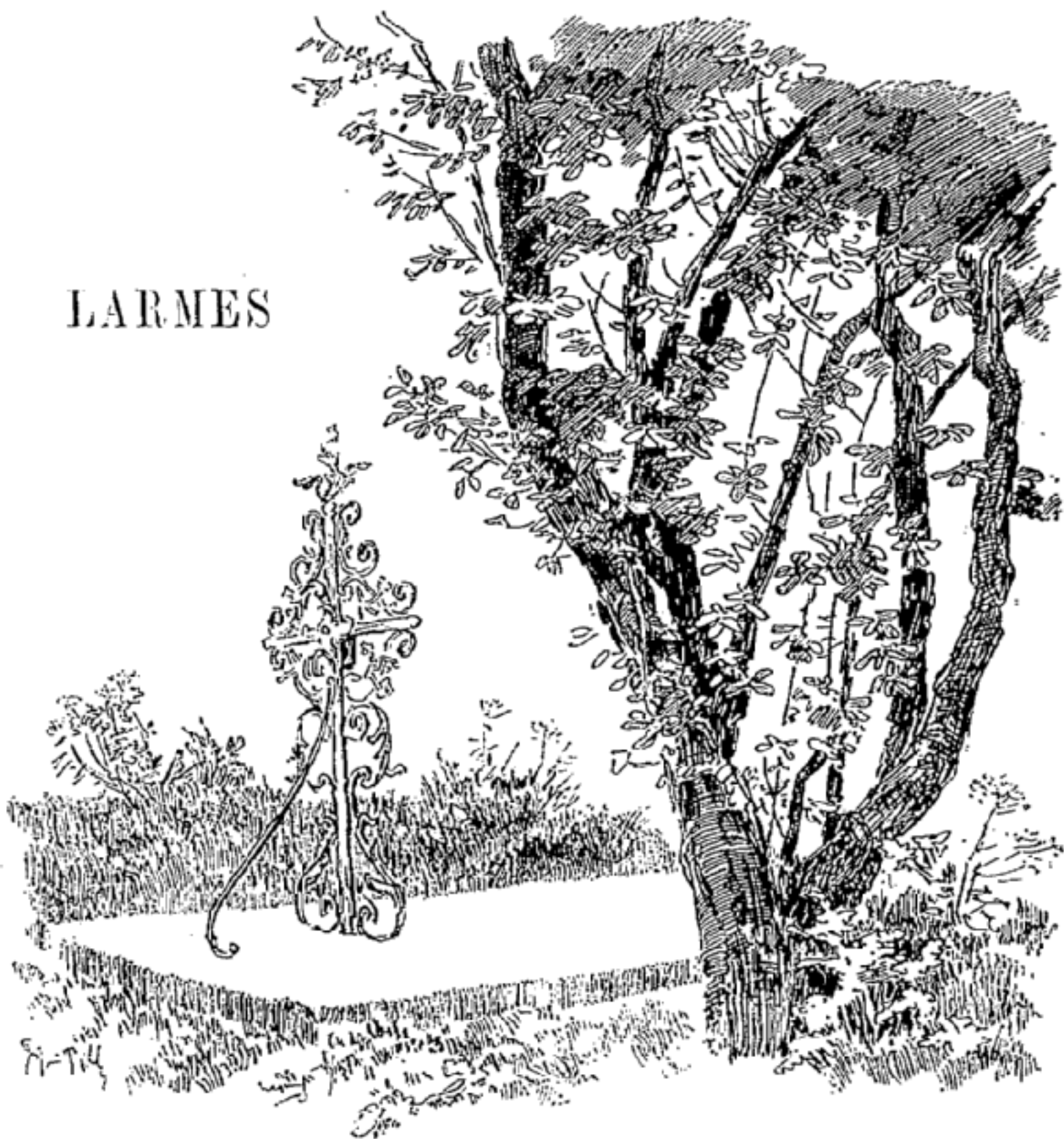
Rêve des jours qui maintenant sont loin, fille de ma fille, ma douce enfant, emporte avec toi dans la vie joyeuse, avant que le linceul recouvre l'aïeule lasse, emporte ma bénédiction!

Tu me vois en cheveux blancs, le corps amaigri, le visage pâle; et cependant j'ai été comme toi, j'ai été jeune et pleine de gaieté; j'ai aimé comme tu aimes, comme toi j'ai été fiancée, et toi aussi tu deviendras grise comme je le suis devenue moi-même.

Laisse le temps s'enfuir à tire-d'aile; conserve seulement d'une façon inébranlable le refuge de ton cœur. Je l'ai dit autrefois et ne veux pas m'en dédire: le bonheur est seulement l'amour, l'amour est seulement le bonheur.

Emporte dans ta vie joyeuse, avant que le linceul recouvre l'aïeule lasse, emporte ma bénédiction! Dût ton cœur se briser, reste ferme en ton courage; que la douleur de l'amour soit alors ton bien suprême!

LARMES



I

Quel crime ai-je commis, ô mon père? Tu me brises le cœur, et tu ne m'en donnes pas la raison.

Sur ton ordre, j'ai renoncé à lui, mais je ne l'ai pas oublié, et je ne t'en ai pas fait mystère.

Il continue à vivre en moi, et moi-même je suis morte; et sur moi s'exerce la défense sévère.

Maintenant que mon cœur et ma volonté sont brisés, ta pauvre fille ne te demande plus qu'une grâce.

Quand, bientôt, mes yeux fatigués se fermeront et que les tiens peut-être verseront des pleurs,

Alors dépose-moi contre le mur de l'église, près du buisson de sureaux, là où repose ma mère.

II

Avant que l'aurore se dégageât à l'orient, j'ai attendu, tremblante, à la fenêtre, et regardé au dehors.

Et à midi j'ai pleuré amèrement, et je me suis pourtant dit au fond du cœur : Il viendra encore.

La nuit est venue, la nuit qui m'a fait peur. Le voici maintenant perdu, le jour que j'attendais avec tant d'impatience!

III

Ce n'est pas la rosée, ce n'est pas la pluie qui pénètrent, mère, dans ton tombeau; ce sont des larmes, les larmes de ta pauvre enfant qui coulent brûlantes jusqu'à toi.

Et je creuse, je creuse, je creuse; de mes ongles jaillit le sang. Ah! le cœur déchiré et sanglant, torturé par la douleur, je t'apporte tout ce que je possède!

Ma bague, tu me la garderas soigneusement, bonne mère. Ils disent que je dois en porter une autre et jeter celle-ci.

O ma bague, cher joyau ! faut-il donc nous séparer ?
Oh ! j'irai te chercher bientôt sous la terre, et alors de
nouveau tu m'appartiendras.

IV

Rappelle-toi, bien-aimé, mon amour et ma fidélité ; rappelle-toi de quel cœur joyeux, sans chagrin et sans regret, je t'ai librement promis de t'aimer, de vivre pour toi ! — Maintenant cherche une autre amante !

Hélas ! il vint, examina les champs et la maison que m'a laissés ma mère, causa et marchanda avec mon père, qui m'enjoignit durement..... La parole donnée par moi était vaine, ma fidélité est rompue, mon cœur brisé..... Maintenant cherche une autre amante !

Et le prêtre, indifférent, bénit une alliance qui n'avait pas été formée dans le ciel !... Loin d'ici, loin d'ici, pour trouver un autre bonheur ! — Maintenant cherche une autre amante !

V

La femme qui, perdue dans la joie et l'extase, a mis au monde un enfant qu'elle tient enlacé dans ses bras, cette femme chante les louanges et la gloire et te remercie avec des larmes, ô Maître de l'Univers !

Mais celle à qui tu as refusé le bonheur de la fécondité, celle-là pleure, s'attriste, se désole, lève les bras vers toi et t'adresse cette prière : Ah ! aie pitié de moi ! aie pitié de moi !

Moi, misérable entre toutes, pécheresse couverte de honte, mon désespoir est sans bornes ! Je t'implore — malheur à moi ! — je t'implore : Ah ! par pitié ou par vengeance, rends infécond mon sein !

VI

J'ai cru le voir dans mon sommeil : ma chevelure se dresse encore d'effroi. Oh ! que n'ai-je passé la nuit à pleurer, sans dormir, comme mainte nuit auparavant !

Je l'ai vu défiguré, pâle, en lambeaux ; il paraissait écrire sur le sable. Il écrivait nos noms, je l'ai reconnu aussitôt. Et alors je me suis mise à crier.

Il tressaillit, effrayé à ce cri ; il me regarda, muet comme la tombe. J'étendis les bras vers lui — et il se détourna de moi !

VII

Quelle est la cause de ma pâleur ? tu voudrais la connaître ? Va, va, continue à être joyeux ! je ne veux pas me plaindre.

Tu possèdes la maison, les champs, le jardin ; tu as ce que tu voulais. Pour moi, laisse-moi attendre ma place sous le buisson de sureaux.

Elle est profonde, cette place, mais n'est ni longue ni large. Je l'occuperai quand le moment sera venu et trouverai là le repos.

L'AVEUGLE

I

Il fut un temps où mes yeux pouvaient suivre dans l'océan profond de l'azur la marche rapide des nuages ;

Où ils pouvaient errer par delà la plaine jusqu'à cette lisière pâissante de verdure, se perdre avec moi dans l'infini de l'espace.

Ce temps n'est plus. Adieu, gaie lumière ! La nuit de la cécité m'enveloppe dans ses cercles étroits.

Ne vous attristez pas, ô mes sœurs, de ce que je suis morte à la lumière ! vous savez ce que j'ai perdu, mais vous ignorez ce que j'ai gagné.

Des lointains confus du passé je suis revenue en moi-même ; le monde des régions du cœur vaut bien le monde que j'ai perdu.

Ce qui retentit au dehors pénètre dans mon sanctuaire ; et ce qui agite ma poitrine, c'est là ce qui m'appartient.

II

Une voix a résonné au plus profond de mon cœur, et,

comme par un pouvoir magique, m'a aussitôt enlevé tous mes souvenirs!

Semblable à un être qu'aveugle le globe du soleil et qui, de quelque côté qu'il tourne les yeux, n'aperçoit que sa face et ses gerbes de flammes,

Ainsi j'ai entendu cette voix l'emporter sur toutes celles qui me sont chères, et maintenant je perçois seulement, au dedans de moi, son écho menaçant.

Mon cœur est devenu sourd. Malheur! malheur! Mon refuge s'est écroulé. Je me suis perdue et je vais comme prise de vertige.

III

En gémissant, je me reprends à songer sans cesse à la même chose : mille fois bénie la main qui, douée du don créateur, pourrait, en glissant doucement sur son visage, lui prêter la forme et la réalité!

Pauvre ouïe, qui ne peux percevoir les sons que de loin et en faire retentir l'écho dans ton cœur — oui, l'écho, mais un écho vain!

IV

Mon orgueil, qu'es-tu devenu? Je suis une pauvre fille dont les yeux éteints ne sont plus propres qu'à pleurer.

Je ne puis lire dans les siens le mot mystérieux que je voudrais savoir; les miens se taisent, mais pleurent, pleurent continuellement.

Oui, nous sommes séparés! Tu chemines en paix et joyeux, tandis que sur moi et mes douleurs la nuit referme brusquement ses ailes.

V

Comment puis-je supporter de vivre seulement pour moi et pour mes souffrances? Si je pouvais me faire l'esclave de mon bien-aimé, alors je serais heureuse!

Je voudrais être pour lui un page fidèle, prêt à accomplir chaque message et chaque ordre.

Je connais chaque détour de rue, chaque maison, chaque pavé de la route, et je ne me heurte nulle part.

Avec quel tremblement joyeux je le précéderais, la nuit, un flambeau à la main! Comme je serais heureuse de lui donner le plaisir que j'ai perdu!

Oh! l'obscurité est triste, je ne le sais que trop bien! Je voudrais répandre de la lumière tout autour de ses pas.

La lumière, qui porte en tous lieux la joie, devrait le réjouir sans cesse; son aspect devrait rendre chacun heureux, excepté moi.

Et dût s'exercer à mon encontre la raillerie méprisante des hommes, je ne la verrais ni ne l'entendrais; et, d'ailleurs, je la supporterais aussi!

VI

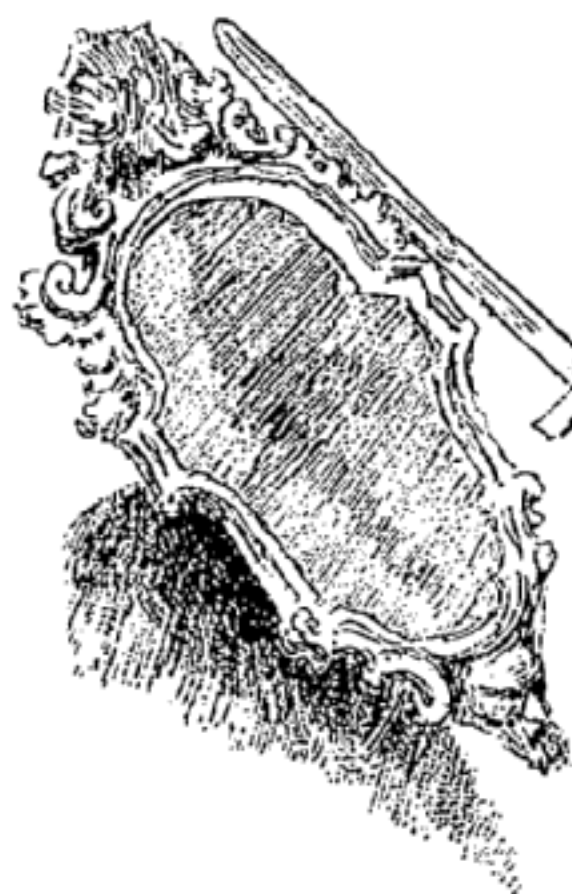
Toi, ma douleur et mes délices, second soleil de ma

cécité, voix suave, tu es éteinte. Ma nuit s'enveloppe de silence. Ah! comme tout est sinistre, vide et froid!

Vous me voyez, mes sœurs, pâlir peu à peu, me décolorer, mourir; vous m'interrogez et vous répandez en plaintes. Laissez là vos questions, laissez là vos plaintes! Voyez comme je supporte bravement mon destin!

Mes espoirs se sont évanouis. Sans larmes, sans regrets, je m'avance vers la tombe. Je ne suis redevable de rien à la vie. Muetle, patiente, j'accepte ma douloureuse destinée, ayant déjà en mon cœur le calme de la mort.





CHANSONS
ET
TABLEAUX DE LA VIE

I
LE GARÇON

Vous avez souvent, camarades, entendu parler du dragon. Eh bien ! l'espoir que j'ai conçu va se réaliser : je m'appête à tuer le dragon. Il repose, replié sur lui-même, en un endroit obscur : dans cette petite armoire près de la glace, c'est là qu'est sa caverne.

Vous êtes les deux dogues fidèles qu'il me faut pour le combat ; je vous pousse vers lui, vous jetez un grand cri et le saisissez sous le ventre. Je vous précède avec épée et



bouclier, revêtu du casque et de la cuirasse, et je l'arrache brusquement à son sommeil.

Sors de ton antre, fils de l'enfer ! Ah ! voyez-le, l'horrible dragon ! comme il crache feu et sang de sa large gueule ouverte ! Nous n'avons pas engagé imprudemment cette lutte. Faites votre devoir, mes bons dogues !

Et s'il fait mine de vouloir me happer, je m'emparerai de lui par ruse ; ces livres empilés ici sont de durs rochers ; je les lui jeterai dans la gueule. Monstre, avant de me mordre, tu les avaleras !



Henri Pille

La bataille commence : attention ! Espérons que tout ira bien. Il s' imagine déjà me tenir ; sa large gueule est ouverte. Le gros Jean s'y précipite ; les autres suivent, petits et grands.

O Joseph ! quel tour me joues-tu, benêt que tu es ? tu attrapes la glace, et non l'animal ; voici les morceaux à terre ! C'est la faute à ce sot miroir. Et il va me falloir supporter force coups !

La chance a tourné contre nous ; consolez-vous, cama-

rades ! Si à l'école le maître se met en colère, c'est moi qui répondrai pour tous. Qu'il me frappe à bras raccourcis ! je sais fort bien qu'il peut le faire ; mais cela ne durera pas toujours.

Je ne serai pas toujours un enfant, les choses changeront de face. Ceux qui sont puissants par la férule perdront un jour leur pouvoir. Je me suis fait, comme enfant, un serment que je tiendrai : dès que je serai homme, malheur aux porteurs de férule !

II

LA FILLE

Maman ! maman ! dans mon sommeil j'ai bercé ma poupée. Viens donc voir comme elle repose et comme elle est belle !

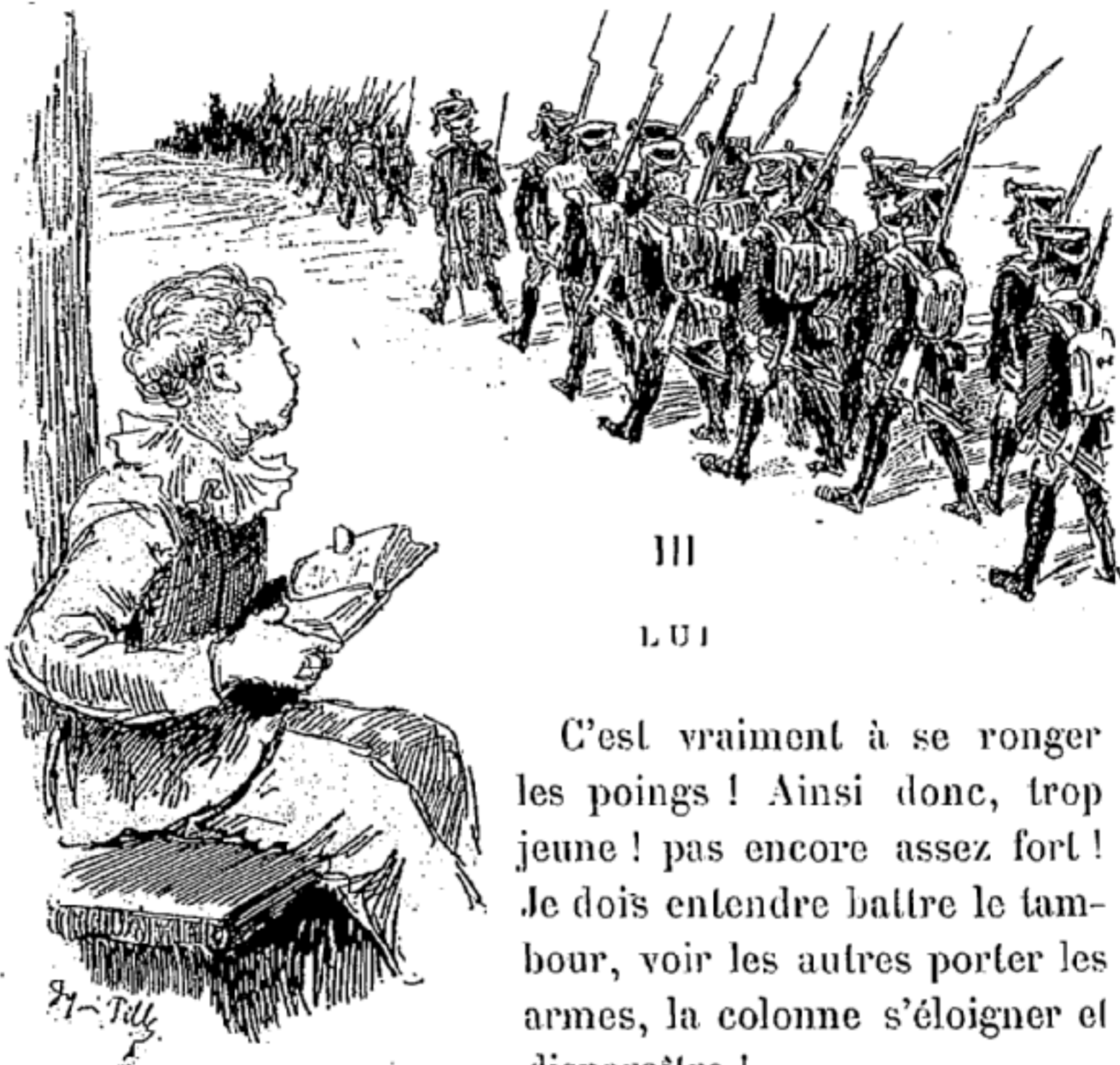
Papa m'a repoussée en me disant : Va, tu n'es qu'une petite sottie ! Toi seule, chère maman, peux concevoir toutes mes joies.

Comme toi pour les petits enfants, je veux faire tout pour elle, et il faut qu'elle repose dans son berceau auprès de mon lit.



Quand elle dormira, je rêverai d'elle ; quand elle criera,

je m'éveillerai aussitôt. Chère maman adorée, oh ! comme je suis riche !



III

LUI

C'est vraiment à se ronger les poings ! Ainsi donc, trop jeune ! pas encore assez fort ! Je dois entendre battre le tambour, voir les autres porter les armes, la colonne s'éloigner et disparaître !

Je dois entendre, en dévorant ma rage, les bravades de l'arrogant étranger, voir les mères pleurer et prendre le deuil, — et pendant ce temps, prisonnier entre ces murs, apaiser ma fureur en lisant Tacite !

Défilez, heureux et joyeux combattants ! songez à nous délivrer du joug ! Mais faites-moi avec confiance le gar-

dien des futures générations de soldats : il viendra un jour aussi, mon temps à moi!

IV

ELLE

Mère, mère! nos hirondelles! Vois donc toi-même, mère, vois donc! Elles ont des petits, et leurs parents les nourrissent.

Quand les charmantes hirondelles bâtissaient si merveilleusement leur nid, j'ai passé des heures entières à la fenêtre, les examinant à la dérobée ;

Et dès qu'elles eurent construit leur petite maison et s'y furent établies, elles regardèrent de mon côté avec beaucoup d'intelligence et de malice.



Oui, je crois qu'elles m'auraient volontiers conté mainte chose en secret, et qu'elles ont été bien tristes de se sentir incapables d'exprimer tout.

Ainsi donc, chères hirondelles, je vous ai épiées sans me lasser, et vos énigmes m'ont causé une joie singulière.

Maintenant enfin le mystère que vous receliez s'est dévoilé, votre douce espérance secrète s'est accomplie à votre plus grande satisfaction.

Regarde donc, maman ! le père et la mère leur apportent de la nourriture. Y a-t-il sur terre quelque chose de plus charmant que semblable famille d'hirondelles ?

V

LUI

Force de la terre, lumière du soleil, le noble vin écume ; que notre humeur, ô frères, soit en ce jour sérieuse et solennelle !

Aujourd'hui il ne doit pas servir à l'ivresse de la joie ou au vain plaisir, mais, d'un cœur profond, être consacré à Dieu.

Semblable au vin puissant et chaud, pur, clair, sincère, nous lui offrons en sacrifice notre vie à pleins bords.

Honte à la lâcheté ! guerre au mensonge ! guerre à tout ce qui est mal ! Il est glorieux de mourir pour la liberté ; il est plus glorieux de vaincre.

Combattons surtout pour le droit des hommes et pour leur dignité, et consacrons aux héros tombés une coupe de vin écumante !

VI

ELLE

Rose, rose, bouton hier encore, tu dormais dans ton enveloppe de mousse; aujourd'hui, dans l'éclat de ta beauté, tu brilles par-dessus toutes tes sœurs. Aurais-tu rêvé, la nuit, des miracles accomplis, de l'approche du beau printemps, de la splendeur du jour nouveau?

VII

LUI

Dans les anfractuosités de la montagne j'ai passé mainte nuit effrayante, et quand la tempête se déchaînait à travers les pins, je lui ai jeté un rire farouche.

Là seulement où se perdait la trace de l'homme, je me suis senti le cœur léger; j'ai gravi les cimes qu'atteint seul l'aigle dans son vol.

La terre, regardée du haut de son aire, s'étendait en bas à mes pieds, obscurcie par les nuages; alors mon chant retentit en notes sauvages qui me frappèrent presque d'épouvante.

Et la violence de l'air me poussa le long du torrent, en pleine solitude; mon chant aux accents étranges, qui débordait de ma poitrine agitée, couvrait le bruit de ses eaux.

Le torrent s'apaise dans une paisible vallée; il y a là une maison solitaire, un jardin plein de roses, un berceau de fleurs... Quelqu'un avance la tête en dehors.

Et quand je passai en flânant le long de la haie couverte de roses, tous les chants effrayants cessèrent : j'avais recouvré le calme de mon cœur!

VIII

ELLE

Je dois accuser la branche, la méchante branche de roses. Il me pria si tendrement : comment aurais-je pu la lui refuser?

Mais c'est moi-même, imprudente, qui le conduisis au buisson; et là sa main toucha la mienne, la toucha si doucement!

Et lorsque en hésitant il fut sorti du jardin, je restai là tremblante comme si j'avais commis un crime.

Oh! si je n'avais pas écouté son séduisant langage! si je ne m'étais pas enivrée à la lumière limpide de ses yeux!

Maintenant j'emporte à jamais dans mon cœur, douloureusement agité, la lumière de ses yeux et le son de sa voix.

IX

LUI

Te parer d'une branche de roses? Cela n'est pas fait pour toi. Qu'as-tu de commun avec les roses? Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

Deux boutons à la branche et la rose décident maintenant de mon sort : je ne songe qu'à ces deux boutons et à cette rose. Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

La tendre rose fleurit, l'amour fleurit et brûle : je le sens dans mon cœur. Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

D'autres boutons dans le vert feuillage, l'espérance et la foi, doivent encore mûrir et s'épanouir en fleurs. Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

Je veux la planter dans mon jardin, cette branche de roses, et veiller soigneusement sur elle. Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

Je la vois, en un songe joyeux, croître et devenir un arbre ; il sera mon abri. Il y a au ciel trois étoiles, qui donnent leur clarté à l'amour.

Et si le songe m'a abusé, si la branche en se desséchant m'a menti, tout alors peut être mensonge. Alors, il n'y a pas d'étoile au ciel, nulle étoile ne donne sa clarté à l'amour !

X

ELLE

Est-ce sa voix que de nouveau j'entends? Malheur à moi! quelles chansons! Ah! que lui ai-je donc fait? Il devrait user de pitié envers moi — et il ne pense qu'à m'attrister!

Devant ses chansons je devrais m'enfuir, me cacher, me soustraire à leur attrait enivrant!... Mais il me faut écouter, écouter avec avidité, m'en repaître avec douleur, jusqu'à ce que la dernière note soit expirée!

L'est-elle — alors la mélodie, chose inexplicable! vibre en moi, tristement douce, lugubrement farouche. Et les rêves!... Malheur, malheur, quand je vois apparaître et briller devant moi sa superbe image!

XI

LUI

Auprès du rosier en fleurs, dans la vallée, à la source des tilleuls, mes chansons souvent ont retenti; elles espéraient trouver de l'écho. As-tu, Écho, écouté mes chansons, et, plein de pressentiments, tremblé en les écoutant? — Longtemps!

Aurais-tu pressenti que je te supposais uni à moi dans la douleur et dans la joie? aurais-tu, quand je versais des

armes de découragement, aussitôt pleuré, triste et découragé? aussitôt espéré, quand moi j'espérais, redevenu confiant? — Souvent!

Tu connais mes aspirations anxieuses et inexplicables, le conflit qui déchire ma poitrine; l'hymne de la joie et les larmes, la douleur caressée et la jouissance âpre, la douceur de l'espérance et la torture du doute! — Sans doute!

Eh bien! je m'en irai bâtir ma maison. Sois ferme comme je le suis, et pense à moi. Je veux mettre ma pleine confiance dans les trois étoiles qui là-bas donnent leur clarté à l'amour. Et toi, te fieras-tu aussi à leur lumineux cours? — Toujours!

Adieu donc, âme de mes chansons, et ne t'endors que pour peu de temps! bientôt ma voix ira te tirer de ton sommeil. Alors nous évoquerons tous deux hautement ce qui ne doit pas rester caché à la lumière du jour — l'Amour!

XII

ELLE

La vallée est devenue si tranquille! Ah! depuis qu'il est parti, les chansons se sont tues; et, sans préoccupation, mais triste, je m'achemine de nouveau vers la source des tilleuls où autrefois elles résonnaient.

L'hiver s'approche insidieusement; déjà les arbres montrent leurs branches dépouillées de parure; mon rosier in-

clinera bientôt sa couronne lourde de frimas et revêtue d'un nouveau feuillage éclatant.

Et sur mes joues, aussi, je l'entends dire, les couleurs pâlissent ; mais je me trouve heureuse, je n'ai pas à me plaindre : je suis si riche en souvenirs !



Semblable au soleil du matin, il m'a éveillée du songe nocturne de la jeunesse. Qu'il avance dans l'espace inondé de lumière : mon regard s'abaisse, ébloui et ravi.

Je ne demande pas, trop naïve enfant, que le soleil appartienne à moi seule. Ses rayons puissants peuvent me dévorer : je le bénirai et mourrai joyeuse.

XIII

LUI

Avec quelle impétuosité mêlée de colère l'enfant se précipitait dans la vie ! — Un regard dans ton œil limpide, un regard dans le ciel pur, et la paix lui rentra au cœur !

Lui, si farouche, il gît, apaisé et doux, à tes pieds, et

lève en tremblant les mains vers toi, paisible jeune fille!

A la sueur de mon front j'ai créé un jardin où je vois fleurir et se faner silencieusement des roses que ma maîtresse ne connaît pas.

Je me suis construit une maison aux fondements solides; je la vois prendre un air de deuil, parce qu'entre ses murs vides ne s'agite pas la ménagère industrielle.

Avec de l'or pur je me suis fait faire un anneau..... Cet anneau — je tremble et reste muet — cet anneau d'or, accepte-le, toi, la reine de mon cœur!

Le jardin et ses roses, la maison, le bel anneau, mon cœur et ma tranquillité, ma vie et mon amour, je dépose tout cela à tes pieds.

XIV

ELLE

Mon doux seigneur, tu veux t'abaisser, en l'enivrant de joie, jusqu'à ta pauvre servante! Le soleil de ta faveur s'est levé pour moi! Je ne puis en mesurer l'étendue!

Tu ne dois pas ranimer les anciens rêves confus, évoquer à la lumière les pensers de mon cœur! Renonces-y, tu t'abuses, tu ne me connais pas: je n'ai rien à te donner, sinon de l'amour.

Renonce, ô bien-aimé, à la pauvre fille que rend déjà

heureuse la souffrance que lui impose son amour pour toi; elle te dit de fuir, et, ivre de volupté, te presse toujours plus fortement entre ses bras!

XV

LUI

Quel doux accent avait ce : Oui! en sortant de ta bouche! Me voilà devenu *deux*, moi jusque-là si solitaire.

ELLE

De quel bonheur il me combla quand je l'entendis sortir de ta bouche et résonner à mon oreille! J'ai trouvé la tranquillité en me perdant en toi.

LUI

Mon enfant, ma femme, mon amour, mon doux bien, toi, la couronne de mon feuillage, toi, ma joie et ma gloire!

ELLE

Ton enfant, ta femme, ton amour, ta servante, ton bien! Mon maître chéri, mon souverain, mon époux adoré!

LUI

Comme maintenant ma pensée s'envole d'un autre cours

vers l'avenir ! Maintenant il s'agit de rester fort, constant, prudent et avisé.

ELLE

Oublier le temps sur ta chère poitrine ! jouir du présent dans un bonheur céleste.

TOUS DEUX

Jette, ô Dieu propice, un regard sur tes enfants, et laisse leur pieux amour se changer en une prière de reconnaissance envers toi !

XVI

ELLE

Joli petit garçon, toi qui fais ma joie, tu sommeilles si paisiblement dans mes bras, qui sont pour toi l'univers !

Voilà que tu t'éveilles et souris : je contemple, transportée de bonheur, les yeux de ton père et mon royaume à moi !

Laisse-moi jouir abondamment du doux et trop court moment où, appuyé sur mon cœur, tu m'appartiens encore tout entier.

Bientôt la maison de sa mère ne sera plus du goût de l'enfant ; il la trouvera trop étroite, il lui faudra autre chose.

L'homme se précipite dans la vie, il se fraye son che-

min; armé d'amour et de haine, il lutte et se pousse en avant.

Et la pauvre mère qu'on abandonne a pour devoir la résignation; elle suit son enfant avec le cœur, son œil ne l'aperçoit pas.

O délices de mon âme, ma bénédiction sur toi! Ressemble seulement à ton père : le reste ira tout seul.

XVII

LUI

Ton père te tient entre ses bras, adorée fillette; il fait d'étranges rêves, chante et te berce pour t'endormir.

Le temps marche doucement, et pourtant si vite! bientôt l'enfant, vive et gaie, quitte son étroit berceau.

Elle devient de plus en plus silencieuse, elle se presse contre sa mère; elle fleurit délicieusement et sans le savoir, la jeune fille!

Son œil bleu et clair est profond comme le ciel. Comment, en si peu de temps, es-tu devenue semblable à ta mère?

Maintenant des perles de rosée couvrent l'éclat limpide de son regard; maintenant la branche du myrte veut se fléchir en une couronne de fiancée.

Ton père te tient entre ses bras, adorée fillette; il rêve de ta mère, chante et te berce pour t'endormir.

XVIII

ELLE

Certes, tu m'aimes, je n'en doute pas, et je ne pourrais vivre si j'en doutais un seul instant; mais tu ne m'aimes pas, méchant homme chéri, de la même façon que je t'aime.

Tu m'aimes d'un cœur partagé, donné à demi — et encore! — quand le temps et le lieu s'y prêtent; tandis que toi tu m'occupes pendant la veille et le sommeil — toi, mon tout, toi, ma vie!

Tu ne sais pas la puissance de ta voix douce, quand, en me parlant d'amour, tu te penches vers moi; rien qu'un petit mot, qui me rend tout heureuse! — Mais tu ne le dis pas, tu restes silencieux.

Ne t'échappe pas encore de mes bras; laisse-moi lire dans tes yeux adorés et chercher sur tes lèvres avarés le mot que tu ne dis pas!

XIX

LUI

Je ne discuterai pas avec toi, douce amie. T'aimer de la même façon que tu m'aimes? Non. Laisse-moi le tresser avec des roses une couronne victorieuse : le prix de l'amour t'appartient.

L'amour embrasse la vie entière de la femme; il est sa prison et son paradis. Celle qui, aimante, s'est humblement donnée, celle-là sert et règne tout ensemble.

La tâche de l'homme est dirigée vers le dehors; son imagination lui ouvre les horizons de l'avenir. L'amour doit considérer comme son enfant chéri celui dont il s'approche en répandant sur lui ses faveurs.

C'est ainsi que dans le vaste tableau je t'ai montré ta propre image, ô toi qui fais ma joie! ton image, devant laquelle s'incline; doucement captivé, mon cœur indomptable et farouche.

Oh! laisse-moi oublier entre tes bras ces moments pénibles et sombres, laisse-moi me réchauffer sur ta poitrine fidèle, être riche, être heureux!

XX

ELLE

Les nuages s'avancent de notre côté; ils voilent et assombrissent mon étoile. Le front de mon cher époux se plisse de plus en plus.

Ton humble servante, agenouillée, lève les mains vers toi, Dieu miséricordieux; mets un terme au chagrin qui ronge mon époux!

Ce que l'amour est impuissant à guérir, il le confie à toi seul. Ordonne aux nuages de se dissiper, rends sa clarté à mon étoile.

XXI

LUI

Sois forte, ma femme, donne-moi mes armes, et consacre-les en les touchant de tes mains. Il ne s'agit plus de vouloir changer follement le monde! Sois forte; nous combattons pour le droit et l'ordre!

Quand le malheur mérité fond sur un pays, que le corbeau, à gauche de la route, lui jette son sinistre avertissement, son don prophétique lui devient funeste; tous lui imputent leurs propres fautes.

La cohue des fous se souleva contre moi; ils s'élançèrent pour me déchirer. Moi, corbeau, je criai alors : Le temps est gros, il veut enfanter! — Et maintenant le monde tremble dans l'attente de l'événement.

C'est ce que depuis longtemps ont su les enfants eux-mêmes : ils l'ont su et l'ont annoncé. Et maintenant l'heure sanglante est arrivée : que chaque poitrine revête la cuirasse!

Nous nous rendons avec tristesse au combat; nous luttons sur des ruines et des cadavres. Malédiction sur ceux qui ont repoussé avec mépris le rameau d'olivier que nous leur offrions et nous ont apporté la guerre!

Malédiction sur eux! car, déchaînée, l'avalanche grossissante se précipite et amoncelle les ruines. Il s'agit dé-

sormais de mourir pour le droit et l'ordre... Qui sait comment demain se dénoueront les choses ?

Je me placerai là où je le dois ; je tomberai, s'il le faut, là où tombèrent des héros. Pour le droit et l'ordre ma bannière voltige au vent, pour le droit et l'ordre la mort n'est point pénible.



Je combattrai en vous couvrant de mon corps. Serrez-moi de nouveau entre les bras, laissez là les larmes, apportez-moi mes deux pauvres petits... Et maintenant... adieu, ma femme adorée !



XXII

ELLE

Couvrez de branchages de chêne cette civière.... Oh !

mes enfants! on rapporte votre père, notre défenseur....
Son cœur a cessé de battre!

Lève ce voile, toi, son fils unique! La blessure de ce héros apprendra à jamais à son enfant ce qu'est la vertu virile et quelle récompense elle obtient.

Héritier du nom qu'il s'est acquis, tu dois aspirer désormais à semblable noblesse, et, s'il le faut, mourir comme il est mort, toujours sans crainte et sans tache.

Vous, yeux qui faisiez ma joie, vous voilà fermés; lèvres si doux, vous ne vous rouvrirez pas à ma prière!... Oui, pleure, ma fille, pleure! Pour moi, je n'ai pas de larmes.



LES BAISERS

Ami, encore un baiser, un baiser de ta bouche! Ah! j'ai tant d'amour pour toi! Ami, encore un baiser! Je pourrais devenir voleuse si tu le montrais trop chiche. Ami, encore un baiser, un baiser de ta bouche!

Quel doux jeu que les baisers! Mon bien-aimé, qu'en dis-tu? Non, jamais on ne s'en lasse! Quel doux jeu que les baisers! Baisers sans nombre et sans but — en donner, en prendre, de nouveau en donner! Quel doux jeu que les baisers! Mon bien-aimé, qu'en dis-tu?

Pour un baiser que tu me donneras, moi je veux t'en donner cent. Ah! comme rapidement passe l'heure, si tu me donnes un baiser! Je te dispense de serment, pourvu que tes lèvres soient fidèles. Pour un baiser que tu me donneras, moi je veux t'en donner cent.

Le temps a les ailes du vent quand nous échangeons des baisers. Elles passent rapides comme le vent, les heures où nous sommes heureux! Oh! nous séparer si vite! Que de pleurs je vais répandre! Le temps a les ailes du vent quand nous échangeons des baisers.

Puisqu'il faut nous séparer, encore un baiser auparavant! Se séparer, ah, quelle torture! Faut-il donc se séparer? Adieu, et pense à moi, dans le plaisir et dans la peine! Puisqu'il faut nous séparer, encore un baiser auparavant!



LES TROIS SOLEILS

Ma chevelure bouclée n'a pas toujours eu ce reflet d'argent ; il fut un temps où moi aussi j'étais jeune.

Et quand je te vois, jeune fille, si gaie et si rose, des profondeurs du passé surgit en moi le souvenir.

Oui, la mère de ta mère — je n'en ai pas revu une plus belle. Je restai ébloui devant elle comme devant les rayons du soleil.

Et un jour la pression de sa main me fit palpiter de bonheur... Et elle la donna à un autre ! Alors je partis en pays étranger.

Longtemps après je revins dans ma patrie, fatigué de ma course vagabonde ; et déjà au ciel l'autre soleil brillait.

C'était ta mère, ô jeune fille ! Je n'en ai pas revu une plus belle. Je restai ébloui devant elle comme devant les rayons du soleil.

Un jour elle me tendit son front à baiser : je tremblais tant !... Et elle le donna à un autre ! Alors je franchis Océan.

Ainsi le rêve et le deuil ont pris ma vie, et me voilà un vieillard! Je reviens, et le troisième soleil illumine l'horizon.

C'est toi, ravissante enfant! Je n'en ai pas vu une plus belle. Je reste ébloui devant toi comme devant les rayons du soleil.

Tu offres, compatissante, tes lèvres à mon baiser. Mais si tu les penches vers un autre, j'irai bientôt reposer sous la terre.



ADIEU

A quoi bon demander comment s'est faite la chose? Cela arrive à d'autres aussi. Je fus heureux en te voyant; et toi, quand tu me vis, tu fus également heureuse.

Le premier salut que je t'adressai nous fit du coup riches tous deux; tu devins si rouge à mon arrivée, et si pâle à mon départ!

Et chaque jour je revins, et tous deux nous en étions contents; pluie et soleil se succédèrent, et l'été bientôt finit.

Nous nous sommes serré la main, nous avons ri, pleuré sans cause, nous nous sommes apporté tour à tour souffrances et bonheur, et toujours notre intention a été bonne.

Puis vint l'automne — ensuite l'hiver. L'hirondelle partit, comme elle le fait tous les ans. — Aimer? aimer éternellement? — Il faisait froid — nous aussi le froid nous gagna.

Je vais me rendre en pays étranger. Poliment, tu me dis : Adieu! Je te baise poliment la main — et maintenant tout est comme il le faut.



PRINTEMPS

Le printemps est venu,
la terre s'éveille, les fleurs
naissent en abondance.
Je me suis déjà remis aux
chansons : je me sens si
frais, si jeune !

Le soleil éclaire les prairies couvertes de fleurs, le vent agite le feuillage... Comment mes cheveux ont-ils pu devenir si gris ? C'est la poussière qui les a rendus tels !

Les oiseaux bâtissent leurs nids et se renvoient leurs notes délicieuses. Et si ce n'est pas la poussière, que pourrait-ce donc être ? Mon humeur est gaie comme celle des oiseaux.

Le printemps est venu, la terre s'éveille, les fleurs naissent en abondance. Je me suis déjà remis aux chansons : je me sens si frais, si jeune !

FRAICHES CHANSONS

Entouré de ceux que j'aime, j'ai souvent reposé sur le gazon parfumé et me suis chanté une chanson : et tout était pour le mieux !

Seul aussi, je me suis laissé aller à l'anxiété, au chagrin sombre ; de nouveau alors j'ai chanté, et de nouveau tout était pour le mieux !

Et maint ennui que j'éprouvai, je le dévorai dans une rage muette ; et si je me remettais à chanter, tout de nouveau redevenait pour le mieux !

Ne t'exhale pas en longues plaintes sur les choses qui te tourmentent : chante seulement de fraîches chansons, et tout de nouveau sera pour le mieux !

PRINTEMPS ET AUTOMNE

Oui, le printemps est éveillé ; pour accueillir son gracieux favori, la terre, redevenue jeune, s'est revêtue d'un frais tapis de fleurs.

Les gais oiseaux, enflammés par l'amour, se livrent à la joie dans le vert bocage ; chacun chante, chacun vole allègrement et construit avec zèle son nid.

Et tout vit, aime, chante, célèbre les merveilles du printemps, la saison qui apporte la joie ; mais moi je reste muet, le regard sombre.

Je te permets, Terre, d'être belle ; chanteurs, je vous accorde votre joie. Laissez-moi aussi à mon deuil, à la profonde tristesse qui emplit ma poitrine !

Pour moi, c'est l'automne ; le vent chargé de brumes secoue à terre mon feuillage jauni ; mes branches sont brisées, et ma cime git dans la poussière.

LA PREMIÈRE NEIGE.

S'insinuant sans bruit et vous surprenant en trahison avant que vous y ayez songé, le monstre, voyez ! vous a joué un mauvais tour pendant la nuit. Regardez flotter ce manteau de neige ! C'est le vêtement triomphal de l'hiver. Le perfide laisse tomber son masque ; vous savez maintenant à quoi vous en tenir sur son compte.

Il vous a délivrés de l'appréhension : revivez, espérez, soyez forts ! Déjà le printemps l'attaque au cœur. Patience ; même s'il déchaîne sa fureur ! Patience ! Déjà le printemps évoque le soleil, bientôt tous deux tisseront une robe de fleurs. La terre rêve d'une volupté nouvelle — et moi je vais rêver d'une nouvelle douleur !

ASSEZ CHEMINÉ

Une abeille se joue au soleil dans une splendeur dorée.
— Je suis las de ma course errante, engourdi par le froid
de la nuit.

Une abeille se joue dans une splendeur dorée parmi les
fleurs odorantes. — Engourdi par le froid de la nuit, il
me faut du vin fortifiant.

Parmi les fleurs odorantes tu es, rose, de beaucoup
la plus belle. — Il me faut du vin fortifiant; qui veut
trinquer avec moi?

Tu es, rose, de beaucoup la plus belle, le soleil des
étoiles, je l'affirme! Qui veut trinquer avec moi, jeunes
filles au visage rosé?

Le soleil des étoiles, je l'affirme! C'est ainsi que la rose
s'épanouit. Des jeunes filles au visage rosé la plus aimable
m'enlace.

La rose s'est épanouie, on ne revoit plus l'abeille. —
La plus aimable m'enlace; mon excursion est terminée.



CHANSON DE PRINTEMPS

L'hiver était un hôte désagréable, haï des pauvres oiseaux attristés; maintenant ils recommencent à chanter, joyeux, dans l'azur bleu, dans les prairies vertes; comme leurs accents résonnent avec gaieté!

Et quand le bois se garnit de nouveau de feuillage, il m'est impossible de rester enfermé plus longtemps; il me faut cheminer au dehors. Autour de moi les oiseaux lancent des notes si vibrantes! Je fais comme eux, je chante ma chanson.

Si je rencontre l'auberge, j'y entre. « Madame l'hôtesse, madame l'hôtesse, un bon verre de vin! j'ai tant chanté, que j'en meurs de soif! » Et la fille m'apporte aussitôt, avec un gracieux sourire, le vin demandé.

Le vin que tu me verses est aussi rouge que ta bouche, aussi clair que ton œil; il donne des forces et fait plaisir à boire. Quand je te regarde et bois ton vin, je me sens capable de chanter.

Il m'est venu à l'instant une chanson; je l'ai faite pour toi seule et je ne l'ai jamais chantée encore. Écoute-moi donc, jeune fille aux joues roses, et dis-moi si j'ai réussi.

« J'aime le printemps, la verdure du bois, le chant des



oiseaux, l'activité des abeilles, les couleurs et les parfums

des fleurs, les rayons du soleil, l'azur du ciel, le souffle de l'air tiède.

« Vois, à la porte, ce que font les hirondelles, avec quel empressement elles volent ; elles ne se reposeront pas tant qu'elles n'aient pas achevé leur nid. Moi, comme les oiseaux, j'ai entamé ma chanson joyeuse, mais je n'ai pas songé à me construire un nid.

« J'aime celle qui, plus fraîche que la verdure de la forêt, travaille plus activement encore que les abeilles ; celle devant qui les roses s'inclinent, dont le regard me réchauffe comme les rayons du soleil, de telle sorte que les chansons jaillissent de ma poitrine. »

Ma chanson est finie : comment la trouves-tu ? Vois, à la porte, ce que font les hirondelles. Pourquoi ne serions-nous pas heureux ? L'hôtesse, notre chère mère, arrive juste à point : il faut qu'elle nous chante encore son *Amen!*





MAL DU PAYS

Oh ! laissez-moi dormir ; oh ! ne me ramenez pas dans le présent ! Refusez-vous à la pauvre fille malade le rêve qui lui donne un moment de bonheur ?

Que voulez-vous me dire ? tout est vain ! mon cœur ne vous comprend pas. Je suis étrangère dans votre pays ; ici la lumière du jour me fait souffrir.

Ici la plaine s'étend à perte de vue et si vide, et le ciel la couvre d'un manteau si lourd et si triste !

Mon œil fatigué, voilé de larmes amères, n'aperçoit que de pâles nuages qui disparaissent en laissant une traînée grise.

Des accents étrangers, plaintifs, passent en bruissant à mon oreille; la voix intérieure qui parle en moi ne compte que douleurs sur douleurs.

Le sommeil seul me protège chaque nuit contre les pensées du jour; le rêve compatissant m'emporte vers ma chère patrie.

Et mes montagnes surtout lèvent leurs têtes couvertes de neige; elles plongent dans l'azur sombre et resplendissent aux rayons du matin.

Elles prêtent l'oreille jusque dans notre vallée, par delà la futaie qui entoure les glaciers comme d'un bouclier et me regarde d'un air amical.

Le torrent écume et mugit et se précipite dans le ravin; de l'autre côté retentit le cor des Alpes — c'est le petit berger qui en joue.

Je sors de notre maison, gracieusement aménagée; mes parents l'ont construite, leurs noms sont inscrits sur la porte.

Et au-dessous des noms on lit cette sentence : Que Dieu bénisse la maison et ceux qui, d'un cœur pieux, y entrent et en sortent !

J'en suis sortie : hélas ! pourquoi l'ai-je fait ? Je suis maintenant une orpheline qui n'a pas de patrie.

Oh ! laissez-moi dormir ; oh ! ne me ramenez pas dans le présent ! Ne refusez pas à la pauvre fille malade le rêve qui lui donne un moment de bonheur !

VOYAGE NOCTURNE

Le soir rayonne dans sa pourpre, déjà la brise s'élève.
Le pêcheur t'invite, ô jeune fille, à te bercer dans son
canot.

— Plus que toi-même je désire voguer en ta compa-
gnie. Livre toute la voile au vent; je vais m'asseoir au
gouvernail.

— Tu es trop imprudente, ô jeune fille! tu nous con-
duis en pleine mer. Tu te fies à ce frêle esquif, qui ne peut
affronter les vagues.

— Pourquoi me défierais-je de l'esquif? Je n'en ai au-
cune raison, moi qui, dans une heure fatale, ai eu foi
en ta parole.

— Insensée! tourne le gouvernail; tu nous mets tous
deux en péril. Déjà le vent et les lames jouent avec la
frêle embarcation.

— Laisse le vent et les lames jouer avec ces planches.
Allons, rames et voiles, allons! je suis au but.

Comme, pour ma perte, naguère tu me trompas, ainsi
je t'ai trompé aujourd'hui; fais ta paix avec le ciel. Vois,
mon poignard est prêt!

Tu trembles, séducteur infâme, en voyant briller ce fer?
La foi trahie fait au cœur une blessure plus cruelle
encore.

Et mainte pauvre fille trompée se consume silencieuse-
ment, jusqu'à en mourir. Moi aussi, je meurs, mais en
me vengeant. Malheur sur toi ! malheur sur moi !

Le jeune homme tordit ses mains : il connaissait sa
faute. Elle lui enfonça le fer dans le cœur, puis se perça
la poitrine.

Un débris poussa sur le rivage, avec le flot décroissant,
deux cadavres souillés de sang.



LE CHASSEUR DE CHAMOIS ET LA BERGÈRE DES ALPES



Accueille, bonne bergère, le chasseur égaré; le chamois, dans sa course rapide, m'a entraîné par delà les glaciers.

Je suis étranger dans cette montagne, absolument sans abri; la nuit est rude, ne me ferme pas durement la porte.

—Je dois, chasseur, soigneusement fermer ma porte; je vis ici toute seule. Ma

cabane est très étroite, il n'y a pas de lit pour toi.

— Rien qu'un abri à ton foyer! je ne demande pas de lit. Dès que les glaciers se teindront d'une lumière rougeâtre, je m'apprêterai au départ.

— Et si je te laissais entrer... Oh, chasseur, je t'en supplie! On en gloserait et on en ferait des histoires! Et le pâtre, qu'en dirait-il?

— Le pâtre ne m'entendra pas, je te le promets, ma chère; je resterai tout à fait tranquille : ne crains donc rien de moi!

— Si tu veux rester tout à fait tranquille, ô chasseur, eh bien! je te laisserai entrer; la nuit, en vérité, est par trop sinistre!

Elle ouvrit doucement la porte et laissa entrer le chasseur; la flamme s'élevait du foyer avec un amical reflet.

Et à la lueur de ce reflet tous deux se regardèrent avec surprise. — La nuit se passa; l'aurore peu à peu apparut.

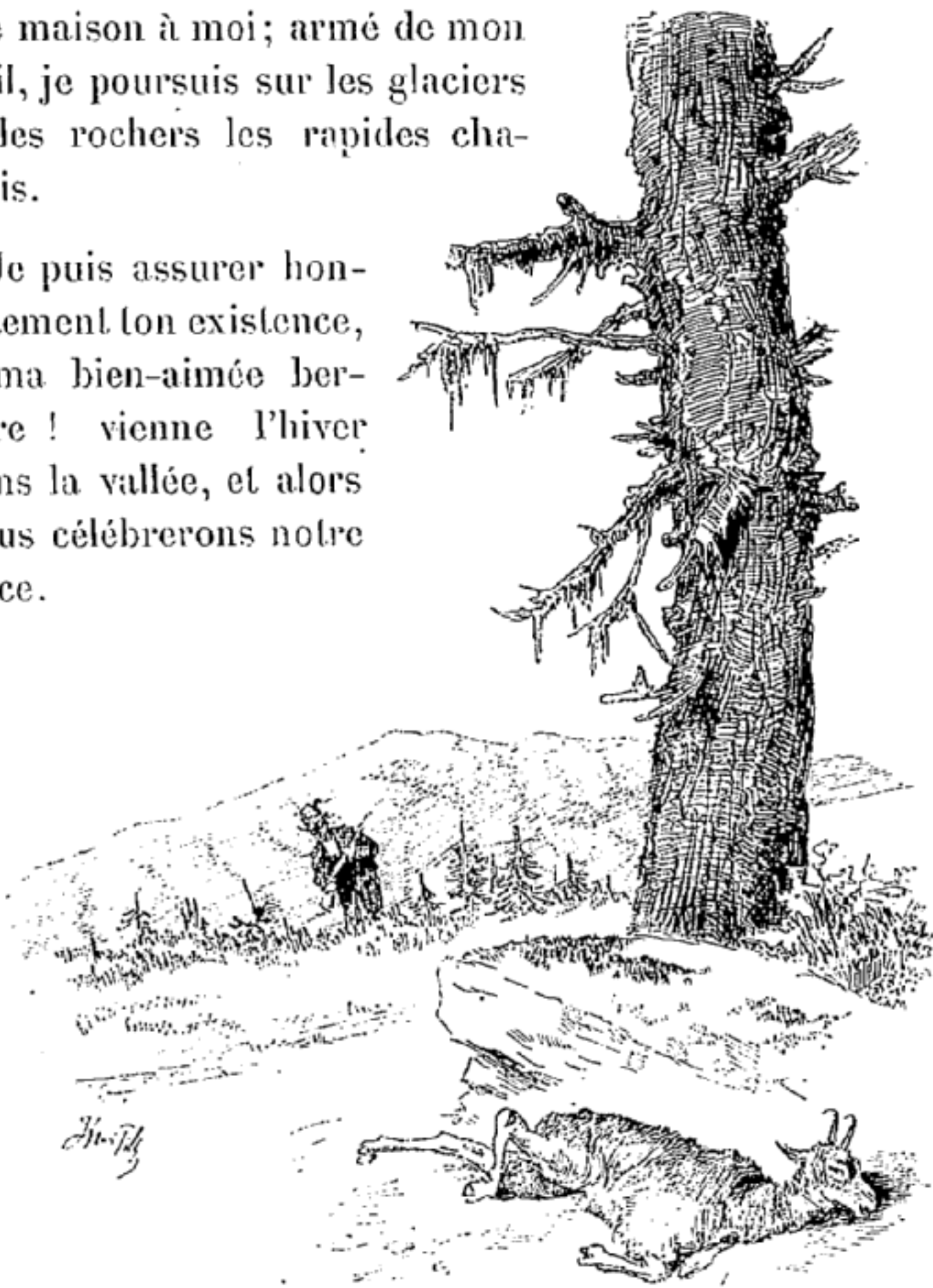
— Comment l'ai-je laissé entrer, ô chasseur? je ne sais de quelle façon la chose s'est faite. Maintenant l'aurore rougit les glaciers, et la honte mes joues.

Oh, chasseur! cher chasseur! comme la nuit a vite passé! Debout! debout! il faut t'éloigner avant que le pâtre ne s'éveille.

— Si pour aujourd'hui je dois m'éloigner, garde-moi ta faveur, ma belle! Tu n'as aucune raison pour pleurer; accepte cet anneau d'or.

J'ai, là-bas, dans l'autre vallée,
une maison à moi; armé de mon
fusil, je poursuis sur les glaciers
et les rochers les rapides cha-
mois.

Je puis assurer hon-
nêtement ton existence,
ô ma bien-aimée ber-
gère ! vienne l'hiver
dans la vallée, et alors
nous célébrerons notre
noce.





LA MEUNIÈRE ET SON VOISIN

Le moulin tourne ses ailes, et le vent y souffle ; je voudrais bien être le meunier, à cause de la meunière !

Il est mort, le meunier ; Dieu ait son âme ! Je voudrais que le diable emportât par-dessus le marché son blanc-bec de valet !

Dimanche dernier, à l'église, il m'a semblé qu'elle louchait vers moi ; mais ce ne fut qu'en passant : le valet se tenait à la porte.

Et lorsque commença la danse, elle vint tout droit à moi, me salua d'un air affable et me demanda... me demanda où était son garçon.

Son garçon, son garçon!... Je voulais... Le sang bout dans mes veines.... Je voulais tirer de lui vengeance.... si j'en avais eu le courage.

Je voulais... mais maintenant que faire? Je ne sais pas où j'en suis.

Le moulin tourne ses ailes, et le vent y souffle.



SERMENT DE FIDÉLITÉ

Te méfies-tu, bien-aimée, de cette heure fugitive, du bonheur de ce moment? Ton cœur sur mon cœur, ta bouche sur ma bouche, n'es-tu pas assurée de l'éternité?

Je ne dois appartenir qu'à toi, et cela à jamais : tu en veux un gage. Eh bien! je vais te faire un solide serment, et je lève la main.

Je jure, onze mille vierges, par votre chaste barbe ; par l'échelle de Jacob que l'on montre à Milan!

Je jure par un serment de plus de poids encore : un serment tout nouveau! — je jure par la préface de l'Histoire de l'empereur Charlemagne et par la trace du vent!

Par la neige tombée sur le Liban dans l'année qui a précédé celle-ci; par rien, personne, et toutes les autres choses qui n'ont jamais existé ni n'existeront!

Et si, malgré cela, je devenais infidèle, si jamais je l'oubliais, que mon serment demeure indigne et ne te lie nullement à moi!



SAGES CONSEILS

DE LA COMMÈRE

As-tu envie du jeune, du beau garçon robuste, frais, superbe, aux blonds cheveux bouclés? Eh! un véritable petit amour d'homme! Quelle joie de vivre avec lui! Il faut l'en donner la peine. Oui, quel

Alphonse Pelly

aimable garçon! Attrape, attrape, attrape, la vieille, attrape-moi le joli garçon.

Ou bien préfères-tu le vieux, orné, à l'ancienne mode, du tricorne et de la queue poudrée? Il a les jambes grêles, le ventre gros, le nez bourgeonné et la tête branlante. S'il meurt, il y a beaucoup à hériter. Et pourquoi ne mourrait-il pas? Oui, celui-là est un homme riche! Attrape, attrape, attrape, la vieille, attrape-moi le barbon!



Ou bien veux-tu le militaire? galons d'argent sur son

habit de trois couleurs — plume au chapeau. « Sur mon honneur ! » jure-t-il, même s'il ment comme un livre. Tu seras une femme distinguée, on dira : Votre Grâce ! Que le peuple pâtisse, tu t'en tiens à ton gentilhomme. Attrape, attrape, attrape, la vieille, attrape-moi le lieutenant !

Ou bien qui tu peux, paralytique ou bossu ; mais laisse-moi t'avertir : de tous ceux qui se présentent, pas un seul souvent ne se prend dans le filet. Rien qu'un homme ! au jour d'aujourd'hui ce n'est qu'une plainte générale : chaque femme n'attrape pas un homme ! Attrape, attrape, attrape, la vieille, attrape-moi le premier venu !





L'ORAGE

Sur les créneaux alliers de son château le vieux roi était debout et regardait d'un visage sombre le pays enveloppé de sombres nuages.

L'orage se déclina dans les airs avec une violence formidable. — Il appuya la main droite sur le pommeau de son épée.

La gauche, qui déjà avait laissé échapper le sceptre, retenait encore sur son front soucieux la lourde couronne d'or.

A cet instant sa maîtresse le tira doucement par le bord de son manteau : Tu m'as aimée jadis, lui dit-elle, mais c'est à peine si tu m'aimes encore !

— Quoi ! plaisir, joie et amour ! laisse cela, ma charmante belle ! L'orage se déchaîne dans les airs avec une violence formidable.

Sur les créneaux de mon château je ne suis pas roi armé du glaive et revêtu de la couronne ; je suis, comme les autres hommes, un être impuissant et rempli d'anxiété en face des éléments soulevés.

Quoi ! plaisir, joie et amour ! laisse cela, ma charmante belle ! L'orage se déchaîne dans les airs avec une violence formidable.



ÉTOILE FILANTE

Quand un homme s'est éloigné, on ne l'a plus sous la main ; et si l'hiver est dur, l'insecte imprudent gèle de froid.

Elle trouva le valet à son goût tant qu'il fut le seul prétendant ; le chasseur vint, et son chapeau à plumes gâta le jeu du premier.

Le fermier, arrivant à son tour, conquit aussitôt son cœur ; nul miracle si le bailli l'emporta sur tous trois.

Et elle aperçut de loin l'officier de hussards. Adieu ! adieu ! rustre mal élevé ; voici que se lève mon étoile !

Ton étoile ? Que m'importe ton étoile bizarre, avec sa veste rouge brodée d'or, sa barbe et ses moustaches ?

Semblable étoile file bien vite ; bien vite sa petite lumière s'éteint. Quand un homme s'est éloigné, on ne l'a plus sous la main.

A présent l'hiver commence, il gèle ; tuournes de nouveau les yeux vers nous. Moi et les autres, cher trésor, nous te souhaitons bien de la chance !

Et si tu restes en plan, cher trésor, tu ne seras pas la seule ; la corporation des vieilles filles ne gèlera pas sitôt de froid !

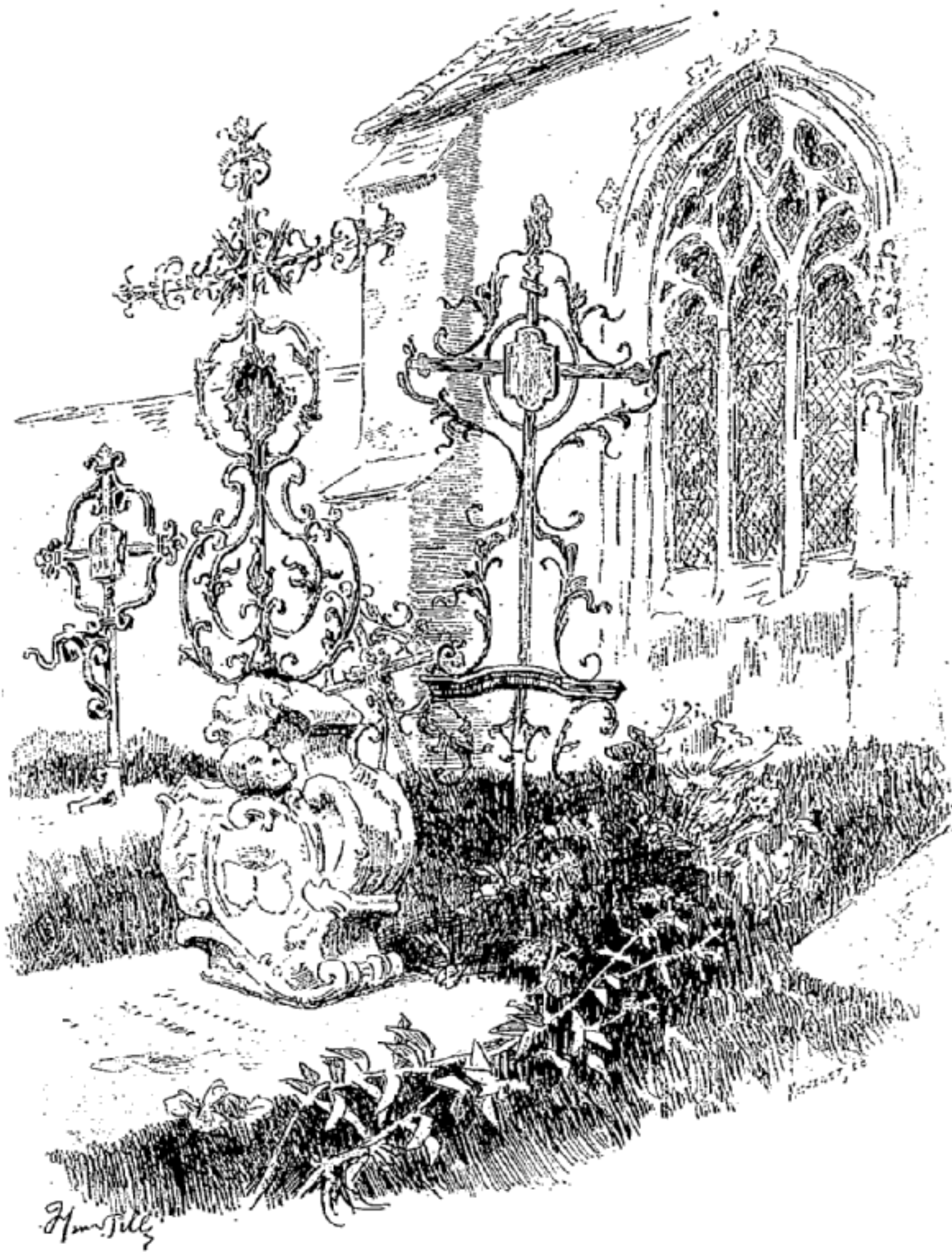
LAISSE REPOSER LES MORTS

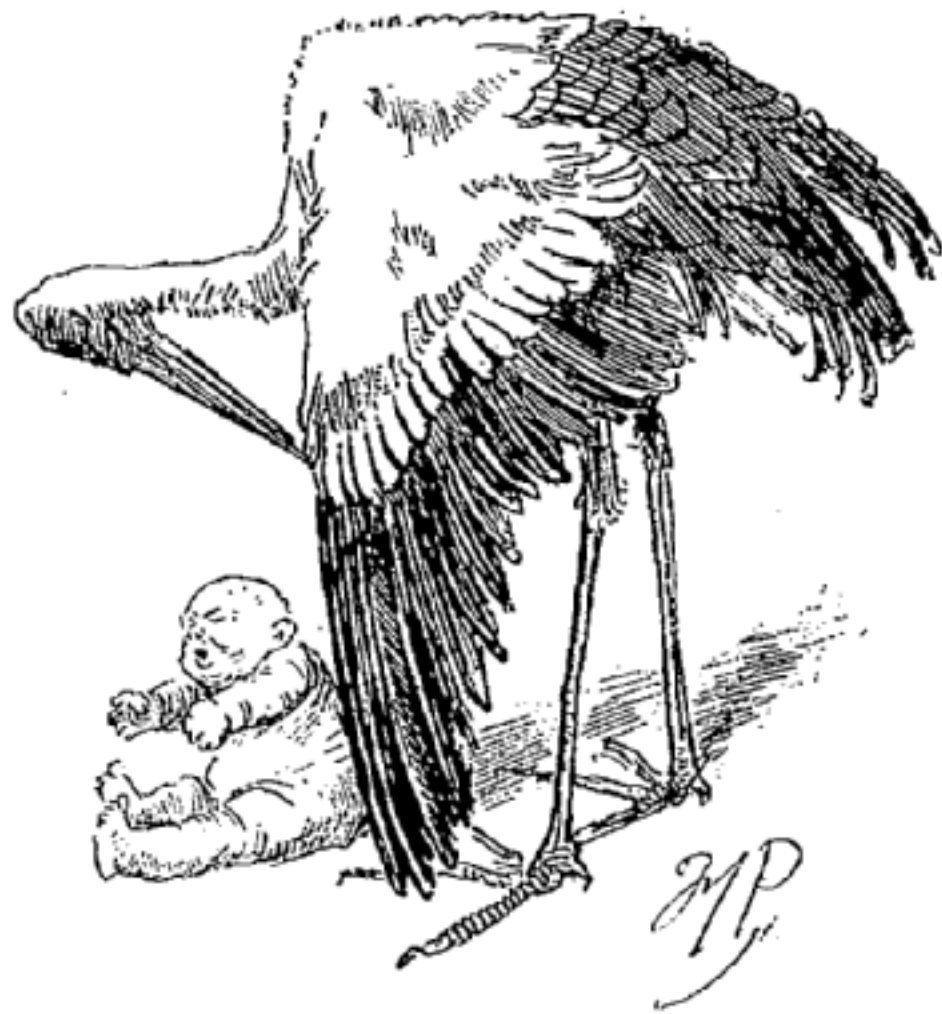
Une vieille muraille se dresse hors du bois sombre ; là, jadis, s'élevaient des couvents et des châteaux spacieux et magnifiques.

Au-dessous du sol, dans les fondations, sont rangées des pierres sculptées ; là sommeillent les hommes pieux, les forts, les puissants de l'ancien temps.

Pourquoi viens-tu, pendant la nuit, bouleverser ces vieilles pierres ? pourquoi exhumes-tu de ces tombeaux... quoi ? de la poussière et des os desséchés !

Fils impuissant de l'heure présente, c'est là le cours ordinaire des choses ! Laisse reposer, laisse reposer les morts : tes plaintes ne les réveilleront pas !





LA CIGOGNE

I

Qui claquète si fort dans la maison ? Écoute ! écoute !
je crois vraiment que c'est la cigogne.

Oui, c'est bien elle. Enfants, soyez tranquilles, et écou-
tez ce que je veux vous conter.

Elle vous a apporté un petit frère et a mordu maman à
la jambe.

Elle est malade au lit, mais pourtant contente, et ne se
plaint pas trop de la douleur.

Votre petit frère a songé à vous et vous a apporté une
foule de friandises.

Mais celui-là seul en recevra qui sera sage et se tiendra tranquille.

II

Et quand l'enfant fut venu au monde, il fallut le montrer à la mère ; alors ses yeux se remplirent de larmes et rayonnèrent en même temps de joie :

« J'ai été heureuse de ma souffrance, mon doux chéri, et je suis prête à beaucoup souffrir encore pour toi. Est-ce que l'amour ne vit pas de souffrances ? est-ce que la vie ne se nourrit pas d'amour ? »

III

Le père vint, s'informa de son fils, et, apprenant qu'il avait tant pleuré, il lui chanta une chanson qui sortait du fond de son cœur :

« Quand je poussais des cris comme tu en pousses aujourd'hui, mon enfant, les temps étaient différents de ce qu'ils sont devenus. Patience ! patience ! si tu arrives à mon âge, les choses seront autres encore.

« On plaça sur mon berceau, d'un cœur croyant, l'écu et l'épée de mon père ; c'était là mon héritage. Il avait encore de la valeur, et devait en garder pour toujours.

« Mes cheveux sont devenus gris, le vieux temps s'est écoulé, mon héritage s'est dispersé en fumée ; ce que je possède, ce que je suis, c'est à moi-même que je le dois : tu suivras mon exemple, mon fils, et feras de même. »



LE CHATEAU
DE BONCOURT

Je rêve que de nouveau je suis enfant, et je secoue ma tête grise. Comment revenez-vous me visiter, images que depuis longtemps je croyais oubliées ?

Au milieu d'un enclos ombreux se dresse un château aux murs étincelants ; je connais les tours, les créneaux, les ponts de pierre, la porte.

Les lions de l'écu me regardent d'un œil plein d'affection ; je les salue comme de vieilles connaissances, et je m'élançe dans la cour.

Là repose le sphinx au bord de la fontaine ; là verdoie le figuier ; là, derrière ces fenêtres, j'ai rêvé mon premier rêve !

J'entre dans la chapelle et je cherche le tombeau de mon aïeul ; c'est là ! là pend au pilier l'antique armure.

Mes yeux, voilés de pleurs, ne peuvent lire encore les caractères de l'inscription, quoique la lumière apparaisse clairement à travers les vitraux coloriés.

C'est ainsi, ô château de mes pères, que tu subsistes fidèlement dans mon souvenir ! Et pourtant tu as disparu du sol, et la charrue passe sur toi !

Sois fécond, ô sol bien-aimé ! Je te bénis, tendrement ému ; et je bénis doublement celui qui, quel qu'il soit, conduit sur toi la charrue !

Pour moi, je veux me recueillir, et, ma lyre à la main, parcourir la terre et chanter de pays en pays !



LES TROIS SŒURS

Nous sommes trois sœurs unies par la souffrance, moins vieilles par l'âge que par le chagrin, accoutumées au deuil et à la renonciation. Chacune de nous pense que sa propre douleur est la plus cruelle. Avance ici, poète : tes pareils connaissent le cœur humain. Ton devoir est de rétablir la paix entre nous.

Apprends d'abord la douleur qui m'a atteinte. Je luttais encore contre le sommeil de l'enfance : le bouton se gonfla, la sève s'insinua en lui ; sous le souffle de l'amour, la fleur s'épanouit. Un homme, un héros, m'attira dans ses bras ; la vie s'offrit à moi dans sa plénitude.

Et, déjà ornée de la couronne de myrte, j'attendais mon fiancé, qui me remplissait à la fois de crainte et de bonheur, en qui je me perdais et me retrouvais. Les cierges, dans l'église, jetaient déjà leurs lueurs. Et voilà qu'on apporta son cadavre : son sang coulait par sept profondes blessures.

L'horrible tableau qui s'offrit à mes yeux plane sans cesse devant moi ; jour et nuit il me fait frissonner. Je ne vis pas : j'appartiens à la mort, et je ne puis pas mourir ! Oh ! ne pouvoir pas mourir ! Combien de temps cette torture durera-t-elle encore ?

La seconde prit à son tour la parole : Le tableau qui jour et nuit hante l'esprit de celle-ci, c'est le tableau du sang, non celui de la honte. Un semblable souffle a passé sur moi. J'ai poussé des gémissements, des cris d'allégresse ; pour moi aussi a pétillé la coupe de l'amour.

L'auréole disparut de la tête du bien-aimé ; je le vis égoïste, lâche, dépouillé de son éclat mensonger — et néanmoins, pour mon malheur, je persistai à l'aimer ! Il s'enfuit. Si la honte continue à s'attacher à lui, si la folie le pousse à travers le monde, je l'ignore ; mais la douleur m'est restée.

La troisième prit à son tour la parole : Tu demeures là hésitant entre elles deux, et tu ne sais encore pour laquelle te décider. Avoir aimé et vécu, c'est la destinée humaine. Qu'importe, après cela, si le malheur les a prises dans son sein, les nourrissant toutes deux du lait de la souffrance ?

En quelques paroles je saurai enfermer assez de douleur : ainsi donc, ne précipite pas, arbitre, ta décision. Apprends donc ce qui me donne droit sur mes sœurs : je ne fus jamais aimée ! — C'est à moi que tu vas délivrer la palme de la souffrance.



LA VIEILLE BLANCHISSEUSE



Vous voyez cette vieille en cheveux blancs, occupée à filer le lin ? C'est la plus robuste des blanchisseuses, malgré ses soixante-seize ans. Elle a toujours mangé honorablement son pain à la sueur de son front et rempli en conscience la tâche que Dieu lui a imposée.

Dans sa jeunesse elle a aimé, espéré et s'est mariée ; elle a subi la destinée de la femme, les soucis ne lui ont pas manqué. Elle a soigné son mari malade, elle lui a donné trois enfants ; elle l'a déposé au cercueil, sans perdre pour cela ni la foi ni l'espoir.

Alors il a fallu nourrir les enfants. Elle s'est mise à l'œuvre avec courage, elle les a élevés honorablement ; elle a fait d'eux des travailleurs et des gens d'ordre. Ensuite elle les bénit, et ils partirent gagner leur vie. Elle resta seule, devint vieille, et le courage ne la quitta pas.

Elle a épargné, s'est creusé la tête, a acheté du lin et a veillé la nuit. Du lin elle a fait du fil très fin, qu'elle a

porté au tisserand ; et celui-ci à son tour en a fait de la toile. Elle a pris les ciseaux et l'aiguille, et de sa propre main a cousu sa blanche chemise mortuaire.

Cette chemise lui est chère, elle l'a rangée dans son armoire à la meilleure place ; c'est le seul trésor qu'elle ait jamais possédé, résultat de ses épargnes. Elle s'en revêt le dimanche pour aller entendre la parole de Dieu ; au retour elle la serre soigneusement, jusqu'à ce qu'on s'en serve pour l'y ensevelir.

Pour moi, au couchant de mes jours, je voudrais, comme cette femme, avoir rempli selon mes forces la tâche qui m'était assignée ; je voudrais m'être désaltéré comme elle à la coupe de la vie et pouvoir, le moment venu, trouver la même joie dans mon linceul !



SAN VITO

Cinq années en mer ! la sixième me voit revenir au logis aussi minable que j'en suis parti. Je suis — je suis un pauvre diable auquel rien ne peut réussir. San Vito ne veut pas me venir en aide.

Me voici, femme ! je ne voyage plus. Mais, morbleu, comme tu es belle ! quels beaux habits tu portes là ! — C'est Dieu qui m'a béni, cher mari, et San Vito m'est venu en aide.

— Et notre maison reconstruite ! comme elle est spacieuse et blanche à présent ! A qui le devons-nous, dis-le moi ? — C'est Dieu qui m'a béni, cher mari, et San Vito m'est venu en aide.

— Et, dedans, comme tout est propre et brille ! le superbe lit ! une glace, une armoire ! D'où tiens-tu tout cela, dis-le moi ? — C'est Dieu qui m'a béni, cher mari, et San Vito m'est venu en aide.

— Un gai bambin qui s'amuse et saute s'accroche à toi et t'enlace dans ses bras. Quel est cet enfant, dis-le moi ? — C'est Dieu aussi qui m'a béni, cher mari, et San Vito m'est venu en aide.

— Mille tonnerres ! c'est trop, beaucoup trop ! finis-en avec tes bénédictions ! San Vito par-ci, San Vito par-là ! Je suis — Dieu me damne ! — je suis — je suis — Que le diable emporte San Vito !





LA

DIÈTE DE SZEKL

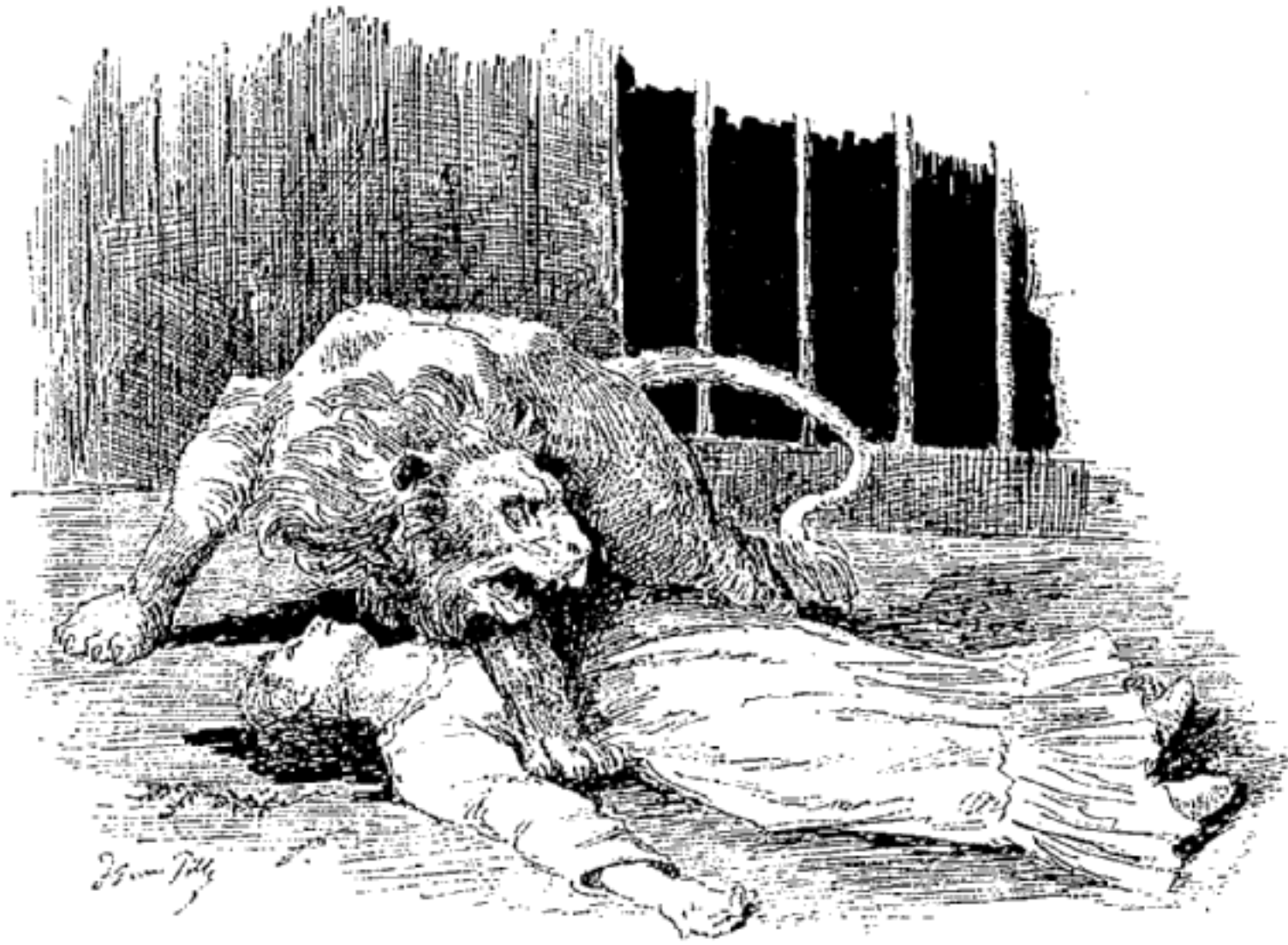
Je ne veux pas garantir le fait, je le raconte tel que je l'ai trouvé, tel que vous le trouverez vous-mêmes en feuille-

tant l'histoire de Transylvanie. Un jour, dans la commune de Szekl, le froment étant mûr pour la faucille, il survint une pluie qui mit en péril toutes les espérances des habitants. Le mauvais vent d'ouest ne voulait pas s'apaiser, la pluie tombait sans discontinuer, et la moisson périssait dans les champs. Quand on eut entendu les plaintes et les gémissements de la population, on décida de convoquer une diète qui délibérerait au sujet du fléau. Les membres de l'assemblée ne se le firent pas dire deux

fois ; ils se rendirent à l'appel, résolus à bien siéger et à rester fidèles à leurs principes ainsi qu'à leurs us et coutumes. Donc, après les banquets d'usage, eut lieu l'ouverture de la session, et le président exposa le cas en termes sérieux et énergiques : « Et à présent, chers collègues, vous qui êtes investis de pleins pouvoirs, l'un de vous a-t-il un avis à donner ? Qui de vous, en cette conjoncture, enverra la moisson sécher dans la grange ? » Un profond silence fut toute la réponse à cette question. Enfin un respectable vieillard prit la parole et dit éloquemment, en pesant ses mots : « Le cas est grave ; ce serait un manque absolu de sagesse de prendre une décision trop hâtive, et nous ne voulons pas agir d'une façon irréfléchie. Voici donc, sans chercher plus loin, ma proposition : Ajournons-nous à samedi prochain ; le temps porte conseil, il mûrira l'affaire. » L'assemblée se rangea à son avis. Le délai s'écoula au milieu d'éternelles ondées, et les députés passaient le temps aux banquets d'usage. Le samedi vint ; il vit les mêmes murailles enfermer comme précédemment les délégués du pays, et aussi l'insupportable pluie tomber continuellement. Le président dit une parole sérieuse : « Membres souverains, à présent agissez conformément à votre devoir ! la pluie, vous le voyez, tombe sans trêve ni repos. Qui prononcera le mot dicté par la sagesse ? qui portera dans la nuit sombre de notre esprit la lumière longtemps attendue et ardemment désirée ? A l'œuvre ! Vous avez pesé et réfléchi. Je m'adresse d'abord à ce vieillard dont une fois déjà la sagacité a été pour nous un motif de consolation : Respectable vieillard, fais-nous entendre ta voix qu'inspire la sa-

gesse ! » Le vieillard se leva et dit : « Je suis vieux, je ne veux pas vous priver de mon conseil ; attendons quinze jours encore, et si alors la pluie n'a pas cessé, eh bien, qu'elle tombe autant qu'elle voudra ! » Il se tut. Ses auditeurs firent de même, d'abord étonnés ; puis un concert d'applaudissements retentit sur toute la ligne. A l'unanimité, lit-on dans le compte rendu, à l'unanimité fut adoptée cette résolution, qui eut aussitôt force de loi. Ainsi se ferma la diète de Szekl, qui aurait pris dans l'intérêt du pays des mesures peut-être plus sages que mainte assemblée dont le renom est venu jusqu'à nous. Quand les Pères conscrits, fiers de leurs hauts faits, eurent regagné leurs foyers après les banquets d'usage, le soleil parut, les moissons séchèrent, et les chariots ployèrent sous le poids des gerbes dorées qu'ils transportaient dans les granges.





LA FIANCÉE DU LION

La tête ornée d'une couronne de myrte et vêtue de sa parure de fiancée, la fille du gardien, la vierge au teint rose, pénètre dans la cage du lion : celui-ci s'étend à ses pieds et se couche docilement devant elle.

Le puissant animal, auparavant farouche et indomptable, lève sur sa maîtresse un oeil plein de douceur et d'intelligence ; la jeune fille le caresse tendrement et verse en même temps des larmes :

« En des jours qui ne sont plus, nous avons été de

fidèles compagnons ; nous nous aimions comme deux enfants, nous étions heureux d'être ensemble ; il est loin, ce temps de la jeunesse !

« Tu as secoué puissamment, avant que nous ne nous y attendions, ta tête royale couronnée d'une crinière ; moi j'ai grandi, tu le vois, je ne suis plus l'enfant que j'ai été.

« Oh ! si je l'étais encore et pouvais rester avec toi, mon lion fort et fidèle ! Mais, hélas ! on m'y a contrainte, je dois suivre à l'étranger l'homme qui a demandé ma main !

« Il remarqua que j'étais belle ; mes parents me promirent à lui, et maintenant c'en est fait ! La couronne orne ma tête, mon bon camarade, et les larmes voilent mon regard.

« Me comprends-tu bien ? Tu as l'air courroucé. Je suis résignée, sois calme aussi. Je vois venir là celui que je dois suivre : ami, le dernier baiser ! »

Et comme la lèvre de la jeune fille effleure le front du lion, on entend la cage trembler ; et quand à la grille l'animal aperçoit le fiancé, une anxiété terrible s'empare de la jeune fille.

Il fait sentinelle à la porte de la cage, il agite sa queue, il rugit violemment ; elle l'implore, tantôt impérieusement, tantôt avec des menaces, exigeant qu'il la laisse sortir ; lui, furieux, s'y oppose.

Et dehors s'élève un tumulte confus : « Des armes ! »

s'écrie le jeune homme ; « je vais l'abattre ; je vise bien ! »
La bête surexcitée écume de fureur.

La malheureuse jeune fille tente de s'approcher de la porte ; alors, dans un transport de rage, il s'élançe sur elle ; son beau corps, devenu la proie de l'animal jaloux, gît sanglant, déchiré, défiguré dans la poussière.

Et après avoir répandu le sang de celle qu'il aimait, il se couche près du cadavre, le regard sombre, il reste plongé dans le deuil et la douleur, jusqu'à ce qu'une balle, dirigée au cœur, le renverse mort à côté d'elle.



LA REVUE DES CROIX

Après avoir gravi la hauteur, le pèlerin vit à ses pieds, sur la pente opposée, la vallée qui s'embrasait des derniers feux du soir. Il étendit sur le gazon embaumé ses membres las, se reposant sous les rayons radoucis du soleil, tandis qu'il se recommandait à son Créateur. Ses paupières fatiguées s'ouvrirent, mais un songe enleva son esprit qui veillait à son enveloppe terrestre. Le globe du soleil, dans l'espace céleste, devint le visage de Dieu, le firmament son vêtement, la terre, la bordure de celui-ci. « Seigneur, dans ta colère, tu ne refuseras pas la faveur de la paix à celui dont le cœur l'invoque sous le nom de Père, s'il vient à confesser ses faiblesses devant toi? Que l'être enfanté par la femme doive souffrir et porter ici-bas aussi sa croix, je le sais depuis longtemps; mais les fardeaux et les souffrances des hommes sont différents. Ma croix à moi est trop lourde; je demande un fardeau proportionné à mes forces; je succombe, Seigneur, sous une tâche trop redoutable! »

Comme il adressait à Dieu ces paroles naïves, la tempête vint à souffler avec une formidable violence, et il se sentit soulevé en l'air; quand il toucha de nouveau le sol, il se trouva seul au milieu de salles spacieuses bordées tout autour de croix. Il entendit une voix résonner sur un

ton de menace : « Ici est amoncelée la souffrance ; tu as à choisir entre toutes ces croix. » Indécis, il alla d'une croix à l'autre, tâchant de discerner la moins pénible. Celle-ci était trop grande, celle-là trop lourde ; cette autre n'était ni aussi lourde ni aussi grande, mais, tranchante des bouts, elle accablait d'autant plus. Une autre, plus loin, brillait comme de l'or ; cela l'engagea à l'essayer ; le poids était en raison de l'éclat. Il avait beau soulever celle-ci, saisir celle-là, il ne parvenait pas à fixer son choix ; aucune d'elles, aucune n'était celle qu'il voulait ! Il les avait déjà toutes passées en revue : peine perdue ! efforts vains ! Il dut les passer en revue une seconde fois. Alors il remarqua une croix qui jusqu'ici avait échappé à ses regards — une croix qui lui parut être plus supportable et auprès de laquelle finalement il s'arrêta. C'était une simple croix de martyr, pas légère, mais convenable pour lui et appropriée à sa force et à sa mesure : « Seigneur ! » s'écria-t-il, « si tu le veux bien, cette croix sera la mienne ! » — Et comme il l'examinait de plus près, il vit que c'était celle-là même qu'il avait portée, ce qui lui arracha un audacieux murmure. Mais bientôt il la chargea sur ses épaules et la porta désormais sans se plaindre.



LE JOUET DU GÉANT

La légende connaît bien en Alsace le château de Niedeck, la hauteur où jadis habitaient les géants. Maintenant il est tombé, la place est vide et désolée; vous cherchez les géants et ne les trouvez plus.

Un jour la fille du géant sortit du château; elle n'était pas accompagnée et joua devant la porte; puis elle descendit la côte jusque dans la vallée, curieuse de savoir ce qui se passait en bas.

En quelques pas rapides elle eut traversé la forêt; bientôt elle atteignit Haslach, le pays des hommes — et villes, villages, champs cultivés parurent à ses yeux un monde étranger.

En regardant attentivement à ses pieds, elle aperçoit un paysan qui labourait son champ. Ce petit être rampe d'une façon singulière, sa charrue brille blanche et claire au soleil.

« Eh! le joli jouet! » s'écrie-t-elle, « je veux l'emporter à la maison! » Elle s'agenouille, étend son mouchoir à terre, ramasse dans ses mains tout ce qui remue, le met dans le linge, et referme celui-ci.

Puis en bords joyeux, comme font les enfants, elle

remonte au château et y cherche son père. « Père, cher père, un jouet merveilleux ! Je n'ai encore rien vu de si charmant sur notre montagne. »



Le vieillard était à table et buvait son vin frais ; il regarde sa fille d'un air de bonne humeur et lui demande :

« Qu'apportes-tu donc de si remuant dans ton mouchoir ? Tu en sautes de plaisir ; voyons ce que c'est. »

Elle étend son mouchoir et en retire avec précaution le paysan, la charrue et l'attelage. Quand elle a bien tout rangé sur la table, elle bat des mains, elle saute et crie tout haut.

Mais le vieillard devient sévère, il secoue la tête et dit : « Qu'as-tu fait ? Cela n'est pas un jouet. Reporte-le où tu l'as pris. Le paysan n'est pas un jouet. Que t'est-il venu à l'esprit ? »

« Obéis tout de suite et sans murmure à mon ordre ; si le paysan n'existait pas, tu n'aurais pas de pain. La race des géants est sortie de la moelle du paysan. Le paysan n'est pas un jouet, Dieu nous en préserve ! »

La légende connaît bien en Alsace le château de Niedeck, la hauteur où jadis habitaient les géants. Maintenant il est tombé, la place est vide et désolée ; vous cherchez les géants et ne les trouvez plus.





LE
POIRIER DU WALSERFELD

Nos pères nous ont transmis fidèlement la tradition, telle qu'ils l'avaient recueillie de leurs pères; nous autres, nous la léguerons à notre tour à nos enfants. Les générations passent, la tradition reste fidèle à elle-même.

Le Walserfeld, près de Salzbourg, est le lieu désigné; on y voit un vieux poirier mutilé et desséché: c'est la véritable place. Le poirier la marque. Là on doit se battre et s'égorger pour la dernière fois.

Dès que le temps sera venu et la mesure pleine — je vous dirai bientôt le signe auquel on le reconnaîtra — de

tous les bouts de l'univers coupable la guerre avec ses terreurs se déchaînera au Walsersfeld.

Là se livrera un combat, là il y aura un bain de sang comme le soleil n'en a pas éclairé encore; là des flots rouges se précipiteront le long des prairies, là triompheront les bons et succomberont les méchants.

Et quand l'œuvre sera accomplie, la nuit la recouvrira; les lutteurs fatigués se reposeront sur les cadavres; et quand l'aurore du lendemain éclairera la plaine sanglante, on verra un écu étincelant suspendu au poirier.

A présent, je vais vous dire le signe. Vous connaissez le poirier en question; il se dresse aujourd'hui là, triste, déshonoré, mutilé et desséché. Coupé trois fois déjà, trois fois aussi sa racine a repoussé et donné naissance à un arbre orgueilleux.

Donc, quand son vieux tronc commencera à rajeunir, que la sève se ravivera dans son bois pourri, quand il se revêtira d'une fraîche parure de feuilles, ce sera le premier signe : le temps s'approchera.

Et quand il aura renouvelé complètement sa cime, le temps longuement prédit s'avancera d'une façon menaçante; et quand il se garnira de fleurs, la fin sera proche; et quand il portera des fruits mûrs, l'heure aura sonné.

Ceux qui, cette année, se sont rendus vers l'arbre et l'ont questionné, nous ont rapporté d'étonnantes nouvelles; il leur a presque semblé que la sève était en mouvement

et que, emplis d'une vigueur juvénile, les boutons déjà se gonflaient.

La mesure des crimes serait-elle pleine? leur moisson serait-elle déjà mûre pour la faux? l'heure de l'accomplissement approche-t-elle? Je ne veux pas le garantir, mais une chose me semble évidente : les faits, cette année, ont un aspect grave et étrange.



HOSPITALITÉ CORSE

Les éclairs sillonnent la nuit sombre, la pluie coule à flots, le tonnerre gronde, le vent mugit dans la futaie, le torrent sauvage se gonfle et tourbillonne.

Et plus sombre encore que l'horreur nocturne, le vieux Rocco regarde fixement dans la nuit; il est à la fenêtre, épiant et tendant l'oreille, et il frissonne quand le bruit se rapproche.

« Ce doit être le messenger, le messenger sanglant ! Est-ce toi, cousin Giuseppe?... Non !... Le temps est lent... il est déjà tard... Est-ce qu'une telle nuit est favorable à l'action ? »

« Toi, Polo, tu nous livres toi-même ta tête; tu as follement cru que la vengeance dormait; tu t'es aventuré à notre portée; la vengeance veille, tu vas l'apprendre aussitôt. »

« Tu ne passeras pas le torrent; vous, chasseurs, les éclairs vous permettront de voir. On vous a fait outrage... touchez juste ! lavez la honte dans son sang ! »

A ce moment on frappe à la porte : il tressaille, ouvre en hâte... qui sera là?... « Toi, Polo?... chez moi?... à une telle heure?... Que veux-tu ? parle. — L'hospitalité. »

« La nuit est horrible, la vallée impraticable, et les hommes épient ma trace. — Je te remercie d'avoir eu bonne opinion de moi. Sois le bienvenu, mon hôte ! »

Il le mène auprès des femmes et les prie de lui donner du pain et du vin; elles le saluent étonnées, d'un air grave et froid; la maîtresse de la maison le sert immédiatement.

Dès qu'il s'est réchauffé et restauré au foyer, Rocco se lève, lui dit de le suivre, et l'accompagne lui-même dans la chambre d'en haut : « Dors sans crainte, mon toit le protège. »

Quand à l'est le jour commence à poindre, il se tient debout devant son lit et crie à haute voix : « Eveille-toi ! debout ! maintenant il est temps ; je ferai à mon hôte une conduite sûre. »

Il lui présente un morceau pour la route, puis le conduit le long de la vallée à travers le bois sombre, lui fait traverser le torrent par-dessus le ravin, et enfin remonte avec lui jusqu'à la plaine.

« Ici nous nous séparons, » lui dit-il. « Je me suis comporté en Corse ; tu aurais fait de même. La vengeance dormait, elle est éveillée. A partir de maintenant, tiens-toi en garde contre moi. »

SALAS Y GOMEZ

Salas y Gomez surgit hors des flots de l'Océan Pacifique ; rocher aride et nu, calciné par les rayons verticaux du soleil, piédestal de pierre sans herbe ni mousse où viennent se reposer par bandes les oiseaux fatigués de planer au-dessus de la mer sans cesse en mouvement — c'est ainsi qu'il s'offrit à nos regards quand, de la hune du *Rurik*, relentit soudain à notre oreille ce cri : « Terre à l'ouest ! terre ! » Arrivés à portée de l'écueil, nous distinguâmes les troupes d'oiseaux marins et les places couvertes de leurs œufs le long du rivage. Comme nous avions besoin de nourriture fraîche, on décida de s'y diriger, si on le pouvait, en deux embarcations. On me proposa de me joindre aux autres. Je dirai en quelques mots l'épouvante que me causa l'aspect de ce lieu. Munis de tout ce qui était nécessaire, nous montons dans les barques et nous côtoyons en ramant la falaise. Nous abordons à un groupe de rochers qui nous protège contre le vent, et nous marchons à sec. Notre troupe alors se divise en deux parties, dont l'une suit la rive à droite, et l'autre à gauche. Pour moi, je me mets à gravir jusqu'à la cime du roc. C'est à peine si mes pas éloignaient un peu les oiseaux,

qui ignoraient le danger et qui avaient l'air de se consulter d'une façon étonnée.

Le sommet était atteint; la plante de mes pieds brûlait sur l'ardoise embrasée, tandis que je fouillais du regard l'horizon. Quand mes yeux eurent mesuré la solitude, ils se reportèrent de nouveau à terre, et ce que je vis alors me fit oublier tout le reste.

La main de l'homme a imprimé le sceau de son esprit dans la pierre sur laquelle je me tiens debout : des caractères écrits, des lettres ! Cinq fois dix croix d'égale longueur m'indiquent que cette inscription existe depuis longtemps ; mais l'écriture ici doit être plus récente ; et on ne peut la lire ! On voit encore distinctement la trace de pas, et un sentier paraît conduire vers la pente. Oui, là, sur le versant, est un lieu qui a servi d'abri : des écailles d'œufs témoignent qu'on y a mangé. Quel était, quel est peut-être encore l'hôte de cette horrible solitude ? Et l'oreille tendue, épiant en tous sens, je me dirige vers le rebord exposé à l'orient. Au moment où, me croyant absolument seul, je gravissais la dernière saillie d'ardoise qui me dérobaît la vue du versant opposé, j'aperçus devant moi un vieillard âgé de cent ans au moins, dont les traits semblaient transfigurés par la mort. Nu dans toute sa longueur, son corps décharné était couvert d'une chevelure et d'une barbe argentées tombant jusqu'aux genoux. La tête appuyée contre les parois du rocher, le regard tranquille, il avait les deux mains croisées sur sa large poitrine ; et tandis que je ne pouvais me lasser de contempler avec une curiosité pleine d'angoisse cette grande figure, des larmes s'échappèrent malgré moi de mes yeux.

Enfin, m'éveillant comme d'un spasme tonique, j'appelai à grands cris mes compagnons, qui me rejoignirent sans tarder. Ils accouraient avec bruit, mais se placèrent silencieusement en cercle dans une attitude pleine de respect. Et voilà que soudain le mystérieux vieillard fait un mouvement, respire légèrement, entr'ouvre ses yeux fatigués et soulève sa tête. Il nous regarde



d'un air de doute et de surprise, et s'efforce d'ouvrir encore sa bouche mourante. C'est en vain ! il retombe, il a vécu ! Le médecin de l'équipage nous dit que tout est fini. Nous restions là, priant à la ronde.

Il y avait trois parois d'ardoises couvertes d'écriture : c'est à moi qu'échut le legs du fils du désert. J'étais en train de lire ces lignes écrites dans le pur idiome espagnol, lorsqu'un coup de canon nous rappela vers le vaisseau ;

un second coup, puis un troisième nous forcèrent à regagner à la hâte nos embarcations, et le vieillard resta dans la position où nous l'avions trouvé. La pierre sur laquelle il avait souffert devait lui servir de lieu de repos aussi bien que de monument. Dors en paix, fils de la douleur ! rends aux éléments ton enveloppe mortelle ! Chaque nuit les étoiles de la Croix du Sud allumeront au-dessus de toi, du haut du firmament, leurs brillants rayons ; et ce que tu as souffert, ton chant va le dire aux hommes.

II

LA PREMIÈRE ARDOISE

Mon cœur était gonflé de joie et d'orgueil : je voyais déjà en esprit s'amonceler devant moi les trésors du monde entier. Pierres précieuses et perles, étoffes magnifiques de l'Inde, toutes ces richesses, c'est à ses pieds que je les déposais !

L'or, ce Mammon, cette puissance terrestre aux rayons de laquelle la vieillesse aime à se réchauffer, je l'étais sous les yeux de son père. Pour moi, j'avais reconquis ma tranquillité, apaisé la soif d'action qui dévore les jeunes gens, j'étais devenu patient et réfléchi. Elle ne me reprochait plus d'avoir le sang trop chaud ; je puisais la vie au battement de son cœur, doucement entouré de ses bras. Son père nous donna sa bénédiction, les limites de la maison étaient pour moi le paradis, et nul désir ne s'agitait plus en moi... Mes pensées suivaient le souffle des vents. C'était la nuit. J'étais couché sur le pont du

vaisseau et je voyais les étoiles danser à travers les cordages. Un vent frais caressait mon visage et tendait la voile de manière à nous faire avancer plus vite que jamais. Tout à coup, un choc terrible qui ébranle toute l'embarcation me tire de mon rêve; en même temps des cris de détresse retentissent à l'intérieur.

Un second choc, puis un troisième — la coque entière s'entr'ouvre en craquant, la vague écumante s'y précipite — et l'horrible scène est terminée! Lancé dans l'abîme, je luttai de toutes mes forces contre les flots, et je vis encore au-dessus de moi la clarté des étoiles. Puis je me sentis entraîné de nouveau au fond de la mer, ramené un instant après à sa surface, et pour la seconde fois je revis la voûte céleste. Alors mes forces me firent défaut, je m'abandonnai à la mort au sein de la profondeur et dis adieu à l'éclat du jour. Il me sembla que je m'endormais d'un lourd sommeil et qu'il ne m'était plus permis de m'éveiller, quoiqu'une voix intérieure me le criât. Je m'efforçai de secouer ce sommeil, revins à moi, portai les yeux aux alentours, et m'aperçus que la mer m'avait rejeté ici. Sortant comme du sommeil de la mort, j'essayai de gravir la hauteur afin d'explorer le lieu de mon refuge. Je ne vis que la mer et le ciel entourant de toutes parts cette pierre solitaire et nue dont je devenais moi-même l'hôte solitaire et nu. Plus loin, à un endroit où les vagues déchaînaient toute leur fureur, on apercevait les débris du naufrage, qui y furent visibles de longues années encore; mais impossible de les atteindre! Et le vent, le courant les entraînent toujours plus loin vers la mer! Et je me pris à penser : En un pareil lieu tu n'auras pas

longtemps à envier le sort de tes compagnons, qui t'y ont précédé dans la mort ! Mais non ! Cette mort paraît vouloir se détourner de moi. Les œufs de ces oiseaux suffisent à prolonger ma vie et ma souffrance. C'est ainsi que je continue à vivre avec ma misère, et j'écris à l'aide d'un coquillage sur cette pierre plus patiente que moi : Je n'ai pas encore l'espoir de mourir bientôt !

III

LA DEUXIÈME ARDOISE

J'étais assis sur le rivage avant le lever du soleil. Les étoiles qui s'inclinaient au bord de l'horizon annonçaient le jour ; et bien que l'orient fût encore enveloppé dans l'obscurité, les vagues du moins se déroulaient lumineuses à mes pieds. Il me semblait que la nuit ne voulût point finir ; mon regard demeurait fixé sur le bord de la mer, où devait bientôt s'élever le soleil. Dans leurs nids, comme en un rêve, les oiseaux faisaient entendre leurs voix ; l'écume des falaises devenait de plus en plus pâle ; l'air se séparait des eaux, le cœur des étoiles disparaissait dans le profond azur. Je m'agenouillai pieusement et mes yeux devinrent humides. Bientôt le soleil lui-même apparut dans toute sa magnificence, versant encore la joie en mon cœur blessé. Je tournai vers lui mon regard. — Un navire ! un navire ! à toutes voiles il dirige sa course vers moi. Il y a donc encore un Dieu qui songe à ma misère ! O Dieu d'amour, oui, tu châties doucement ! A peine t'ai-je exprimé mon repentir, que déjà tu t'empres-

de prendre en pitié ton enfant. Tu m'ouvres la tombe, puis tu me ramènes parmi les hommes pour les presser contre mon cœur, pour vivre encore et pour aimer! — Et grimant au sommet du rocher afin de bien voir le navire, je pâlis en songeant qu'il fallait avant tout que je fusse aperçu. Le navire grandissait, et en même temps une angoisse indicible étreignait ma poitrine : étais-je à portée de la lunette? Ni fumée, ni lambeau d'étoffe pour signaler ma présence! Rien que mes bras étendus! Dieu miséricordieux, tu compatis à mon destin, car à présent je vois le vaisseau glisser à pleines voiles de ce côté et décroître rapidement l'espace qui nous sépare! Et maintenant! — Mon oreille ne m'a pas trompé : c'est le sifflet du capitaine que m'apporte le vent et dont j'aspire avidement l'écho. Avec quelle joie inexprimable tu viens retentir dans mon cœur morne, son de la voix humaine que je n'ai pas perçu depuis si longtemps! Ils m'ont donc remarqué, moi et mon rocher, ils serrent les voiles, pour changer leur marche. Dieu à qui je me suis fié!... Vers le sud?... Ah! c'est qu'ils doivent tourner le récif, se mettre à l'abri des écueils! Glisse en sécurité sur les flots, navire chargé d'espérances!... Ce serait l'instant! O mon pressentiment! De ce côté, de ce côté! En panne! un canot à la mer! Là, sous le vent, essayez d'aborder!... Et le navire ne mit pas de canot à la mer, il ne s'arrêta pas, il continua tranquillement sa course, ignorant ma détresse. Et je le vis glisser à pleines voiles sur les flots et croître rapidement l'espace qui nous séparait! Et quand il eut disparu à mes regards qui le cherchaient vainement encore dans les profondeurs bleues du vide, quand je me sentis déçu et raillé,

alors je me répandis en imprécations contre mon Dieu et contre moi-même, et frappant mon front sur les rochers, je m'abandonnai à toutes les fureurs du désespoir. Trois jours et trois nuits je restai dans cet état, comme un homme frappé de folie, me déchirant, dans ma colère, le cœur de mes propres mains; enfin les larmes me soulagèrent et je recouvrai ma lucidité d'esprit. La faim avait eu raison de moi, et il me fallait trouver la nourriture de mon misérable corps.

IV

LA DERNIÈRE ARDOISE

Patience! Le soleil se lève à l'est; il descend à l'ouest vers la surface de la mer; il a terminé sa course d'un jour. Patience! c'est vers le sud que bientôt il va projeter de nouveau perpendiculairement mon ombre; une année est finie, une autre commence. Patience! les années passent sans se lasser; mais ta main, qui en a marqué cinquante par autant de croix, veut désormais s'arrêter là. Patience! tu gis immobile et muet au bord de l'Océan, et tu contemples d'un œil fixe l'horizon vide, et tu écoutes le bruissement des vagues contre le rocher. Patience! laisse tourner dans leur cercle soleil, lune, étoiles; laisse se succéder sur toi le frisson de la pluie et l'ardeur du soleil: apprends la patience! Il est facile de supporter la rage des éléments à la clarté vive du jour, quand l'esprit éveillé a toute sa vigueur. Mais le sommeil tourmenté par les rêves; mais, ce qui est pire, de longues nuits pleines d'angoisse pendant

lesquelles ils s'élancent de nos cerveaux ! Ils veillent alors, terribles, à nos côtés, et murmurent des mots qui appellent la folie ! — Arrière ! arrière ! qui vous a investis d'une telle puissance ? Pourquoi secoues-tu ainsi tes cheveux au vent ? Je te connais, enfant prompt et farouche, je te connais ; je te regarde, et mon pouls cesse de battre. Tu es moi-même, alors que je me consumais en efforts stériles, avant que mes cheveux fussent blancs ; je suis toi-même, je suis la statue de ta tombe. Que parles-tu encore de beau, de bon, de vrai, d'amour et de haine, de soif de l'action ? — Insensé ! regarde-moi : je suis ce que furent tes rêves. Et tu les ramènes de nouveau devant mes yeux ? Laisse-moi, ô femme ! depuis longtemps j'ai dû renoncer à tout ; tu ne ranimeras plus d'étincelle sous la cendre. Ne tourne pas ainsi vers moi ton doux regard ! La lumière des yeux, le son de la voix, la mort a tout anéanti ; ton crâne vide qui tombe en poussière ne laisse plus entrevoir de ciel plein de volupté. Le monde en qui j'avais mis ma foi s'est écroulé ; j'ai simplement, sur cet aride rocher, vaincu le temps dans un isolement plein d'horreur.

Images de la vie, pourquoi vous attaquer à celui qui compte déjà parmi les morts ? Évanouissez-vous et rentrez dans le néant : voici le jour !

Lève-toi, soleil, dont les rayons font rentrer dans le repos ces fantômes révoltés de la nuit ; lève-toi, et mets fin à la lutte qui me déchire. — Il surgit, et ces apparitions se sont évanouies. Me voilà à présent seul, et je renferme de nouveau en moi ces enfants de mon imagination. Oh ! traînez-moi aujourd'hui encore, membres engourdis par l'âge, traînez-moi vers ces bords où reposent

les nids ; vous vous étendrez bientôt pour l'éternel repos. Si vous refusez de vous plier à ma volonté, ce que n'a pu faire le désespoir, la faim finira par l'accomplir.

La tempête de mon cœur s'est apaisée ; ici où j'ai souffert et lutté, ici maintenant je souhaite mourir. Seigneur, grâce à qui j'ai pu me vaincre moi-même, fais qu'aucun vaisseau ni aucun homme n'atteignent ce rocher tant que je n'aurai pas exhalé mon dernier râle ! Laisse-moi m'éteindre en paix à cette place ! A quoi me servirait en cette heure tardive, à moi qui ne suis qu'un cadavre, de cheminer sur des cadavres ? Ils sommeillent dans le sein frais de la terre, ceux qui ont salué mon entrée dans le monde, et voilà longtemps que tout souvenir de moi s'est effacé. Seigneur, j'ai souffert et j'ai expié ; mais errer en étranger dans ma patrie, non, jamais ! L'amertume n'adoucit pas ce qui est amer. Non ! laisse-moi mourir seul et délaissé de tous, confiant seulement en ta miséricorde. Des hauteurs de ton firmament la constellation de ta croix descendra en rayons sur mes os.



UNE SÉANCE DE TRIBUNAL A HUAHINE

L'auguste épouse de Pomaré a fait son apparition à Huahine : hôtesse royale, peuple et grands rivalisent d'empressement autour d'elle. Ils affluent presque de toutes les vallées, apportant leurs hommages à la souveraine de Tahiti et déposant à ses pieds des présents sans nombre. Sa cour est formée d'une longue suite de vassaux tout prêts à exécuter d'un cœur joyeux les désirs de leur reine. L'un d'eux, le charpentier, s'avance devant elle : « Il nous manque un arbre solide pour construire le vaisseau ; sublime souveraine, indique-le-nous. » Elle lui répond : « Là, dans l'espace de cette haie, un arbre à pain, vous le voyez, balance sa riche couronne ; abattez-le, vous n'en trouverez pas de meilleur. » On y mit la hache, et l'arbre tomba ; le tronc fut emporté. Quand, le soir, le propriétaire arriva, il trouva les branches à terre. C'était un homme pauvre et de basse condition, mais honnête, du nom de Tahuté ; les missionnaires l'ont connu. Il cherche partout autour de lui et demande avec tristesse : « Chers voisins, dites-moi ce que vous savez ; qui a porté une main criminelle sur le bien d'autrui ? » En apprenant la vérité, il mesure l'injustice qui lui est faite par la puissante reine, à lui homme d'humble condition, et il résout de se rendre immédiatement devant le juge : depuis que Christ a parlé,

il existe des lois; l'arbitraire doit-il persister? — Ori, le juge, l'écoute d'un air soucieux, et expédie aussitôt le messenger qui doit inviter la reine à comparaître devant le tribunal. — « Ori, le juge, parle par ma bouche », dit celui-ci; « c'est moi qui demain auprès de la source ouvrirai le livre; je t'invite respectueusement à t'y rendre, ô reine! » Et, le lendemain, au premier éveil des voix matinales, quand le crépuscule luttait encore avec les ténèbres, que les hauteurs commençaient à sortir des brouillards, que les palmiers inclinaient encore leur tête aérienne au vent frais de la mer, et qu'enfin des flots sombres s'élança victorieux et resplendissant de flammes le globe du soleil, Ori était déjà assis, comme protecteur de la loi, auprès de la source de la colline, ayant en face de lui le livre sur lequel repose l'espérance de l'opprimé. Déjà la foule se pressait autour de lui en un vaste cercle, et, à sa droite, sur un siège élevé, trônait la princesse; une troupe de courtisans et de valets environnait la souveraine et se perdait en outre dans la masse populaire contre laquelle on allait soutenir le procès. Le juge prit la parole et leva le livre en haut : « Ici règne le Droit seul; que celui qui est fondé à se plaindre porte sa plainte! » Alors Tahuté sortit de la foule et parla en ces termes : « Il y avait dans ma haie un arbre à pain qui sept mois dans l'année me nourrissait avec les miens et m'abritait contre la chaleur du jour. J'avais construit moi-même ma maison sous ses vastes branches et je pouvais à juste titre me croire heureux. Regarde là! de cette pente ton regard aperçoit en bas la vallée habitée : vois-tu encore le soutien sur lequel je m'appuyais? Là mon toit nu

se dresse sous les rayons du soleil; auprès, il y a un espace vide — la large blessure, vois! stigmate du crime. Hier, en effet, vers le soir, je regagnai mon logis; le lieu était solitaire et dévasté; je me demandai, en me tordant les mains, ce qui pouvait être arrivé. Ces branches que voici gisaient coupées sur le sol, les racines pleuraient leur sève, le tronc puissant avait disparu. On me dit que la reine de Tahiti s'est rendue coupable de cette action, que cela s'est fait par sa volonté, qu'ont exécutée ses sujets. Je ne sais si cela est vrai ou faux : tu les laisseras parler quand j'aurai fini; tu le sauras d'eux et de leur reine. Pour moi, je demande — et à l'appui de ma demande je montre ici les branches coupées de mon arbre : Que devient la loi, faite, affirme-t-on, pour nous protéger, pour anéantir la puissance de l'arbitraire? La gaie lumière du jour s'est éteinte pour nous! Vous prétendez croire à Christ, et vous voulez ramener l'ère du sang! Qu'il prenne aussi ma vie, celui qui me dépouille de mon bien; et puissé-je être étendu sanglant sur l'autel d'Oro, le Dieu de la guerre, comme autrefois la tête de mon père! Quand ses temples existaient, on pouvait encore déployer pleinement sa force, et on se livrait à la guerre et à de doux plaisirs; quand, dans la mêlée des hommes, on brandissait la lance, on n'avait en vue que l'amusement et on ne chantait que la chanson de la joie. Maintenant le pêcheur bat sa poitrine creuse, chansons et bruissement des armes ont également cessé de retentir, le silencieux sabbat fait regretter ce qu'on a perdu. Moi-même je suis devenu faible et vieux, et, incertain, je demande de nouveau au tribunal : Qu'est-ce qui décidément l'emporte? le droit ou la violence? »

Il se tut. Ori prit la parole : « Le plaignant dit, Souveraine, que tu as coupé son arbre; cela est-il vrai? » Et elle : « Je ne le nie pas.

— Encore une question : As-tu su que nous avons des lois, et que le monde n'appartient pas à l'arbitraire? — des lois écrites que nous ont données, à la suite d'une entente commune à ce sujet, ceux qui, après Dieu, sont le plus élevés au-dessus de nous?

— Sans doute, je le savais ; mais j'ai pensé aussi que les princes désignés par Dieu avaient conservé la puissance que vous semblez leur refuser.

— Voici le livre : où est-il écrit que les princes ont conservé la puissance de retenir et d'enfreindre suivant leur bon plaisir? »

Elle se tut, et un voile sombre s'étendit sur son fier regard. On mit devant elle une bourse pleine de piastres que ses serviteurs étaient allés chercher. Elle commanda, d'un geste impérieux, de répandre aux pieds du plaignant la largesse royale; elle pensait expier ainsi sa faute. Mais elle se trompait : « Parle d'abord », lui dit de nouveau le juge : « l'action que tu as commise était-elle juste, et maintenant, ô reine, la regrettes-tu? »

« Elle n'était pas juste, j'ai eu tort ! » répondit-elle en changeant de visage, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses joues.

Le juge dit : « Le plaignant seul, aux termes de la loi, peut fixer le prix du dommage; avance, Tahulé, et réclame ce à quoi tu as droit. »

Tahulé s'avança et dit : « J'ai atteint le but que je me proposais; sa bouche a confessé l'attentat commis. Garde

les piastres, ô reine! la terre, cette bonne mère, me fournit une nourriture facile, et je n'ai plus de colère contre l'injustice qui m'a été faite. »

Ori prit la parole : « Le plaignant, vous l'entendez, a abandonné sa plainte, et désormais il n'y a plus lieu à contestation. Allez en paix et louez Christ! »



LA PIERRE DE LA MÈRE

OU L'INDIENNE DU GUAHIBA

Là où, à travers les plaines de la zone torride, s'associent dans leur cours orgueilleux l'Orinoko et l'Amazone ; où, au temps des pluies, quand les torrents se gonflent, les grands bois s'élèvent hors des flots, là règnent dans la forêt le cruel jaguar, sur le rivage débordé le crocodile, et les nuées de moustiques obscurcissent le jour ; l'homme naît, disparaît sans laisser de traces, pauvre hôte inaperçu de la nature colossale et indomptable ; le missionnaire plante la croix tout le long des rives du fleuve, ce qui fait fuir bien loin les libres fils du désert. Sur le bord de l'Atabapo se dresse une pierre — la Pierre de la Mère — bien connue du navigateur qui a choisi ce lieu pour s'y reposer. Elle fut indiquée aussi à notre Humboldt, quand, enflammé de l'amour de la science et du désir de l'action, il traversa ce torrent sauvage. « La Pierre de la Mère ? Apprenez-moi ce que dit cette pierre de sa bouche muette ? Quel souvenir consacre-t-elle ? » Tous les assistants se turent. Ce n'est que plus tard, quand ils furent arrivés à San Carlos, qu'un missionnaire lui conta la terrible histoire.

Un jour on entreprit de San Fernando une expédition en

vue de gagner des âmes à la foi chrétienne et de s'approvisionner d'esclaves : les préceptes sacrés permettent d'employer la force pour le salut des peuples, et il s'agissait d'enlever des païens sur le Guaviar. On fit halte à un endroit où la fumée montait de la rive ; un religieux resta en prière dans le canot, et laissa libre cours à la violence des siens. Ceux-ci surprirent une femme sans défense : le père, avec ses fils, poursuivait sans doute le jaguar. Il n'avait pas, l'insensé, songé aux chrétiens ! Et la mère du Guahiba fut amenée enchaînée avec deux petits enfants. Se défendre, c'était courir à la mort ; fuir, cela lui était impossible ; son désespoir facilita sa défaite. Parmi les autres prisonniers, il n'y en avait guère qui, comme elle, tournât sans cesse, avec douleur, le regard en arrière, vers la lisière des forêts connues et aimées. Arrachée à sa patrie, étrangère à San Fernando, à peine délivrée de ses chaînes, la malheureuse, dans sa folie, entreprit de fuir. Traversant le fleuve à la nage, elle voulut ramener dans leur pays ses deux petits enfants ; on la poursuivit et on l'atteignit sur l'autre rive. Elle eut à endurer un cruel châtement. Toute ensanglantée encore, elle tenta une seconde fois de retourner auprès des siens, et le fouet la frappa plus durement qu'auparavant. Une troisième fois elle essaya de fuir : il ne lui restait plus qu'à être libre ou à mourir. Alors le missionnaire s'avisa que le mieux était de l'éloigner de ses enfants, de façon à ne pas lui laisser une lueur d'espérance ; elle devait apprendre sur le Rio Negro le sort qui l'attendait. Elle gisait enchaînée dans le canot qui glissait en remontant le fleuve ; elle contemplait les étoiles. Elle ne sentait pas sa destinée amère, mais

était perdue dans l'amour de ses enfants, ce ressort de la vie, — et elle touchait ses fers, et elle désirait mourir ! Ces fers, tout à coup, elle les brise d'un vigoureux effort, là où l'on découvre la pierre sur le rivage ; elle s'élançe dans le fleuve et se met à nager : tentative inutile ! Elle fut poursuivie, saisie, étendue sur cette pierre qui a pris son nom pour avoir été tachée de son sang ; elle fut fouettée, déchirée sans pitié, jetée dans le canot qui devait la mener plus loin, les bras solidement attachés sur le dos. On atteignit ainsi Iavita. Blessée, enchaînée, pouvant se mouvoir à peine, la malheureuse fut enfermée pour la nuit dans la maison de refuge. C'était à l'époque des pluies, ne l'oubliez pas, alors que l'homme le plus hardi même n'ose faire un pas sur les chemins de terre, alors que, débordés hors de leurs rives, les fleuves inondent le haut des forêts ; celles-ci, où l'on trouve habituellement sa nourriture, offrent, à cette époque, à peine des fourmis à votre faim. Celui qui, réussissant à pénétrer dans leurs fourrés inextricables, ne s'effrayerait pas à la vue du jaguar, se trouverait plongé dans un abîme de ténèbres, absolument abandonné du ciel sans étoiles, semblable à l'aveugle égaré sans guide. La chose dont la pensée seule fait pâlir d'épouvante le plus téméraire chasseur, cette femme l'accomplit. La distance peut être de trente milles. Comment la prisonnière conquit sa liberté, cela continue à rester une énigme ; tout ce que l'on sait, c'est qu'elle disparut dans la nuit. La matinée du quatrième jour la trouva à San Fernando, tordant ses mains devant la maison qui renfermait ses enfants et ses soucis.

« Oh ! dites-le, oh ! ne tardez pas à nous apprendre que

cette héroïne de l'amour maternel ne fut pas de nouveau inhumainement enlevée à ses enfants! »

Mais le narrateur se tut, baissa les yeux à terre, et parut prier en lui-même ; à partir de ce moment il évita de répondre aux questionneurs.

Toutefois, ce que Humboldt ne put apprendre là, on le trouve écrit dans son livre en caractères qui donnent le frisson ; il fut mis ailleurs au courant de la suite de l'histoire.

On entraîna violemment la femme du côté de l'est, afin de diminuer ses chances d'atteindre le but tant désiré. Ils la séparèrent de ses enfants ! Ils ne purent l'empêcher d'espérer encore, ils ne purent l'empêcher de mourir ! Suivant la coutume des Indiens en proie au désespoir, elle refusa, à partir de l'heure qui avait sonné le glas de son bonheur, de prendre aucune nourriture, et se laissa mourir de faim.

Telle est l'histoire que, de sa bouche muette, raconte aux habitants du Guahiba et aux chrétiens, sur la rive de l'Atabapo, dans le désert, la Pierre de la Mère.



DISCOURS

DU VIEUX GUERRIER SERPENT-BARIOLÉ

DANS L'ASSEMBLÉE DES INDIENS-CREEK



Dans l'assemblée des Indiens-Creek fut introduit le messager du président Jackson. La lettre dont il donna lecture contenait une sommation. Ils devaient évacuer immédiatement le territoire qu'ils possédaient en deçà du Mississipi et il ne leur restait qu'à prendre une décision. Immobiles et muets, comme

perdus en un songe, les chefs ne cédaient pas ; longtemps on ne perçut que le murmure du vent à travers les arbres. Alors se leva du premier rang des guerriers un vieillard centenaire, vieilli dans les combats, le Nestor de son

peuple, Serpent-Bariolé. Appuyé sur l'épaule de deux compagnons, il s'avança au milieu de l'assemblée. Chacun fixait sur lui un regard attentif. Il parla en ces termes :

« Frères, apprenez vous-mêmes l'opinion de notre puissant Père : il aime ses enfants à peau rouge. Il est très bon — vous savez, Frères, que jadis j'ai souvent entendu ses paroles — il est très bon, sans fausseté ni ruse. Quand il sortit des grandes eaux, il était très petit, et portait un habit rouge ; mais il ne put se complaire plus longtemps dans son canot. L'homme blanc inspira de la pitié à nos frères ; il demanda un morceau de terre pour allumer son feu et attendit patiemment la réponse. Il voulait simplement nous faire connaître, prétextait-il, toutes les choses dont nous avons besoin pour notre bonheur ; mais nous, nous voulions conclure alliance avec lui. Sur les bords du Savannah les Muskotschis fumèrent avec lui le calumet de paix ; c'est là qu'ils exhalèrent leur fumée au vent. Ils lui allumèrent un feu ; l'homme blanc y réchauffa ses membres raidis. Ils lui donnèrent un morceau de terre où il pouvait chasser le gibier. Il était très petit ; les hommes pâles du sud, jaloux du butin, se levèrent contre lui et la guerre commença. Pour lui nos jeunes gens saisirent le tomahawk et ne l'exposèrent pas au couteau à scalper qu'il redoutait. Alors, débarrassé de son ennemi, réchauffé et nourri au milieu de nous, il grandit, il atteignit une taille gigantesque ; alors son pas dévastateur ravagea le territoire qu'on lui avait assigné pour la chasse, franchit les contrées les plus lointaines, et il revendiqua la forêt, la prairie et la mer. Sa main atteignit le sud et le nord, et son front le globe de la lune ; alors il est devenu

notre puissant Père. A ses enfants à peau rouge il parla doucement — car il les aime : — Allez plus loin ! plus loin ! entendez-vous ? autrement je vous foule aux pieds comme le gibier dans la forêt. Il les poussa du pied, chose inouïe ! jusque par delà l'Oconih ; puis il marcha sur les tombeaux jusque-là respectés de leurs pères. Et toujours il était notre puissant Père, et il aimait fort ses enfants à peau rouge, et de nouveau il leur fit savoir : Vous êtes encore trop près de moi, éloignez-vous davantage. Alors comme aujourd'hui il y avait déjà chez nous une chose regrettable : il se trouvait des méchants dans notre armée. On les vit s'affliger pour les tombeaux détruits de leurs pères, se glisser aux alentours, le visage sombre, et guetter la marche de notre Père. Et leurs dents imprimèrent une blessure dans son pied ; il ne nous aima pas moins, mais en même temps s'irrita contre nous. Alors il nous repoussa vite avec des canons, parce qu'il nous trouva paresseux et indociles ; et néanmoins il aimait ses enfants à peau rouge. Autant que j'ai compris notre puissant Père, il nous parla ainsi ce jour-là dans sa colère : Allez plus loin en descendant, il y a là un beau pays ; ce pays, ajouta-t-il, doit vous appartenir aussi longtemps que la rosée céleste ne lui manquera pas, aussi longtemps qu'il verdra sous les rayons du soleil. — J'ai entendu ce qu'aujourd'hui il dit : Le pays qu'actuellement vous habitez, ce pays n'est pas à vous, il ne vous appartient pas. Traversez le Mississippi, de l'autre côté le gibier récompense les efforts du chasseur : cet endroit vous appartient. Habitez là, aussi longtemps que le soleil trône en haut du ciel. — Notre puissant Père ne parviendra-t-il pas là aussi jus-

qu'à nous? — Non, il affirme qu'il ne le fera pas, et l'on peut se fier à sa parole. — Frères, notre puissant Père se plaint que nos méchants hommes l'ont affligé, qu'ils ont porté sur un blanc une main criminelle. Où sont les enfants à peau rouge qu'il aime? Aussi nombreux jadis que les feuilles dans la forêt, d'où vient qu'ils se dispersent également en nombre infini comme les feuilles? Ah! beaucoup sont devenus la proie de ses guerriers blancs, beaucoup ont été tués, et son pied en a foulé beaucoup dans la poussière. Frères, je n'ai plus rien à dire. »





LÉGENDE D'ALEXANDRE

(D'après le Talmud.)

Je ne feuillette que trop volontiers dans les vieux livres ; les nouveaux sont rarement de mon goût. Je prends déjà de l'âge, je m'intéresse peu aux choses du jour. Aussi mainte légende et mainte fable surgissent-elles, rajcunies, de sources depuis longtemps obstruées par la poussière : celles d'Ahasvérus, de la tour de Babel, de la matrone d'Éphèse, de Josué, et puis celle d'Alexandre. Cette dernière est, à mon avis, la plus inépuisable de toutes. Alexandre rayonne, astre brillant, au-dessus de tous les astres : celui qui s'entend à porter la désolation au sein

de son époque doit de toute nécessité passer à la postérité avec un renom immortel ; celui qui nous fouille d'importance, nous apprenons à le respecter ; mais n'allez pas redire ce que je vous confie là, et songez seulement à vider prestement vos verres. Je vous donne de vieux vin avec maigre chère, et je vous sers d'anciennes histoires ; vous êtes dans la maison d'un vieux bavard.

Je veux vous conter sur Alexandre ce que j'ai trouvé dans le Talmud ; je ne me permets pas d'inventer un seul mot.

Le héros traversait un désert pour porter la désolation dans le pays situé de l'autre côté. Il arriva au bord d'un fleuve ; épuisé par la longue marche, il ordonna qu'on fit halte et qu'on préparât son repas sur la rive verdoyante du cours d'eau. La vallée était silencieuse et une douce paix se dégageait d'elle : le fleuve était plein de limpidité, l'ombre des arbres répandait une fraîcheur embaumée, tandis que le soleil de midi lançait ses rayons. Mais l'impétueux jeune homme ne rêvait que couronnes conquises et sang versé, fâché de s'attarder ici. Pour éteindre sa soif fiévreuse, il descendit vers le fleuve, puisa de l'eau et la but ; cela fait, il sentit sa poitrine rajeunie se gonfler de nouveau et une étonnante vigueur se répandre à travers ses membres.

Alors il apprit que les flots de ce fleuve sortaient d'un pays fertile, et que la paix et le bonheur florissaient autour de sa source.

— Allons ! portez-y le fer et le feu ! Il faut que là aussi ils éprouvent notre courage et fassent l'essai de notre acier et de nos chaînes !

Il fit s'équiper rapidement ses troupes et remonta obstinément le fleuve pour chercher le pays où naissait la source.

Maint brave perdait déjà courage ; le héros n'en poussa pas moins sa pointe en avant avec une patience infatigable ; il arriva ainsi à la porte du Paradis.

Mais la porte était solidement fermée ; il trouva devant elle un gardien armé du glaive et de la foudre, qui lui ordonna de s'arrêter. « Arrière ! arrière ! » lui cria-t-il. « Que te servirait ici la violence ? Un plus puissant que toi m'a placé ici. C'est la demeure du Seigneur ; elle est par conséquent sacrée.

— Je suis le maître de l'univers, je suis Alexandre, répliqua le conquérant.

— Peine inutile ! riposta le gardien. Tu as prononcé toi-même ton jugement : la porte de la vie s'ouvre à celui qui sait se dompter, non à un homme de ta sorte, fils orgueilleux de l'ambition confuse et sanglante.

— Si je dois céder devant toi, répondit le héros, après que j'ai déjà gravi ces degrés, remets-moi au moins un signe qui atteste que je les ai gravis, de telle sorte que le monde apprenne ce que j'ai fait, qu'il sache que le roi Alexandre s'est approché de la porte du Paradis !

— J'y consens, fit le gardien ; prends ceci ! Combien folle était la sagesse de tes sages, ton aveuglement, ton audace criminelle l'ont témoigné ! Tâche d'entendre tout ce que cet objet peut te dire, et apprécie-le, insensé, à sa valeur ; il renferme les préceptes merveilleux de la sagesse. Prends-le, et que la raison illumine tes voies !

Alexandre le prit et s'en alla.

Mais vous, amis, buvez ! Ne gaspillez pas inconsciemment les douces faveurs de Dieu ! Aspirez à plein cœur, comme il convient, la joie qui vous fait signe, et videz la coupe pétillante et emperlée ! Je me serais sagement abstenu, croyez-m'en, au lieu et place d'Alexandre, de dissiper d'une manière sanglante mes jours parcimonieusement comptés. J'aime et je préconise, pour que vous le sachiez, le repos, l'ombre, une femme dévouée qui m'épargne les désagréables querelles amoureuses ; les enfants sont mon passe-temps chéri : seulement, je tiens à distance ceux qui, décidément insupportables, crient sans désemparer. J'aime et je préconise la science ; puis l'art aimable et enjoué qui nous vient des Muses, et enfin la société intelligente de braves amis. J'aime, apprenez-le, tout ce que je possède ; mais j'aime aussi ce dont je dois me passer — le vin qui porte la joie en mon cœur. Je ne bois le plus souvent que l'eau de la source, et, avec la meilleure volonté, je ne puis la trouver bonne ; j'en ai bu jusqu'au dégoût. Quoique Menzel, le célèbre critique, m'ait tressé une couronne de laurier, et bien que l'Allemagne n'ait élevé aucune protestation, je voudrais avoir une meilleure récompense. Le laurier, je l'offre à ma femme ; elle n'en a que faire dans son ménage, et, soit dit entre nous, il ne constitue qu'une vaine illusion. Le laurier et l'orgueil sont choses dangereuses ; j'aimerais mieux recevoir de l'Allemagne une barrique de vin — je parle d'une barrique chaque année. Quelles chansons n'entonnerais-je pas alors ! Et... Opopoï ! où me suis-je égaré ! qui me remettra sur la voie que j'ai perdue ?

Je parlais des hauts faits d'Alexandre. Il avait convoqué autour de lui ses sages pour délibérer sur le présent du gardien ; il roulait de tous côtés des yeux chargés de colère : « Était-ce à moi, un héros, qu'on devait faire pareil outrage ! que peut m'enseigner cet os pourri ? »

Un sage parla : « Tu ne dois pas, ô fils de Philippe, mépriser cet os pourri ! si tu sais l'interroger, il saura bien te répondre. » Et, sur l'ordre du sage, on apporta une balance dont celui-ci fit charger l'un des plateaux d'or et d'or encore ; dans l'autre plateau il mit simplement le petit morceau d'os dépouillé de sa chair. O merveille ! ce plateau descendit aussitôt lourdement en bas. Alors Alexandre, frappé de surprise, fit amonceler l'or sur l'or, sans que le plateau ainsi chargé vacillât même ; il y ajouta son sceptre et sa couronne : le plateau surchargé ne bougea pas. En présence d'un tel prodige, l'épouvante s'empara de lui sur son trône : « Qu'est-ce qui détruit d'une façon si étrange l'équilibre ? qu'est-ce qui parviendra à réveiller les forces de la nature ? » s'écria-t-il. Le sage répondit : « C'est la tâche de la terre. » Il fit recouvrir d'un peu de terre l'os, qui aussitôt devint léger, et le plateau rempli d'or s'inclina. « Apprends-moi », dit le roi étonné, « le sens de ces prodiges et de ces énigmes. » Le sage s'avança et prit la parole : « Un crâne, pareil au tien, fut brisé, et cet os fut jadis la cavité d'un œil pareil à ton œil. L'œil de l'homme n'est qu'un petit objet qui cependant embrasse avec une avidité incommensurable tout ce qui luit et brille dans le monde de l'apparence ; il veut se repaître d'or et d'or encore ; il en absorbera sans se rassasier, et à l'or ajouteront sceptre et couronne. Alors la terre sombre

peut seule réussir à donner satisfaction à son appétit insatiable : le regard avide ne parviendra pas à percer hors son sein. Pèse l'importance et la valeur de la vie et du temps, toi en vue de qui s'est déroulé cet enseignement : tu vois où vient aboutir l'avidité que rien ne peut satisfaire ! »

Le front du prince était creusé de sombres plis ; bientôt il secoua la tête, s'élança en avant, et cria d'une voix qui relentit dans toutes les gorges d'alentour : « Debout ! debout ! en route ! Les enseignes en tête ! Oui, le temps est fugitif et la vie courte ! Honte à celui qui choisit pour lot l'inertie ! »

Et l'on vit s'élever vers les nuages le sable du désert, et l'on sentit trembler aux environs le sol, que labourait le pied des chevaux.

Le héros s'achemina ainsi vers l'Inde; il se plongea de plus en plus allègrement dans le sang, jusqu'à ce que la terre vint calmer enfin sa pétulance.

J'ai même oublié où reposent ses cendres. Des vers se repurent de son cadavre, et d'autres vers envahirent son héritage mal acquis. « C'est un crime de s'attaquer à notre droit divin ! » criaient-ils de toutes leurs forces, tandis qu'ils restaient cramponnés aux lambeaux déchirés de sa pourpre. Il en allait déjà en ce temps comme du nôtre.

Je ne me suis pas annoncé comme historien : faites-vous conter la chose par d'autres. Du vin ! du vin fraîchement tiré ! Après tout, que nous importe Alexandre ! Entonnons donc une bonne vieille chanson, un air populaire ! Les choses du jour ne me plaisent que rarement.

DON JUANITO

MARQUIS VERDUGO DE LOS LEGAÑEZ, GRAND D'ESPAGNE

Alors que Napoléon, dans son orgueil, luttait encore pour maintenir le roi Joseph sur le trône d'Espagne, dont il s'était emparé par un procédé inouï, et qu'à travers le pays opprimé se propageait une révolte populaire qui dévorait rapidement son armée, il y eut un jour une fête, un bal, au château de Menda. Marquis de los Legañez ! tu donnes aujourd'hui un bal, toi, grand d'Espagne, et tu comptes parmi les invités un ennemi de ton pays ! Tandis que la musique retentissait, que les cymbales jetaient leurs notes sonores, Victor se sentait mal à l'aise entre les murs de ce château. C'est qu'en effet le sol vacille de toutes parts en Espagne ! Un regard de Clara le fit frissonner ; et jetant alors un coup d'œil sur ceux qui l'entouraient, il lut sur chaque visage la trahison. Quittant la salle, il s'écria tout haut dès qu'il fut dehors : « O Clara, Clara ! faut-il que notre cœur aussi soit déchiré dans la lutte des partis ! » Du bord de la terrasse il contempla d'un air sombre la vallée profonde ; il ne pensait pas, il n'était qu'affligé. Les rochers, les jardins, la ville, la mer étendue par delà, tout étincelait aux rayons clairs de la lune. Tout à coup une voix l'éveilla de sa prostration : « Com-

mandant, je vous cherche ; ordonnez, le temps est cher ; la rébellion va nous accabler. Il ne fait pas sûr dans ce nid de corbeaux ; ils fêtent arrogamment la nuit de la Saint-Jean, et leurs feux brûlent contrairement au règlement. Voyez ! c'est là ce qui les rend si audacieux ! »

Celui qui parlait montra en même temps la mer. Des vaisseaux anglais faisaient voile dans leur direction ; et, avec un sifflement, s'éleva des créneaux du château un globe de feu qui cria de sa voix redoutable : Debout, Espagnols, debout ! En avant pour la guerre d'extermination ! — Du fond de la vallée un cri répondit au premier, et soudain fumée et flammes montèrent en tourbillonnant de toutes les cimes de la montagne.

Un coup de feu retentit. « Que Dieu les damne ! » s'écria en s'affaissant le soldat. La balle était entrée dans sa poitrine, et bientôt il mourut.

La ville est maintenant un théâtre d'horreurs. Victor, obéissant à son devoir, veut quitter à la hâte ce lieu : c'est la seule ressource qui lui reste.

Clara soudain lui presse doucement la main : « Fuis ! mes deux frères me suivent ; un cheval t'attend au pied du rocher. »

Elle le pousse en avant ; il l'entend qui crie : « Ici ! ici, Juanito, Philippe ! poursuivez-le ! » L'officier se précipite en bas de l'escalier.

Elle parlait encore, que les balles sifflaient et lui firent précipiter sa fuite ; la mort et la honte marchaient sur ses talons. Enfin il s'affermi solidement sur ses étriers, et, bride abattue, éperons sanglants, il s'élança d'un bond vers le quartier général.

Il se présente aussitôt à son chef : « Général, je vous apporte ma tête — ma tête seule — aucune des autres que vous m'avez confiées. »

— Il y a peut-être moins faute que malheur, répond celui-ci. C'est à l'Empereur qu'est réservé le jugement ; il peut faire passer par les armes ou pardonner. Maintenant, c'est à moi à administrer la vengeance.

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, on vit les colonnes se déployer devant Menda. La ville qui, l'instant d'avant, regardait si audacieusement du côté de la mer, fut abandonnée à sa propre impuissance, et la descente attendue n'eut pas lieu. Les orgueilleux habitants, si animés la veille, à présent en proie à l'épouvante, laissèrent les vengeurs pénétrer dans les rues silencieuses ; le sang aussitôt commença à couler par ruisseaux. Les coupables s'offrirent d'eux-mêmes et le maître en fit tout d'abord fusiller deux cents. Il avait choisi pour son quartier général la salle de bal du château ; entouré de son état-major, il ordonnait de là les exécutions. Si coupable que soit Legañez, il offre un tableau douloureux d'orgueil survivant à la chute : lui, un vieillard, sa femme, tous ses enfants, composés de deux jeunes gens, de deux filles et d'un petit garçon, ils sont là garrottés indignement, enchaînés aux colonnes de la salle. Avec eux huit serviteurs ; ceux-ci étouffent au plus profond de leur poitrine le son de leur propre plainte, et, dans une attitude pleine de respect, contemplent leurs maîtres. On procède sur la terrasse aux préparatifs de l'œuvre sanglante : un échafaud s'y élève, et l'exécuteur se tient à côté, frissonnant et semblant se mépriser lui-même de se voir désigné pour une si horrible tâche. Immobiles et muets,

les gardes sont rangés tout autour, et l'on amène cent bourgeois de la ville condamnés à assister à ce spectacle. Un seul Français est resté là, multipliant ses soins : pâle et tremblant, il se glisse vers les victimes, récoltant le mépris en échange de son dévouement fidèle. Clara ne crie-t-elle pas : Victor, tu as réussi ! Mais non, elle lui parle, il murmure tout bas, et, elle, tantôt rougit, tantôt pâlit. Le fier vieillard la regarde avec colère, ce qui la trouble et lui fait baisser les yeux ; elle adresse à son ami un signe plein de dignité.

Celui-ci alors s'avance vers le général et dit : « Je viens implorer de vous une grâce. — Vous, une grâce ? — Oui ! j'accomplis un dernier et pénible devoir : faites mourir les Legañez par la hache, et non par le garrot. — Accordé. — L'assistance d'un prêtre... ? — Est permise. — Ordonnez qu'on les délivre de leurs liens : sa parole, la mienne, vous répondent de lui. — Si vous vous portez caution, j'y consens. — Il ose demander autre chose encore : Toute sa fortune pour racheter son crime ? Laissez la vie seulement à un de ses fils. — Sa fortune appartient au roi ; à quel marchandage veut-il encore se livrer là ? Tous mourront, tous ! — Et aussi l'enfant, le charmant petit garçon ? — Oui ! nous sommes en Espagne. Du vin, qu'on apporte du vin ! Messieurs, à la santé de l'Empereur ! choquons les verres ! — Et cette impitoyable réponse est votre dernier mot ? — Oui, et... non ! Celui-là obtiendra sa grâce, et conservera la possession de ses biens, qui aura le courage d'exécuter sur les autres l'arrêt sanglant. Voilà quel est mon dernier mot ! » En l'entendant parler ainsi, maint soldat qui a le renom d'un vaillant sent ses cheveux se dresser sur sa tête.

On se tait. Il fait un geste impérieux, et Victor quitte la salle; il se rend auprès des prisonniers, tandis que des pleurs gonflent sa paupière. On le regarde, et on pourrait croire qu'il n'apporte pas un ordre inhumain. On délivre de leurs chaînes Legañez et les siens; lui-même dénoue en tremblant les cordes qui serrent les bras de Clara; puis on remet les victimes au bourreau.

« Ami, demande à ce moment Clara, dis-moi sans détour si ta voix a trouvé une oreille sourde. » Et lui, se penchant vers elle, lui murmure d'une façon à peine intelligible des paroles qui lui font passer à lui-même un frisson jusque dans la moelle. Mais la jeune fille semble l'écouter tranquillement; elle se tourne vers son père et lui dit : « Laisse ton fils, ton héritier, te jurer soumission et obéissance : ordonne ! Ce que tu souhaites, il peut l'obtenir par une bonne action..... effroyable ! Notre sort est beau, nous n'avons qu'à mourir ! O Juanito ! tige rajeunie des lis qui ombragent l'écusson des Legañez, surgis dans la force héroïque de nos pères ! » Autour du vieillard en cheveux gris s'étaient pressés, en proie à de noirs pressentiments, tous les membres de la famille ; la mère s'appuyait sur la poitrine de son époux ; son œil brillait, elle se reprenait à espérer ! Clara dit ce qu'elle savait ; la pauvre femme tomba à la renverse, privée de connaissance. Le père s'écria : « Juanito, détourne de nous la honte, pire que la mort ! » Le jeune homme secoua la tête et tordit ses mains. « Si tu es mon sang, obéis à mon ordre ! C'est toi qui es la sève de la maison. » Mais, lui, cria : « Qui teindra ses mains dans le sang de son père ? » — Alors Clara se jeta à ses genoux : « O frère, si tu m'aimes, que le

bourreau ne me touche pas ! Tu m'as dit un jour : Avant que tu appartiennes à ce Français devant lequel tu sembles ne pas reculer d'effroi, mon poignard anéantira dans ton traître cœur ta pensée indigne ! Eh bien ! maintenant, laisse-moi devoir la mort à ton amour ! » Et Philippe dit : « Tu dois, pauvre frère, arborer encore l'étendard de notre maison ; autrement il fléchira, tu le sais. » La fille cadette et la mère se tenaient toutes deux embrassées en pleurant ; le jeune frère accuse, plein de courroux, les larmes efféminées de sa sœur. Le vieillard élève violemment la voix : « Es-tu de noble race espagnole, toi qui songes uniquement à ta propre peine, alors qu'il faut agir ? Tu n'es pas mon fils, tu ne peux plus jamais l'être, et je te désavoue à l'heure de la mort ! »

La mère gémit sourdement : « Silence ! il consent. »

Un prêtre apparut au fond de la salle ; on le conduisit aussitôt vers Juanito, et Clara le mit rapidement au courant de la situation. Comme précédemment au pêcheur sur le point de recevoir le coup fatal, ce messager lui inspire courage, mais le courage de vivre. L'autre dit : « Oui ! » et devient pâle comme la mort. Le délai accordé passa, le tambour battit et envoya de la terrasse ses sons menaçants ; à son appel, les victimes s'avancèrent pour mourir. Elles marchaient d'un pas ferme et le regard assuré, sans rien abandonner de leur attitude orgueilleuse ; un seul parmi eux avait perdu toute énergie : celui-là devait vivre ! Ce fut le seul que le confesseur dut soutenir et conduire. Billot et hache attendaient là, spectacle à faire frémir ! Non loin du billot se tenait un homme que l'horrible tâche imposée par le père à son fils affranchissait du triste soin de l'accom-

plir lui-même; s'avançant vers lui, Juanito lui parla tout bas, et l'exécuteur, sur le même ton, lui donna ses conseils. Déjà les enfants étaient agenouillés en cercle, et auprès de la mère se tenait le chapelain; le vieillard jetait tout autour de lui d'orgueilleux regards. Mariquita la première s'adressa à son frère : « Je ne suis pas aussi forte que je le devrais, frère; prends-moi en pitié, et commence par moi! » — La hache siffla, la tête bouclée de la jeune fille roula séparée du tronc; de la poitrine de la mère s'échappa un cri qu'elle voulut en vain étouffer. Raphaël se présenta ensuite, demandant d'un ton plein de grâce, tandis qu'il relevait ses cheveux sur son cou : « Suis-je comme je le dois, mon bon frère? » La hache s'abattit, et Clara s'avança à son tour. En voyant le visage pâle de la belle jeune fille : « Tu pleures! lui dit-il. — Je songe à toi », répondit-elle. Il brandit la hache. A cet instant retentirent des cris : « Arrêtez! grâce! grâce! » Ce cri est-il la vérité? Veut-il insulter au courage des mourants? — Victor sortit des rangs des Français et s'offrit, pâle, tremblant et défait, aux yeux de celle qu'il aimait. « Toi dont le cœur m'appartient, je le sais, sois ma femme, sois ma femme! Ce seul mot : Oui! oh, dis-le! La puissance qui te persécute a cessé de t'accabler. La vie seulement, ô douce jeune fille, supporte-la dans mes bras, sur ma poitrine, pour pleurer sur les horreurs de cette journée! Mets ta confiance en moi et résigne-toi à ton deuil! Je m'offre comme ton protecteur et ton guide; tout le premier, je chasse loin de moi l'idée d'un doux bonheur! » Elle tourna vers lui son regard clair et serein, et, sans hésiter sur le choix, marcha vers le billot : « Juanito, continue! » Sa tête tomba, un flot de

sang jaillit — le sang de son cœur. Victor ne chercha pas à l'éviter... Ses amis le reçurent, chancelant, dans leurs bras.

Quand on eut enlevé les cadavres, Philippe prit la place de sa sœur et mourut, non moins héroïque que les autres. C'était le tour du vieux Legañez : il s'avança, regardant attentivement la place rougie du sang de ses enfants. Juanito, terrifié, bondit en arrière. « Sois homme et reprends courage ! » lui cria son père. « Écoutez, Espagnols, écoutez ! et redites-le à la patrie : c'est le fils sur lequel repose ma bénédiction ! Marquis de los Legañez, grand d'Espagne, frappe seulement d'une main sûre ! Nul blâme ne peut l'atteindre ; toute la honte est pour l'ennemi de ton pays. » Il frappa d'une main sûre ; un râle étrange qui sortit de sa poitrine haletante indiqua que ses dernières forces étaient épuisées.

Alors sa mère s'avança, profondément courbée, mais pleine de dignité. Il la regarda dans les yeux, puis jeta un cri : « C'est elle qui m'a allaité ! » Son cri éveilla de l'écho, chaque visage pâlit au loin ; les Français, en train de banqueter, devinrent silencieux. Elle parla à son fils, il ne l'entendit pas. Alors elle marcha vers la balustrade, et, se précipitant de la hauteur, exécuta elle-même la sentence sanglante.

Juanito gisait à terre, évanoui.

Cet homme pâle, là-bas, a excité votre curiosité ; vos yeux ont vu de quel voile sombre sont recouverts ses traits hâves. Les rides qui sillonnent son visage ne sont pas l'œuvre, vous l'avez déjà remarqué, de la dent impitoyable

du temps. Cet homme a nom Verdugo ¹ de los Legañez. Admiré, plaint, évité de tous, il traîne ses pas et les traînera en tous lieux, jusqu'à ce que lui naisse un fils : alors il ira se coucher auprès des siens dans la tombe.

¹ Le mot espagnol « verdugo » signifie bourreau.



UN MAITRE DE COLOGNE

A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE

D'après Ghiberti¹.

Tu as, Ghiberti, porté sur mon art un jugement pénétrant, sévère et juste; tu m'as loué, et l'éloge dans ta bouche avait un grand poids. Je t'ai vanté dans les termes les plus chauds, à toi dont j'ai éprouvé l'amitié, le rare talent de mon maître à Cologne sur le Rhin. Regarde de ce côté : ton œil brille, comme enflammé par le vin nouveau ; partout où il se porte, il découvre un chef-d'œuvre. Tu pousses des cris de joie, et tu vois que je pleure. C'est que ces objets évoquent en ma mémoire les années disparues, et aussi le jour où je le portai au tombeau, lui qui m'a donné ses leçons et aimé, et faisait tout mon bonheur. Le joyeux garçon que tu vois là, sur ce fragment de toile, qui écarte de son front ses cheveux bouclés, c'est moi, tel que j'étais à l'époque où je le servais. Il m'a tendu facilement sa main protectrice; je devins fort sous son doux

¹ Laurent Ghiberti, l'illustre sculpteur florentin né en 1378 et mort vers 1456, l'auteur de la fameuse porte de bronze qui aujourd'hui encore orne le baptistère de l'église Saint-Jean, et à laquelle il travailla vingt et un ans. Il a laissé un écrit sur la sculpture.

(Note du traducteur.)

rayon; maintenant l'hiver a pâli ma chevelure. Les mai-



tres grecs sont ton idéal; mais fais-toi juge entre lui et eux : de quel côté penchera la balance? Observe avec quelle

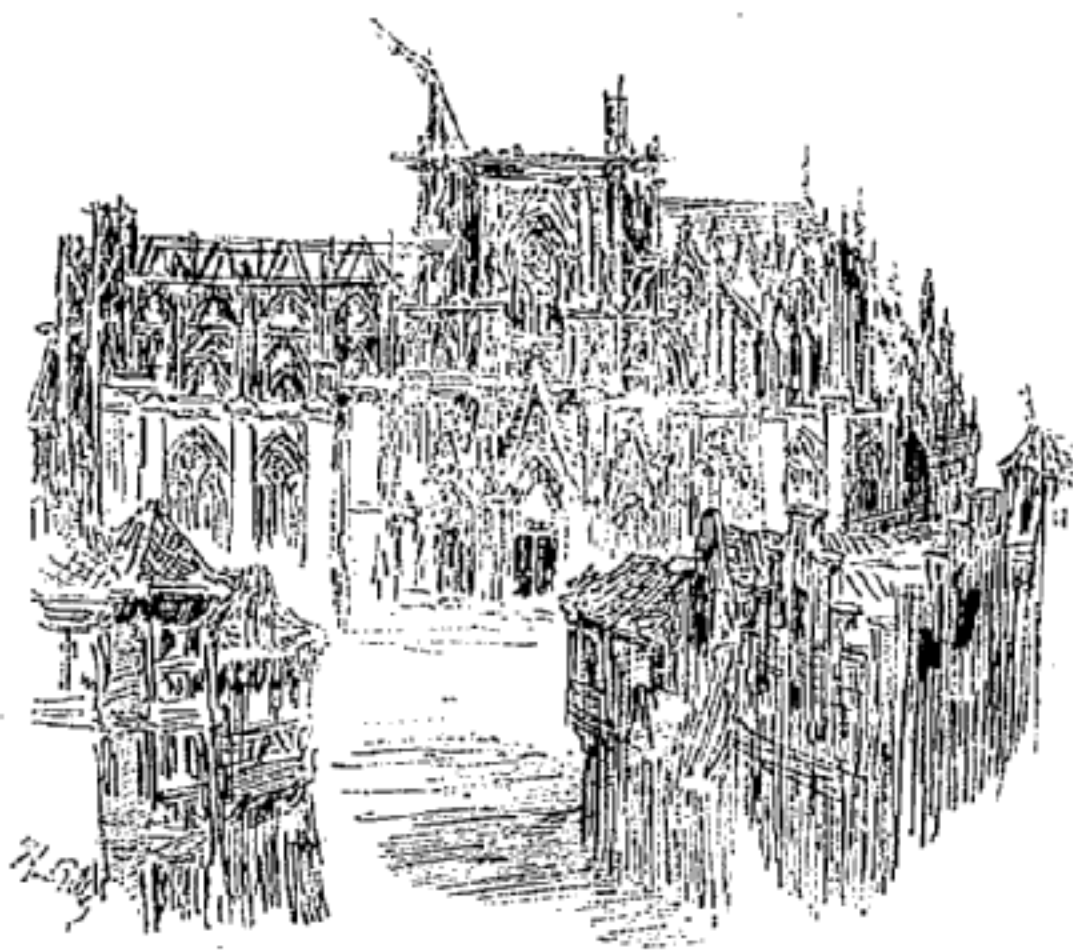
science consommée et en même temps avec quel naturel plein de simplicité il reproduit tantôt le nu, tantôt la beauté sublime des visages ; admire l'art qu'il déploie ici, la grâce, l'achèvement du travail ; et cette déchirure — ici Dieu est intervenu ! L'œuvre décida de sa destinée ; elle devait le porter au sommet de la gloire, et devint l'instrument d'une mission plus haute. Il me faut te parler plus longuement de mon pieux maître : de même qu'il apparaît aimable dans son art, il était lui-même aimable en ses jeunes années. Anjou¹, si bien disposé en faveur de l'art, l'a honoré entre tous les maîtres qu'il a gracieusement réunis à sa cour. Pour Anjou, le maître a imprimé aux métaux le sceau de son génie, il lui a décoré des églises, des autels et des salles, orné des buffets, fabriqué des coupes, des vases, des boucliers qui ravissent l'œil des connaisseurs. Alors le prince voulut encore, dans sa bonté, que d'un lingot d'or d'une pureté sans pareille il formât une table, qui serait son chef-d'œuvre ; il devait y inscrire son chiffre afin que la postérité apprît sa gloire et pût, dans son ad-

¹ René, comte d'Anjou et de Provence, duc de Lorraine et de Bar, roi de Sicile, arrière-petit-fils du roi Jean, naquit au château d'Angers en 1409. Dépouillé successivement des États dont il avait hérité, il fut finalement chassé du berceau de ses aïeux par Louis XI. Il se retira alors en Provence, où il fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, à commencer par la peinture, la miniature et la poésie, et mourut à Aix en 1480. Il emporta les regrets des Provençaux, dont il avait fait le bonheur par sa justice, sa clémence, son inépuisable générosité. Il fut surnommé le « Bon roi René », et la ville d'Aix lui a élevé en 1823 une statue en marbre. Il est un des rares princes du moyen âge dont le nom est resté vraiment populaire. On consultera avec fruit à son sujet les deux volumes qu'un érudit sérieux, M. Lecoy de la Marche, lui a consacrés en 1875 sous ce titre : *Le roi René*.

(Note du traducteur.)

miration, lui offrir le vert laurier. Tu vois ici cette déchirure, que je conserve ; la main même de mon maître a façonné au marteau et limé l'œuvre trois années entières. Quand il l'eut achevée et envoyée au bon prince qui l'avait commandée, le bonheur s'était détourné de celui-ci : tu connais l'inimitié funeste qui surgit entre lui et Lancelot et agita une moitié du monde. Un messager vint, la mine affligée, trouver le maître : Anjou avait fait fondre la table, parce qu'il n'avait à sa disposition aucun or — aucun vil or ! Nous vîmes notre bon maître pâlir, garder longtemps le silence, tout saisi de frayeur, et serrer d'une main convulsive son cœur endolori. Puis s'agenouillant avec humilité, il leva les bras vers le ciel et dit : « Cela aussi était vain — absolument vain ! Mon cœur était follement attaché au reflet des choses terrestres, au reflet périssable de la lumière éternelle ; maintenant une vaine douleur s'empare de moi pour une chose vaine ! O Seigneur ! ce qui était faux et vain, anéantis-le dans ma poitrine ; je veux le servir et expier jusqu'au jour du jugement. » Alors il se leva, jeta sur moi des regards empreints d'une douce mélancolie, sortit aussitôt, ne se retournant qu'une fois pour nous saluer encore. Son pied le porta dans les montagnes, au sein d'une profonde et triste solitude, où il se bâtit une chapelle d'ermite avec une humble cabane. Là il pouvait mettre sa confiance dans les choses éternelles et chercher d'un œil clair la pure lumière, évitant d'arrêter son regard sur la vallée de ténèbres. Il était pieux, mais sans fausse exagération ; nous le visitions souvent, il nous voyait volontiers, et nous donnait en souriant ses conseils et ses enseignements. Il aimait encore les arts,

comme il aimait les étoiles et ses chers élèves et compagnons ; il tenait son cœur seulement éloigné du mal. Un jour nous le trouvâmes étendu comme endormi au pied de la croix devant laquelle il avait coutume de prier ; son œil fatigué par l'âge était fermé. Nous versâmes des pleurs en le déposant au tombeau.



MEMENTO¹

Qui me dira le nom de ce fugitif, de ce vieillard qui va tremblant, le bâton de voyage à la main ? Son front pâle est creusé de sombres plis ; la pourpre de son vêtement me paraît souillée. Et sur son front quel étrange signe ! Est-ce le roi qui régnait sur ce pays ? Il l'était hier encore, et pour la troisième fois — et la dernière — il fuit son royaume, qu'il n'a pas su gouverner avec sagesse. Et maintenant ? Il espère atteindre la terre étrangère, où peut-être la main de l'étranger lui tendra le pain amer de la compassion. Parvenu, par des sentiers dérobés, au bord de la mer, où l'attendent des vaisseaux — des vaisseaux étrangers ! — il jette du rivage un regard en arrière sur sa patrie. Il écoute, et il entend un cri de joie enivré retentir jusqu'au ciel à travers les plaines couvertes d'une verdure nouvelle : « C'est lui qui a déchiré de ses propres mains le contrat, quand il s'agissait simplement de renouveler la fête de la Liberté ; il était seul, et il fit entendre des menaces violentes ! » Quelques voix seule-

¹ Le personnage mis en scène ici est le roi de France Charles X.
(Note du traducteur.)

ment s'élèvent en sa faveur — les voix d'un petit nombre d'amis fidèles qui, en face des bandes populaires joyeuses, ne craignent pas de plaindre son destin, les voix de ceux qu'il avait jadis repoussés injustement et avec mépris, parce qu'ils n'étaient ni insensés ni esclaves ! A ce spectacle le poète médite, puis se tait, sans pitié et sans haine ; il reste pensif et brise sa lyre. Puissants de la terre, voyez et instruisez-vous !



CONSEIL

Veux-tu maintenir l'éclat de ta maison ? Laisse se rouiller le bouclier et le glaive de tes ancêtres. Ils ne servent plus à rien, ils ne font plus la valeur ; l'époque de leur triomphe est passée.

Le temps nouveau met en fuite l'ancien temps ; l'opinion s'est modifiée dans le sens de la lumière et détournée de la force brutale ; c'est le verbe, c'est la pensée qui aujourd'hui règnent en maîtres.

Regarde là ces sièges vides ! Ce sont ceux d'hommes qui maniaient habilement la parole et qu'un jour on a proscrits.

Que l'histoire te juge de même à ton tour ! Comporte-toi avec la même habileté qu'eux ; ne te soucie pas de ce que l'on peut dire, et ton pays te rangera au nombre de ses héros.

FIN.



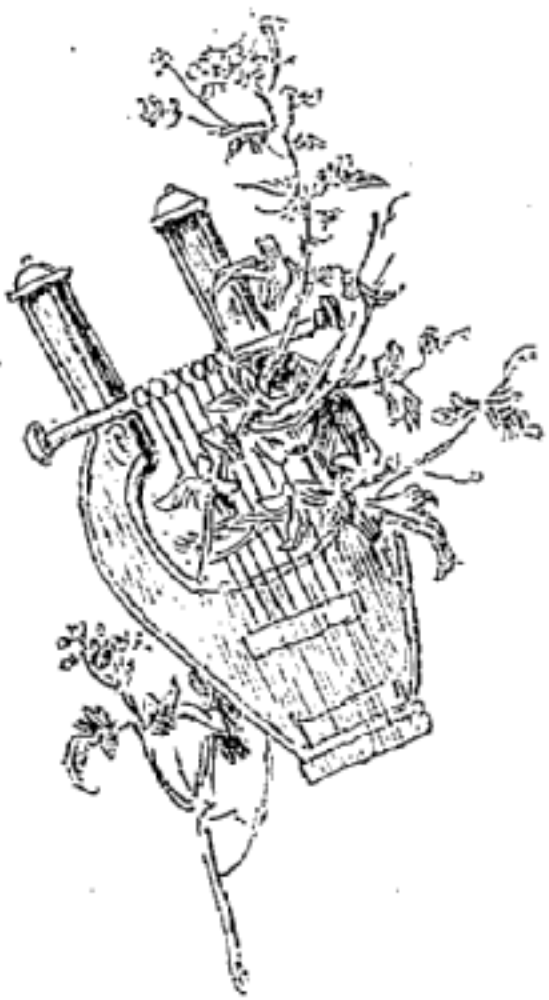


TABLE DES MATIÈRES

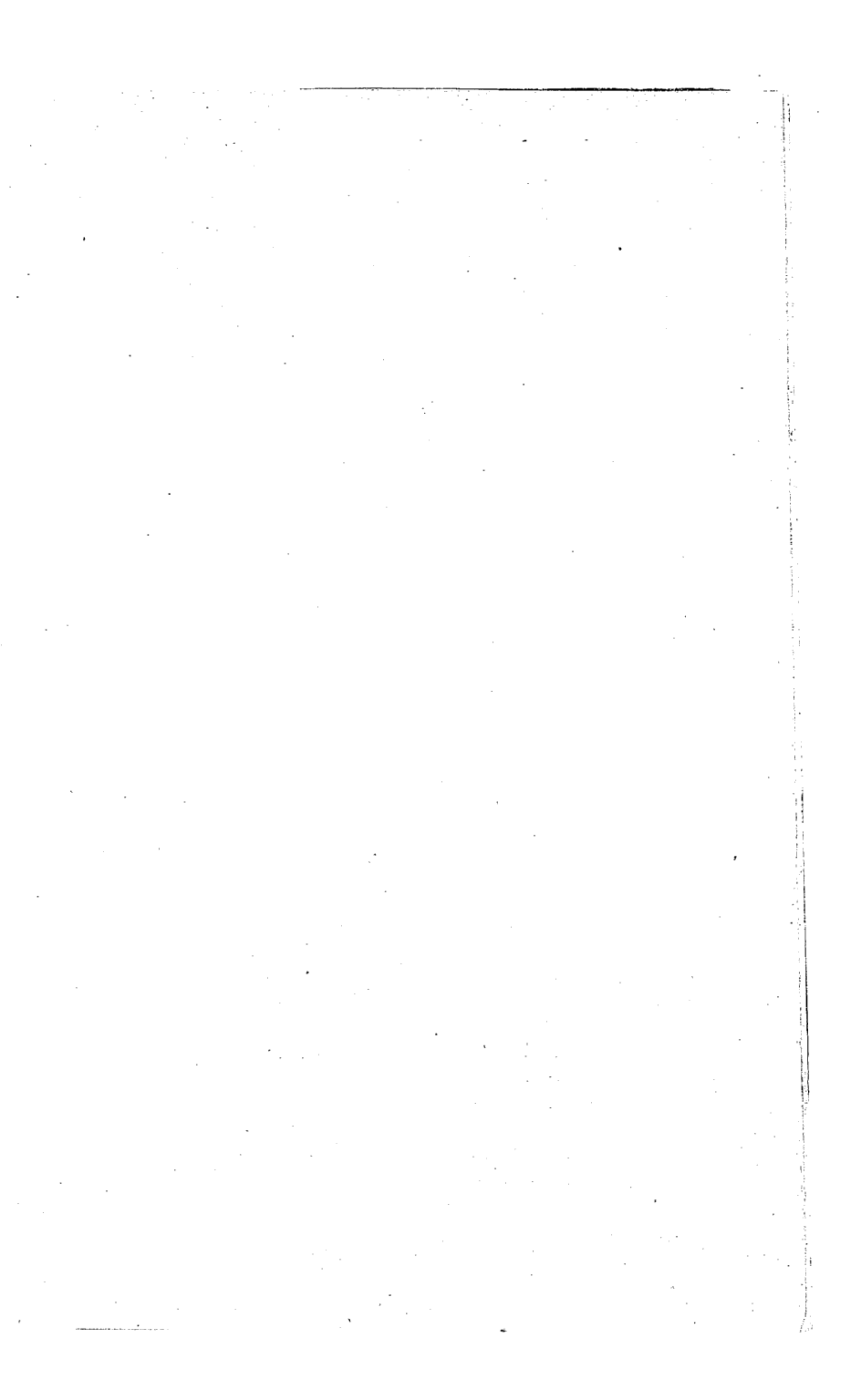
ADELBERT DE CHAMISSO, SA VIE ET SES ŒUVRES.	iii
Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl, ou l'Homme qui a vendu son ombre.	1

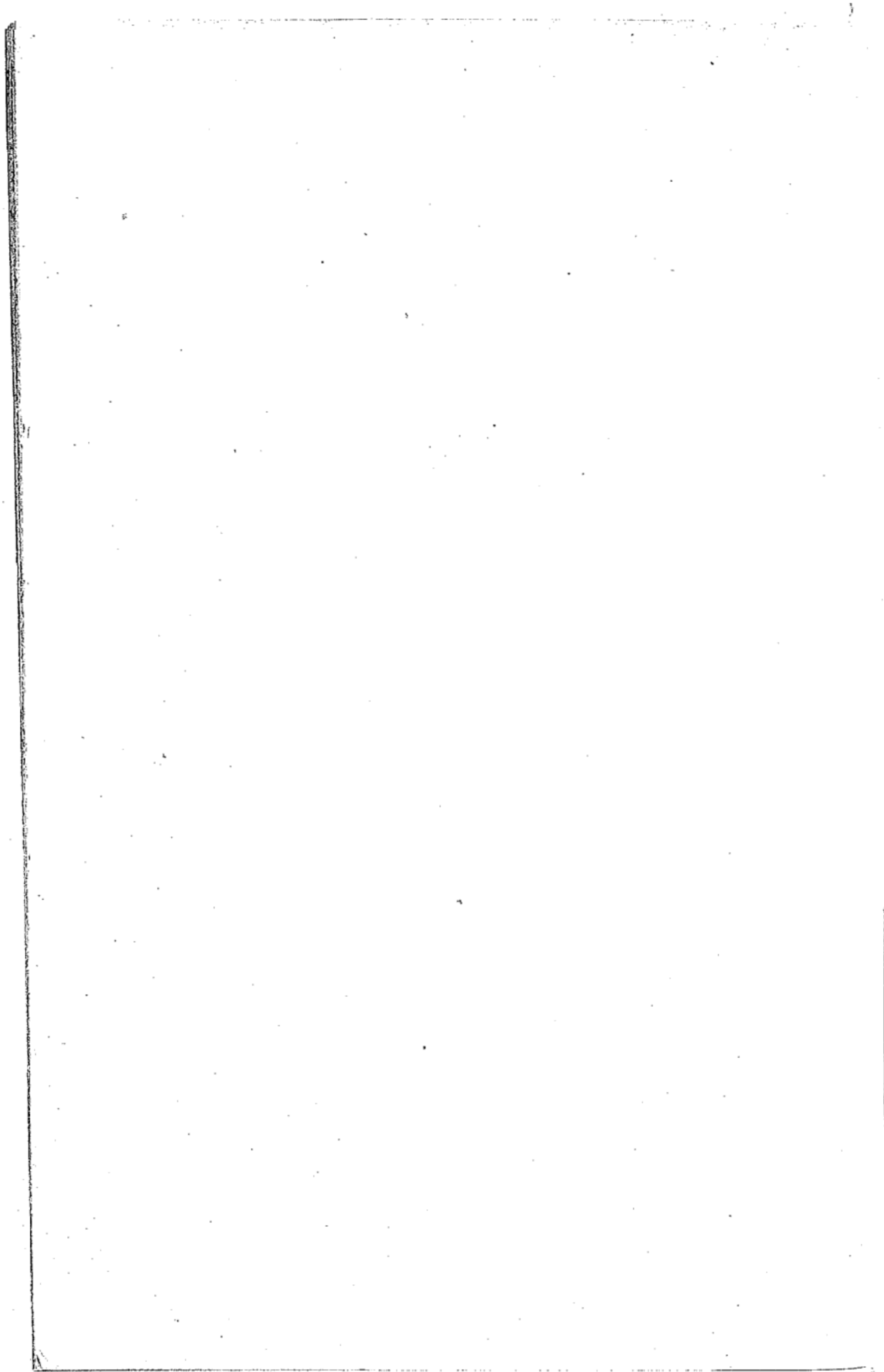
POÉSIES

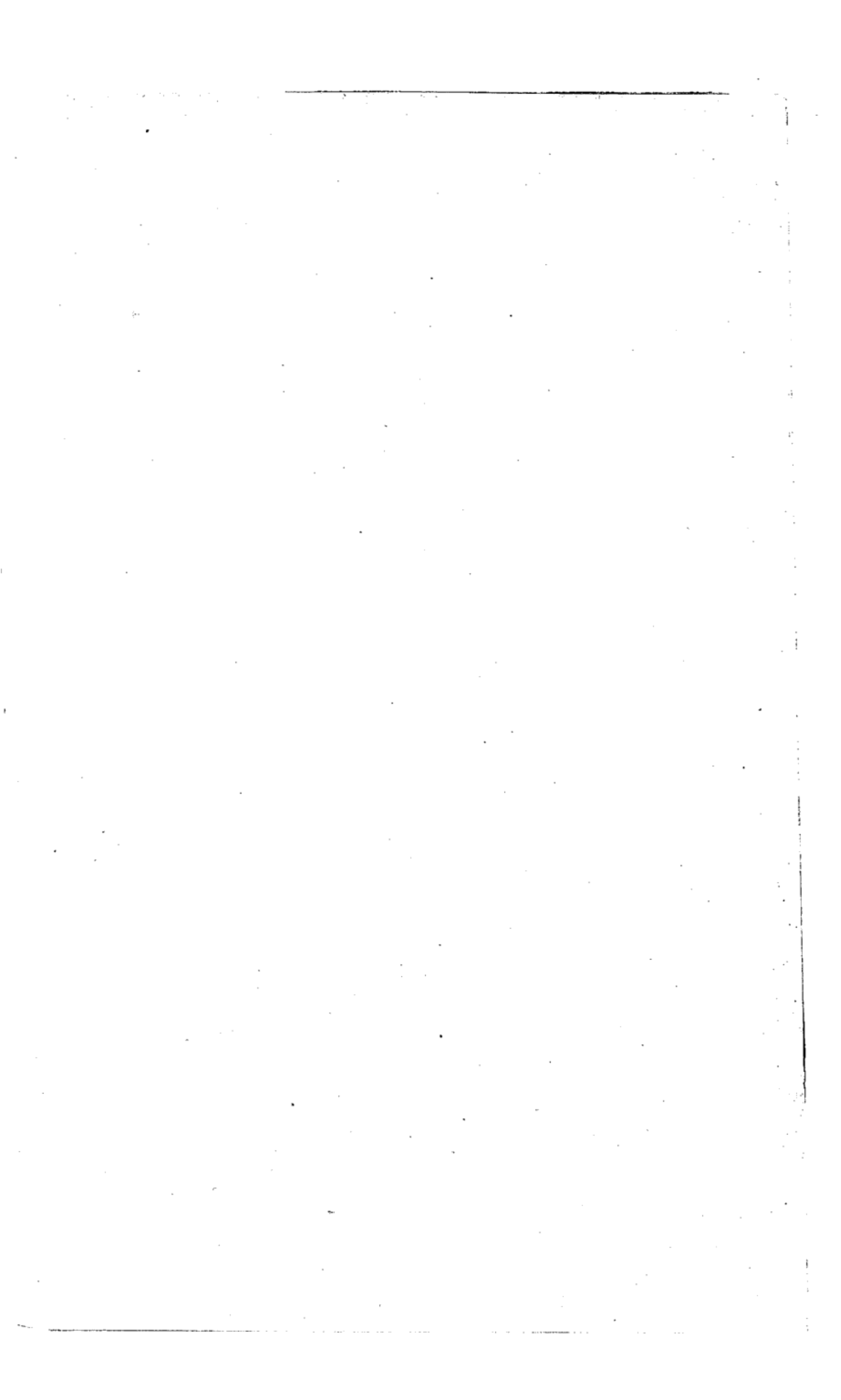
L'amour et la vie des femmes.	115
Larmes.	121
L'aveugle.	125
Chansons et tableaux de la vie.	129
Les baisers.	150
Les trois soleils.	152
Adieu.	154
Printemps.	155
Fraîches chansons.	156
Printemps et automne.	157
La première neige.	158
Assez cheminé.	159
Chanson de printemps.	160
Mal du pays.	163
Voyage nocturne.	165
Le chasseur de chamois et la bergère des Alpes.	167
La meunière et son voisin.	170
Serment de fidélité.	172
Sages conseils de la commère.	173
L'orage.	175
Étoile filante.	177

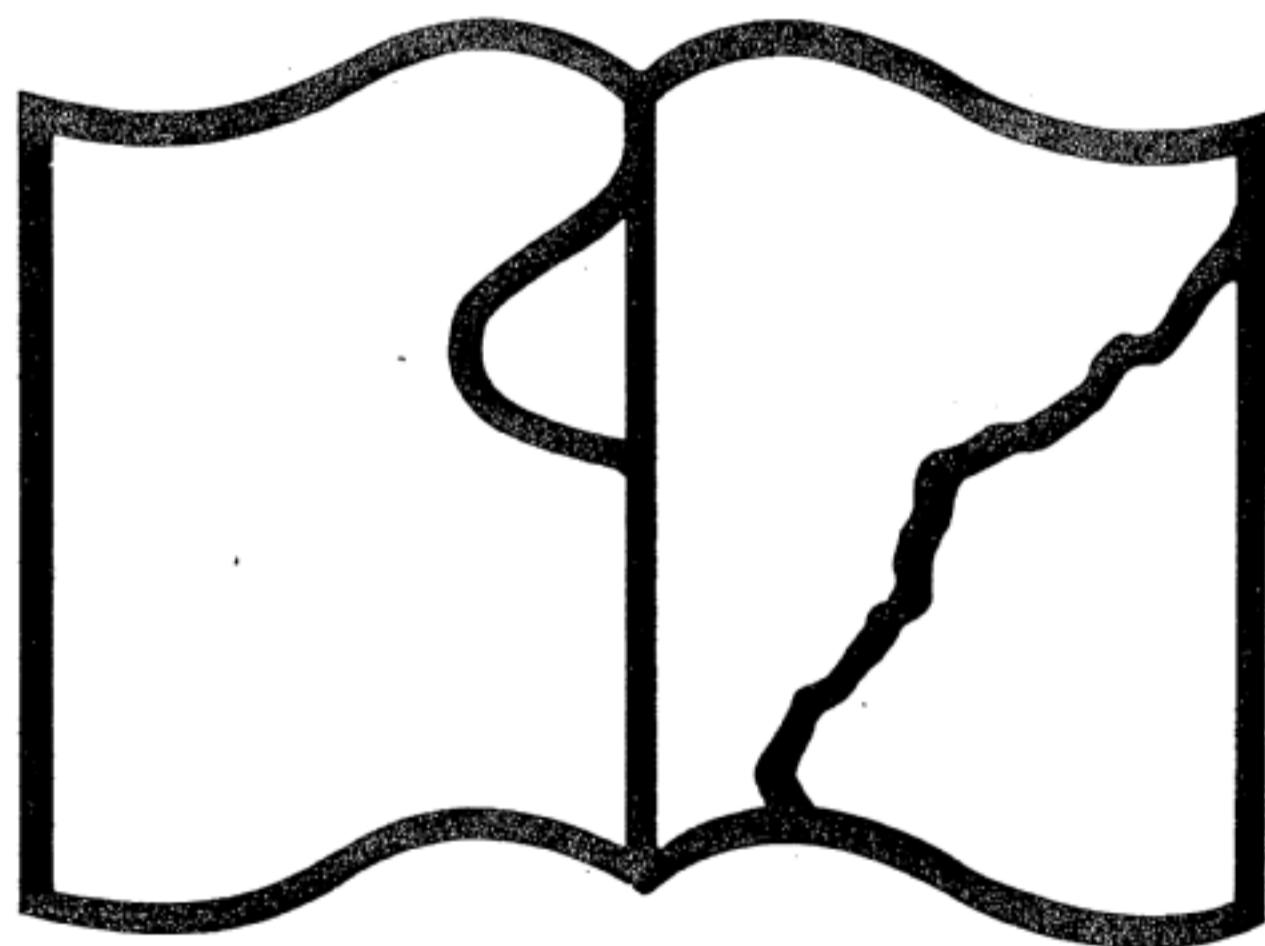
Laisse reposer les morts.	178
La cigogne.	180
Le château de Boncourt.	182
Les trois sœurs.	184
La vieille blanchisseuse.	186
San Vito.	188
La diète de Szekl.	190
La fiancée du lion.	193
La revue des croix.	196
Le jouet du géant.	198
Le poirier du Walserfeld.	201
Hospitalité corse.	204
Salas y Gomez.	206
Une séance de tribunal à Huahine.	216
La pierre de la mère, ou l'Indienne du Guahiba.	221
Discours du vieux guerrier Serpent-Bariolé dans l'assemblée des Indiens-Creek.	225
Légende d'Alexandre.	229
Don Juanito, marquis Verdugo de los Legañez, grand d'Espagne.	235
Un maître de Cologne à la fin du xiv ^e siècle.	244
Memento.	249
Conseil.	251



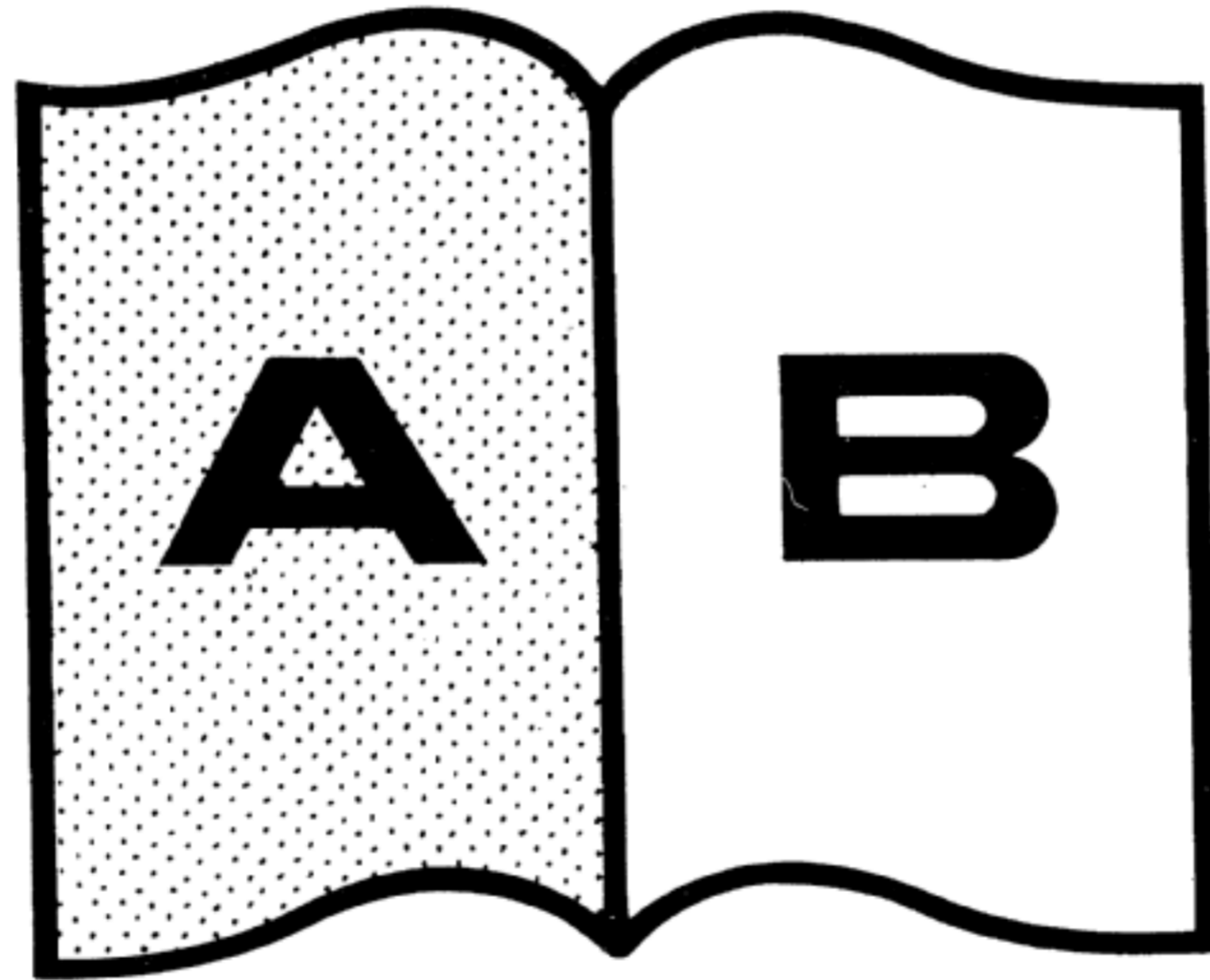








Texte détérioré — reliure défectueuse
NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14